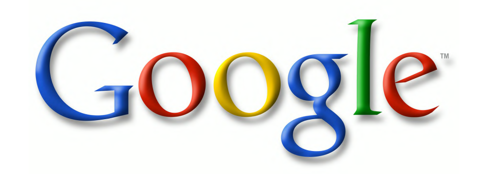
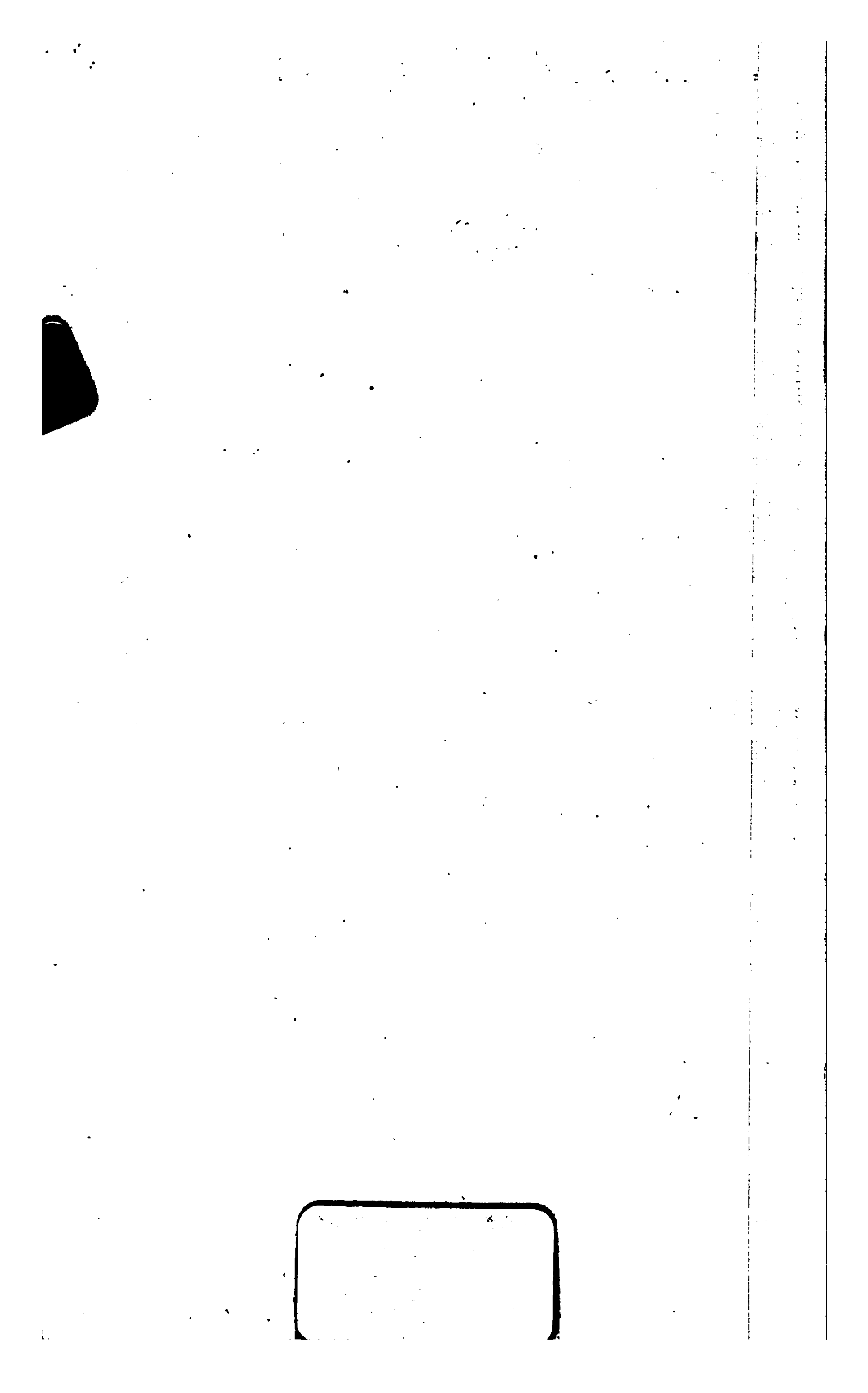
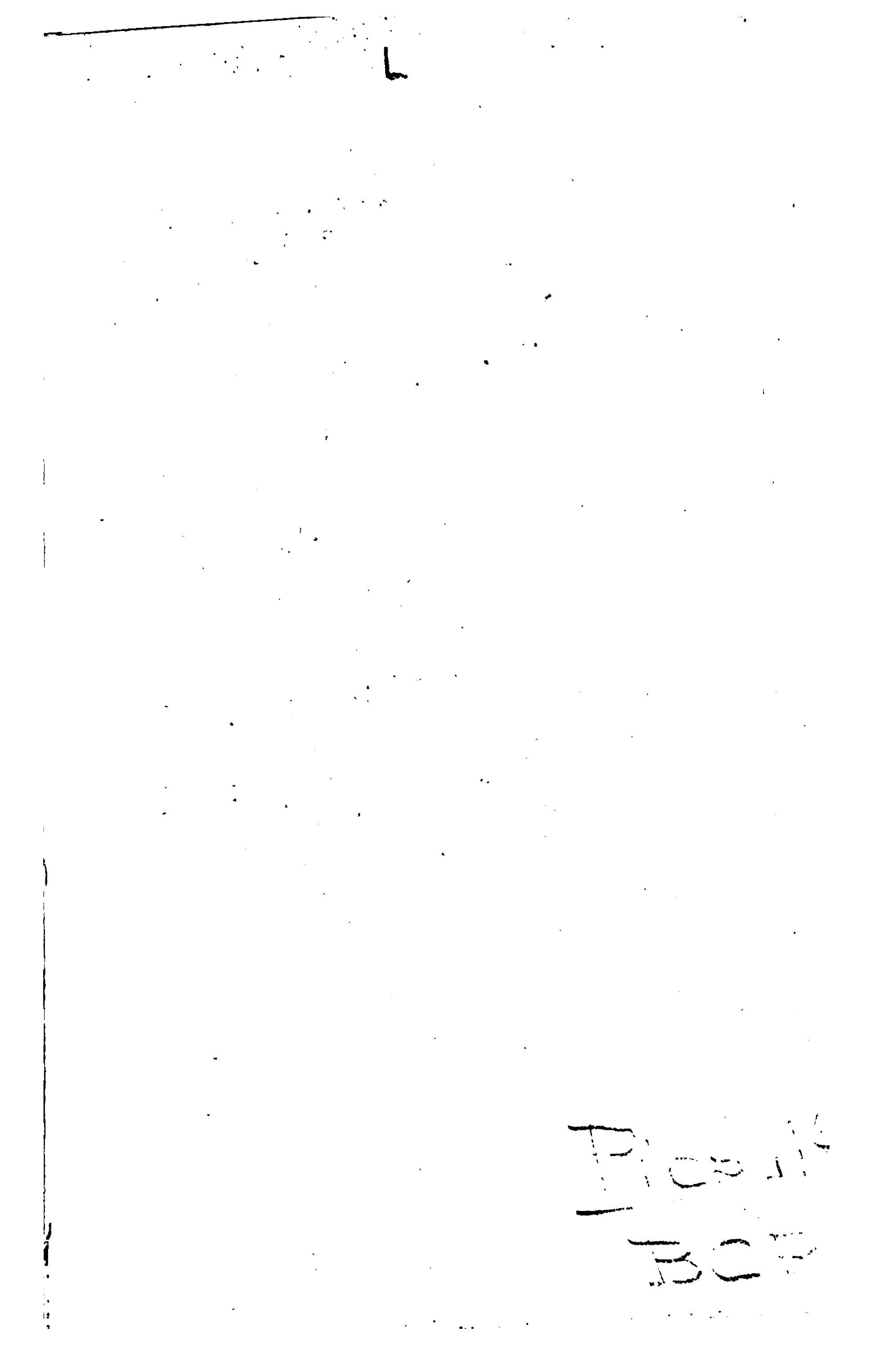
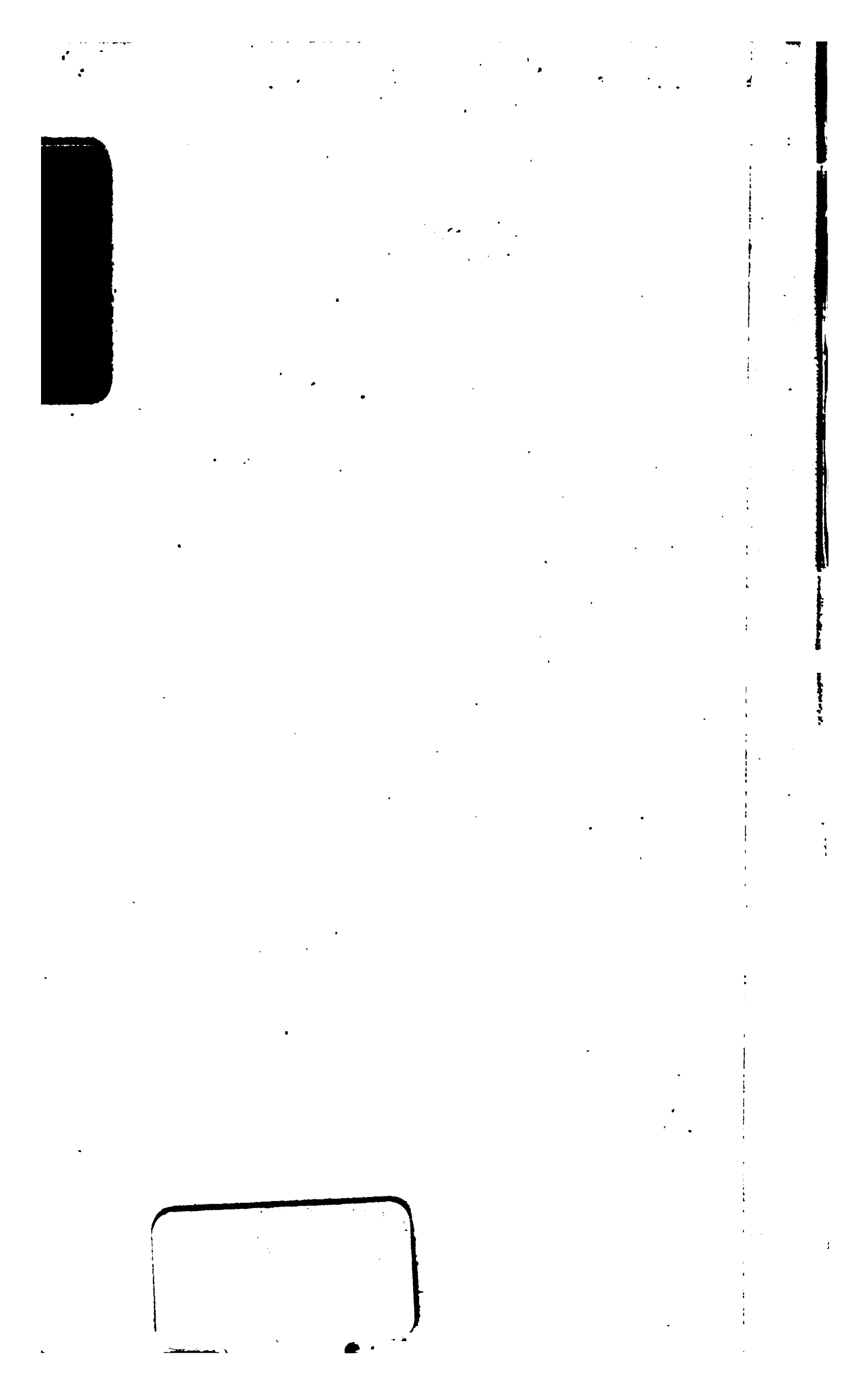
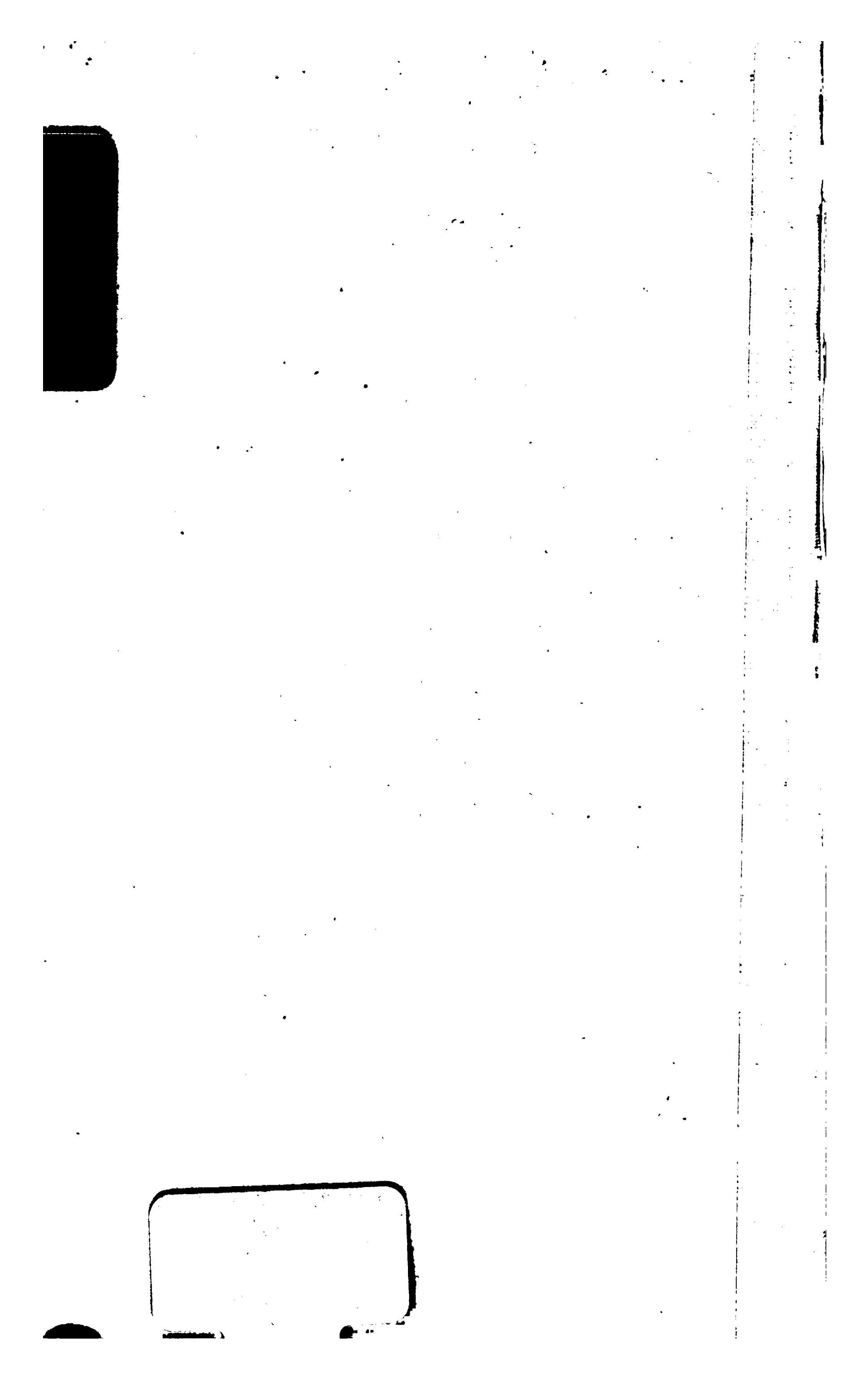








L

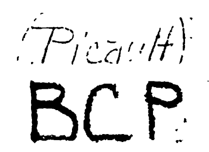


HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS DE PERSE.

II.



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE PERSE,

PENDANT LA DURÉE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE;

PRÉCÉDÉE

D'un abrégé de tout ce qui s'est passé de remarquable dans cet Empire, depuis l'époque de sa première fondation par Cyrus.

PAR CH. PICAULT.

Quantò quis audaciâ promptus, tantò magis fidus, rebusque motis, potior habetur.

CORN. TACITI *Annalium lib. I.*

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ
A. ÉGRON, Imprimeur, rue des Noyers, n.° 49;
H. NICOLLE, Libraire, rue de Seine, n.° 12;
LENORMANT, Libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n.° 17.

M. DCCC. X.

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS DE PERSE.

MOT de Machiavel sur l'histoire des révolutions. — Commentaire de ce mot. — Parallèle de Mir-Maghmud et d'Alexandre.

MACHIAVEL a dit que le récit des révolutions étoit le Carnaval de l'historien. Il prétendoit dire, sans doute, le Carnaval des lecteurs; car quelle tâche est plus rebutante que d'avoir à porter la clarté au sein de la confusion et de l'obscurité, c'est-à-dire, d'être astreint à mettre de l'ordre dans la peinture même du chaos ou de l'anarchie, son grand arché-type? Au contraire; des caractères plus fortement prononcés que dans les autres temps, et brillant comme des feux dévorants au milieu des ténèbres; des rois foibles dégradés, par l'audace heureuse, du rang qu'ils tenoient du hasard; des peuples

saignant par tous les pores, et renversés dans la poussière; des villes détruites; des conquérants impitoyables, debout sur un amas de ruines, et montrant du doigt ces trophées de leur bonheur impie, voilà les traits pittoresques qui excitent l'intérêt des hommes et piquent leur curiosité. Cette réflexion est faite pour consterner l'âme; mais elle est vraie.

Nous avons vu, dans le premier volume de ces Révolutions de Perse, un vaste empire devenir la proie d'une bande de rebelles et d'aventuriers, conduits, en apparence, par la témérité la plus folle. Cet événement n'étoit point sans exemple : la conquête d'Alexandre n'avoit pas eu d'autre mobile. Comme Alexandre, Mir-Maghmud s'étoit enfermé dans l'intérieur du pays qu'il vouloit subjuguer, sans s'être laissé aucune possibilité de retraite; comme Alexandre, il avoit réussi, avec les forces d'une très-petite nation, à se placer sur le trône d'une grande monarchie; mais ce que Maghmud ne sut point faire comme Alexandre, ce fut de s'approprier les biens qu'il tenoit des mains de la victoire. C'est ici le cas d'appliquer cette grande vérité, que ce que les hommes ont de différent change entièrement ce qu'ils ont de semblable. Alexandre et Mir-Maghmud étoient jeunes et heureux



tous les deux ; ils étoient peut-être également hardis et opiniâtres. Mais Alexandre aimoit la gloire, et Maghmud n'aimoit que l'or, quoique tous deux fussent épris au même point de la passion du commandement. Le sultan des Afghans méprisoit les lettres, et ne s'embarrassoit guère de ce que la postérité diroit de lui ; le roi de Macédoine, nourri des écrits d'Hérodote et de Thucydide, se voyoit sans cesse en présence de cette Muse sévère qui avoit dicté leurs écrits, et qui, comme un tribunal sans appel, prononce les arrêts des rois, et rectifie sur eux les paroles du siècle.

Alexandre avoit senti une maxime qui devroit être la règle de tous ses imitateurs ; c'est que si la force seule suffit pour fonder les états, il n'appartient qu'à la justice de les conserver. Aussi fut-il juste, et toujours clément envers les vaincus, lorsque leur résistance ne compromit point le salut de son armée. Tyr et Damas sont les seuls exemples de rigueur qu'il ait donnés dans toute sa carrière d'exploits et de conquêtes en Asie. Mir-Maghmud, bien différent du héros grec, ne croyoit jamais avoir versé assez de sang tant qu'il en restoit à verser encore ; et la cruauté remplit toute entière sa vie odieuse, et beaucoup trop longue politiquement, quelque courte

qu'elle puisse être regardée dans l'ordre de la nature. Par cette conduite, il aliéna, de lui et de sa nation, les cœurs des Persans, et rendit impossible la perpétuité de son pouvoir, quels qu'eussent été d'ailleurs les talents de son successeur, et sans l'intervention même du génie transcendant qui lui fut bientôt opposé.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE du règne du sultan Ashreff jusqu'à la première mention de Nadir-Kouli.

IL faut s'attendre à trouver dans Ashreff une combinaison des deux caractères opposés de Mir-Maghmud et de Mir-Vais : le courage de l'un, la prudence de l'autre; et toute la sobriété, la vigilance, la feinte modération, la cruauté, l'hypocrisie de tous les deux.

Dès le jour de son avénement au trône, il déploie toute la férocité de son ame. La garde du dernier prince, les ministres, les confidents du sultan, tout subit le même sort, tout est massacré. Le khoular-agasi, ou chef des esclaves, homme généralement honoré, est compris dans la perte des partisans de Maghmud; mais avant de le mettre à mort, on le condamne à la torture, dans l'idée qu'il regorgera des trésors qu'on lui suppose. Son intégrité devoit cependant être hors de doute; aussi supporta-t-il les plus cruels tourments sans que l'on en tirât l'aveu que l'on espéroit. Pour prolonger sa vie,

on interrompt son supplice; mais dès que les bourreaux sont retirés, il tue sa femme, et se poignarde ensuite, pour éviter le retour des horreurs auxquelles il devoit s'attendre d'être encore en butte.

De tous les officiers de Maghmud, ce khoularagasi, appelé Almas, étoit le plus populaire et le plus considéré par les gens de bien. Jamais il n'avoit employé son crédit auprès de Maghmud que pour tempérer ce naturel vindicatif et cruel. L'idée d'acquérir de l'argent par des moyens illicites ne lui étoit pas même venue. Sa mort fut pleurée des Afghans; et Ashreff, qui s'en aperçut, osa affecter d'en être touché lui-même.

Craignant le mauvais effet de ces premières impressions, il résolut de les effacer par un surcroît de fausseté et d'artifice. Dès qu'il se vit sur le trône, il se rendit auprès de Shah-Hussein, et le supplia de l'occuper à sa place. Il n'y avoit que lui, disoit-il, qui pût légitimement y monter. Le shah, soit que le malheur eût énervé son ame à ce point, soit qu'il pénétrât les vues de cet autre Tibère, refusa l'offre sans hésiter. « Puisqu'il avoit plu à la Suprême Providence » de le forcer a abdiquer, ce seroit, en quelque » sorte, aller contre ses décrets, que d'aspirer » à recouvrer des grandeurs dont elle l'avoit

» privé; le repos étoit désormais sa seule ambi-
» tion. Sans les malheurs de sa famille, il eût
» été plus heureux en captivité qu'au faîte de la
» puissance. Maghmud en avoit agi bien cruel-
» lement avec lui; il espéroit que son succes-
» seur en useroit mieux; tant de générosité lui
» en étoit le garant. » Telle fut à peu près la réponse de Shah-Hussein; elle concluoit par un nouvel acte d'abdication en faveur d'Ashreff, et par une recommandation à ce prince d'épouser une de ses filles, à l'exemple de Maghmud.

Pour plaire aux Persans et remercier Shah-Hussein, Ashreff épousa la princesse qu'on lui désignoit; et pour rendre à la fois la mémoire de son prédécesseur odieuse, il fit enfermer, dans des cercueils, les cadavres des princes laissés exposés sans sépulture dans l'avant-cour où ils avoient été massacrés, et ordonna un convoi funèbre magnifique pour transporter leurs restes à Kom, dans le caveau mortuaire de leurs ancêtres. Cette pieuse cérémonie, la plus frappante peut-être qui fût jamais, fit le plus grand effet sur la multitude, tant à Ispahan où elle commençoit, qu'à Kom où elle se terminoit. Il n'est rien sans doute d'aussi solennel et d'aussi pathétique que le tribut d'honneurs rendu aux morts qui ont été malheureux.

L'officier Persan qui commandoit à Kom pour Shah-Thamas, reçut, avec des égards distingués, le commandant Afghan de l'escorte du convoi; mais, par une cruauté inhérente au fatalisme, dont l'idée prédomine en Asie, il fit arracher les yeux à un Géorgien de la suite de l'Afghan. Dans les mauvaises nouvelles, on sacrifie toujours, en Asie, celui qui en est le porteur.

Il n'y avoit pas huit jours encore qu'Ashreff étoit sur le trône; qu'oubliant la reconnoissance pour la politique, il fit arrêter tous ceux qui lui avoient aplani les obstacles pour monter au faîte du pouvoir. Il confisqua les biens des uns, mit les autres à mort, et pourvoyoit doublement à sa propre sûreté, en remplissant ses coffres, et en sacrifiant ses ennemis.

L'orgueilleux Aman-Ola, qui avoit eu la présomption de partager l'autorité avec Maghmud, fut du nombre de ceux qui périrent. Il avoit amassé des trésors immenses dans les emplois de généralissime et de gouverneur d'Ispahan, qu'il avoit successivement occupés. Son avarice tourna au profit d'Ashreff.

On se souvient qu'Ashreff, après l'évasion de Thamas - Mirza, avoit dû son salut à l'interposition de la mère de Maghmud. Il oublia ce bienfait, et traita cette princesse avec cruauté,

la forçant de rester pendant quinze jours dans la cour où demeuroient les cadavres des princes de la maison des sophis. C'étoit, disoit-il, en punition de ce qu'elle ne l'avoit point préservé de la dernière prison, d'où il avoit été tiré par l'insurrection qui l'avoit porté sur le trône. Cependant il épargna ses jours, et crut peut-être beaucoup faire de lui laisser la vie. Il fit aveugler l'enfant de Maghmud; et, pour imiter les monarques Persans, il ordonna aussi qu'on arrachât les yeux à son propre frère. Les Persans regardèrent tous ces actes comme naturels et autorisés par l'usage; Ashreff avoit gagné leurs cœurs par quelques largesses distribuées à ses soldats, au moyen desquelles ils commençoient à traiter le peuple avec un peu plus d'humanité; et encore plus en abolissant une partie des taxes oppressives nouvellement établies par Maghmud.

Ayant mis ordre de cette manière aux affaires de sa capitale, Ashreff songea à étendre son autorité jusqu'aux extrémités de l'empire. Le premier pas étoit de se faire reconnoître roi dans le Candahar. Dans ce dessein, il avoit envoyé des émissaires, avec la commission secrète de soulever cette province, et de profiter des troubles pour se saisir de la personne de Hussein-Khan, frère du dernier sultan; mais, dans quel-

que piège que l'on prétendît attirer ce prince, il est certain qu'il n'y tomba point, et que l'entreprise échoua.

Un contre-temps plus fâcheux vint encore tourmenter le nouveau roi. Il étoit à peine passé de la prison au trône, qu'il avoit imaginé de faire prendre le change à Shah-Thamas, en lui persuadant qu'il ne s'étoit défait de l'usurpateur que pour rendre au monarque héréditaire le rang auquel seul il avoit droit. Les députés envoyés à cette occasion étoient chargés de remettre à Thamas, entre autres présents magnifiques, dix chevaux de la race particulière qui étoit affectée au service personnel des rois de Perse. Ces députés devoient aussi insister sur ce que Thamas accordât une entrevue à Ashreff. En même temps celui-ci faisoit disséminer des circulaires dans toutes les provinces, protestant aux officiers Persans, que les Afghans n'entreprendroient rien contre eux jusqu'à l'issue de ladite entrevue.

Les ambassadeurs étoient déjà en chemin, que Thamas, ignorant encore la mort de Maghmud, s'étoit avancé jusqu'à Cashan : là il rencontra Seïdal, qui, se flattant d'avoir sa revanche, l'attaqua avec des forces beaucoup plus considérables que celles qu'il commandoit lors-

qu'il avoit éprouvé sa dernière défaite. Les deux armées se battirent de part et d'autre avec courage ; mais la fortune s'étant encore déclarée contre les Afghans, ils lâchèrent pied, et les députés étoient encore en chemin pour leur destination, que déjà Thamas, qui ignoroit la mort de Maghmud, avoit franchi Cashan dans sa marche sur Ispahan. Seïdal, qui avoit été battu précédemment par les Persans, observant le peu d'ordre avec lequel ils s'avançoient, crut l'occasion favorable pour laver l'affront de sa dernière défaite. Ayant rassemblé le plus de forces qu'il lui fut possible, il tomba à l'improviste sur l'armée de Thamas, mais il fut encore vaincu.

Dans ces circonstances difficiles, Ashreff crut devoir se fier à la politique plus qu'à la force ouverte. Il avoit formé le projet de s'emparer de la personne de Thamas; et comme il croyoit que de là dépendoit l'affermissement de son pouvoir, il n'épargna ni ruses, ni perfidies pour y parvenir. Cependant des seigneurs Persans pénétrèrent ses vues, et les communiquèrent à Thamas : leurs lettres furent interceptées par Seïdal, et renvoyées à Ispahan. Selon toute apparence, Ashreff devoit faire périr ces seigneurs; mais c'est ici le chef-d'œuvre de l'artifice; non-seulement il leur pardonna, mais il eut l'air de

partager leurs sentiments. Toutes ces choses parvenant à la connoissance de Thamas, bientôt les députés d'Ashreff rapportèrent à leur maître une réponse favorable de ce prince. Il avoit choisi la plaine de Vorameh pour le lieu de l'entrevue proposée. Ashreff s'y étoit rendu le premier à la hâte avec un corps de douze mille cavaliers. Thamas, sans crainte comme sans méfiance, arrivoit aussi, suivi seulement de trois mille des siens; ses vedettes vinrent lui apprendre que le rebelle amenoit un plus grand nombre de troupes que l'escorte réciproquement convenue. A ce manque de foi, Thamas, le cœur ulcéré, vouloit en tirer vengeance; il étoit si exalté aussi par ses dernières victoires, qu'il alloit, à tout risque, tenter un combat trop inégal pour pouvoir être douteux.

Les troupes du prince Persan consistoient en Kisilbachis et en Khajars. Ces derniers, en considération des services qu'ils avoient rendus récemment, osoient prétendre exclusivement à la garde de la personne royale. Une telle présomption blessa les Persans : ils se récrièrent contre une innovation injurieuse au caractère national. La dispute s'échauffant, l'armée se divisa en deux corps tout prêts à en venir aux mains, quoique sur le point de se voir en présence d'un

ennemi supérieur. Vainement Thamas voulut interposer son autorité; on s'étoit accoutumé à regarder comme volontaire l'obéissance qu'on lui portoit, et il y a loin d'une telle obéissance à cette abnégation passive de toute volonté qu'exigent la discipline et le salut d'une armée. Thamas fut donc contraint à la retraite; mais dans une affaire si importante, et où il s'agissoit de vérifier les dispositions des Afghans à son égard, il ne put abandonner totalement le projet d'aller à leur rencontre. Nous avons dit que son armée, ou plutôt son escorte, se composoit de trois mille hommes. Il donna l'ordre à Amur-Aslan-Khan de se porter en avant avec deux mille hommes pour reconnoître l'ennemi, tandis que lui-même se tiendroit en observation avec les mille hommes restants. Bientôt il n'y eut pas de doute de la trahison d'Ashreff; car ayant déjà franchi la limite stipulée, il avançoit à pleine marche, et toutes ses dispositions indiquoient qu'il vouloit envelopper le corps du shah. Le khan n'avoit eu que le temps d'expédier quelques cavaliers pour recommander à ce prince de prendre rapidement la fuite, lorsqu'un corps de deux mille cinq cents Afghans se présenta pour lui couper la retraite. Thamas prit alors le parti d'abandonner son corps principal,

et de se sauver à vau-de-route vers Tehiran avec deux cents hommes d'élite.

Amur-Aslan-Khan se vit bientôt cerné de toutes parts; mais ce brave général, plutôt que de se rendre, fit face à ses assaillants, en tua un grand nombre; et, après avoir vu périr la majorité de ses propres soldats, trouva, à la faveur de la nuit, le moyen d'aller rejoindre son prince avec le foible renfort qu'il pouvoit encore lui amener.

Dès son arrivée Thamas quitta Tehiran pour s'enfoncer dans les montagnes du Mazandéran. Cette chaîne du Taurus, escarpée et presqu'inaccessible du côté du midi, a souvent servi de refuge aux rois Persans. C'est là que le descendant d'une de leurs races les plus illustres trouva aussi dans un réduit sauvage un abri contre la rage de ses persécuteurs. Ainsi, Alphonse-le-Grand, avec le dernier débris de la nation castillane, trouva autrefois un asile au milieu des Asturies, et prépara, de loin, la délivrance de son peuple et l'extirpation des Maures.

La prudence de la conduite de Thamas fut bientôt prouvée par l'entreprise d'Ashreff sur Tehiran. Il l'attaqua avec fureur; mais, apprenant que Thamas n'y étoit plus, il se désista d'un siége devenu inutile. Les habitants de la ville se

comportoient d'ailleurs avec tant de vigueur, qu'il auroit fallu perdre force soldats avant de la soumettre, et leur réduction n'avoit plus d'objet.

Ashreff, déchu de ses espérances, tourna ses efforts contre des villes plus considérables et moins préparéés à lui résister. Il assiéga Kom, qui se rendit après huit jours, la crainte de la famine l'ayant portée à demander une capitulation. Plus adroit que son prédécesseur, Ashreff en fit observer les articles; plus adroit, disons-nous, car il ne peut être ici question de vanter la foi d'un homme qui s'étoit fait une coupable habitude de se jouer de tout ce qu'il y a de sacré.

La prise de Kom mettoit au pouvoir du conquérant vingt pièces de canon, trois éléphants de guerre, la femme et une partie de la cour et des trésors du roi fugitif. Mais tant d'avantages étoient plus que compensés, aux yeux d'Ashreff, par les relations qu'il recevoit journellement des victoires que les Ottomans remportoient, de toutes parts, sur la Perse.

Les conquêtes des Turcs, en 1724, et l'inaction où des maladies aiguës et épidémiques avoient condamné les Russes, pendant la même année, donnoient aux premiers un très-grand avantage sur les seconds. La mort de ce fameux

Pierre-le-Grand, dont quelques défauts n'ont pu parvenir à éclipser les grandes qualités, avoit, momentanément, jeté sa nation dans l'indolence. Le Grand-Visir crut devoir profiter de cette supériorité de circonstances, pour assurer, non-seulement aux Turcs les provinces exprimées dans le traité avec la cour de Pétersbourg, mais encore pour donner aux frontières de son pays, du côté de l'Asie, toute l'extension que le malheureux état de la Perse permettoit de se promettre.

Cette belle monarchie étoit alors en proie à toutes sortes d'ennemis à la fois : la Porte-Ottomane l'avoit dépouillée du Khourdistan, du Gurghistan, de l'Ederbeitzan, et de presque toute l'Arménie ; le czar étoit maître de toute la côte occidentale de la mer Caspienne, à l'exception de Shamackie, qui étoit au pouvoir des Turcs et qui est située d'ailleurs à plusieurs lieues dans les terres ; le Khorasan, le Kerman, le Candahar, le Farsistan, et jusqu'à la capitale de l'empire enfin, étoient sous le joug des Afghans, ou de leurs adhérents ; l'autorité de Shah-Thamas n'étoit reconnue que dans le Mazandéran, l'Astrabad et quelques points isolés de l'Irac-Agemi, tout le reste étoit en pleine révolte, ou méprisoit un monarque dépouillé. Dans cette dissolution de l'empire, chaque gouverneur, à peu

près indépendant dans sa province, attendoit aveuglément quel maître il plairoit au sort de lui imposer, du Turc, du Moscovite, ou de l'Afghan.

Cet esprit de vertige, qui avoit causé la révolution, ne tarda pas à se manifester dans les provinces nouvellement acquises par les Turcs. Mécontent de ces protecteurs, l'ousmai des Lesguis entreprit d'enlever Shamackie au pacha qui y commandoit. La province de Shirvan, qui s'étoit soumise à l'empereur de Russie, se trouva divisée en trois factions : le parti des Russes, celui des Lesguis, et enfin celui des Ottomans; tous trois divisés d'intérêts, et tous trois unis pour piller à l'envi le malheureux colon.

Une révolte des Janissaires, dans la province d'Erivan, retarda considérablement l'ouverture de la campagne, de la part des Osmanlis; mais le gouvernement de Constantinople, qui est toujours porté à ménager cette milice turbulente, eut l'air d'approuver ses raisons, et envoya le pacha d'Erzeroum à Erivan, en remplacement d'Arifi-Achmed, qui avoit déplu à l'armée.

Les forces ottomanes se réunissoient de toutes parts et indiquoient que le siége de Tavris seroit leur première opération. A ces préparatifs, les habitants de Tavris jugèrent leur position, et

formèrent la résolution généreuse de s'ensevelir sous les débris de leurs maisons, plutôt que d'admettre l'étranger perfide qui ne s'étoit annoncé comme l'allié de leur maître, que pour s'emparer plus facilement de ses états. Ils renvoyèrent leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfants, leurs effets dans les montagnes du Ghilan, prirent les armes et attendirent l'ennemi. Il ne tarda pas à paroître, fort de soixante-dix mille hommes. Le général persan, pour ne pas se voir renfermé entre des maisons, ou plutôt des ruines, car il faut se souvenir du malheur de Tavris et des ravages du tremblement de terre qui venoit, tout récemment, de bouleverser cette ville, marcha contre les Turcs, sans leur laisser le temps de se reconnoître. L'armée persane n'étoit formée que d'un ramas de gens tout-à-fait neufs au métier des armes et à la discipline, qui co-ordonne les mouvements d'une grande multitude. Que peut le courage seul? Les Turcs furent victorieux, ils devoient l'être.

Cependant les habitants avoient élevé neuf barricades dans les rues de la ville, et ces barricades arrêtoient, les unes après les autres, les vainqueurs épuisés de fatigue. Il n'en restoit plus que deux à franchir; elles étoient défendues par vingt mille hommes acharnés et résolus à ven-

dre cher leur vie. On leur fit offrir une capitulation; ils l'acceptèrent, mais à condition qu'il leur seroit libre de se retirer à Ardeville, avec tous les effets qu'ils pourroient emporter.

Peu de siéges ont été plus meurtriers que celui-ci: les Persans perdirent plus de trente mille hommes et les Turcs plus de vingt mille. Parmi les derniers on comptoit plusieurs officiers de la plus haute distinction, entre autres le pacha d'Ourfa et celui de Caramanie.

Il ne manquoit plus rien à la puissance ottomane, que de venger l'affront qu'elle avoit reçu, en 1723, devant les murs de Ganja; elle confia le soin de son ressentiment à Savi-Mustapha, auquel la place se rendit après deux jours de résistance seulement. Ce général ne commandoit point en chef au siége de Tavris; Abdalla-Kouproli, neveu du grand-visir de ce nom, étoit alors le chef des forces ottomanes.

Pendant que ce dernier et Savi-Mustapha s'emparoient des provinces du nord, le pacha de Bagdad, vers le midi, avoit envahi le Loristan et s'avançoit, à marches forcées, vers Horomabad, capitale de cette province. A son approche, Ali-Merdan-Khan, vali de cette province, désespérant de s'y soutenir contre des forces trop considérables, se retira dans le Chu-

sistan avec quinze mille hommes, qui étoient sous ses ordres. Son exemple fut suivi par la totalité des habitants d'Horomabad; de sorte que lorsqu'Achmed-Pacha se présenta devant la ville, il la trouva déserte. Il y fit son entrée sans résistance, et subjugua le reste de la province avec la même facilité.

Le pacha de Mosul envahissoit en même temps le pays des Bactiaris, limitrophe à l'Arabie, et qu'il faut se garder de confondre avec l'ancienne Bactriane, qui comprenoit le Khorasan et une partie de la Tartarie. Le peuple de cette contrée est divisé en deux grandes tribus, l'une appelée Cahar-Ling, et l'autre Feh-Ling. Ce peuple étoit devenu chrétien sous Constantin-le-Grand, mais il avoit renoncé, depuis longtemps, à cette religion; cependant il lui reste encore une foule de cérémonies qui retracent cette variation de culte. Il vit sous des tentes, comme les Arabes ses voisins, et est plus propre à une guerre d'expéditions qu'aux lenteurs d'une campagne régulière. Seffie, khan de Bactiaris, au lieu de montrer la prudence du vali de Loristan, osa se fier au sort des armes. Cette résolution étoit plus brillante; mais il faut juger des résultats. Les Persans furent défaits, et les Turcs victorieux poursuivirent leur marche, sans obs-

tacle, jusqu'à vingt-quatre lieues d'Ispahan.

Sur ces entrefaites, le vali de Loristan revint sur ses pas et envahit le pachalic de Bagdad, dénué à son tour de forces pour le défendre. Cette diversion produisit tout l'effet qu'il s'en étoit proposé. Achmed-Pacha, apprenant qu'on ravageoit sa province, rétrograda et envoya l'ordre au pacha de Mosul, de le joindre avec le corps sous ses ordres. De sorte que, de ce côté-là, les Turcs ne rapportèrent que la gloire stérile de s'être avancés jusqu'à trois journées d'Ispahan.

Cependant Ashreff, épouvanté, avoit envoyé à la hâte un ambassadeur à Constantinople. La rapidité de la marche des Ottomans justifioit ses terreurs; mais telle étoit la confusion des choses, que le vali de Loristan, quoique l'ennemi juré des Afghans, venoit de délivrer ces mêmes Afghans du plus formidable de leurs adverssaires. Cette apparente contradiction s'explique ainsi: royaliste contre Ashreff, le vali ne savoit plus être que persan quand il s'agissoit des étrangers. L'Europe, dans des circonstances pareilles, a vu plus d'une fois une conduite dirigée sur le principe correspondant. L'amiral Russel, attaché au parti jacobite, ne veut point, pour cela, entendre parler de sacrifier sa flotte à Louis XIV; il

combat et défait Tourville. Les plus grands généraux de la république française, tout en blâmant les excès de la révolution, n'en soutiennent pas moins, sur la frontière, la gloire de leur pays, et lui donnent d'autant plus d'éclat au-dehors, qu'il sembloit qu'on vouloit l'éteindre au-dedans.

Revenons à la Perse et aux Afghans. L'ambassadeur d'Ashreff ne fut admis à l'audience du grand-seigneur que le 9 février 1726; il étoit chargé de lui porter une lettre de son maître; le style de cette lettre étoit aussi pompeux qu'il pût l'être. Ashreff s'intituloit, en tête, le roi des rois, comme les Xercès et les Darius. Il concluoit par une sentence arabe, dont le sens est aussi impérieux que romanesque. Le voici :

Le sabre et la lance sont nos parfums ;
Nous méprisons la myrrhe et les fleurs ;
Notre boisson est le sang de nos ennemis,
Et nos coupes sont leurs crânes.

On croiroit entendre un orateur de Cherokees ou d'Iroquois.

La devise du cachet étoit dans le même genre. Ashreff se qualifioit « de fidèle observateur des » commandements du Très-Haut, de poussière » sacrée des pieds des quatre amis Abubekre,

» Omar, Osman et Ali, devenu, par la grâce
» divine, le plus illustre des souverains de la
» terre. »

Tel est l'empire des mots. Jusqu'alors les esprits, à Constantinople, ne craignoient rien autant que l'abaissement des Afghans, mais cette commisération se tourna soudain en haine, tant la diction d'Ashreff parut arrogante et impardonnable, même aux plus dévoués partisans de sa nation. Les ministres, qui ne vouloient que la guerre contre la Perse, souffloient les flammes et n'oublioient rien pour courroucer la multitude contre les Afghans.

Cependant l'intrépide ambassadeur, s'arrogeant la liberté de discours inhérente à ce caractère, embarrassoit le divan de Constantinople. Il donna au Mufti et aux casuistes turcs, plusieurs difficultés à résoudre, proposées par les Miangis ou chefs de la secte des Sunnis à Ispahan. En même temps il reprochoit aux Osmanlis leur tiédeur pour l'esprit de l'Islanisme, ou la propagation armée de la vraie foi, en laissant si long-temps subsister à leurs portes l'empire des Schias, en allant même jusqu'à former le dessein profane de le relever de sa ruine. Lorsque deux empires étoient aussi vastes que la Perse et la Turquie, deux imaums, ou chefs du culte, étoient néces-

saires. Il appartenoit à Ashreff de l'être dans ses états, comme au Padisha de demeurer tel dans les siens. On voit que ces difficultés étoient énoncées plutôt comme des décisions que comme des questions.

Les casuistes turcs persistèrent à donner comme leur avis, qu'il ne pouvoit y avoir deux chefs spirituels dans une religion quelconque, qu'il ne pouvoit par conséquent y avoir qu'un imaum pour les Musulmans, et que le grand-seigneur, non-seulement en raison de sa souveraineté héréditaire, mais encore parce qu'il possédoit les trois villes saintes, la Mecque, Jérusalem et Médine, étoit naturellement cet imaum. Le fait est que cette dispute étoit du genre de toutes celles qui s'élèvent entre souverains, et qui se décident par l'épée. Abdul-Aziz ne laissoit pas, toutefois, de soutenir que si l'unité d'imaum étoit maintenue comme principe, cette dignité étoit dévolue de droit à Ashreff, descendant de la tribu de *Coraik* ou de Mahomet, tribu à laquelle le titre de calife étoit annexé, et encore plus lui appartenoit-elle légitimement, comme au destructeur de l'empire des Schias. Comment pouvoit-on lui susciter même un concurrent issu d'une nation obscure et nouvelle comme la nation turque, et un prince qui, non content

d'avoir accordé la paix à des hérétiques comme les Persans, avoit conclu, contre la défense expresse de l'Alcoran, avec des infidèles, un traité qui leur livroit des villes où des mosquées avoient été érigées. Le reproche se rapportoit au traité de Passarovitz, signé en 1718, et par lequel Belgrade étoit abandonné à l'empereur d'Allemagne, et à cet autre traité qui investissoit les Russes de la possession de Derbent.

Toutes ces conférences superflues ne servirent qu'à augmenter l'animosité des deux partis. La Porte-Ottomane désiroit la guerre; mais comme les Turcs ont en horreur de répandre le sang d'une nation de la même secte que la leur, on ne fut pas fâché, à Constantinople, qu'Ashreff, par ses prétentions exagérées, eût fourni le moyen de réconcilier le peuple à une rupture avec sa nation. On fit valoir, surtout, cette partie des discours de l'envoyé d'Ashreff, où il osoit mettre son maître, pour la naissance et l'illustration, au-dessus de celui que les Turcs regardent comme le successeur de Mahomet et le plus grand souverain de l'univers.

Toute cette contestation fut rendue publique et servit comme de manifeste pour expliquer les motifs du gouvernement pour courir aux armes. Ce manifeste étoit suivi d'une déclaration de

guerre, où le sultan s'intituloit successeur des califes et chef des Croyants. Les fetvas du mufti lui confirmoient, comme de raison, ces qualités.

Pour répondre à Ashreff dans son genre, et lui rendre bravade pour bravade, on fit faire un nouveau sceau où il étoit dit en vers arabes :

« Quel est le défenseur de la justice, le sup-
» port de la cause des quatre amis, sinon le
» vaillant Achmed, accoutumé à triompher de
» tous ceux qui s'opposent à son ressentiment,
» et non pas ce vil Ashreff, reste impur du sang
» de Mir-Vais, et qui n'est qu'un rebelle, un
» symbole d'ignominie. »

On nous pardonnera d'être entrés dans ces détails minutieux, quand on voudra bien se rappeler ces guerres de religion où un enthousiasme aveugle armoit en Europe, non-seulement les peuples contre les peuples, mais les citoyens contre les citoyens, les parents contre les parents.

Déterminés à faire la guerre aux Afghans, les ministres de Constantinople prirent Thamas sous la protection de leurs armées. Cependant ce prince, qui n'avoit que trop lieu de se défier de pareils alliés, et qui n'auroit, peut-être, jamais revu sa patrie, s'il s'étoit mis une fois entre leurs mains, erroit de montagnes en montagnes dans le Mazandéran, d'où il envoyoit des ambassa-

deurs à Pétersboug et à la Porte-Ottomane, qui répondoient par de belles promesses et n'en agissoient pas davantage pour ses intérêts. Il n'y a aucun doute à former sur ce sujet; si Thamas se fût réfugié en Russie ou en Turquie, il abdiquoit virtuellement le trône; demeurant même dans la Perse, dans des temps aussi difficiles, nous allons voir bientôt qu'il lui devint impossible de le garder. Après une grande révolution, il faut d'autres qualités que les droits de la naissance, pour relever et soutenir un vaste empire qui a été en dissolution.

Pendant que Thamas poursuivoit ses négociations au-dehors, l'intérieur de l'empire offroit une scène autrement importante. Les Turcs avoient résolu que cette campagne seroit la dernière qu'ils feroient en Perse, et avoient pris en conséquence toutes les mesures qui pouvoient la rendre décisive. Achmed-Bacha étoit déjà à vingt lieues d'Ispahan, à la tête d'une armée formidable; tout présageoit la chute prochaine des Afghans. Ashreff, au lieu de se livrer à l'abattement, ne songea qu'à conjurer l'orage : il fortifia la ville, dont il diminua l'enceinte, ne donnant aux remparts qu'un peu plus d'une lieue de circuit, et abandonnant le reste aux chances de la guerre. Cette précaution prise, il

se mit courageusement en campagne, et se trouva, au bout de quelques jours, en présence des Osmanlis. Le bacha, qui ignoroit la manière de combattre des Afghans, voulut en faire l'épreuve. Il détacha deux mille Spahis et quatre mille Janissaires pour harceler leur front; mais Ashreff, loin d'être intimidé, sortit de ses lignes, enveloppa le détachement, et le bacha eut la douleur de le voir exterminer sous ses yeux. Malgré cet avantage partiel, Ashreff ne pouvoit se dissimuler que la grande supériorité du nombre, de la part des Turcs, ne fût pour lui un triste présage de l'avenir qui l'attendoit. L'inexpérience de la plus grande partie des troupes sous ses ordres, étoit un désavantage de plus. Au défaut donc de la force, il falloit invoquer la ruse. Le bacha avoit fortifié son camp; Ashreff profita de sa circonspection pour semer, parmi les Turcs, l'esprit de discorde et de mécontentement. « Quoi! faisoit-il dire par les par-
» tisans que son argent lui acquéroit tous les
» jours, sommes-nous venus ici pour combattre
» et détruire d'autres Musulmans, orthodoxes
» comme nous? N'y a-t-il pas moyen de s'ac-
» commoder, et de terminer une guerre si in-
» jurieuse à notre religion? »

Ce n'étoit pas assez de ces rumeurs sourdes,

Ashreff envoya quatre Sheicks de sa nation; il les choisit parmi les plus vénérables par leur âge et leurs connoissances; et leur ordonnant de se revêtir de leurs habits de cérémonie, il les députa au camp du bacha. Ces vieillards se présentèrent désarmés, et furent conduits à la tente du général, qui les reçut avec respect. Après les compliments d'usage, ils lui prononcèrent, à haute et intelligible voix, ce discours, ou à peu près sa teneur. « Ashreff, notre souverain,
» nous a députés vers toi pour te prier de te
» désister d'une guerre impie, où tu as tiré le
» sabre contre tes frères, de vrais Musulmans,
» qui n'ont fait qu'obéir au précepte de la loi,
» en renversant le trône des Schias. N'est-il pas
» honteux que le grand-seigneur s'unisse à des
» infidèles pour rétablir le trône d'un hérétique?
» Ashreff, descendant du prophète par sa nais-
» sance, par sa secte, par le droit de conquête,
» enfin, a seul droit à l'empire d'Iran. Il ne
» veut que la paix avec les Ottomans; mais si
» ceux-ci l'osent attaquer, que le sang versé
» soit sur leurs têtes: ils auront à répondre, de-
» vant Dieu et devant le prophète, de l'inique
» dessein d'avoir voulu s'opposer à l'extension
» du vrai culte, et d'avoir forcé les Afghans à
» répandre à regret le sang de leurs amis. »

Cette audience, selon la coutume de l'Orient, avoit été donnée en public. Le bacha, apercevant l'effet qn'elle produisoit sur l'assemblée, se hâta d'interrompre les députés, et de leur dire qu'il ne faisoit la guerre que par les ordres de son maître; que les Musulmans ne pouvoient reconnoître deux chefs; que le Padisha étoit le chef de la loi; qu'il falloit qu'Ashreff le reconnût pour tel, ou qu'il éprouveroit bientôt ce que pouvoit la valeur des Ottomans.

A peine le bacha finissoit-il de parler, que les Moezins, prêtres chargés d'appeler le peuple à la prière, annoncèrent qu'il étoit midi. Aussitôt les quatre Sheicks, au lieu de s'occuper de leur réplique, se mirent en prière avec les Turcs. Leurs instructions portoient de témoigner en tout leur conformité de religion avec eux. En terminant leurs prières, ils ajoutèrent seulement à haute voix le vœu « qu'il plût à Dieu de » toucher le cœur de leurs frères, et de les por- » ter à discontinuer une guerre tout-à-fait déna- » turée. » Après cette apostrophe, ils se retirèrent, en protestant que leur maître étoit innocent de tout le sang qui alloit être répandu. Cette conduite solennelle, appuyée des artifices secrets d'Ashreff, eut tant d'effet, que les députés étoient à peine sortis du camp, que cinq

mille Kourdes se mirent en devoir de les suivre.

Le bacha, informé de cette défection des Kourdes, envoya un corps plus considérable à leur poursuite; mais ce corps, au lieu de remplir sa mission, se dispersa, et une grande partie des troupes qui le composoient passa vers Ashreff. Achmed, exaspéré, résolut de livrer bataille sur-le-champ. Ashreff, encouragé par le péril même, autant que par les renforts qu'il avoit reçus, marcha à la rencontre de son adversaire. Les Turcs se rangèrent en bataille pour le recevoir. Leur armée étoit forte de près de quatre-vingt mille hommes aguerris, et avoit soixante-dix pièces de campagne. Les forces d'Ashreff ne consistoient qu'en trente et quelques mille hommes, Afghans, Parsis, Kourdes et Derghezins, et les quarante obus montés à dos de chameaux, qui avoient été si utiles à la prise d'Ispahan; mais le désespoir, qui centuple les moyens, animoit les soldats de cette petite armée. Une décharge de dix pièces de canon fut le signal du combat de la part des Turcs; les Afghans y répondirent par cinq coups, dont la détonation étoit à peine entendue comparativement. Le bacha, à la tête de son aile droite, entreprit d'enfoncer le corps que commandoit Ashreff, monté sur un éléphant, à l'ancienne

manière des rois de l'Orient ; mais il échoua, et malgré l'énorme supériorité de son artillerie, il fut obligé d'abandonner le champ de bataille et de se retirer dans son camp.

La victoire d'Ashreff eût été plus complète, peut-être, s'il eût poursuivi son avantage ; mais elle ne pouvoit être plus sûre, et il préféra prudemment ne pas tenter une seconde fois les chances du hasard, qui lui avoient été si favorables la première.

L'esprit de sédition ne tarda pas à faire des progrès au camp des Turcs. Le bacha, interposant en vain son autorité, se détermina à profiter de la nuit pour opérer sa retraite, laissant derrière lui son bagage et toute son artillerie.

Le prince afghan ne poursuivit point les Turcs; il sentoit que cette armée détruite alloit en enfanter une autre; et de plus, il ne pouvoit se dissimuler la perte de soldats qu'entraîneroit pour lui une pareille destruction. L'objet d'Ashreff étoit de décréditer cette guerre dans les esprits de la milice turque ; il n'épargna rien en conséquence pour y réussir. Ayant plutôt accompagné que poursuivi ses ennemis jusqu'à la frontière du pachalic de Bagdad, il ne se contenta pas alors de se tenir sur la défensive, mais de Kermansha, où étoit son quartier-général,

il députa vers Achmed, qui s'étoit retiré dans les murs de Bagdad. On s'attendoit à l'offre d'une négociation, lorsque les envoyés d'Ashreff déclarèrent que leur commission se bornoit à engager le bacha et ses troupes à revendiquer ce qui leur avoit appartenu avant le pillage de leur camp. « Les Afghans ne sont point des brigands, » dirent-ils ; ils peuvent désarmer leurs frères » égarés, ou se défendre contre eux ; mais leur » religion leur prescrit de s'abstenir de les dé» pouiller. » A cet acte de générosité inouie, Ashreff ajouta le renvoi des prisonniers sans rançon. Que pouvoit-il de plus pour gagner les cœurs de ses ennemis ?

Les Turcs furent d'autant plus abattus par leur dernier revers, que les choses avoient bien changé de face pour eux depuis la mort de Pierre-le-Grand. Vainement ils s'étoient flattés que cette mort, paralysant les forces de l'empire russe, ne leur laisseroit aucune opposition à redouter de sa part, dans les vues d'agrandissement auxquelles ils se livroient. Mais l'impératrice Catherine I.ère, irritée du peu d'égards que la Porte-Ottomane lui montroit, envoya le prince Vaghtanga, à la tête d'un corps d'auxiliaires, menacer la frontière de la Géorgie, tandis que le prince d'Olgorouki, du côté du Shirvan, tenoit en échec

les forces turques, disséminées dans les provinces voisines du Caucase. La Crimée étoit en révolte ; les Lesguis s'opposoient au démembrement de la Perse ; Ashreff étoit populaire à Constantinople même. Dans une conjoncture aussi critique, le divan, qui voyoit les Vénitiens prêts à envahir la Morée, et soutenus de l'empereur d'Allemagne, oublia ses engagements avec Thamas, aussi légèrement qu'il les avoit contractés ; et malgré son mépris pour les Afghans, condescendit à traiter avec eux.

Le traité fut signé à Hamadan, vers le commencement du mois d'octobre 1727. Il porte en substance :

1.° Que le grand-seigneur sera reconnu comme chef suprême de tous les Musulmans, et véritable successeur des Califes.

2.° En cette qualité, le *kotbah*, ou prière publique, sera faite en son nom dans toute l'étendue de l'empire persan.

3.° Que les provinces, cités, villes et bourgs qu'il possède en Perse, lui seront cédés à perpétuité à lui et à ses descendants.

4.° Qu'il sera réintégré dans la possession du

Chusistan, repris sur ses armes pendant le cours des hostilités.

5.° Qu'il prendra possession et conservera, de la même manière, les villes de Jengan, de Sultanie, d'Eber, de Tehiran et leurs dépendances.

6.° Que toute l'artillerie, les armes, les étendards, enlevés aux Turcs pendant la campagne de 1726, leur seront restitués sans exception.

7.° Qu'Ashreff sera reconnu, par le grand-seigneur, en qualité de souverain légitime de la Perse.

8.° Que le nom dudit Ashreff sera prononcé, après celui du grand-seigneur, dans les prières publiques, et que le droit de frapper monnoie appartiendra également au prince afghan, nouveau monarque de la Perse.

9.° Qu'Ashreff aura encore le droit de nommer l'émir, sous la conduite duquel la caravane persane traversera les états ottomans pour faire le pèlerinage de la Mecque; que cette caravane, discontinuée depuis long-temps, passera par Bagdad, sans que les chefs turcs puissent se permettre, sous aucun prétexte, d'exercer de juridiction sur elle.

A ces conditions, qu'on peut appeler ignominieuses, Ashreff devint le souverain de la Perse, ou plutôt le vassal du grand-seigneur. Pour comprendre cet acte d'avilissement de sa part, il faut supposer qu'il étoit dans une situation plus déplorable que l'histoire de ces temps ne l'explique.

CHAPITRE II.

SUITE du règne d'Ashreff. — Nadir-Kouli, chef de voleurs, se met au service de Shah-Thamas. — Histoire des commencements de la vie de ce célèbre aventurier.

UNE ambassade solennelle de la Porte-Ottomane vint donner un relief nouveau à la puissance d'Ashreff; mais son trône, comme l'arbre superbe qui frappe les regards par la beauté de son feuillage, et dont un insecte ronge invisiblement la tige, étoit sur le point de tomber en poussière. L'anarchie dominoit seule au nord de la Perse; Shah-Thamas avoit trouvé le moyen de gagner Farabad, d'où il lui étoit facile, à la dernière extrémité, de se jeter dans une barque, et d'échapper, par la mer Caspienne, à la mort ou à l'emprisonnement que lui réservoient les rebelles, s'il avoit le malheur de tomber entre leurs mains. Poursuivi par les destins contraires, ce prince étoit loin de se livrer aux illusions de l'espérance; mais tout à coup le ciel, dont les desseins sont impénétrables, et qui se sert sou-

vent des plus petits moyens pour opérer les plus grandes choses, se prononça d'une manière signalée en faveur du descendant des sophis.

Quoique les Afghans fussent en possession d'Ispahan, de Schiraz et de quelques autres villes considérables, ils n'étoient point assez nombreux pour avoir pu, en aussi peu de temps, étendre leur domination sur la totalité d'un pays aussi vaste que la Perse. Plusieurs villes, et jusqu'à des provinces entières, non-seulement des frontières éloignées, mais du cœur même de l'empire, refusoient de se soumettre à eux. Nous avons vu que les Turcs s'étoient emparés des provinces de l'ouest et de quelques-unes de celles du midi; que les Russes avoient conquis toute la côte occidentale de la mer Caspienne, et jusques au Ghilan. Pour Thamas, qui étoit regardé par les lois ordinaires de l'hérédité comme le souverain légitime, fugitif, errant lui-même dans le Mazandéran, que pouvoit-il faire à l'appui de son droit, sans armée pour le soutenir? Il se bornoit à négocier obscurément avec les khans des diverses provinces pour la reconnoissance d'un titre purement nominal, lorsque la Providence suscita un aventurier, un chef de voleurs, pour être le libérateur de la Perse, et recouvrer sur l'étranger ses provinces perdues.

Nous interromprons à propos le cours des événements pour placer ici une notice sur cet homme extraordinaire.

Nadir-Kouli (l'esclave des merveilles) naquit le 28 du mois de Moharrem, l'an de l'hégire 1100, qui répond à 1688 de notre ère. Il étoit de la tribu de Kirklou des Afshars, race de Tartares établie originairement dans le Turkestan, et passée depuis dans l'Edeirbetzan.

Mirza-Mohamed-Mahadi, l'historien persan de la vie de Nadir, avoue que son héros étoit d'une extraction obscure; mais en véritable panégyriste oriental, il ajoute que le diamant ne tire pas son prix de la roche dans laquelle il fut formé.

C'est dans le château de Destergerd-Deregez, espèce de retraite d'hiver, où ces peuples pasteurs s'enferment, après avoir campé tout l'été, que l'on dit que Nadir vint au monde. Son père étoit berger comme le reste de ses compatriotes; il s'appeloit Iman-Kouli, et tiroit sa subsistance de bonnets de peau de mouton ou de basane, qu'il vendoit aux marchés persans du voisinage, pour l'usage des plus basses classes du peuple. Nadir fut élevé dans les occupations grossières de son père, et prit des mœurs analogues. Il n'étoit âgé que de treize ans lorsque la mort le lui enleva, et il se vit obligé à ramasser du bois

mort dans les forêts pour subvenir à son existence et à celle de sa mère, qui n'avoit plus que lui seul pour soutien. Il conduisoit lui-même à la ville le fruit de cette chétive industrie sur un âne et un chameau, seul bétail, ou plutôt seul patrimoine dont il eût hérité.

Plusieurs voyageurs européens ont attribué à Nadir une naissance illustre : ce qui seroit tout le contraire de ce récit; mais après avoir pesé leurs raisons pour différer de la tradition reçue en Asie, nous avons cru devoir nous ranger à cette dernière. Une circonstance bien avérée nous y autorise.

A son retour de l'Inde, à l'âge de cinquante ans, Nadir, passant près du lieu de sa naissance, se fit entourer de ses capitaines, et prit un plaisir singulier à leur narrer les plus petits détails de sa jeunesse : ce qui démontre une grande force d'esprit. Après leur avoir dit comment il s'y prenoit pour nourrir le chameau de son père, il les apostropha subitement par cette réflexion profonde : « Et vous voyez maintenant à quel degré » d'élévation il a plu au Tout-Puissant de me » placer; apprenez, par cet exemple, à ne jamais » mépriser les gens d'un état obscur. »

Vers l'an 1704, les Tartares Usbecks ayant fait une irruption dans le Khorasan, passèrent

au fil de l'épée la plupart des habitants de cette province, et emmenèrent le reste en captivité. Parmi ces derniers se trouvoient Nadir-Kouli et sa mère. Celle-ci périt bientôt, accablée sous le faix des années et du malheur; pour Nadir, il trouva le moyen de s'échapper, et reparut, dans le Khorasan, en 1708, âgé, comme l'on voit, de vingt ans. Depuis lors nous le perdons de vue tout à coup jusqu'en 1712, où ayant, avec quelques compagnons de son espèce, volé un troupeau de moutons, l'argent qu'il en retira le mit à même de se former un parti dans les montagnes. Il en descendoit souvent dans les plaines, où il exerçoit toutes sortes de rapines; mais nous ne trouvons pas qu'il ait persévéré long-temps dans cet horrible métier. Une place de courrier chez un beg, ou prince tartare, vint à vaquer, et excita alors son ambition. Il partageoit cet emploi avec un autre courrier; soit que, voyageant ensemble, comme c'est là coutume dans la Perse, ils se fussent pris de querelle entre eux, soit que des dépêches que l'on portoit à la cour d'Ispahan fussent très-importantes, et que Nadir voulût avoir l'honneur de les rendre seul à leur destination, ou pour quelque autre raison inconnue, il est toujours certain qu'il tua son camarade. A son arrivée à Ispahan, il fit cepen-

dant si bien, qu'il réussit à obtenir une audience des ministres de Shah-Hussein, auprès desquels il parvint non-seulement à se justifier, mais encore obtint une récompense pour sa conduite et la charge des réponses aux lettres qu'il avoit apportées. Son maître, toutefois, après son retour, ne parut pas aussi indulgent; et à la sévérité de ses manières, Nadir pénétra que l'on en vouloit à sa vie. Pour le prévenir, Nadir tua son maître; et comme il étoit très-amoureux de la fille du beg, qui lui avoit été refusée en mariage, il l'enleva, et s'enfuit avec elle au sein de ses montagnes : c'est là que naquit Riza-Kouli-Mirza, dont le génie et les dispositions naturelles ont eu tant de rapports avec l'existence vagabonde de ses parents à l'époque dont nous parlons. L'action hardie et désespérée de Nadir ne manqua pas de lui faire une grande réputation de courage, et cette réputation de lui procurer l'accession d'une foule de scélérats, heureux de trouver en lui les qualités qu'ils cherchoient dans un chef. A la tête de cette troupe de bandits, il s'enfonçoit souvent dans le Mazandéran, où il rançonnoit impitoyablement et voyageurs, et régnicoles; mais l'amour du pays le rappela dans le voisinage du Mazandéran, dont le khan, charmé de l'air martial et de l'éloquence mili-

taire qui brilloient en lui, le prit à son service en qualité d'introducteur de ses appartements.

Nadir avoit la taille haute, svelte, bien prise; le visage noble, des yeux animés, et tout l'ensemble de l'extérieur sévère et plein de majesté. A ces avantages, il joignoit un tempérament de fer et une force de corps prodigieuse qu'il avoit encore accrue par l'habitude des exercices les plus violents et des travaux les plus rudes.

C'est vers le temps où Nadir-Kouli entra au service de Babulu-Khan, comme nous venons de le dire, que les Tartares, encouragés par le succès de la révolte de Mir-Vais, inondèrent les frontières de la Perse de toutes parts. Dans le cas d'invasion, tout est soldat en Perse. Le Khorasan étoit rempli d'ennemis; chacun vola aux armes. Il falloit régulariser ces levées; Nadir eut cette importante commission; et par la manière intelligente dont il s'acquitta de ce service, autant que par sa grande intrépidité, il mérita et obtint de plus en plus la confiance du khan, son protecteur.

Babulu-Khan étoit *begler-beg*, ou seigneur des seigneurs, dignité la plus haute de la monarchie, et qui n'est possédée à la fois que par trois sujets de l'empire, dont un est toujours fixé dans le Khorasan. Cette préférence pour

le Khorasan vient de ce que cette province étoit autrefois le siége d'un puissant empire, et qu'on avoit même accoutumé long-temps de n'en donner le gouvernement qu'à un fils du roi ou à un prince du sang royal. Depuis Shah-Abas, il n'étoit plus question de se servir des parents du monarque. Ce prince avoit aussi fait démolir une large et haute muraille, dans le genre de celle de la Chine, et qui fermoit l'entrée de la Perse aux irruptions des peuples du nord. Shah-Abas connoissoit ses forces, et avoit coutume de dire que les remparts d'hommes sont les seuls sur lesquels un roi doive compter. L'empereur d'Allemagne, Joseph II, professoit la même opinion, et long-temps avant Shah-Abas, Auguste avoit dit aux légions romaines, qu'il mettoit les frontières de l'empire sous leur sauve-garde.

Cette politique peut s'envisager sous deux points de vue distincts. Il est hors de doute que le système des forteresses, toujours dispendieuses et souvent insuffisantes, n'implique en soi un témoignage de foiblesse, et ne soit par là repréhensible, appliqué à un état puissant; cependant si les approches d'Ispahan avoient été hérissées de murailles à forcer et de citadelles à réduire, il n'est guère probable que cette ville,

à la possession de laquelle l'empire étoit attaché, fût jamais tombée au pouvoir de Maghmud et de ses Afghans.

Revenons à Nadir-Kouli. Il avoit battu les Tartares, et avoit profité de leur méthode accoutumée de faire la guerre par partis, pour massacrer ces partis les uns après les autres avec toutes ses troupes réunies.

De nouvelles nuées d'Usbecks reparurent en 1719. Le sort de leurs dévanciers leur avoit appris à ne point se disséminer. Se fiant à leur bravoure et à leur nombre, ils avançoient en bon ordre vers Mesched, la capitale de la province. Nadir marcha au-devant d'eux, et ayant choisi son terrein, les attendit de pied ferme. Leur charge fut furieuse; mais son impétuosité même tourna à leur désavantage. Les Persans firent feu sur eux presque à bout portant, et les ayant mis en désordre, les poursuivirent avec leurs sabres et leurs haches d'armes. Le carnage fut affreux; et ce qui étoit plus décisif en faveur des vainqueurs, ils reprirent tout le pillage et tous les captifs qu'on leur avoit faits.

Nadir, exalté par sa victoire, revint en triomphe à Mesched, où il demanda au khan que son généralat lui fût continué. Pour toute récompense, Babulu-Khan le lui promit; mais il écri-

vit secrètement en cour pour que cette place fût donnée à un neveu qu'il avoit, jeune et sans renommée, comme sans expérience. Nadir-Kouli lui exprima, sans ménagement, le ressentiment qu'il avoit de cette perfidie. Le khan le fit saisir, et lui fit donner une bastonnade rigoureuse sur la plante des pieds. Il est aisé de croire qu'un homme du caractère impérieux de Nadir supporta mal cette indignité. Il quitta Mesched, et se retira encore dans les montagnes à la poursuite de nouvelles aventures.

Nadir avoit un oncle, chef d'une des tribus des Afshars. Il peut paroître inconsistant que son père, ayant été marchand de bonnets, un autre membre de sa famille ait occupé un rang aussi élevé que celui de chef d'une tribu. Nous ne savons comment la chose étoit; mais la fortune de Nadir est elle-même une énigme plus difficile à expliquer que ces incohérences dans sa parenté. D'ailleurs, qui ne sait pas que, dans les clans de l'Ecosse, le laboureur le plus pauvre et le laird, ou chef de la peuplade, sont du même sang, et portent le même nom? Il y avoit naguère tel descendant des rois d'Irlande bonnetier ou cordonnier à Dublin, et dont le parent conservoit religieusement la couronne d'or qu'avoient portée leurs ancêtres communs.

Cette dissertation étoit nécessaire pour éviter l'invraisemblance de faits aussi bien attestés que ceux dont nous fournissons le récit. Le monde est une roue où les familles s'élèvent et s'abaissent alternativement par un mouvement continuel.

L'oncle de Nadir commandoit le château de Kœlat, situé à environ dix journées de distance de Mesched. C'est là qu'il fut le trouver, qu'il se plaignit de l'ingratitude que l'on rencontroit au service du roi, et qu'il parvint à s'insinuer dans ses bonnes graces. Cet état de faveur ne dura pas long-temps. L'oncle perça dans les desseins du neveu, et le disgracia, à cause des intrigues où il ne cessoit de tremper chaque jour.

Voilà Nadir redevenu voleur. Son ame, qui étoit un foyer inextinguible d'activité, ne lui présentoit pas d'autre moyen de subvenir à ses vastes désirs. Le premier projet qu'il forma fut de s'emparer de Kœlat; mais voyant toute l'insuffisance de ses forces, il renonça, pour un temps, à cette entreprise.

Tandis que Maghmud envahissoit la Perse et arrachoit jusqu'au diadème du front de son souverain, les provinces tombèrent dans une anarchie propice au genre de vie de Nadir-Kouli.

Il ne tarda pas même à se former un petit corps d'armée composé de brigands comme lui, et de déserteurs de tous les partis qui déchiroient l'empire. Avec cette suite, il dépouilloit impunément des caravanes, jetoit la terreur dans le Khorasan et les pays adjacents, et forçoit quelquefois des provinces entières à lui payer des contributions considérables. Pendant cinq ans, Nadir avoit joui de cette indépendance qui ressembloit à une espèce de souveraineté; nous nous retrouvons enfin avec lui en 1727, époque où nous avons laissé Ashreff et Thamas-Shah.

Ce dernier prince, profitant de l'occupation que les Turcs donnoient à son implacable ennemi, étoit parvenu à rassembler quelques soldats sous ses drapeaux; mais la fortune de son père paroissoit encore vouloir le poursuivre. Un de ses principaux officiers, Sef-O-Din-Beg, mécontent de quelques procédés de Thamas, et envieux de l'état de licence absolue dans lequel il voyoit Nadir-Kouli, passa vers lui avec quinze cents Bayotes, qui formoient la majorité des forces de Thamas-Shah. Nadir étoit alors dans le Khorasan, où il exerçoit ses ravages ordinaires. Le renfort qui lui parvint le mettoit dans le cas de se venger de son oncle, et celui-ci, qui connoissoit à quel

caractère inexorable il avoit affaire, trembla, chaque jour, de le voir paroître sous les murs de Kœlat. Pour appaiser Nadir, auquel il n'auroit pu résister, il lui fit faire des propositions de rapprochement. Nadir eut l'air de croire à ce retour amical; il pria même son oncle de s'employer pour lui auprès du roi, promettant de servir ce prince de tout son pouvoir, s'il en obtenoit son pardon. L'oncle agréa avec empressement l'offre qui lui étoit faite, et Thamas regarda comme un coup de bonheur l'événement inattendu qui alloit mettre à sa disposition un corps de troupes aguerri, et un général supérieur aux fatigues de la guerre, et accoutumé à commander ses faveurs. Le pardon fut donc expédié en toute hâte à Kœlat.

L'oncle n'eut pas plutôt reçu en bonne forme l'écrit auquel on avoit paru mettre tant de prix, qu'il l'expédia à son neveu, avec une tendre invitation de se rendre immédiatement auprès de lui. Nadir se mit en marche en compagnie de Sef-O-Din-Beg, sous une escorte de cent hommes d'élite. Il fut reçu avec tous les honneurs qu'impose une fortune naissante, et n'eut lieu que de se louer des égards, en apparence, rendus à son rang; mais il n'avoit point oublié l'injure que son oncle lui avoit faite ancienne-

ment; il apprécioit aussi, à sa juste valeur, le retour simulé de son affection. Sans pitié pour le cri du sang, sans respect pour les lois de l'hospitalité, il résolut de faire une victime de ce vénérable vieillard. Ayant fait d'avance filer cinq cents de ses plus affidés jusque sous les murs du fort, il leur ordonna de se tenir prêts au premier signal; et, dès la seconde nuit de son séjour à Kœlat, ce signal cruel fut donné.

Le premier acte de cette tragédie fut de faire massacrer les sentinelles éparses de la forteresse par ses cent hommes, et de faire enfermer la garnison de la place dans ses casernes. Alors Nadir lui-même, ouvrant la porte de la chambre de son oncle, eut la barbarie, au milieu du sommeil, de le tuer de sa propre main. Les cinq cents hommes du dehors étoient déjà entrés dans les murs, où ils ne trouvèrent que peu d'opposition. Nadir permit à ceux de la garnison qui ne vouloient pas suivre sa fortune, de se retirer où il leur conviendroit; et le lendemain, il expédia des courriers au reste de ses troupes, avec l'ordre de venir le rejoindre. Kœlat devint ainsi une place d'armes, d'où ces brigands répandoient la désolation au-dehors, et où ils pouvoient accumuler, sans risques, les fruits de leurs rapines.

Cet état de choses duroit depuis plusieurs mois, lorsque Nadir-Kouli conçut une plus haute ambition que celle de dévaster quelques campagnes, ou de piller quelques villes. Il aspira à délivrer la Perse, particulièrement des Afghans qui l'opprimoient avec tant de cruauté depuis plus de cinq ans. Cependant il sentoit que, quoiqu'il possédât une souveraineté réelle, il falloit plus que le simple pouvoir pour parvenir à son but. Un grand publiciste moderne, dans un ouvrage encore inédit, a défini l'autorité l'union du droit et de la force. Nadir avoit la force, mais il sentoit que le droit appartenoit à Shah-Thamas. L'attentat commis par Nadir sur la personne de son oncle n'étoit pas de nature à lui concilier la bienveillance du roi, du nom duquel il avoit si horriblement abusé; il sentoit qu'il falloit un fait d'armes éclatant pour faire oublier sa conduite à Kœlat, et il résolut de se réintégrer à ce prix dans la faveur de son souverain.

Nichabur, autrement appelé Iran, étoit autrefois la capitale du Khorasan; cette ville a peut-être même donné son nom à la Perse entière. Quoi qu'il en soit, depuis Shah-Abas, le tombeau d'Iman-Kouli-Mirza ayant été transféré à Mesched, Mesched étoit devenue la pre-

mière ville de la province et la résidence du khan préposé pour la gouverner. On se souvient que, durant le siège d'Ispahan, Meluck-Maghmud, chef d'Abdalas, avoit obtenu, en souveraineté, de Mir-Maghmud tout le Khorasan. Cependant son autorité ayant été contestée dans plusieurs lieux, les Afghans y avoient mis garnison, nommément dans Nichabur. Trois mille soldats de cette nation s'y trouvoient en quartier lorsque Nadir entreprit de les en déposséder. Les Afghans regardoient Nadir comme un chef de brigands dont le voisinage leur étoit peu redoutable. Le mépris qu'ils versoient si gratuitement sur sa puissance, les induisit à faire des détachements hors de la ville, malgré qu'ils eussent appris qu'il rôdoit dans ses environs. Un corps de six cents cavaliers, envoyés comme maraudeurs, se vit attaquer soudain et taillé en pièces. Le gouverneur, brûlant de venger cet outrage, et croyant exterminer toutes les forces de son adversaire, sortit lui-même à la tête du reste de sa garnison. A son approche, les Persans, feignant de prendre la fuite, se retirèrent précipitamment jusqu'à Banrahad, défilé qui se trouve sur la limite des deux provinces d'Astrabad et de Khorasan. Les Afghans les poursuivoient, et étoient entrés dans la gorge de terrein

qui forme le défilé, lorsque tout à coup Nadir, qui leur avoit tendu cette embûche, parut sur leurs derrières avec quinze cents hommes de ses plus braves soldats : les fuyards alors firent volte-face, et les Afghans surpris, et ne pouvant plus se servir de leur cavalerie, furent aisément détruits. Un très-petit nombre d'entre eux parvint à s'échapper.

Après avoir partagé aux siens la dépouille prise en cette occasion, Nadir entra victorieux dans Nichabur, dont les portes s'ouvrirent à lui. Il en prit possession au nom de Thamas-Shah, enjoignant à ses troupes de respecter les habitants et de ne leur faire aucun tort. Les effets de cet acte de clémence inattendue furent tels, que, quoique Nadir laissât tout le monde en pleine liberté de suivre le parti qu'il jugeoit préférable, mille soldats nouveaux vinrent, d'enthousiasme, s'enrôler comme volontaires sous ses étendards.

Thamas-Shah étoit alors dans la dernière détresse. Après avoir erré dans toute la longueur du Mazandéran, il s'étoit réfugié à Farrabad, attendant à chaque instant la crise qui devoit terminer tous ses maux. Le khan de la province avoit d'abord refusé de l'y recevoir; et, pendant ce temps, il se cachoit dans les vallées étroites

que forme la double chaîne du Taurus. Les Khajars, c'est ainsi qu'on appelle les natifs d'Astrabad et du Mazandéran, furent touchés de tant d'infortunes; ces peuples étoient d'ailleurs attachés à l'antique race des prophètes. On força le khan de négocier avec son prince, et le résultat des conférences fut qu'il lui accorderoit un asile, à condition que le monarque engageroit sa parole royale de n'attenter ni à son pouvoir, ni à ses jours. Thamas promit ce que l'on voulut. L'objet de Fatey-Ali-Khan, en le repoussant, avoit été la crainte d'attirer le théâtre de la guerre sur les terres de son gouvernement. On sent bien que la cessation de cette crainte se complique avec les événements de la guerre des Turcs, qui avoient détourné l'attention d'Ashreff du nord vers le midi.

Nous n'avons pas la date précise de la prise de Nichabur par Nadir-Kouli; mais il faut croire qu'elle précéda de très-peu de temps la conclusion du traité de paix d'Ashreff avec la Porte-Ottomane. Nous hasardons d'autant plus volontiers cette conjecture, que la conduite de ce prince, que nous avons trouvée inexplicable dans son lieu, emprunte, de cette circonstance, une couleur qui la réconcilie avec le reste de ses actes.

Les Afghans, découragés par la perte qu'ils avoient faite à Banrahad, incapables de se recruter dans le Khorasan, abandonnèrent Meluk-Maghmud à ses seules ressources, et évacuèrent rapidement toute la province. Nadir, profitant de leur retraite, déployoit arrogamment l'étendard de Thamas, où des milliers de Persans venoient se rallier, dans l'espérance d'affranchir leur pays d'un joug qu'ils regardoient comme également avilissant et cruel. C'est sous ces auspices que se commença la campagne mémorable de 1728, dont le récit aura besoin de quelques observations préliminaires.

CHAPITRE III.

Suite des opérations militaires de Nadir-Kouli jusqu'à la bataille de Damgon, gagnée par lui sur Ashreff en personne.

C'est à cette partie dè la vie de Nadir-Kouli, qu'il est, en quelque sorte, nécessaire de faire une pause, pour comprendre, dans toute son étendue, l'immense capacité de ce génie brut et sauvage. On a dit que la dissimulation étoit l'art des cours : ici, c'est un Tartare, sorti du sein de de la horde spoliatrice, qui pourroit en apprendre au plus habile dans le soin de couvrir les progrès de sa grandeur personnelle du voile spécieux de l'intérêt général. Chef de l'armée royale, par sa propre élection, il semble n'avoir pas eu besoin de l'aveu du prince dont il soutient le titre; et la victoire, qui absout de tant de choses, lui tient lieu du brevet, ou de la commission qui lui manque. Son audace a l'air de l'enthousiasme, et inspire la réalité de ce sentiment à la foule qui l'admire et vient se ranger sous ses étendards. S'étant emparé de l'opinion publique, il

la manie, il la façonne avec une inconcevable dextérité, tant qu'elle peut lui être utile; mais, ce qui est le chef-d'œuvre de la conduite et le comble du talent, c'est d'avoir su bientôt se passer de cette opinion publique, toujours capricieuse ou injuste à l'égard des hommes extraordinaires; de l'avoir méprisée même, et de s'être élevé, comme par lui seul, au faîte des honneurs et de la puissance.

Non content d'avoir Nichabur, Nadir, que ses campagnes, tant comme officier de troupes réglées que comme chef de brigands, avoient mis à même de connoître toutes les localités du Korasan, ne tarda pas à entreprendre la conquête de cette province. Les Afghans, attaqués sur tous les points, et chassés de leurs postes militaires, les uns après les autres, n'ont pas le temps de se reconnoître, et Mesched, résidence de Meluck-Maghmud, reste bientôt seule à soumettre. Avant de se porter sur cette ville, le conquérant s'arrête, il sent qu'il manque quelque chose à la stabilité de son pouvoir, et va s'assurer de l'autorisation de Shah-Thamas, toujours réfugié dans Farrabad. Il se procure facilement une sauve-garde du gouverneur du Mazandéran, et paroît, à la tête de cent cavaliers, apportant l'hommage de toutes ses conquêtes

aux pieds d'un prince dépouillé et qui n'a plus d'autre garde que celle, peut-être, destinée à s'assurer de sa personne, dans le cas où il auroit été tenté de s'évader. Il n'est pas besoin d'appuyer sur la circonstance, pour faire sentir ce qu'une pareille scène devoit avoir de grand et d'auguste. Ce que les révolutions des empires ont de plus instructif, c'est cette fluctuation des fortunes humaines, qui tantôt renverse le rang, en apparence, le mieux établi, tantôt le relève de l'abaissement le plus profond.

Nadir obtint, non-seulement du roi sa parole formelle que tout le passé, et le meurtre de son oncle et la révolte de Sef-O-Din-Beg, seroient ensevelis dans l'oubli; mais le monarque, après l'avoir créé généralissime de toutes ses forces, l'obligea, par une courtoisie délicate, à prendre jusqu'à son nom de Thamas. On a prétendu que c'étoit un ancien usage de l'empire Persan : à cela nous observerons que nous n'en avons point trouvé d'autre exemple dans ses annales.

Quoi qu'il en soit, Thamas-Kouli-Khan, qui n'a été long-temps connu en Europe que sous cette seule dénomination, profitoit du caractère sacré qu'elle lui donnoit, pour attirer à lui tous les partisans de la monarchie persane. La bizarrerie de sa destinée, concourant avec ce nou-

veau relief, lui donnoit, aux yeux du peuple, le sceau d'une mission divine, et des provinces les plus lointaines de l'empire, accouroient, vers lui, des guerriers jaloux de contribuer, sous un tel chef, à la délivrance de leur pays.

Cependant la méfiance, qui ne suit que trop souvent les grâces accordées par les souverains, inspira à Shah-Thamas l'idée de tempérer le pouvoir illimité qu'il venoit de conférer à Nadir. Ce pouvoir partagé lui paroissoit moins dangereux; et, pour le malheur de Fatey-Ali-Khan, ce gouverneur fut l'associé dont on fit choix pour exercer le commandement conjointement avec Nadir-Kouli. Celui-ci parut satisfait de cet injurieux procédé; il ne voyoit que l'accession de trois mille Khajars aguerris et attachés à la suite de leur chef, et s'en reposoit sur lui-même du soin d'être bientôt défait d'un collègue importun.

Les limites de la province d'Astrabad étoient à peine dépassées, pour entrer dans le Khorasan, que Fatey-Ali-Khan fut accusé des menées les plus criminelles. Nadir, que nous appellerons toujours ainsi, osa lui imputer le dessein improbable d'être l'auteur d'une conspiration tendant à renverser du trône la race des Sophis; et, sur une conviction prétendue de sa culpabi-

lité, le malheureux khan fut étranglé sans jugement préalable, sans forme de procès. A cette nouvelle, Shah-Thamas demeura consterné. Il allégua à Nadir sa promesse royale, toujours irrévocable dans l'Orient, d'épargner, en tout temps, les jours de Fatey-Ali-Khan. « Je n'avois » fait, moi, aucune promesse de ce genre, » fut la réponse qu'il reçut, et dans laquelle il put entendre, plus clairement que de la bouche de ses astrologues, l'horoscope de l'avenir que lui préparoit son général.

Nadir n'étoit pas seulement le général de Shah-Thamas, il étoit encore son ministre; et, dans cette double capacité, il déployoit des talents qui faisoient autant d'honneur à l'homme d'état qu'au commandant militaire. Il excelloit surtout dans le choix des hommes, dont il avoit acquis une connoissance profonde. Un coup d'œil lui suffisoit pour discerner la sorte et le degré de leur aptitude, et il leur donnoit toujours des emplois analogues. Dans l'administration matérielle de l'armée, il n'étoit pas moins attentif que dans la nomination des officiers. Aussi, chefs de corps, grades intermédiaires et simples soldats, tout lui étoit également dévoué. Il avoit surtout le soin de faire payer ponctuellement la solde des troupes, et de tenir les équipements

toujours prêts et à bas prix. De pareils détails occupoient autrefois César dans les Gaules; ils sont indispensables dans celui qui veut se former une armée à soi.

Bientôt Mesched fut soumis et le Khorasan pacifié. Shah-Thamas y entra en triomphateur, aux acclamations de tout un peuple; mais ce peuple ne pouvoit surtout rassasier ses yeux de la vue de celui qu'il avoit accoutumé de ne regarder que comme un chef de voleurs, et dans lequel, par une métamorphose incompréhensible, il retrouvoit le sauveur de son pays et l'appui de son prince. Nadir lui paroissoit un être d'une espèce surnaturelle.

Shah-Thamas, à qui il avoit apporté la tête de Meluck-Maghmud, ne mit plus de bornes dans les témoignages de sa reconnoissance. Nadir fut créé beglerbeg du Khorasan; le shah ne pouvoit peut-être pas moins en faveur de celui qui lui avoit rendu cette province; mais il oublioit cette maxime du gouvernement, et peut-être de la vie sociale, qu'il ne faut donner qu'avec mesure, et pas tout à la fois, parce qu'avec les hommes, lorsqu'il ne reste plus de faveurs à leur accorder, les faveurs reçues sont bientôt mises en oubli.

Nadir ne s'en tenoit pas au Khorasan. Il y

avoit déjà dix ans que le Herat, sous la conduite du jeune Ezadallah, avoit secoué le joug de la Perse, et s'étoit constitué en république. Cette république étoit l'alliée des Afghans. Nadir l'envahit au moment même où elle osoit menacer le Khorasan, et la soumit avec autant de rapidité qu'il en eût pu mettre à parcourir simplement son territoire. Il adopta, envers les habitants, un mélange de fermeté et de douceur qui calma les esprits, et répondit de la tranquillité de la province. Il laissoit d'ailleurs bonne garnison dans la capitale, qui est une ville forte de ces contrées. De retour à Mesched, un autre exploit, plus digne de son courage, sourioit à ce favori de la fortune, c'étoit de traverser les déserts du Ségestan, comme avoient fait, dix ans auparavant, les Afghans, et d'aller accabler leur nation dans le Candahar même.

Il avoit employé l'année 1729 dans les préparatifs de cette grande expédition. Ils n'étoient pas encore complets, lorsqu'un événement plus décisif et plus glorieux vint s'offrir, comme de lui-même, pour rehausser son habileté et sa valeur.

Ashreff qui, jusqu'à ce jour, n'avoit peut-être pas fait assez attention à l'influence, tou-

jours croissante, de Nadir-Kouli, et qui ne parloit de lui que comme d'un chef de voleurs, ne put qu'ouvrir enfin les yeux, lorsqu'il eut acquis la certitude des succès étonnants de ce nouveau genre d'ennemi. Un retour secret sur lui-même et sur l'origine de sa puissance, l'avertissoit sans doute aussi que, s'il est aisé de vaincre et de supplanter un prince débonnaire et foible, il y a de ces époques dans l'histoire où le prix appartient, sinon au plus digne, du moins au plus hardi.

Pour ne pas être en reste avec le compétiteur que les destins lui suscitoient, il sortit des murs d'Ispahan avec toutes ses forces, et affecta cette pompe asiatique, qui est plutôt un signe de la défiance de soi-même qu'un garant du succès. Mir-Maghmud n'avoit point ces dehors fastueux lorsqu'il s'avança contre la capitale de l'empire.

Malgré les expressions de mépris dont Ashreff ne cessoit de se servir en désignant Thamas-Kouli-Khan, l'extrême circonspection qu'il mit dans toute sa conduite à cette période de temps, prouve qu'il apprécioit l'adversaire contre lequel il étoit appelé à combattre. Non-seulement il réunit la plus grande partie de ses troupes éparses dans les provinces, mais il y joi-

gnit toute la garnison d'Ispahan. Toute la garnison d'Ispahan! Cette ville ne contenoit plus que des vieillards, des femmes et des enfants, et deux cents hommes furent jugés suffisants pour les contenir. Quels ravages avoient donc causé les massacres des Afghans, pour que cette puissante cité se vît ainsi réduite à l'opinion de nullité qu'inspire un misérable village!

Ashreff dirigea sa marche, par Cashan et par Kom, jusqu'aux plaines de Damgon, situées à plus de cent lieues de son point de départ. Il menoit avec lui trente mille hommes, avec lesquels il se disposoit à entrer dans le Khorasan, pour déposséder Thamas du nouvel empire dont il étoit investi.

Thamas-Kouli-Khan avoit employé le repos qu'il s'étoit donné à augmenter le nombre de ses soldats, et à les former à la discipline et aux manœuvres générales. Déjà il en comptoit vingt-cinq mille pleins d'ardeur et de confiance; et ce nombre devoit s'augmenter de jour en jour par l'affluence des Persans qui, poursuivis par Ashreff, venoient vers leur prince chercher un asile et du service.

A la nouvelle de la marche d'Ashreff, Thamas-Shah, également désireux de remonter sur le trône de ses ancêtres, et de venger la dis-

grace où son père étoit tombé, opinoit pour aller au-devant de lui et lui proposer le combat. Nadir eut de la peine à faire comprendre à ce prince qu'il valoit mieux laisser les fatigues à l'ennemi, et l'attendre avec des troupes fraîches, que de le défier avec des troupes harassées. Les nouvelles d'Ispahan étoient d'ailleurs des indications certaines que le rebelle ne tarderoit pas à paroître, et plus il s'éloignoit du centre de sa puissance, plus il seroit facile à vaincre. Cependant, le judicieux Nadir sentoit aussi toute l'imprudence qu'il y auroit à attirer le théâtre de la guerre dans le Khorasan. En conséquence, il fit quelques pas à la rencontre d'Ashreff; mais il alloit lentement, étudiant avec soin l'assiette des lieux, et préludant, par des campements et des manœuvres savantes, aux opérations de la campagne qui alloit s'ouvrir. Le roi accompagnoit son général; et l'armée persane étoit déjà rassemblée près des murs de Damgon, lorsqu'Ashreff déboucha dans la plaine où est bâtie cette ville. Cette situation n'est pas éloignée de la vaste chaîne de montagnes qui borde la côte méridionale de la mer Caspienne. Nadir en connoissoit tous les défilés, et ils lui eussent servi de retraite en cas de revers. Après cette précaution contre l'événe-

ment d'une défaite, son soin unique fut de choisir le terrein où il devoit combattre; puis il donna du repos à son armée, et attendit Ashreff en pleine sécurité.

Depuis trop long-temps les Afghans étoient accoutumés à regarder les Persans plutôt comme un vil bétail qu'on égorge, que comme des guerriers capables de leur disputer la victoire. A leurs cris, à l'impétuosité de leur première attaque, ils les avoient vu généralement se disperser sans rendre combat. Ils se flattoient qu'il en seroit de même encore, et ne les eurent pas plutôt aperçus, qu'ils demandèrent unanimement qu'on les menât contre eux. Cependant Ashreff, qui observoit attentivement la position formidable de son ennemi, n'avoit garde de céder aux clameurs indiscrètes de ses soldats. Il avoit le sentiment des risques qu'il couroit; il savoit trop que de l'issue de la bataille dépendoit celle de sa puissance, et qu'il n'existoit désormais pour lui d'alternative que le trône ou le supplice. Pendant que cet état d'irrésolution tenoit son esprit dans l'alarme et la perplexité, ses officiers vinrent l'avertir que les paysans menaçoient de ne plus approvisionner son camp, depuis qu'ils apercevoient que la présence des Persans avoit eu l'effet de l'intimider. Il ne res-

toit plus d'option. Ashreff le sentit, et borna tous ses soins à tirer le parti le plus avantageux de la disposition de ses forces. Le 2 d'octobre, il donna le signal de la bataille, qui fut reçu aux acclamations de tous les Afghans. Ils chargèrent l'ennemi avec leur ancienne impétuosité, mais non pas avec le même succès. Les troupes de Nadir gardèrent leurs rangs, après avoir soutenu, sans s'ébranler, un feu de mousqueterie des plus vifs. Ashreff, stupéfait du peu d'impression qu'il avoit produit, ramena ses escadrons, les reforma ; et se souvenant de l'expédient dont il avoit fait si heureusement usage contre les Turcs, il détacha deux corps de chacun trois mille hommes, sous la direction de ses officiers les plus expérimentés, et les chargea de prendre l'ennemi en flanc et en queue, pendant que lui-même les attaqueroit de front. Nadir, dont l'œil étoit à tout, aperçut ce mouvement, et le déronta, en formant un quarré plein de son armée, qui présenta dès-lors le front de toutes parts. L'attaque combinée des Afghans fut furieuse, mais sans effet, et la division de leurs forces, dont ils avoient tant espéré, leur devint funeste au contraire. Nadir commença par tailler en pièces les deux détachements, et tomba alors

sur le gros de l'armée, déjà en désordre, et dont il n'eut pas de peine à achever la destruction.

Tel fut le sort de cette célèbre bataille, aussi importante dans ses résultats que toutes celles dont l'histoire s'est plu à recueillir les détails. Un grand empire en dépendoit, et la renommée précédente ou ultérieure des deux généraux qui y commandoient, lui donne un caractère de dignité grave qui ne s'est presque jamais retrouvé.

On ignore la perte relative que subirent les deux armées. Celle des Afghans doit avoir été très-considérable en hommes; leurs chameaux, l'artillerie légère que portoient ces animaux, et qui avoit été si décisive à Gulnabad, tombèrent au pouvoir du vainqueur. Les vaincus s'enfuirent à Tehiran, où l'on dit que, dans leur précipitation, ils parvinrent deux jours après, quoique la distance à parcourir fût de plus de soixante-dix lieues. De là ils se retirèrent sur Ispahan, pillant et massacrant tous ceux qu'ils rencontroient sur leur passage. Le jour de leur arrivée dans la capitale fut un spectacle de deuil. Ashreff ordonna à tous ceux de sa nation de se retirer sans délai dans la citadelle; et cet ordre fut

exécuté avec tant de tumulte, et les femmes des Afghans poussoient des cris si affreux, que l'air retentit au loin de cette sorte de gémissement sourd et confus, qui s'exhale du sein d'une ville prise d'assaut.

CHAPITRE IV.

BATAILLE de Mortchakor. — Meurtre de Shah-Hussein et de ses deux fils. — Retraite et ruine totale des Afghans.

ASHREFF sentoit bien que ce n'étoit point dans Ispahan, et auprès d'une multitude de femmes inconsolables de la perte de leurs époux et de leurs frères, qu'il pouvoit assez compter sur le courage de ses soldats, pour attendre un ennemi victorieux. Ces soldats, d'ailleurs, n'étoient plus qu'en si petit nombre, qu'il fut nécessaire, pour leur rendre le simulacre d'une armée, d'incorporer parmi eux, non-seulement tous les Afghans en âge de porter les armes, mais encore les Derghezins et les Parsis, établis dans Ispahan sous les auspices de Mir-Maghmud. On réunit à peu près vingt mille hommes de cette manière, la plupart, il est vrai, neufs et indisciplinés, mais conduits par un chef d'un esprit indomptable, et qui, malgré sa dernière défaite, croyoit encore que son ancienne destinée ne l'abandonneroit jamais.

Pour inspirer sa confiance aux siens, Ashreff, au lieu de se décider à une retraite immédiate, seul parti prudent dans l'état de ses affaires, prit témérairement la résolution de marcher au-devant de l'armée persane. La ville de *Mortchakor,* oubliée sur nos cartes, et située à huit lieues d'Ispahan, sur une éminence, fut le lieu où il fixa son camp, et où il attendit, dans des retranchements, le dénouement de sa fortune.

Cependant Nadir n'avançoit qu'à petites journées, et ne négligeoit aucune des précautions nécessaires à la prolongation de ses succès. D'autres idées l'occupoient encore. Il voyoit avec peine que Shah-Thamas insistoit à rester avec son armée pendant toute la durée de la campagne. « Vous avez assez fait pour votre gloire, » lui disoit-il; le salut et le repos de vos sujets » exigent à leur tour que vous n'exposiez plus » inutilement des jours si précieux. » L'adulation obtint ce que la raison peut-être n'auroit pu gagner sur l'esprit du foible monarque, et il consentit à demeurer à Tehiran, laissant au seul Nadir le mérite de porter le dernier coup à la puissance des Afghans; conduite aussi dangereuse qu'impolitique!

On croyoit que les Persans viendroient directement à Ispahan; mais Nadir préféra Mort-

chakor. La vaine satisfaction de se montrer à la la capitale ne valoit pas, à ses yeux, le plaisir d'accabler son ennemi. Le 13 de novembre, dès l'aube, il s'étoit rangé en bataille vis-à-vis d'Ashreff. Les retranchements dont celui-ci s'étoit entouré n'étonnèrent point son courage. A peine les eut-il examinés, qu'il ordonna à ses Persans de les prendre d'assaut. Ceux-ci s'avancèrent sous le feu de l'ennemi, et soutinrent avec intrépidité la décharge de son canon et de sa mousqueterie. Parvenus à une très-petite distance, ils tirèrent à leur tour une volée de toutes leurs armes, avec tant de justesse et de précision, que chaque coup porta. Ashreff, se voyant entouré de morts, et confondu par une attaque si régulière et exécutée avec tant de sang-froid, vit bien qu'il n'y avoit plus de salut que dans la fuite. Son armée, en un moment, fut enfoncée de toutes parts, et il ne s'en sauva qu'un foible débris, qui le rejoignit le soir même dans Ispahan. A l'arrivée des Afghans, la plus douloureuse consternation s'empara de cette ville, où l'on s'attendoit à un massacre général. Cette terreur, si naturelle dans l'état des choses, ne fut point heureusement réalisée. Ashreff n'eut pas le temps de donner l'ordre redouté.

Ce barbare crut mieux assouvir sa vengeance

en commettant un meurtre mémorable sur la personne de l'infortuné Shah-Hussein : il massacra aussi les deux jeunes princes, que la cruauté de Mir-Maghmud même avoit consenti à égargner, en faveur des larmes de leur père. Pour les femmes de la famille royale, il les arracha de la solitude du harem pour être traînées en captivité. Tous les trésors de la couronne, tout le produit des pillages, fut réuni avec les princesses, pour en former une immense caravane. Douze mille cavaliers en composèrent l'escorte, et la ville d'Ispahan vit défiler hors de ses murs les derniers Afghans, sept ans et vingt-un jours après l'entrée triomphante de leur nation dans l'enceinte de cette capitale.

Il sembloit que cette malheureuse cité ne le fût pas encore assez, et qu'il lui restoit quelque chose à souffrir, pour que l'on pût dire d'elle, avec exactitude, qu'elle avoit parcouru le cercle entier des calamités. A peine la retraite précipitée des Afghans eût-elle été connue dans ses environs, qu'un ramas de paysans armés y arriva de tous les côtés pour la mettre au pillage. Deux jours révolus se passèrent, pendant lesquels le crime et l'anarchie eurent tout le temps de déployer leurs désordres et leurs excès. Enfin, l'arrivée tardive de quinze cents hommes de l'avant-

garde de Nadir vint rétablir le calme. Ces soldats n'eurent pas de peine à renverser une bande insubordonnée; ils s'emparèrent du palais des rois, et proclamèrent, dans tous les quartiers de la ville, Shah-Thamas souverain et légitime héritier de la couronne des sophis.

On a fait un reproche à Nadir de n'avoir pas mis assez de célérité à poursuivre les Afghans, et de leur avoir ainsi facilité les moyens d'enlever le produit de leurs longues spoliations. Si Nadir avoit agi pour la Perse, l'accusation portée contre lui dans cette occasion seroit de toute justesse; mais ce général, agissant pour lui-même, n'avoit d'autre parti à prendre que de nourrir les feux de la guerre, qui seuls donnoient du lustre à sa gloire, et de la substance au titre de généralissime dont il étoit revêtu. La règle des actions du patriote et celle de l'ambitieux sont deux tactiques différentes. Cependant, comme ce dernier rôle a besoin de prendre le masque de l'autre, à son arrivée dans Ispahan, Nadir, qui avoit donné aux Afghans tout le temps de se retirer, fit chercher soigneusement tous ceux qui seroient restés dans la ville, pour en faire un acte exemplaire de représailles. Il s'en trouva un plus grand nombre qu'on ne s'y seroit attendu; ils furent suppliciés sans exception; foi-

ble holocauste aux mânes de tant de Persans sacrifiés inhumainement pendant la durée du règne de ces barbares oppresseurs!

Dès que la connoissance de ce qui se passoit dans la capitale fut parvenue à Shah-Thamas, il partit en toute diligence pour s'y rendre. Il rencontra Nadir à Gaze, village situé à deux lieues au nord d'Ispahan. Dès qu'il l'eut aperçu, il descendit de cheval pour marcher au-devaut de lui, ne pouvant, disoit-il, honorer de trop de manières différentes le libérateur de son pays, et celui auquel il devoit l'empire. Le général, affectant une modestie profonde, se confondit en témoignages de respect et d'amour pour son prince; il le supplia de remonter à cheval; ce que celui-ci ne consentit à faire qu'avec difficulté, et après avoir continué quelques pas de plus.

Thamas fit alors son entrée solennelle dans Ispahan, suivi de Nadir, à la tête de toute l'armée. Qu'on se figure, s'il est possible, la joie de tout ce peuple de vieillards, de femmes et d'enfans, au retour de leurs guerriers et d'un prince débonnaire, dont les manières affables contrastoient si puissamment avec l'air farouche des deux exécrables tyrans auxquels il venoit succéder. Le souvenir de tous les maux qu'on avoit soufferts, l'idée de tous ceux qu'on avoit craints,

si heureusement remplacée par les espérances de bonheur les mieux fondées; la vue du seul rejeton de la race antique et populaire des sophis, tout contribuoit à porter l'allégresse publique jusqu'à la frénésie. Shah-Thamas partageoit ces transports; mais lorsqu'il eut appris la fin tragique de son vénérable père, la captivité de ses sœurs; quand, parvenu à sa demeure héréditaire, au lieu des splendeurs d'une cour il ne trouva plus que des salles vides et des murs dépouillés, les sentiments d'homme, de frère et de fils, lui faisant oublier la contrainte et les dehors de la représentation royale, il pleura amèrement, et n'essaya pas même de cacher ses larmes. Le ciel sembla vouloir récompenser sa sensibilité par un prix de la même nature; car au moment où il passoit le seuil de l'appartement des femmes, une vieille femme, vêtue d'une manière ignoble, jeta ses bras autour de son cou. C'étoit sa mère. Il eut d'abord quelque peine à la reconnoître sous son déguisement. Cette princesse, à la faveur des habillements d'une esclave, et en s'imposant les services les plus dégradants, étoit parvenue à dérober à tous les yeux la connoissance de son véritable état pendant toute la durée du séjour des Afghans.

Malgré le bonheur inespéré de retrouver un des auteurs de ses jours, le roi s'abandonna à la mélancolie habituelle de son caractère. L'humeur des hommes se forme dans la jeunesse, et celle de Thamas avoit été un tissu uniforme de peines et de contre-temps. Nadir, que cette tristesse sombre inquiétoit, osa en demander la raison à son maître. « Comment pourrois-je me livrer » au contentement ou au repos, répartit celui- » ci, lorsque les bourreaux de mon sang et de » mon peuple, les oppresseurs de mon pays, » entraînent paisiblement sa dépouille et la » mienne, et n'ont pas encore purgé mes états » de leur présence abhorrée? » Cette réponse contenoit une sorte de reproche, que Nadir ne put s'empêcher de sentir. Tout accusoit en effet son indolence extrême. Il eut l'audace toutefois de s'en croire disculpé, en alléguant qu'il lui étoit impossible de poursuivre une guerre dispendieuse sans trésor public qui subvînt à ses frais, ou sans le droit supplémentaire de lever des impôts. Cette demande fut sur le point d'éclairer Shah-Thamas sur les vues de Nadir. Au titre de généralissime joindre la disposition des finances de l'état, étoit, en effet, aliéner la souveraineté. Thamas, en cet instant, pressentit toutes les suites de sa fatale complaisance; mais il n'eut

chef, et, à ce prix, on leur permit de rentrer dans Schiraz.

Ashreff, qui n'avoit pas besoin d'être averti qu'une mort cruelle étoit tout ce qu'il pouvoit attendre des Persans, profita de la nuit pour s'enfuir; mais Nadir fut bientôt informé de cette circonstance. Cependant les Afghans, fuyant rapidement, et par partis séparés, il n'y avoit pas moyen de les envelopper à la fois et de leur arracher leurs trésors. Nadir fit sentir cette raison à ses officiers, et se contenta de détacher quelques corps de cavalerie à la poursuite de l'ennemi. Ces corps de cavalerie atteignirent des partis d'Afghans, qui, se voyant disputer leur proie, se battirent avec un acharnement affreux, et repoussèrent souvent les agresseurs. Nadir n'en envoya pas moins à Ispahan la relation d'une victoire complète. La Perse, en effet, étoit délivrée de ses oppresseurs.

On crut communément que Nadir, né Tartare, au lieu de désirer la destruction des Afghans, avoit, en quelque sorte, favorisé leur évasion. Pour démentir ces bruits, il en fit passer plusieurs par les armes, mais il en enrôla un plus grand nombre dans son armée.

De ceux qui suivoient Ashreff, aucun ne regagna sa terre natale. Après des escarmouches

sans nombre avec les Persans ou avec les Balouches, qui habitent la Caramanie déserte, la plupart abandonna ses bagages. Les princesses du sang furent laissées sur les routes ou dans le désert. Le bagage fut également abandonné, et devint la proie des voleurs qui errent dans ces contrées inhabitées. Enfin, Ashreff lui-même périt les armes à la main, assailli par les Balouches, au milieu des sables du Ségestan. Ses soldats, dans leur désespoir, avoient tué leurs femmes et leurs enfants. Le fer moissonna universellement tous ceux de cette nation que les autres fléaux conjurés de la fatigue, de la froidure et de la famine, n'avoient pu détruire.

CHAPITRE V.

SUITE des malheurs de la Perse. — Guerre des Turcs. — Victoires de Nadir, et défaites de Shah-Thamas, suivies d'une paix humiliante avec la Porte-Ottomane.

LA Perse venoit d'être délivrée des Afghans; mais elle étoit loin du terme de ses malheurs. Shah-Thamas avoit donné sa tante en mariage à Kouli-Khan, dont il redoutoit le pouvoir, et dont il ne savoit plus désormais comment satisfaire les voeux insatiables. Elevé dans l'habitude des combats, la guerre étoit l'aliment nécessaire de cette ame inquiète et ardente. Au défaut des Afghans, il la fit aux Turcs, et sa renommée s'en accrut bientôt d'une manière colossale par les victoires qu'il remporta sur ces anciens ennemis de la Perse.

A peine rétabli sur le trône, Shah-Thamas envoya une ambassade solennelle à Constantinople, annonçant les événements heureux qui l'avoient replacé au rang de ses ancêtres, et son intention de vivre avec le Grand-Seigneur dans

les relations de bon voisinage et d'amitié, demandant toutefois aussi la restitution de tous les domaines et de toutes les provinces dont le Turc s'étoit emparé pendant les troubles de la Perse, et l'élargissement de tous les prisonniers persans faits durant la même période. L'ambassadeur n'avoit pas plutôt délivré ses lettres de créance, que la nouvelle de la prise de Hamadan par Nadir étoit arrivée au divan. Celui-ci irrité rompit toute conférence. L'ambassadeur eut beau protester de la fausseté du fait, ou le rejeter sur quelque rebelle non autorisé par sa cour, la Porte-Ottomane fit incarcérer ce ministre, et déclara la guerre, dans les formes, à la puissance qu'il représentoit.

Nadir, en effet, avoit pris Hamadan, battu Abdala-Bacha, et poursuivi les Turcs jusqu'à Kermanshah, où il avoit gagné une victoire complète sur leur armée, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Ayant mis garnison dans Hamadan et dans Kermanshah, il s'empara aussi de Tavris et d'Ardeville, ville long-temps fameuse par ses richesses et par les magnifiques tombeaux de souverains qu'elle renfermoit dans son sein; mais les Turcs avoient violé ces tombeaux pour s'approprier les matériaux précieux dont ils étoient ornés, et on conçoit que les au-

tres richesses n'avoient pas été davantage à l'abri de leur rapacité. Les terres même avoient été aliénées, après avoir été confisquées sur leurs possesseurs. Telle est l'influence ordinaire de l'étendard du Croissant : sous son ombre, il n'existe pas plus de propriété que de sûreté.

Nadir traita les Turcs comme ils avoient traité les Persans. Bientôt ces fiers Osmanlis lui demandèrent une trève, désespérant de pouvoir tenir contre sa fortune, et redoutant ce vainqueur farouche. Nadir accorda la trève. La révolte des Abdalas, qui avoient profité de son absence pour s'emparer de la ville de Herat, le ramena dans leur province. Il vainquit ces peuples, et réduisit une seconde fois leur capitale. La sévérité qu'il montra envers les chefs de la rébellion lui laissoit penser qu'ils ne retomberoient pas dans les mêmes erreurs. En effet, soit par affoiblissement, soit par terreur, les Abdalas, après cette correction, demeurèrent longtemps tranquilles.

A l'issue de cette expédition, Nadir s'étoit rendu à Mesched, chef-lieu de son gouvernement. Les Turcs, qui ne redoutoient que lui seul, se gardèrent de renouveler la trève, dans l'espérance de tirer parti de son éloignement. Shah-Thamas pensa aussi que c'étoit le temps

de ressaisir la plénitude de son autorité, en la faisant consacrer par la victoire. Il quitta Ispahan pour Tavris, où il réunit aux forces qu'il conduisoit déjà, celles que Nadir avoit laissées dans cette ville. Suivi de cette armée, il passa les montagnes de l'Arménie dans le fort des frimas, qui en firent périr la majeure partie. Vers la fin de février 1731, il étoit à Erivan.

Le Séraskier, apprenant à quel ennemi il avoit affaire, prit immédiatement l'offensive. Cependant, la valeur supérieure des Persans, dans une rencontre qui eut lieu, lui apprit à agir avec plus de circonspection. Il s'environna de palissades et de retranchements. Thamas voulut d'abord le bloquer dans son camp; mais le défaut de vivres et de fourrages le contraignit d'abandonner ce projet. L'armée persane reprenoit la route de Tavris, lorsque le Séraskier, joignant ses troupes à celles d'Abdalla-Zouproli, l'attaqua, en fit un carnage affreux, et en jeta une partie dans la rivière de Zengui, qui coule aux pieds du mont Ararath. Seffie-Kouli-Khan, général de distinction, et qui avoit été autrefois athemat-doulet de Shah-Hussein, fut pris prisonnier. Il étoit alors âgé de plus de soixante ans, et dans le cours de cette longue vie, avoit maintenu une réputation

intacte d'honneur, de courage et de sagesse. On le condamna à mort à son arrivée à Constantinople. Le Grand-Seigneur descendit jusqu'à le braver à ses derniers moments ; mais cet abus de la puissance et de la victoire n'excita que ses mépris. « Qu'avez-vous fait du Grand-Mullah » et de sa famille à la prise de Tavris? » lui demanda-t-on d'un ton insultant. « Ils ont été » massacrés, répondit-il sans s'étonner; car je » ne nie pas qu'il n'y ait des misérables et des » lâches en Perse aussi bien qu'en Turquie; et » au surplus, dans une ville prise d'assaut, il » seroit assez étrange que l'on fût responsable » des excès commis par le soldat. » Quoique l'on ignore quelles pouvoient être les raisons du divan pour se défaire de cet homme respectable, il fut envoyé au supplice, les mains liées derrière le dos, et exécuté comme un malfaiteur; mais, comme il arrive d'un châtiment qui n'est point mérité, sa gloire, loin d'être flétrie, en emprunta un lustre nouveau, et son nom ne s'est plus prononcé depuis qu'avec l'estime et la vénération qui sont dues à un beau caractère.

Les Turcs sembloient déterminés à ne garder aucune mesure avec les Persans. Les ambassadeurs de ces derniers furent élargis, pour être renvoyés ignominieusement; on les pilla sur

leur route, et ils n'atteignirent qu'avec peine la frontière de leur pays, après avoir couru cent fois le risque de perdre la vie.

Achmed, pacha de Bagdad, qui avoit repris le commandement des forces ottomanes, mettoit tout à feu et à sang dans les provinces persanes que traversoit son armée. Tavris étoit réduit, Hamadan assiégé, voilà quels étoient les fruits de la mauvaise fortune ou de l'impéritie de Shah-Thamas. Ce monarque voulut, par un grand effort, recouvrer sa réputation comme général, et il ne fit que la perdre davantage. La bataille qu'il livra aux Turcs fit inutilement briller le courage de ses soldats; l'élite de son armée fut détruite, Hamadan pris, et tous les succès de Kouli-Khan, pendant l'année précédente, totalement anéantis.

Des revers si décisifs présageoient à l'empire persan le retour des derniers désastres. La valeur des soldats s'indigna qu'on l'eût privée de la direction du chef sous lequel elle étoit accoutumée à triompher. Un murmure superstitieux s'éleva parmi les peuples : on entendit répéter de toutes parts que l'étoile des Sophis étoit éclipsée, et qu'une autre famille impériale devenoit nécessaire pour rallumer la splendeur de la monarchie prête à s'éteindre.

Ce qui porta surtout le mécontentement à son comble, fut la paix humiliante par laquelle Shah-Thamas conclut cette campagne malheureuse. Le traité fut signé près de Hamadan, sous la tente d'Achmed-Bacha, le 16 de janvier 1732. Par ses provisions, la rivière d'Aras devenoit, du côté de l'occident, la borne des domaines de la Perse, et la Turquie acquéroit la souveraineté d'une étendue de pays de plus de deux cents lieues en longueur. Toute l'Arménie et la Géorgie furent cédées. On stipula pourtant, en faveur de la Perse, que la Turquie joindroit ses armes aux siennes, pour obtenir l'évacuation, par les Russes, du Ghilan, du Shirvan, de Derbend, et de tout le reste des côtes de la mer Caspienne occupées par eux.

CHAPITRE VI.

RETOUR de Nadir à Ispahan, suivi de la déposition de Shah-Thamas.

PENDANT que Shah-Thamas déshonoroit, aux yeux des étrangers, sa nation et lui-même, Nadir-Kouli, investi du droit de lever des impôts, se formoit, dans le Khorasan, une espèce d'état indépendant. Pour étayer ce pouvoir illégal, il avoit réuni auprès de sa personne une foule d'Afghans, de Tartares-Usbecks et de Turcomans. Il pouvoit compter implicitement sur cette armée de Tartares, lorsque le temps auroit mûri ses projets, tandis qu'il ne mettoit qu'une foi incertaine dans la plupart des Persans, imbus de la notion de l'hérédité du pouvoir royal, et de mille autres préjugés, qui ne lui étoient pas moins contraires.

Il venoit de mettre Mesched en état de défense, et de prendre pour sa sûreté des précautions, en apparence, dirigées contre les Tartares voisins, lorsqu'il apprit les deux batailles malheureuses et la paix, qui livroient aux Turcs

une si belle portion de l'empire. Dans la rage qu'il en éprouva, il écrivit au roi sans ménagement, lui reprochant de ne l'avoir pas appelé à son secours, et de n'avoir pas insisté avec l'ennemi sur la restitution de toutes les provinces conquises pendant l'interrègne de l'invasion des Afghans.

Shah-Thamas, qui ne désiroit que le repos, et avoit pour les plaisirs du harem la même vocation que son infortuné père, répondit à son général que la Perse avoit trop long-temps gémi sous le fardeau des impôts et des levées extraordinaires d'hommes; qu'il étoit juste de fermer enfin ses plaies, et que le devoir d'un prince étoit d'assurer, au prix de son amour-propre même, le bonheur et la tranquillité de ses sujets. Il enjoignoit aussi à Kouli-Khan de licencier ses forces à son exemple, et de se rendre à Ispahan, pour aviser avec lui aux meilleurs moyens d'établir dans l'état une règle d'économie qui assurât le bien-être du peuple.

On peut aisément croire que ces professions n'étoient nullement du goût du général persan. Cette âme altière qui, dans les rangs les plus bas de la société humaine, n'avoit jamais su réprimer sa colère ou son ressentiment, pourroit-elle mettre un frein à ces mêmes passions, main-

tenant qu'elle étoit maîtresse de leur donner un libre cours? Ce que le valet d'un gouverneur n'avoit pu souffrir, ce même valet, devenu gouverneur à son tour, et commandant d'une armée victorieuse et dévouée à ses intérêts, le supporteroit-il impunément? Nadir assembla ses officiers, leur lut les dépêches royales, les commenta. Il parla avec mépris des deux campagnes contre les Turcs, et de la paix qui en avoit été la conséquence; il l'appela honteuse, impolitique, pusillanime. Il étoit clair que l'empire, si heureusement délivré des Afghans, alloit retomber dans cet état d'insignifiance qui avoit décidé les chefs de cette nation à l'envahir. Shah-Thamas vouloit ressembler à Shah-Hussein, et méritoit d'éprouver le même sort. Il craignoit, comme lui, les gens de guerre et les braves; et la disgrace du généreux Luft-Ali-Khan et de ses partisans étoit, à n'en point douter, la récompense qu'on lui gardoit à lui-même et à ses auditeurs. Mais quand il faudroit s'oublier soi-même et ses camarades, le cri de la patrie dégradée se feroit encore entendre. Falloit-il la voir sacrifiée aux Turcs, si inférieurs aux Persans pour la bravoure? Quelle augmentation de forces la possession de toute la Géorgie et de l'Erivan ne donneroit-elle pas à l'ennemi,

pour accabler plus tard un empire qui consent ainsi à se démembrer, et qui va s'énerver encore dans le sein d'une fausse sécurité !

Ces conclusions donnoient à l'esprit entier du discours un air d'honneur et d'intégrité qui en imposoit même aux plus chauds partisans de la maison régnante. Profitant de son effet sur ceux-ci, Nadir ajouta que ce n'étoit pas tant au roi, mal conseillé, qu'il falloit s'en prendre, qu'aux ministres, qui lui donnoient des avis funestes à ses intérêts et à sa gloire ; que les hommes chargés de la négociation de la paix avoient, sans doute, trahi la confiance placée en eux, et qu'il faudroit leur faire rendre compte de leur commission, ou les punir de leur vénalité. Comment le roi pouvoit-il déférer encore à leurs perfides insinuations, et consentir à licencier sans récompense, sans avance de solde, des hommes qui l'avoient si bien servi ? Cet argument insidieux fut celui qui fit le plus d'effet sur les rangs inférieurs de l'armée.

Un homme d'un caractère moins fait que celui de Nadir, auroit profité de l'émotion générale pour lever l'étendard de la rébellion. Ses affidés l'y convioient ; mais il leur fit observer qu'il falloit être sur les lieux pour juger sainement de l'état des choses, et qu'à Ispahan il verroit ce

qu'il y auroit à faire. En attendant, il n'obéit point à l'injonction royale, et garda sous les drapeaux une armée dont le destin s'attachoit désormais à sa fortune personnelle.

Cependant, les ennemis de Nadir, et la foule de jaloux que son bonheur, ses talents et sa qualité d'étranger lui suscitoient, ne manquèrent point de représenter sa conduite auprès du prince, sous les couleurs les plus défavorables, et de l'accuser de révolte à l'autorité légitime. Nadir avoit aussi des amis en cour, qui n'osoient se prononcer pour lui, mais qui lui donnoient avis de tout ce qui se passoit. Dans le câdre de leur correspondance, ils inséroient des propos tenus légèrement contre la personne du roi même, et fournissoient ainsi, à Nadir, des armes contre ses propres détracteurs, lorsque le temps seroit venu de les perdre eux-mêmes. On appeloit Shah-Thamas la dupe imbécille de cet intrigant audacieux. On en vouloit à la vie du général, et on avoit presque l'air de comprendre le prince dans ce vœu destructeur.

Près de huit mois s'étoient écoulés, pendant lesquels avoient duré les délais de Nadir pour se rendre à l'intimation de l'autorité royale. Enfin, le temps de ses préparatifs étant expiré,

il résolut de comparoître à Ispahan ; mais au lieu de s'y rendre seul, il se fit accompagner d'une armée de cinquante mille hommes, la plupart Tartares et vendus à ses volontés. Il laissoit à Mesched son fils Riza-Kouli, auquel il donnoit vingt mille hommes, et qu'il substituoit à son emploi de gouverneur, comme s'il eût agi par la direction suprême, et de concert avec l'autorité royale. Le gouvernement de la province de Khorasan ayant été, d'ancienne date, conféré à des princes du sang royal, on crut voir, dans cette disposition, le premier pas de Nadir vers la souveraineté.

Il y avoit long-temps que Thamas-Shah n'avoit plus que le simulacre de cette souveraineté. Les emplois civils, ceux de l'armée n'étoient, à sa nomination, que sous le bon plaisir de Nadir. Après deux mois de marche, pendant lesquels il s'étoit affermi de plus en plus dans ses résolutions, arriva enfin, dans Ispahan, ce maître réel de l'empire. Il laissa son armée campée hors des murs, et se rendit au palais.

La conversation qu'il eut avec Thamas-Shah roula principalement sur la surprise qu'on avoit faite à la religion de ce prince, en lui faisant conclure une paix ridicule avec les Turcs. Pour prouver que cette paix n'étoit point forcée par

les circonstances, il offroit de chasser encore les Turcs des provinces qu'ils occupoient, et répondoit de faire trembler bientôt le Grand-Seigneur dans sa capitale même. Ces ministres étoient donc bien peu portés pour l'intérêt de leur pays et l'honneur de leur souverain, qui avoient trahi l'un et l'autre en conseillant un pareil traité! Il savoit que ces mêmes hommes étoient aussi ses ennemis personnels, et avoient été jusqu'à demander au roi le sacrifice de la vie de son plus fidèle serviteur (se désignant ainsi lui-même.) Il pouvoit prouver ces paroles; et en effet il montra les lettres qui lui avoient fourni ces communications, et où le roi fut surpris de trouver que ceux sur lesquels il comptoit le plus, s'exprimoient d'une manière peu respectueuse à son égard.

Le pénétrant Nadir observoit, sur les traits du shah, l'impression que produisoit la lecture des pièces en question. Devenant plus pressant au moment où il vit le monarque plus affecté, il conjura leurs majestés, dans les termes les plus tendres, de bannir d'auprès de leurs personnes sacrées ces dangereux conseillers. Des ministres semblables avoient perdu Shah-Hussein, en lui conseillant la mort de Luft-Ali-Khan, qui avoit entraîné la chute momentanée de l'empire. On

visoit aujourd'hui à sa perte ; et plût à Dieu qu'en y réussissant, on n'attirât pas sur la Perse des maux encore plus grands que ceux dont elle venoit si heureusement d'être délivrée par ses travaux.

La clémence étoit la vertu de Thamas-Shah, comme elle avoit été celle de son père. Il pardonna, sans restriction, à des hommes qui n'avoient été coupables que de quelques discours peu réservés, et dont les actions ni même les intentions ne prouvoient le dessein d'aucun crime. Nadir avoit manqué son coup. Dès lors il se jugea perdu, s'il n'appeloit à son secours un de ces expédients décisifs qui lui avoient été de tout temps si familiers.

Dans le péril imminent où il se voyoit, Nadir assembla ses officiers, auxquels il fit part de l'état des choses ; il n'eut pas de peine à leur persuader que leur sûreté étoit attachée inséparablement à la sienne. En même temps il leur annonça qu'il leur restoit un moyen de se sauver, et le pays avec eux. Alors il leur fit l'ouverture de son grand projet, qui étoit de déposer Thamas, et de mettre à sa place, sur le trône, le fils de ce prince, Abas-Mirza, âgé seulement alors de six mois. Le plan une fois arrêté, on promit le secret le plus inviolable. Il ne s'agissoit

plus que de s'emparer de la personne du shah.

Nadir, toujours fertile en artifices, attira le shah à son camp, sous le prétexte d'une grande revue, où ce prince pourroit juger par lui-même de l'état des forces de la Perse, et prononcer si les Turcs avoient eu le droit d'imposer des conditions honteuses à un pays qui possédoit de pareils défenseurs. Cette manière d'énoncer la chose n'étoit point suspecte. Thamas-Shah en fut la dupe; mais Nadir faillit l'être lui-même de sa présomption.

Quelque discrétion qu'il eût pu attendre de ses officiers, son dessein transpira, et plusieurs voix se firent entendre lorsque Thamas traversoit les rangs, lui demandant de désigner ses ennemis, et qu'on en feroit justice aussitôt. Nadir resta d'abord stupéfait, lorsque ces paroles retentirent à ses oreilles; mais recouvrant bientôt sa fermeté accoutumée, il dicta au shah la réponse qu'il avoit à faire à ces protestations. Cette réponse étoit, « que la plus grande preuve » que les troupes pussent donner à leur souve- » rain de leur attachement à sa personne, étoit » d'obéir en toutes choses à son général. »

La revue finie, le khan invita son maître à un repas somptueux. Il sembloit, en cette occasion, que Nadir eût appris son rôle à l'école de

Mir-Vais. Cependant il n'y eut que très-peu de sang répandu, et celui du shah fut respecté. On enivra ce prince soit avec du vin, soit avec des drogues narcotiques, et on l'enleva dans un état d'assoupissement absolu, pour le conduire aux jardins d'Hazarjerib. Quelques-uns de ses gardes, qui vouloient avoir le soin de l'escorter, furent aisément surmontés, et un seul d'entre eux périt victime de son obstination ou de son dévouement.

Le lendemain de ce coup décisif, Nadir assembla les grands officiers de la couronne et les principaux officiers de l'armée, et les harangua à peu près dans ces termes : « Le monde entier » sait avec quel dévouement j'ai servi la cause » de mon pays, et combien de fois j'ai exposé » ma vie et prodigué mon sang pour ses intérêts. » Mais je ne veux point que tant de sacrifices » et d'efforts lui tournent en pure perte. On sait » les fatales conséquences d'un gouvernement » foible ; le dernier règne en a été surtout un » exemple frappant. Souffrirons-nous que cet » exemple se renouvelle ? Shah-Thamas nous a » déjà suffisamment prouvé que sa capacité, » pour tenir les rênes de l'état, ne surpassoit pas » celle de son père. Autrement comment auroit- » il souscrit au traité déshonorant que la Porte-

» Ottomane vient de nous imposer? Ne devoit-il » pas savoir que les Turcs ont adopté, pour » principe fondamental de leur politique contre » nous, de détruire la religion de la Perse, et de » dévaster son territoire? Celui-là n'est pas roi, » à juste titre, qui ne sait pas soutenir la dignité » d'une couronne. Détrônons donc, dès ce jour, » un prince lâche et pusillanime, qui a déjà flétri » le nom national, et qui, avec le temps, nous » replongeroit dans tous les maux dont nous » respirons à peine encore. Que son fils lui suc» cède nominalement, nous lui inspirerons d'au» tres idées; et en attendant qu'il se soit rendu » digne de pratiquer nos leçons, que l'empire » soit soumis à une régence composée d'hommes » qui auront la gloire de leur patrie à cœur, et » qui assureront sa félicité par leur sagesse. »

Ce discours reçut tous les applaudissements auxquels l'orateur devoit s'attendre de la part d'une assemblée formée de ses créatures. Nadir reprit alors la parole pour mettre aux voix ce que l'on feroit du roi. La question causa beaucoup d'émotion à la majorité, qui, toute perverse qu'elle pouvoit être, n'envisageoit, qu'avec une horreur craintive, le malheur de se voir contrainte à voter la mort de son souverain. La réponse unanime fut qu'il n'y avoit rien de

plus à faire pour le présent. Nadir observa cependant que la tranquillité d'Ispahan exigeoit impérieusement que Thamas résidât ailleurs que dans le voisinage. On convint alors qu'il falloit le transférer dans quelque province de l'est; et il fut mis sous une escorte d'Usbecks et d'Afghans, pour être envoyé à Sebsarvan, ville fortifiée du Khorasan.

Quelques flatteurs, qui vont toujours au-delà de ce que l'on exige d'eux, élevèrent la voix pour discuter le préjugé populaire, qu'une nation ne pouvoit être gouvernée que par un prince du sang royal; comme si, ajoutoient-ils, chaque maison régnante n'avoit pas eu un commencement. Nadir étouffa ces raisonnements. La plénitude du pouvoir étoit entre ses mains; il ne vouloit rien de plus, et n'avoit pas besoin d'un titre qui, malgré la grandeur de ses exploits, pouvoit aliéner de lui une foule d'officiers attachés, par leur naissance ou leurs habitudes, à l'ancienne dynastie. Ici l'ambition céda à la politique : qui, mieux que Nadir, savoit que, lorsqu'elle entreprend de marcher sans elle, elle va de faux pas en faux pas, jusqu'à ce qu'elle se brise contre quelque écueil!

La peur d'une insurrection dans Ispahan força Nadir à des mesures de sûreté rigoureuses,

comme de promulguer l'ordre qu'aucun habitant n'eût à sortir de chez soi : ces mesures étoient superflues, et Nadir ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'avoit rien à redouter de la part d'un peuple plongé dans l'abattement, et sans esprit public comme sans vertu. Il révoqua ses ordres, et entra hardiment dans la ville sans prendre de précautions. Le jeune prince fut proclamé empereur de Perse, sous le nom d'Abas III. On apporta en conséquence cet enfant encore au berceau, et tous les grands, et Nadir lui-même, se prosternèrent à ses pieds. L'aigrette royale étoit attachée au côté droit du front de ce nouveau genre de mannequin. Pendant la cérémonie, on dit qu'il jeta des cris; sur quoi Nadir, comme pour ajouter au ridicule de cette farce, dit à ceux qui l'environnoient, qu'il entendoit le langage des enfants, et que celui-ci demandoit les provinces cédées au Turc par la dernière paix. « Calme-toi, jeune monarque, ajouta-t-il » par apostrophe, ces provinces seront bientôt » réunies à l'héritage de ta famille. »

Nadir-Kouli, sans prendre le titre de régent, n'en exerça pas moins tous les droits de la souveraineté. Il créa son fils aîné, Riza-Kouli-Mirza, beglerbeg de la province de Khorasan. Nous avons déjà vu qu'il l'avoit laissé à Mesched en

qualité de gouverneur provisoire. Il donna à son second fils, Nesr-Ali, le gouvernement du Herat; à son frère Ibrahim le commandement de Tavris; à un autre frère celui de Kerman. Toutes les autres provinces frontières furent également distribuées entre ses partisans. De cette manière, il circonvenoit toute l'étendue de l'empire, et se rendoit le maître de l'administration à laquelle il en abandonnoit le soin. Son emploi de généralissime justifioit toutes les mesures qu'il prenoit pour assurer l'état contre des attaques étrangères. Il avoit la plénitude de la puissance, que lui falloit-il de plus? Les titres suprêmes n'ont jamais fait l'autorité; l'histoire nous apprend, au contraire, que pris mal à propos, ils l'affoiblissent quelquefois.

CHAPITRE VII.

RENOUVELLEMENT de la guerre avec les Turcs. — Manifeste de la régence de Perse, désavouant la dernière paix. — Succès de Nadir au commencement de la campagne. — Il met le siége devant Bagdad, perd deux batailles, et finit par triompher de toutes les forces ottomanes.

CE n'étoit pas assez, pour un homme du génie entreprenant de Nadir, d'avoir annoncé que son projet étoit de venger l'honneur de son pays; il voulut prouver ses paroles. A peine Thamas-Shah étoit-il déposé, que la régence de l'empire publia un manifeste désavouant la dernière paix conclue avec la Porte-Ottomane. Nadir, qui dirigeoit cette régence, adressa aussi, de son chef particulier, une épître de défi au pacha de Bagdad. Cette épître étoit conçue en ces termes: « Sachez et n'ignorez plus jamais, pacha de » Bagdad, que nous réclamons le droit incontes- » table de visiter les tombes des quatre Imaums, » Ali-Gherbellhi, Mahallade, Mouza et Hus-

» sein, qui sanctifient le voisinage de votre ville.
» Sachez aussi que nous demandons la déli-
» vrance de tous les Persans que le sort de la
» guerre a mis entre vos mains, et que si vous
» vous y refusez, nous sommes résolus à verser
» autant du sang des sujets du grand-seigneur,
» que ceux-ci en ont versé du nôtre. Le sang
» de nos frères fume encore, il demande ven-
» geance; hâtez-vous donc de nous satisfaire.
» Nous vous faisons connoître nos sentiments,
» afin que vous ne puissiez plus alléguer que
» nous vous prenons par surprise. Nous espé-
» rons bientôt respirer l'air salubre des belles
» plaines de Bagdad, et prendre notre repos à
» l'ombre de ses murs altiers. »

Le pacha de Bagdad informa immédiatement sa cour de l'étrange missive qu'il venoit de recevoir. La terreur s'empara de Constantinople. Le grand-vizir et le mufti, qui avoient conseillé la dernière paix avec la Perse, furent disgraciés. Dès le 6 d'octobre 1732, la queue de cheval fut suspendue aux murs du sérail, et la guerre déclarée à la Perse avec les solennités d'usage. On reprochoit aux ministres qui venoient d'être déplacés, de n'avoir point accablé la Perse quand il en étoit temps, et l'on craignoit, avec raison, de ne pouvoir réparer l'erreur de leur impré-

voyance. Cependant une escadre formidable fut envoyée dans la mer Noire avec un immense convoi de transports chargés de Spahis et de Janissaires. Ces troupes furent mises sous le commandement de Topal-Osman, ancien grand-vizir et pacha de Trébisonde. C'étoit un général habile et expérimenté; mais, malgré toute la confiance qu'il devoit inspirer, le divan n'attendit qu'en tremblant l'événement de cette guerre, tant le nom de Nadir lui imprimoit de terreur.

Topal-Osman, pacha de Trébisonde, eût été cependant bien propre à rassurer ses compatriotes, si la peur raisonnoit. Ce général étoit celui qui avoit le plus contribué à reprendre la Morée sur les Vénitiens. Ses exploits, sa profonde connoissance des hommes, son amour de la discipline, chose si rare dans un commandant turc! le rendoient plus capable que personne de combattre avec succès Nadir-Kouli. Le courage de la prudence, il est bien reconnu, est le seul qu'il faille opposer à ces âmes bouillantes, dont l'activité funeste a été si justement comparée à l'impétuosité d'un torrent, qui dévaste tout sur son passage, mais qui s'écoule en un moment.

Topal-Osman commença par réunir lentement toutes ses forces. Il attendit les contingents des diverses pachalics, qui, selon leur coutume, ne

le rejoignirent que successivement. Son plan de campagne étoit fixé ; il ne vouloit rien laisser au hasard de ce qu'il pouvoit lui ôter.

Pendant que le Seraskier temporisoit, Nadir, impatient d'occuper la renommée, avoit repris Hamadan, et mis le siége devant Kermansha. Cette dernière ville est si voisine d'Ispahan, qu'on ne conçoit pas comment Thamas-Shah avoit pu consentir à l'abandonner aux Turcs. Nadir répara la faute de son impéritie : il effaça avec le sabre la tache que les plénipotentiaires de son pays lui avoient imprimée avec la plume. Kermansha lui ouvrit ses portes. Il avoit pris la ville à discrétion, ce qui lui donnoit le droit de traiter le gouverneur avec la même dureté qu'on avoit montrée à Seffie-Kouli-Khan. Un point d'honneur national exigeoit peut-être ces tristes représailles. Le malheureux bacha fut supplicié à la face de toute l'armée persane.

Nadir harangua ses soldats sur la justice de cette exécution, et, dans la chaleur du discours, il leur promit de les mener bientôt à Constantinople, venger sur le grand-seigneur lui-même l'infraction du droit de la guerre, qui permet tout pendant la durée des hostilités, mais qui défend d'attenter aux jours d'un prisonnier désarmé.

Lorsqu'on saura que de Kermansha à Constantinople il n'y a pas plus de trois cents de nos lieues, on conviendra que le bonheur des Turcs, bien plus quc l'impossibilité de l'entreprise, a voulu que Nadir n'ait jamais exécuté sa menace.

Après la prise de Kermansha, Nadir descendit rapidement au midi, vers Bagdad, comme il l'avoit marqué à Achmed-Bacha, qui commandoit dans cette ville. Il le somma de se rendre; mais Achmed, qui s'étoit érigé une espèce de souveraineté indépendante dans son gouvernement, n'avoit garde de l'écouter.

Avant de rapporter les circonstances du siége de Bagdad, il n'est peut-être pas hors de propos de remettre sous les yeux du lecteur une description de cette ville, d'ailleurs très-peu connue généralement. Bagdad, ou Bagdat, est l'ancienne résidence des califes, successeurs de Mahomet. Plusieurs auteurs la confondent improprement avec Babylone, capitale du fameux empire des Chaldéens. Babylone étoit située sur l'Euphrate, et Bagdad est bâtie sur la rive gauche du Tigre. Il est vrai que ces deux célèbres rivières ayant une embouchure commune, cette circonstance a pu donner lieu à la méprise qui les fait prendre quelquefois pour un seul et

même fleuve; mais les ruines de Babylone, dont il n'y a presque plus de trace, sont situées à quinze lieues de Bagdad. On dit que du temps du grand Théodose, les rois Parthes ou Perses y entretenoient un parc de bêtes fauves, et les pères de l'église ont vu dans ce fait l'accomplissement d'une prophétie de Jérémie, qui annonçoit que les tigres et les lions du désert trouveroient leur pâture aux lieux d'où le palais de Nabuchodonosor auroit disparu.

Bagdad est aujourd'hui la capitale de l'Irac-Arabi. Cette province a cent vingt lieues de long sur quatre-vingt de large, mais elle n'est que très-peu habitée. Cependant, on la regarde comme la plus précieuse des possessions asiatiques de la Porte-Ottomane. Sa qualité d'ancien siége du gouvernement des Califes, lui donne aussi beaucoup d'importance aux yeux des Turcs.

Bagdad est bâtie sur les ruines de l'ancienne Séleucie; elle a été fondée vers l'an 760 de notre ère. Le gouvernement des Califes une fois éteint, elle passa sous la domination de la Perse, en 1260, et fut conquise par Amurat IV, l'an 1638. Depuis ce temps, elle a appartenu invariablement aux Turcs, qui l'avoient déjà possédée, mais sur qui Abas-le-Grand l'avoit reprise. Au-

cun monarque persan n'a eu depuis le même succès qu'Abas I.er

La ville de Bagdad s'étend la longueur de deux milles sur la rive orientale du Tigre. Elle est défendue par une double enceinte de fortifications, construites au douzième siècle, et environnées de fossés, que l'on peut aisément remplir avec les eaux de la rivière. La citadelle, à laquelle aboutit une ligne de bastions circulaires, est placée au nord de la place, d'où elle commande le cours de la rivière. Deux cents pièces de canon sont montées sur les remparts et en défendent l'approche. Vingt mille hommes de garnison en temps de guerre, avec douze mille hommes de milice et une rivière navigable, sont plus qu'il n'en faut, sous un chef intelligent, pour se défendre contre tous les conquérants orientaux qui voudroient tenter de s'en emparer.

Nadir connoissoit ces difficultés; mais aucune n'avoit jamais rebuté son courage. Il auroit été humilié que Shah-Abas eût réussi à prendre une place devant laquelle il auroit échoué; il n'avoit jamais éprouvé de revers, et il n'y a que le malheur qui apprenne à douter de la fortune.

Nadir, que sa rare perspicacité mettoit bien-

» victoire ; mais il a choisi ma petite armée et
» mon foible bras pour mieux confondre ton
» orgueil. Il est vrai que je suis infirme, vieux ;
» que je n'ai que peu de temps à vivre ; mais
» j'espère compter encore assez de jours, avec
» l'assistance du dieu des armées, pour te faire
» éprouver le sort de Nembrod, que le ciel,
» pour punir de sa vanité, fit périr par une mi-
» sérable mouche, qui de son nez gagna sa cer-
» velle, qu'elle dévora. »

Aucune allégorie ne pouvoit toucher Kouli-Khan. Après avoir fait de ses quartiers, au-dessus et au-dessous de la rivière, deux villes élégantes, où régnoit la même abondance que dans les lieux les plus paisibles et les plus florissants de l'Asie ; après avoir déployé une constance que le pacha de Bagdad même admiroit en frémissant, une absence d'idées, un mouvement de fausse gloire, lui fit perdre soudain tout le fruit de sa politique et de sa prévoyante fermeté. La lettre de Topal-Osman le transporta de fureur, comme si les chefs des nations, les généraux d'armée devoient être accessibles à ces petites tracasseries, qui sont les armes de la vie privée, mais qui ne devroient jamais avoir d'influence sur des hommes placés au sommet des sociétés humaines.

La détresse de Bagdad ne faisoit qu'augmenter. Des mouvements insurrectionnels s'étoient manifestés, et le pacha avoit eu besoin de toute sa présence d'esprit pour les supprimer, punissant ceux-ci, appaisant ceux-là, et annonçant à tous qu'il ne s'obstineroit pas à défendre plus long-temps la ville, s'il n'avoit la positive certitude que Topal-Osman s'avançoit à rapides journées pour la secourir. Il feignoit même des lettres de ce général, qu'il montroit à tous les curieux, et où l'écriture et le cachet du Séraskier étoient contrefaits. Ces expédients pourtant n'étoient bons que pour un temps, et la ville ne pouvoit manquer de tomber bientôt entre les mains d'un vainqueur irrité et implacable. Ce ne fut point Topal-Osman qui la sauva, ce fut Nadir lui-même, en donnant aux assiégés le signal de l'arrivée de l'armée turque, qui venoit à leur secours, et en perdant tous les avantages respectifs que sa position lui donnoit sur celle de ses divers ennemis.

Topal-Osman, après une foule de marches et de contre-marches, qui lui avoient été nécessaires pour éviter le double inconvénient de traverser le désert de Diarbeckir, et de diviser son armée, n'étoit plus qu'à douze lieues de Bagdad. Nadir imagina d'abord de détacher vers

lui un corps de trente mille cavaliers; il ignoroit la force réelle des Ottomans. Le commandant de cette cavalerie ayant appris, par divers prisonniers turcs, que leur nombre étoit de près de cent mille, se retira en demandant d'autres instructions. Bagdad succomboit alors, si Nadir eût eu la prudence d'attendre que son antagoniste vînt le forcer à la bataille dans une plaine où toute son armée auroit pu agir, et sa cavalerie profiter de sa grande supériorité sur celle des Turcs. On a même dit que la place n'eût pas attendu l'issue de la bataille pour ouvrir ses portes au conquérant; toutes ses provisions étoient finies, et la garnison s'étoit jointe aux habitants armés pour assiéger le pacha dans son palais, et le forcer à capituler. Le destin combattoit enfin pour Nadir, qui ne voulut pas profiter des chances heureuses qu'il lui offroit.

Le premier tort du général persan fut de séparer son armée en deux corps. Il laissa le moins considérable devant Bagdad, et marcha avec l'autre à la rencontre de Topal-Osman. Ce brave général venoit de passer le Tigre sans obstacle; son avant-garde, en débouchant dans la plaine, y avoit eu un combat indécis avec un détachement persan. La preuve que le Séraskier ne vouloit pas se tenir sur la défensive, étoit dans le

passage du fleuve, qu'il auroit pu mettre entre lui et les Persans, en longeant ses bords jusqu'à la hauteur de Bagdad. Nadir auroit pu apprendre, par cette disposition de l'ennemi, ce qu'il avoit à faire. Bien approvisionné lui-même, et se tenant dans ses lignes, il eût bientôt fatigué les Turcs, déjà harassés par la longueur de leur marche; ou tout au plus la bataille n'auroit eu lieu que quand et comment il l'auroit voulu. Mais la persuasion intime qu'il étoit devenu invincible, ne lui laissoit pas même le loisir de songer au choix du terrein pour combattre. Il avoit, jusque-là, dirigé sa conduite militaire sur un principe bien différent; les conséquences y avoient répondu, et cette fois elles lui montrèrent le tort qu'il avoit eu d'en changer.

Le Séraskier, informé que Kouli-Khan s'avançoit, précipita sa marche. Par ce moyen, les Persans se trouvèrent contraints à manœuvrer sur un sol mouvant; des monticules de sable obstruoient leurs évolutions, et une poussière affreuse, que le vent souffloit dans leurs yeux, ajoutoit un inconvénient de plus à tous ceux de leur situation. A peine Nadir eut-il le temps de disposer ses forces; il n'avoit jamais cru qu'on osât l'attaquer, et se sentit un peu déconcerté par cette hardiesse de l'ennemi. Cependant il

rappela sa présence d'esprit et repoussa d'abord victorieusement le pacha d'Adem, qui s'étoit avancé contre lui avec l'avant-garde ottomane. Si la vanité de Nadir avoit pu consentir à une retraite, la victoire étoit encore aux siens; mais trop de confiance en lui-même l'emporta. Il ordonna de poursuivre la cavalerie turque jusque dans le gros de l'armée ennemie. La fureur de la charge des Afghans étonna d'abord les Janissaires, et on conseilloit à Topal-Osman de reculer en bon ordre. Loin d'écouter cet avis intempestif, le vieux général ordonna aux troupes de la Romanie de se porter sur le centre de l'armée persane, composée d'infanterie. Les troupes de la Romanie, redoutables même aux Européens, eurent bientôt enfoncé des Asiatiques mal armés, et toujours mauvais fantassins. Les deux ailes persanes se trouvant à découvert, les Kourdes, avides de pillage, se jetèrent sur les Persans, qu'ils avoient en tête, mais qui se défendirent avec vaillance. Nadir, en ce moment, faisoit tout ce que l'on peut attendre d'un grand capitaine pour rallier ses soldats, et leur assurer un point de retraite. Sa voix, dont l'intonation étoit terrible, résonnoit d'une extrémité de la ligne ennemie à l'autre; mais son armée étoit rompue, et il n'y avoit pas moyen de la

reformer. Les Arabes, qu'il avoit détachés sur ses derrières, à cause de la légèreté de leurs chevaux, au lieu de remplir leur commission, qui étoit de garder les défilés par où les Persans devoient se retirer, tournèrent leurs armes contre ceux-ci, et joignirent le pacha de Mosul, qui les prit en flanc. La déroute, de ce moment, devint complète; la valeur fut inutile pour réparer le défaut de concert et d'ensemble. Trente mille Persans restèrent sur le champ de bataille, et presque autant de Turcs, tant les vaincus se défendirent avec acharnement, plutôt par haine contre leurs ennemis, que dans l'espérance de leur arracher la victoire. L'artillerie turque ne contribua pas peu à l'avantage de cette journée. Les petites pièces des Afghans, montées sur des chameaux, ne produisoient que peu d'effet en comparaison. Elles tombèrent toutes au pouvoir du vainqueur, avec tout le bagage, et trois mille Persans, la plupart blessés et hors de combat.

Qu'on se figure la difficulté de la position de Nadir, après le désastre qu'il venoit d'éprouver. On auroit cru que c'en étoit fait de sa puissance, fondée uniquement sur la victoire, et devenue sans base désormais. Après sa défaite, il s'étoit retiré à Hamadan. Là, il inspecta les débris de

de son armée, et au lieu de lui adresser des reproches, il ne lui donna que des éloges, lui promettant vengeance. La trahison des Arabes lui fournit un prétexte plausible pour rejeter le malheur arrivé sur la perfidie de cette nation, coupable de la défaite de Gulnabad, et plus nouvellement de celle de Kerkoud. Quant à sa brave armée, elle n'étoit pas plus à blâmer que lui-même, et elle le prouveroit bientôt à un ennemi qui avoit peine sans doute à comprendre sa victoire. L'officier et le soldat applaudirent à leur chef, et demandèrent à grands cris d'être reconduits contre l'Osmanli.

Cependant Bagdad étoit délivrée, et Achmed, en recevant la nouvelle de la bataille de Kerkoud, gagnée par les Turcs, le 19 juillet 1733, dans les plaines sablonneuses d'Aronia, écrivit au Grand-Seigneur une lettre que nous transcrirons ici, parce qu'elle fut officielle dans le temps, et donne à la fois l'idée du goût oriental des dépêches turques, et le tableau en raccourci des événements du siége.

« Gloire éternelle soit rendue à Dieu; car, par » sa grace toute-puissante, le commandant en » chef des armées turques, le brave Topal-Osman, vient de nous délivrer, au son de la trom» pette, des horreurs de la famine, et de tous les

» malheurs dont nous menaçoit encore la pré-
» sence des armées persanes. La détresse de no-
» tre valeureuse garnison et celle des habitants
» de cette ville étoit au comble. Aucune descrip-
» tion n'en peut donner l'idée. Depuis trois longs
» mois, Thamas-Kouli-Khan, avec des soldats
» innombrables, avoit investi nos murailles. Il
» avoit fixé son camp d'une manière en apparence
» immuable, à Imanazem, sur les bords du Ti-
» gre, du côté de la Perse. Un grand nombre de
» maisons, ou plutôt une ville entière, y avoit
» été bâtie par ses ordres, pour nous convain-
» cre qu'il ne se désisteroit jamais de son projet,
» et que nous n'avions d'autre parti à prendre
» que de nous soumettre.

» Quelquefois il détachoit une partie de ses
» forces, sans que nous pussions nous en aper-
» cevoir, et les faisoit reparoître devant nous
» comme un renfort nouveau qui lui arrivoit de
» l'intérieur de la Perse. Il avoit bâti des forts
» sur les deux rives du Tigre, bien pourvus
» d'artillerie, et qui lui assuroient la domination
» sur tout le lit du fleuve. Sans cesse il nous par-
» venoit de nouvelles sommations de sa part,
» nous proposant une capitulation honorable si
» nous nous rendions, et nous menaçant de la
» mort et de l'esclavage si nous persistions à nous

» défendre. Par ces propositions insidieuses, tout
» mon peuple étoit excité à la révolte, et mes sol-
» dats avoient peine à se défendre de sentiments
» séditieux. Votre esclave alors, magnanime sul-
» tan, prenoit tous les moyens en son pouvoir
» pour éteindre ces étincelles de mécontente-
» ment, prêtes à se convertir en un vaste incendie.
» J'assemblois alternativement les gens de guerre
» et les habitants, et je leur disois, aux uns et
» aux autres, qu'il m'étoit parvenu des nou-
» belles de Topal-Osman, m'annonçant son ar-
» rivée prochaine à la tête des invincibles sol-
» dats de sa Hautesse, et je calmois ainsi l'impa-
» tience qui régnoit autour de moi.

» Enfin les choses paroissoient désespérées,
» et je m'humiliois en secret devant le trône du
» Dieu qui est l'arbitre des destinées humaines,
» lorsque des mouvements extraordinaires par-
» mi les assiégeants, vinrent relever mon cou-
» rage prêt à succomber; car je n'avois plus rien
» à dire à tous ceux qui m'environnoient, et qui
» me demandoient de rendre la place, avec un
» mélange de prières et de menaces. Tout-à-
» coup le premier jour de la lune de Sefer (13
» juillet 1733), le vizir Topal-Osman m'écrivit
» qu'il étoit arrivé à Kerkoud. L'absence de la
» majorité des troupes ennemies m'avoit laissé

» parvenir la lettre. Je la montrai à tout le peu-» ple, à tous mes soldats, et chacun doutoit du » témoignage de ses propres yeux, en admirant » la puissante intervention de Dieu pour les » fidèles attachés au vrai culte.

» Thamas-Kouli-Khan pourtant avoit levé » son camp, et étoit marché en colonnes ser-» rées au-devant de son vainqueur; mais l'in-» quiétude, que cette opération auroit dû dissi-» per, ne fit que s'accroître pendant plusieurs » jours. Tantôt on me demandoit de sortir contre » la foible armée qui continuoit le blocus de la » place; tantôt un morne silence, avant-coureur » du désespoir, régnoit dans toute l'étendue de » la ville. Les mains levées au ciel, et les yeux » fixes, chacun invoquoit Dieu et son prophète » en faveur de nos armes.

» Le 9 de la lune de Sefer (21 juillet), au » point du jour, lorsque nous étions prosternés » dans la poussière, et offrant à Dieu l'amertume » de nos cœurs, nous aperçûmes du côté du » désert, près de la porte Karani-Kapsi, un offi-» cier, suivi de vingt-cinq Spahis, le sabre à la » main. Une voix se fit entendre, qui nous cria: » Ouvrez, ouvrez les portes à ceux qui vien-» nent vers vous de la part du victorieux To-» pal-Osman. D'abord, une méfiance naturelle,

» qui me les fit prendre pour des espions, me » porta à leur refuser admission. Cependant » l'aga qui commandoit le détachement étant » reconnu par plusieurs Turcs sur les remparts, » votre esclave ordonna qu'on ouvrît la porte. » Chacun des Spahis transporté, s'écria en en- » trant : Habitants de Bagdad, oubliez vos dou- » leurs, et réjouissez-vous ! Le puissant et glo- » rieux séraskier Topal - Osman a totalement » défait l'armée des Persans. Soixante mille en- » nemis ont mouillé de leur sang le tranchant » de nos sabres, et Thamas-Kouli-Khan s'est » enfui lui-même pêle-mêle avec ceux que nos » guerriers n'ont pu atteindre.

» L'officier me rendit alors la lettre que l'in- » vincible vizir m'avoit écrite pour m'annoncer » sa victoire. La nouvelle, en circulant dans la » ville, sembloit avoir ressuscité un peuple de » morts. D'une commune voix, on s'écria qu'il » falloit tomber sur les restes des Persans restés » en présence de nos murs. Ils n'avoient pas en- » core eu le temps d'effectuer leur retraite. Nous » les prévînmes. Le tonnerre n'est pas plus » brusque lorsqu'il frappe, que ne le fut votre » esclave tombant sur ces ennemis éperdus. Ils » entreprirent de nous résister, mais en vain ; et, » par la grace du prophète, après les avoir taillés

» en pièces, nous nous emparâmes de leurs
» bagages, de leur artillerie, et de l'amas de
» provisions qu'ils avoient fait comme pour
» nous.

» Un grand nombre de ceux qui n'avoient
» point de chevaux, des vieillards, des femmes
» croisant leurs bras et s'humiliant devant nous,
» notre miséricorde fut émue, et nous leur ac-
» cordâmes la vie, et la liberté de se retirer.
» Quant à ceux qui entreprirent de se sauver
» au travers de la plaine, ils périrent tous : ce
» n'étoit plus un combat, c'étoit un massacre;
» c'étoit la chasse de la gazelle au travers de la
» forêt ou du désert aride.

» Le jour suivant, les mosquées furent plei-
» nes. Nous nous y rendîmes pour rendre grâces
» à Dieu du succès que nous avions obtenu par
» son aide et par celle de son prophète. Nous
» plantâmes sur nos remparts les drapeaux en-
» levés à l'ennemi, avec les autres trophées de
» notre victoire. Après ces premiers moments
» donnés aux réjouissances, nous enfermâmes
» dans leurs tombes les restes de nos frères pré-
» destinés qui avoient péri les armes à la main
» pour aller recevoir la couronne des martyrs.
» Nous coupâmes les têtes de tous les Persans
» trouvés morts sur le champ de bataille : nous

» jetâmes leurs corps dans les ondes du Tigre,
» et nous nous purifiâmes.

» Le jour suivant, ce grand et intrépide con-
» quérant Topal-Osman entra, avec son ar-
» mée victorieuse, dans Imam-Azem, faubourg
» de Bagdad, et où tout le peuple, de quelque
» rang qu'il fût, vieux ou jeune, courut baiser
» la poussière de ses pieds.

» Le second jour, après son arrivée, moi,
» votre esclave, accompagné de tous les bachas
» et de tous les officiers de la garnison, me ren-
» dis, avec le grand Séraskier, dans la mosquée
» d'Imam-Azem, pour y remercier Dieu des vic-
» toires données au sultan mon maître, et de la
» fin de mes propres afflictions et de celles de
» mon peuple. Je vous envoie la présente sous
» la garde de Dieu, par Chassougar-Aga, qui la
» remettra lui-même aux mains sacrées de Votre
» Hautesse. »

Topal-Osman, de son côté, avoit envoyé au Grand-Seigneur la relation de sa victoire, mais avec des circonstances faites pour atténuer la joie que devoit causer cet événement aussi heureux qu'inespéré. Le Séraskier demandoit sa démission; il alléguoit son grand âge, et annonçoit l'impossibilité prochaine de tenir la campagne contre Kouli-Khan, si des renforts con-

sidérables n'étoient expédiés en toute hâte pour remplir les brèches que la bataille de Kerkoud avoit pratiquées dans les rangs de l'armée ottomane. Malgré ces correctifs, l'ivresse fut immodérée à Constantinople, et l'on y exagéra, comme c'est l'usage, la perte des Persans. A entendre la voix publique, il eût semblé que Thamas-Kouli-Khan étoit perdu sans ressource.

Nous avons vu que Topal-Osman jugeoit autrement de l'état des choses; l'événement justifia sa prévoyance. On continua cet habile chef dans son commandement malgré lui; mais les recrues qu'il demandoit ne joignirent ses étendards que partiellement, et avec une extrême lenteur. On n'avoit pu encore les former qu'imparfaitement à la discipline et aux exercices militaires, lorsque Nadir reparut sur la scène des combats.

Topal-Osman, avec cette générosité qui sied si bien à celui que la fortune favorise, avoit renvoyé à Kouli-Khan le neveu de ce général, trouvé blessé sur le champ de bataille de Kerkoud. Il avoit comblé le jeune homme d'égards et de présents, et avoit saisi cette occasion pour offrir la paix à l'oncle de son captif. Nadir ne tint aucun compte de cette dernière circonstance; mais envoya remercier le Séraskier des

marques d'estime qu'il venoit de lui donner dans la personne de son neveu, promettant de lui en témoigner sous peu sa reconnoissance d'une manière correspondante.

Par le même messager, Nadir écrivoit à Achmed-Pacha, gouverneur de Bagdad, que, malgré ses malheurs dans la campagne actuelle, malheurs qu'il s'étoit attirés par sa faute ; voulant faire la guerre comme un ennemi généreux, il l'avertissoit qu'il iroit lui rendre une autre visite vers le printemps suivant, avec des forces encore plus considérables que celles qu'il avoit la dernière fois.

Quelque rempli d'ostentation que fût un pareil message, il avoit deux objets. Il servit à relever le courage abattu des Persans, et à tromper les Turcs, qui ne s'imaginèrent pas qu'on pût penser à les attaquer avant l'hiver. Cependant Nadir avoit repris l'offensive deux mois après sa défaite. Son fils Nesr-Ali l'avoit joint avec un corps considérable d'Afghans et d'Abdalas, tandis que le Pacha n'avoit reçu que quelques renforts insignifiants de son pays. Tous les soins de Topal-Osman se bornèrent à faire occuper, avec six mille hommes, le défilé de Takajak, qui est l'entrée de la Turquie asiatique du côté de Hamadan ; mais dès le 12 d'octobre la passe étoit faite,

soit que Poulak-Bacha, chargé de la défendre, eût négligé de s'y fortifier, soit qu'une terreur panique se fût emparée de lui à l'approche de l'ennemi, et qu'il eût lâchement abandonné son poste. Quoi qu'il en soit, Topal-Osman fut si indigné de sa conduite, que, malgré la modération qui faisoit le fond du caractère de ce grand homme, il jura, dans le premier moment, de faire un exemple terrible du bacha. L'intercession des autres chefs de l'armée calma sa colère, et lui épargna peut-être un acte d'injustice. Poulak-Bacha avoit fait son devoir d'une manière distinguée à la bataille de Kerkoud.

L'impatience de Topal-Osman étoit bien naturelle : sa position étoit devenue des plus critiques. Il savoit à quel ennemi audacieux il auroit eu affaire en tout autre temps avec Nadir; mais il sentoit combien ce même Nadir alloit être plus redoutable encore, à présent qu'il lui falloit effacer l'impression d'une défaite de l'esprit d'une nation qui n'obéissoit qu'à sa fortune.

Le Séraskier réunit toutes les forces que les provinces turques mettoient à sa disposition. Il leur aggrégea Kourdes, Arabes stationnaires, Arabes Bédouins, enfin, tout ce que les pays circonvoisins pouvoient lui fournir. Le Pacha de Syrie, son ami particulier, avoit fait, en sa

faveur, des levées extraordinaires; de cette manière, il se vit à la tête de cent mille combattants. Malgré des forces si imposantes, il n'osa tenir la campagne, et se retrancha près de la ville de Mendeli, non loin de Kerkoud, dont le souvenir étoit pour lui d'un augure si flatteur.

Kouli-Khan parut en vue des retranchements ennemis, le 21 au point du jour. Les ayant inspecté sous toutes leurs faces, il détacha un corps de cavalerie pour couper une riche caravane, dont il avoit eu avis, et qui se rendoit à Smyrne et Alep, au travers de la forêt de Nazareth, située sur les derrières du camp des Ottomans. Le corps de cavalerie avoit l'ordre de venir rejoindre l'armée persane dans la position qu'elle occupoit maintenant, ce qu'il exécuta avec un bonheur infini.

Le 22 d'octobre, Topal-Osman, tout en déclarant à ses lieutenants qu'il n'en vouloit point venir à une action générale, leur fit connoître en même temps qu'ils pouvoient détacher quelques-uns de leurs corps pour escarmoucher l'ennemi. Les Janissaires d'Egypte, arrivés récemment, et quelques troupes de la Romanie, qui ne s'étoient point trouvées à la bataille de Kerkoud, désiroient se signaler par quelque prouesse devant le reste de l'armée, qui devoit

rester dans ses lignes. Des Arabes se joignirent bientôt à ces troupes pour charger les Persans. Le sol étoit d'une sécheresse extrême, et le vent qui souffloit avec force, chassoit encore la poussière sur les Persans qui en étoient enveloppés et presqu'invisibles. Le Séraskier, voyant que l'avantage étoit du côté des Turcs, ordonna à de nouvelles troupes de prendre part à l'action. Nadir évita qu'elle devînt générale, en se retirant aussitôt. On dit qu'il laissa quatre mille morts sur le champ de bataille; perte considérable, mais qui prouveroit encore davantage à quel point il étoit maître de lui.

Nous ignorons pourquoi ce combat s'est appelé bataille de Leilam. Outre qu'on ne peut le regarder que comme une affaire partielle, il ne fut point livré près du lieu dont on lui a improprement donné le nom. Nadir se retira à Leilam après l'action. Leilam est à cinq lieues plus loin : la bataille qui se livra sous ses murs, peu de jours après, est assez célèbre, et le combat en question ne peut en être regardé que comme le prélude. C'est pour qu'il n'y ait point de confusion que nous en faisons la remarque.

Nadir-Kouli, après l'échec qu'il venoit de recevoir, s'étoit retiré à Leilam. La bataille de Kerkoud avoit été donnée avec son nom pour

le mot d'ordre, le combat dans la plaine d'Aronia en celui de Shah-Abas III. Les soldats, vaincus deux fois, et devenant superstitieux, il leur annonça qu'ils combattroient, la prochaine fois, au nom de Shah-Thamas, et qu'il falloit que l'affaire fût décisive. Son discours fut reçu avec des acclamations unanimes. Le 26 d'octobre, il marcha en personne à la tête de vingt mille hommes de ses meilleures troupes pour attaquer l'avant-garde turque qui s'étoit avancée vers lui. L'ardeur des Persans fut telle, que les Ottomans furent aussitôt renversés. Topal-Osman arriva alors avec le corps d'armée principal pour rétablir l'action, qui devint générale aussitôt de part et d'autre, comme Nadir l'avoit prévu. Ses dispositions avoient été si savantes, que les Turcs, en arrivant, eurent à recevoir le premier choc qu'ils croyoient donner. La confusion se mit bientôt parmi les Ottomans, que Topal-Osman ramenoit inutilement à la charge. Les Persans les repoussèrent chaque fois, et en firent un carnage universel. L'héroïque Séraskier ne survécut pas à sa défaite : il tomba, son sabre enchaîné à son poing, et percé de deux balles de mousquet. Sa mort entraîna la déroute totale des Turcs, qui furent poursuivis à une grande distance, et perdirent un monde immense. Kouli-Khan avoit

fait cerner le corps d'Arabes par lequel il avoit été trahi à Kerkoud, et il n'en réchappa que très-peu d'hommes.

Les Ottomans laissèrent derrière eux tout leur bagage, toute leur artillerie, vingt mille prisonniers, et quarante mille morts. L'histoire relate peu d'actions aussi inégalement soutenues. Les Persans ne perdirent que très-peu d'hommes. On trouva, parmi les cadavres, la dépouille mortelle du grand Topal-Osman. Nadir voulut voir ces traits respectables, et souillés par la poussière et par le sang. Il auroit voulu mourir comme lui, s'il n'eût pas été vainqueur; mais auroit-il laissé de même la mémoire d'un homme vertueux?

CHAPITRE VIII.

Précis de la vie et des aventures singulières de Topal-Osman, d'esclave chrétien devenu Grand-Vizir. — Retour de Kouli-Kan en Perse, où une révolte s'étoit manifestée contre lui. — Suite de ses conquêtes sur les Turcs, qu'il expulse entièrement de l'ancien territoire de la Perse.

Topal-Osman, par l'éloge duquel nous avons terminé le dernier chapitre, étoit un de ces mortels heureusement nés, que ni la forme du gouvernement sous lequel ils vivent, ni la contagion des mœurs publiques, n'ont l'influence de corrompre. Rien n'égaloit la pureté de son âme. Si le récit de la vie des hommes célèbres est destiné à instruire, on nous pardonnera sans doute de consacrer quelques pages à un véritable héros, que notre sujet, comme par extraordinaire, nous a présenté : trop souvent ceux qui n'ont été que les ravageurs de la terre et les destructeurs des hommes, préoccupent la pensée de l'historien et absorbent l'attention de ses lecteurs.

Topal-Osman étoit un de ces enfants appelés *du tribut*, que l'on élève dans l'intérieur du sérail, et qui sont tous d'extraction chrétienne. En 1698, âgé alors de trente-cinq ans, il fut choisi par le Grand-Seigneur pour porter un ordre verbal et secret au pacha du Caire. Arrivé à Saïd, où il s'étoit rendu par terre, il craignit de tomber entre les mains des Arabes qui infestent ces contrées, et préféra continuer son voyage par mer. A peine embarqué sur une saïque turque qui se rendoit à Damiette, elle fut attaquée par un corsaire espagnol. C'étoit la première occasion où Osman étoit à même de donner des preuves de son courage. Il combattit avec intrépidité, et reçut, avant de se rendre, une blessure à la cuisse, dont il boita tout le reste de sa vie.

Lorsque le vaisseau turc eut amené son pavillon, le commandant du corsaire espagnol voulut connoître l'homme dont il avoit été à même d'admirer le courage. Il lui montra beaucoup d'égards, et renchérit encore d'attentions pour lui lorsqu'on lui eut appris qu'Osman étoit porteur de dépêches du Grand-Seigneur, espérant recevoir, à ce titre, une somme considérable pour sa rançon.

A cette époque, Vincent Arnaud, natif de

Marseille, étoit capitaine de port à Malte; et comme son emploi l'y obligeoit, se rendit à bord du corsaire lorsque celui-ci eut jeté l'ancre. Osman, dès qu'il aperçut Arnaud, le tira à part, et lui dit : « Voulez-vous faire à la fois une belle » action, et une action profitable, rachetez-» moi, et sur ma parole vous n'y perdrez rien. » La manière, le ton de cette requête étonnèrent, émurent tellement le Français, qu'il s'adressa au capitaine espagnol aussitôt, et lui demanda ce qu'il vouloit pour la rançon de cet homme. « Mille sequins, » répondit-il. Arnaud se tourna alors vers le Turc, et lui demanda si raisonnablement il pouvoit s'attendre à être racheté à un prix si exorbitant par un homme qui ne connoissoit absolument rien de lui, ni qui il étoit, ni quels pouvoient être ses moyens de remboursement, et cela sur la garantie d'une parole vaine. « Nous agissons ici conséquem-» ment tous les deux, répliqua Osman; je suis » dans les fers, et je fais ce que je puis pour re-» couvrer ma liberté, et vous croyez être pru-» dent en ne vous confiant point dans la parole » d'un inconnu. Cependant je vous le dis et » vous le répète, croyez-en mes assurances, si » vous consentez à me racheter, vous n'aurez » point lieu de vous en repentir. » Le capitaine

de port fut trouver don Perellos, grand-maître de l'ordre, et auquel il fit le récit de ce qui venoit de se passer. Don Perellos ne savoit quel avis donner. Arnaud agit de sa propre impulsion; il revint, délivra Osman, et s'engagea auprès du corsaire espagnol pour la somme de six cents sequins, dont on convint. Après cela, Arnaud fit transporter Osman à bord d'un navire qui lui appartenoit, lui donna un chirurgien qui pansa ses plaies, et eut bientôt le bonheur de le voir hors de danger.

Osman avoit autorisé son bienfaiteur à écrire à Constantinople pour le recouvrement des six cents sequins; mais se voyant entre les mains d'un homme qui croyoit à l'honneur, il ne crut pas le mettre à une épreuve trop forte en lui demandant de lui abandonner entièrement le soin de son paiement. Arnaud sentoit qu'il est des occasions où il ne faut pas faire les choses à demi; il consentit à tout ce qu'Osman voulut, lui confia de plus le navire sur lequel il l'avoit recueilli, et l'accabla de marques d'affection autant que de générosité. Osman se trouvant assez rétabli de ses blessures pour mettre en mer, partit pour Damiette. Le pavillon français le mettoit à l'abri des entreprises des corsaires et de celles des galères de l'ordre de Saint-Jean.

Il arriva à Damiette, d'où il remonta le Nil jusqu'au Caire. Il ne fut pas plutôt rendu dans cette dernière ville, qu'il envoya au patron du navire d'Arnaud mille sequins pour son maître, un présent de riches fourrures également destinées pour Arnaud, et mille écus pour lui-même.

Ayant rempli sa commission auprès du pacha, Osman retourna à Constantinople, et ne cessa jamais depuis de correspondre avec Arnaud. En 1715, la guerre s'étant déclarée entre la Porte-Ottomane et la république de Venise, le Grand-Vizir, voulant recouvrer la Morée, confia à Osman, déjà avancé dans les degrés de la milice, la réduction de l'isthme de Corinthe. Non-seulement Osman, devant le nom duquel on joignoit l'épithète de Topal, qui signifie boiteux, réussit dans le service qu'on lui avoit demandé, mais il emporta d'assaut la ville de Corinthe. Il en fut récompensé par la dignité de bacha à deux queues, et l'année suivante commanda comme lieutenant-général du Grand-Vizir au siège de Corfou, où les Turcs échouèrent cependant. Osman resta trois jours devant la place pour favoriser le rembarquement des forces ottomanes, et ne se retira que le dernier de l'armée.

En 1722, il fut nommé *Séraskier*, bacha à trois queues, et eut le commandement de l'ar-

mée de la Morée. Lorsque les divers consuls européens vinrent lui rendre leurs devoirs en cette qualité, il distingua particulièrement le consul français, auquel il donna la commission d'écrire à Malte pour faire part de son avancement au loyal Vincent Arnaud, dont il demandoit le fils encore très-jeune pour lui faire sa fortune. Arnaud se rendit à l'invitation du Séraskier, et envoya son fils. Topal-Osman le couvrit de bienfaits, lui donna des priviléges mercantiles, et ce jeune homme qui ne possédoit rien en propre auparavant, se vit bientôt dans le cas d'acheter une terre considérable dans le midi de la France.

Les talents militaires et administratifs de Topal-Osman le firent bientôt élever aux premiers emplois de l'état. Le pachalic de la Romanie est regardé en Turquie comme de ce nombre. Sa proximité au Danube et aux frontières de la Hongrie lui assure cette distinction.

Pendant la durée de son gouvernement de la Romanie, Topal-Osman résidoit à Nyssa. En 1727, Vincent Arnaud et son fils vinrent l'y voir, et furent reçus par lui avec une cordialité tendre. Mettant de côté les formes de l'étiquette, il les embrassa, leur fit servir des sorbets et des parfums, et leur ordonna de s'asseoir sur le

» qui seroit capable d'un pareil acte de géné-
» rosité ? »

Pendant qu'Osman parloit, chacun avoit les yeux fixés sur Arnaud, qui tenoit les deux mains du Grand-Vizir serrées étroitement entre les siennes. S'étant informé de l'état de la fortune du père et du fils, Osman s'écria : Allah-Kerim! ce qui signifie, la providence de Dieu est grande. Il fit devant eux le partage des présents qu'ils lui avoient apportés, et dont la plus grande partie fut réservée au Grand-Seigneur et à la sultane Validé, sa mère.

Après cette audience publique, il leur déclara qu'elle seroit la dernière qu'il pourroit leur accorder. « Un Grand-Vizir, leur dit-il, n'est pas
» aussi libre qu'un pacha. Ce dernier est maître
» dans sa province ; mais l'autre a tout près de
» lui quelqu'un beaucoup plus grand que lui-
» même. » Cependant comme sa reconnoissance étoit sans bornes, il voulut convaincre son bienfaiteur que sa munificence l'étoit de même. Il fit payer la rançon des Turcs d'une façon magnifique, et donna au jeune Arnaud la permission de faire un chargement de bleds à Salonique, chose alors prohibée, et dont les profits étoient très-considérables. Il se conduisit enfin de manière que s'il avoit pu dire justement : « Où est

» le Turc qui auroit agi avec autant de généro-
» sité qu'Arnaud? » on pouvoit lui rendre la valeur de son éloge, en disant : « Où est le Fran-
» çais qui eût été aussi reconnoissant que le
» Grand-Vizir Topal-Osman ? »

Dans cette haute dignité, il se conduisit avec tant de vigilance et de fermeté, qu'il rétablit bientôt le calme et l'abondance dans Constantinople, depuis long-temps en proie aux troubles et à la disette. On l'a blâmé pour sa grande sévérité ; elle étoit en effet excessive comme le mal qu'elle tendoit à guérir ; car jamais on ne supposera que celui-là pouvoit être cruel, qui avoit donné de la bonté de son cœur les preuves que nous avons rapportées. Ce qui fait l'apologie de la rigidité de Topal-Osman, c'est que toutes les classes le regrettèrent quand il fut dépouillé de son emploi. Il supporta cette perte de domination, toujours si sensible, avec un calme et une résignation parfaite. Sortant du sérail dans cette circonstance délicate, il trouva ses amis et ses domestiques éplorés. « Quelle raison avez-
» vous d'être affligés, leur dit-il, ne vous ai-je
» pas toujours avertis que la place de Grand-
» Vizir ne pouvoit se garder long-temps? Toute
» mon inquiétude étoit de savoir comment j'en
» pourrois sortir avec honneur ; et, grâces à

» Dieu, je n'ai rien à me reprocher. Mes mains » sont pures, et le Grand-Seigneur approuve » mes services. » Il fut alors remercier le ciel dans la mosquée de l'avoir délivré d'un poids trop accablant. Si un exemple éclatant pouvoit infirmer une règle, où seroit l'assertion de Montesquieu, qu'il n'existe point de vertu avec le despotisme ?

Après sa démission du ministère, Topal-Osman se rendit à Trébisonde, dont le gouvernement lui étoit assigné pour retraite. Nous avons vu que cette retraite ne fut qu'une scène d'actions glorieuses ; et si l'homme que nous célébrons fut obligé de céder à la fortune de Kouli-Khan, la plus belle partie de la vie de celui-ci est peut-être d'avoir honoré les restes de son illustre ennemi. Il les envoya à Bagdad, avec une lettre au pacha pleine d'expressions d'estime et d'admiration pour la mémoire du héros auquel ils avoient appartenu.

Pendant qu'on faisoit à Bagdad les obsèques de Topal-Osman, et que Nadir se livroit immodérément à la joie de sa victoire, un incident survint en Perse, qui prouva de quelle importance majeure cette victoire lui étoit en effet. Mahomet, Balouche de nation, envoyé après la bataille de Kerkoud pour faire des levées dans

sa province, au lieu de s'occuper de l'objet de sa mission, ne songea qu'à ourdir une trame contre Nadir. Seffie-Mahomet, gouverneur de Schiraz, entra dans la conspiration. Ces deux hommes croyoient que la fortune de Nadir étoit à son terme. C'est le propre des ames foibles, ainsi que de la multitude, d'imaginer qu'au premier échec d'un capitaine toujours heureux, le ciel s'est lassé de le favoriser. Nadir venoit de prouver cependant qu'une défaite ne suffit pas pour abattre un courage ferme, et qu'elle n'est souvent, au contraire, qu'un moyen de démentir ces ridicules préjugés, qui attribuent à une étoile aveugle, ou au seul destin, la grandeur des hommes appelés, par leur génie, au commandement des empires.

Lorsque la nouvelle de l'insurrection des deux provinces du Farsistàn et du Mackeran parvint à Nadir, il étoit campé devant Bagdad, qu'il se proposoit d'assiéger de nouveau. Persisteroit-il dans ce projet, ou bien se hâteroit-il d'aller éteindre les feux d'une rébellion qui, pouvant gagner de proche en proche, menaçoit d'embraser tout l'empire? L'amour-propre le sollicitoit à s'emparer de la ville des califes; mais sa puissance, sa sûreté même lui prescrivoient l'autre parti : il ne délibéra point. Déjà la voix publique, qui réalise toujours d'avance les pro-

babilités les plus légères, annonçoit que le moment du rétablissement de Thamas-Shah sur le trône étoit arrivé. La ligue rebelle s'autorisoit de cette chimère. Nadir bientôt la détrompa, et la fit repentir de sa précipitation. Soudain quittant Bagdad, et pénétrant par Ispahan jusqu'aux frontières du Farsistan, sa présence inattendue confondit ses ennemis. Ils n'avoient pas encore eu le temps d'arranger leur plan de résistance. Qu'on juge de la célérité de la marche des troupes de Nadir, lorsqu'on apprendra que Mahomet-Balouche, qui avoit fait plusieurs campagnes sous lui, se refusa obstinément à croire que le généralissime eût amené autre chose qu'un simple détachement; mais quelle fut sa surprise, lorsque s'avançant vers lui avec trente mille hommes, comme vers une proie qui se livroit d'elle-même entre ses mains, il découvrit qu'il avoit affaire à une armée égale à la sienne pour le nombre, et supérieure en tout le reste! Ce qu'Homère dit fabuleusement de la voix d'Achille, n'est ici qu'un trait historique de celle de Nadir. A ce son effrayant, renvoyé par les rochers qui gardent l'entrée du Farsistan, les Balouches, comme de nouveaux Troyens, jetèrent leurs armes, et abandonnèrent leur général. Celui-ci, demeuré presque seul des

siens, essaya de se faire jour pour aller jusqu'au cœur ambitieux et implacable qu'il vouloit percer : un rempart de lances arrêta ses pas, et ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'il put assurer sa fuite. Aussi bien tôt ou tard il devoit tomber au pouvoir de Nadir, et expier sa révolte; car s'étant embarqué sur un esquif arabe, il fut livré par le patron perfide auquel il avoit confié le soin de sa retraite, et reconduit à Schiraz. Nadir étoit entré en triomphe dans cette ville, sur le gouverneur de laquelle il fit un exemple terrible. C'étoit la première rébellion qui se manifestoit contre lui, et la célérité surprenante avec laquelle il l'éteignit, prouve l'excellence de sa politique. La rigueur est aussi nécessaire que la promptitude dans ces occasions. Subordonnant toutefois sa vengeance à son avarice, Nadir voulut extorquer de Mahomet-Khan le secret des trésors qu'on lui soupçonnoit. Le Balouche s'étrangla lui-même en prison, et frustra, par cette mort volontaire, la cupidité cruelle dont il étoit l'objet.

Nadir ne se borna pas à faire périr tous ceux des habitants de Schiraz qui s'étoient déclarés contre sa cause, il confisqua leurs biens, et revint à Ispahan chargé de dépouilles. C'est là le début de ses oppressions et de ses rapines. Après

ce premier pas dans la carrière, on verra qu'il ne s'arrête plus.

Cependant la Porte-Ottomane, sur la nouvelle des troubles de l'intérieur de la Perse, avoit redoublé d'efforts pour arracher à son formidable ennemi le prix de sa dernière victoire; elle avoit engagé le khan de la Crimée à réunir tous ses Tartares combattants, et à se joindre aux Lesguis, pour faire, du côté du Shirvan, une diversion favorable à l'Irac-Arabi. Les Lesguis firent avorter ces dispositions, en refusant d'admettre ces étrangers au sein de leurs montagnes. Le khan de Crimée se tourna alors du côté de la Géorgie, dont les peuples ne l'accueillirent pas mieux. Les Lesguis toutefois vouloient bien combattre; ils parurent en armes, et Nadir irrité jura de les exterminer un jour.

Nadir ayant porté son armée à cent mille hommes effectifs, ouvrit la campagne en marchant directement sur Tavris, d'où il se dirigea vers Tefflis.

Cette ville est, à ce que l'on suppose, l'Acropolis des anciens. Elle est grande et bien peuplée : au centre, elle a une citadelle bâtie sur une éminence, dont l'accès est très-difficile; au pied de cette citadelle, le Cyrus, ou Koura, coule à plein canal, et ne contribue pas peu

à augmenter la force naturelle des localités.

Les Géorgiens sont les descendants des anciens Ibériens qui habitoient autrefois les deux rives du Cyrus. Les Grecs les appellent *Géorgis*, d'où peut-être nous avons fait Géorgiens. Le nom que les nations orientales donnent à leur pays est Gurghistan.

La bravoure de ces peuples est proverbiale dans l'Asie occidentale. L'âpreté du pays qu'ils habitent, et leur situation entre deux puissances gigantesques, semble exiger d'eux un degré supérieur de courage. Nous avons vu quelles preuves ils en donnèrent sous Gurghin-Khan. Nous avons remarqué aussi que, sous Vaghtangha, ils auroient pu sauver la monarchie persane, sans le vœu téméraire de ce prince irascible et vindicatif. Les Géorgiens sont aussi experts dans l'exercice du sabre et de la flèche, que dans celui des armes à feu. Enfin leur aptitude guerrière étoit tellement reconnue dans le temps où Chardin voyageoit en Perse, qu'on regardoit les corps militaires de cette nation comme l'élite et le fond des armées persanes. Les choses avoient bien changé depuis 1722. Les Géorgiens étoient passés sous la domination turque, et il n'y avoit plus aucun d'entre eux dans les troupes de Nadir.

étoit le Grand-Seigneur, découragés par la défaite de Topal-Osman-Bacha, et incapables de résister à Kouli-Khan, se soumirent à lui sans résistance. Tefflis lui ouvrit ses portes, et en reçut mille marques d'indulgence et de bonté.

Le Gurghistan soumis à son apparition, Nadir, à ce que l'on dit, déclara qu'il vouloit porter ses armes victorieuses au-delà de l'Hellespont, comme Xerxès avoit fait autrefois. L'empire Turc entier trembloit devant lui, et chaque sentence de sa bouche étoit prise pour une sinistre prophétie. Depuis Mahomet II et l'établissement des Osmanlis en Europe, on assure qu'ils n'avoient jamais été saisis d'une terreur panique aussi grande. Les trésors de la Porte-Ottomane étoient épuisés; elle avoit encore des forces nombreuses qu'elle tiroit de son immense population; mais ses vétérans avoient été moissonnés par le fer ennemi; et dans les longues luttes des nations, ce sont les plus vieux soldats qui triomphent communément à la fin. Le comte de Bonneval, alors en Turquie, recommandoit contre les Persans l'adoption de la discipline européenne. Cette innovation étoit à peu près inadmissible; car on sait quelle superstitieuse préférence les Janissaires ont pour les anciennes

formes de leur milice, et des événements tout récents prouvent qu'il est peut-être impossible de les contraindre à en changer.

L'Arménie, incapable d'opposer le moindre retard au vainqueur, tomba aussi, dans cette même campagne, sous le joug de Kouli-Khan. En vain le séraskier Abdallah-Kouproli fit-il des démonstrations d'arrêter ce torrent. Il étoit un des plus habiles officiers de l'armée ottomane; mais le découragement de ses soldats ne lui permit de rien entreprendre. La vue d'un détachement de Kisil-Bashis suffisoit pour mettre en déroute une division de Turcs. La forteresse de Ganja, qui essaya d'abord de se défendre, fut contrainte de se rendre à discrétion. Le Shirvan étoit la seule possession persane qui restât aux Ottomans. Nadir ne voulut point laisser son ouvrage incomplet. Il avoit promis de reprendre toutes les possessions persanes, il remplit cet engagement à la lettre. Shamackie, le foyer de la rébellion des peuples du Shirvan, et depuis long-temps la place d'armes des Lesguis, fut détruite de fond en comble. Nadir ordonna à ses habitants de se bâtir une autre ville au revers des montagnes à l'ouest. Shamackie étoit l'entrepôt des marchandises d'échange entre les facteurs Russes et Turcs d'une part, et de l'autre

les Persans et les Indiens. Cette considération n'eut aucune influence sur Nadir. L'amour des conquêtes et les intérêts du commerce marchent rarement de pair.

CHAPITRE IX.

ÉVACUATION des côtes de la mer Caspienne par les Russes. — Victoire d'Erivan ou d'Arkapavi sur les Turcs. — Paix proposée par ces derniers. — Mort de l'enfant Shah-Abas. — Kouli-Khan, déclaré empereur de Perse, sous le nom de Shah-Nadir. — Il rend un édit de réunion pour les Sunnis et les Schias. — Le Mullah-Bachi s'y oppose, et est mis à mort. — Nadir s'empare de tous les biens du clergé, et conclut la paix avec les Turcs, qu'il brouille avec la Russie.

A l'exception de la forteresse d'Erivan, les Turcs avoient été expulsés de toutes les conquêtes que leur perfide intervention dans les affaires de la Perse leur avoit livrées presque sans défense. Cependant les Russes occupoient encore les côtes de la mer Caspienne. Nadir dit en plaisantant qu'il prendroit un balai pour les en chasser, ou qu'il les souffleroit devant lui, comme le vent de l'automne poursuit la dépouille des arbres. Les Russes ne lui donnèrent pas le temps d'exécuter sa menace; et, comme dans les opérations de cette nature les gouver-

nements sont toujours soigneux de sauver le point d'honneur, la cour de Saint-Pétersbourg publia que le climat insalubre des bords de la mer Caspienne, et la dépense excessive qu'occasionnoit l'entretien des provinces persanes que l'on avoit conquises, la déterminoient à évacuer la totalité de ces contrées. Nadir en avoit déjà demandé la restitution, en annonçant l'avénement au trône du jeune Shah-Abas à l'impératrice Elisabeth. On avoit différé d'obtempérer à sa demande; mais le progrès de ses armes abrégea désormais toutes les difficultés. Il eut toutefois l'air d'être sensible à la déférence du gouvernement russe, et promit de s'unir à lui de tous ses moyens pour humilier le Grand-Seigneur.

La nouvelle de cette alliance, parvenant à Constantinople, rendit au divan tout son courage : c'étoit celui du désespoir. On leva des troupes; on fit marcher celles qui occupoient la Bosnie comme cordon d'observation, on rassembla enfin toutes les ressources matérielles et pécuniaires de l'empire des Osmanlis, pour arrêter la marche des Persans, et changer en revers éclatants les succès prodigieux de leur chef.

Abdalah-Kouproli fut chargé de la vengeance

de son pays. On avoit grossi son armée par des renforts innombrables. Les moindres supputations la portent à cent mille hommes. Kouli-Khan n'en avoit que cinquante mille rassemblés. Malgré cette inégalité, le 10 juin 1735, il se présente dans la vallée d'Arkapavi, et défie son adversaire au combat. La plaine cependant n'étoit pas l'arène où il pouvoit choisir judicieusement la scène de l'action. Il se retire donc avec une précipitation simulée à l'approche du Séraskier. Les Turcs oublient leurs premières craintes dans le plaisir de la poursuite, et sont menés par les Persans jusque dans un défilé auprès d'Erivan. Là, Nadir s'arrête, cache dans un bois épais une partie de ses hommes et de son artillerie, en laisse une autre dans une vallée écartée, avec des guides sûrs pour arriver sur les derrières de l'ennemi, et attend les Turcs avec des forces en apparence totalement disproportionnées aux leurs.

L'armée turque, dès sa première charge, se voyant enveloppée de toutes parts, se fit illusion sur la force de ses ennemis, et tomba dans un désordre irréparable. Le Séraskier, après cinq heures d'un combat opiniâtre, et avoir eu deux chevaux tués sous lui, mourut de la même mort que Topal-Osman. Quatre bachas du premier

rang, parmi lesquels on comptoit un prince de la maison impériale Ottomane, vingt autres généraux, vingt mille soldats, partagèrent ce sort fatal et glorieux. Les Persans firent, en outre, un grand nombre de prisonniers, enlevèrent tout le bagage et toute l'artillerie ennemie, avec les caisses militaires, remplies de trésors et de numéraire.

Cette victoire fut décisive. Abdalah-Bacha (auquel le commandement se trouva dévolu par la mort du Séraskier), ne put d'abord réunir que huit mille hommes en corps pour faire sa retraite sur Cars, ancienne ville romaine, située dans l'Arménie supérieure.

On ne sauroit décrire la consternation qui s'empara de Constantinople à la première nouvelle de cette funeste journée. Elle avoit en effet détruit la puissance militaire des Turcs; et si les Russes, dans la guerre suivante, en obtinrent si bon marché, c'est à Nadir qu'ils en eurent la principale obligation. Dans la guerre de la minorité de Louis XIV, c'est ainsi que les vieilles bandes castillanes, détruites à Rocroi, ôtèrent par leur désastre, à la nation espagnole, cette supériorité d'armes, qu'elle avoit maintenue dans toute l'Europe pendant la durée d'un siècle et demi.

Après la bataille, Nadir avoit immédiatement investi Erivan : c'étoit la seule place qui restât aux Turcs dans toute la Perse, et sa prise confondit entièrement les vues ambitieuses qu'ils avoient formées sur les troubles de cet empire.

Nadir dépêcha plusieurs courriers à Saint-Pétersbourg pour faire part à l'impératrice de tous ses succès. La Russie menaçoit déjà la frontière septentrionale de la Turquie européenne. Le divan, craignant d'avoir à la fois et chrétiens et Persans à combattre, se hâta d'offrir la paix à Kouli-Khan, pour venger sur de nouveaux ennemis les affronts que ses armées venoient d'essuyer. On proposoit de tout restituer à la Perse, comme si on eût encore gardé quelque chose. Voilà, comme dans l'Orient, l'opinion des peuple, soumis à une autorité despotique, est le plus souvent égarée par la jactance des gouvernements.

Si l'on prend la peine de réfléchir à quel état d'abaissement et de nullité la Perse se voyoit réduite six ans auparavant, lorsque Nadir commença à prendre la direction de ses affaires avec le commandement de ses armées, comment se défendre d'un sentiment involontaire d'admiration pour l'influence d'un homme seul sur la destinée de tout un peuple? Malheureux chez

lui, méprisé au-dehors, tout à coup le Persan se relève, comme de la couche mortuaire, pour imposer ses lois aux puissances voisines les plus formidables : et c'est Nadir qui opère cette grande métamorphose, comme par enchantement! Est-il dès-lors surprenant que ses compatriotes, dans le premier élan de leur reconnoissance et de leur enthousiasme, eussent donné pour lui, selon les expressions de l'historien persan, et leurs vies et leurs propriétés; et que, ne pouvant lui rien offrir au-dessus du diadême, ils l'aient universellement voté à sa race, au détriment des anciens droits de la maison d'Ismaël ou des Sophis?

Mais n'anticipons point ici sur l'ordre des événements, et reprenons la suite de ceux qui se rapportent à la Turquie. La bataille d'Erivan amena un changement de ministres à Constantinople, ainsi qu'un changement de mesures. Le grand-visir Ismaïl-Bacha, quoique proche parent du Grand-Seigneur, fut exilé à Candie, pour avoir conseillé la guerre avec la Perse. Mahomet-Bacha lui succéda, et fut aussi nommé au commandement en chef de l'armée qui se réunissoit contre la Russie. Ce ministre sortit en conséquence de Constantinople, avec toute la pompe d'un conquérant, et se faisant précéder de l'étendard

de Mahomet ; mais sa marche fut si lente, que les Russes étoient déjà maîtres d'Asoph avant son arrivée à ses quartiers.

Les ministres des diverses puissances européennes avoient inutilement offert leur intervention pour concilier les deux cabinets belligérants. Nadir avoit plus d'influence que toute la chrétienté. Il promettoit son secours à la Russie, et laissoit entrevoir à la Porte-Ottomane sa défection prochaine des intérêts de ce nouvel allié. De cette manière ambiguë, il brouilloit les deux seuls empires qu'il pût avoir à redouter dans la poursuite de ses projets, et donnoit un exemple de plus de cette politique profonde par laquelle il gouvernoit toute sa conduite.

Les négociations pour la paix furent conduites, de la part de la Perse, sous la direction de Nadir lui-même, dont les ministres ne furent jamais que ses secrétaires, et de la part de la Turquie, sous les auspices d'Achmed-Bacha, gouverneur de Bagdad. Nadir disoit de ce général qu'il étoit plus grand que lui-même, ou que le Grand-Seigneur ; car il avoit toujours su éviter d'obéir à l'un ou à l'autre. Cependant, pour entraver les négociations, et les traîner en longueur, il demandoit Bagdad, et que la Turquie payât à la Perse tous les frais de la guerre. Son

objet étoit d'amuser les Russes, en les leurrant de l'idée qu'il n'en viendroit jamais à un traité définitif avec la Porte. Il continua même ses assurances à cet égard, lorsque la paix fut signée un peu plus tard.

Avant cette terminaison authentique des hostilités, un autre événement, non moins intéressant, vint consolider la puissance de Nadir. Le jeune prince qu'il avoit eu le crédit de faire élire roi sur la ruine de son père, mourut, soit de maladie, soit par violence, comme la malignité se plut à en répandre le bruit.

Le 10 de mars (nous avons eu lieu déjà de l'observer plus d'une fois) est le premier jour de l'année dans le calendrier persan. A pareil jour, les khans, princes, tributaires, vassaux, ou grands officiers de la couronne, se réunissent annuellement pour rendre compte de leur administration au monarque. Nadir saisit le prétexte de cette convocation accoutumée, pour exposer à l'assemblée les succès qu'il avoit obtenus par la double voie de la politique et des armes; succès en vertu desquels tout l'empire étoit purgé de la présence odieuse des étrangers. Le champ de la délibération étoit dans la plaine de Mogan, près des bords de l'Aras (l'ancien Araxe), où il avoit rassemblé la plus grande par-

tie de ses forces, consistant en près de cent mille hommes. Là, il expliqua, aux seigneurs et nobles qui composoient son auditoire, par quels moyens merveilleux il avoit plu à Dieu de bénir ses armes, et de le rendre l'instrument de la gloire de la Perse, ternie et presque éteinte sous les derniers sophis. « J'ai brisé le joug des Afghans, » dit-il; j'ai vaincu les Turcs, auxquels je dicte » en ce moment des conditions de paix, qu'ils » n'ont pas l'option de refuser. Je suis également » en traité avec les Russes, qui ont consenti à » évacuer nos provinces de la mer Caspienne. » Il ne manque plus rien enfin à notre régéné- » ration nationale que la conquête du Candahar. » Mais comme il est indispensable au lustre » nouveau que j'ai su donner à nos armées, » qu'elles continuent d'être commandées par » un homme capable et brave, et que, sans cela, » l'état retomberoit dans l'avilissement, dont » j'ai eu tant de peine à le tirer, je demande qu'on » m'élise un successeur dans l'emploi de géné- » ralissime, et que le choix de ce successeur ait » l'approbation de mes soldats. Pour moi, je ne » désire plus que finir mes jours en repos. Je » crois avoir suffisamment payé ma dette à mon » pays. Un autre choix, non moins important, » appelle l'attention de l'auguste assemblée.

» L'enfant que nous nous étions donné pour roi,
» quoiqu'en si bas âge, est descendu au tom-
» beau par un décret incompréhensible de la
» Providence; décret qui cependant doit être
» regardé comme un signe de la sollicitude du
» Dieu qui protége cet empire. Il s'agit donc
» non-seulement de nous choisir un général,
» mais encore de nous élire un souverain. Chois-
» sissez; rappelez Thamas-Shah, si ce prince
» vous a paru assez sage et assez heureux pour
» bien gouverner pendant le temps que les rênes
» de l'état lui ont été abandonnées; ou si sa foi-
» blesse vous a été prouvée, transportez ses
» droits à un autre plus digne de les exercer.
» L'affaire est de la plus haute importance; elle
» demande une mûre délibération : je vous
» donne trois jours entiers pour en considérer
» à loisir. »

Après ce discours, Kouli-Khan se retira dans sa tente, et laissa les représentants des provinces à leurs propres suggestions. Il n'y avoit pas un d'entre eux qui n'eût, sans doute, percé le voile d'affectation sous lequel cet homme hardi avoit entrepris de cacher le vœu dominant de son cœur. Tant d'audace leur inspiroit un secret sentiment d'indignation; tant de bonheur cependant, tant de talents, et cette audace même,

qui ne provenoit que d'une juste confiance de ce qu'il valoit, les déterminèrent à lui proposer le trône vacant. L'amour excessif du soldat pour la personne de son général entra aussi dans les raisons déterminantes de cette extraordinaire élection.

Les trois jours de délai étant enfin expirés, les députés de toutes les parties de la Perse entrèrent dans la tente du général, et lui dirent que, toutes choses bien considérées, c'étoit leur opinion unanime « que nul n'avoit autant droit » à l'empire que celui qui en avoit été le libéra- » teur; qu'ils le supplioient donc, en consé- » quence, d'accepter le diadème; qu'ils lui de- » voient leurs vies et leurs fortunes, et que rien » n'étoit plus juste qu'elles lui fussent entière- » ment consacrées. »

Nadir répondit avec une hésitation affectée : « Il est vrai que depuis que j'ai mené mes con- » citoyens au combat, la faveur du ciel a été » manifeste en faveur de nos armes. Vous-mê- » mes avez pu voir les prodiges qu'elles ont opé- » rés. Cependant mon dessein n'étoit pas de vous » rassembler ici pour mettre votre reconnois- » sance à l'épreuve; mais puisqu'il a plu à Dieu » de vous inspirer la pensée de m'offrir le dia- » dème, j'acquiesce à ce que vous me propo-

» sez, aux conditions suivantes : Premièrement, » que la souveraineté soit héréditaire dans ma » famille. Secondement, que vous juriez de n'ac- » corder aucun asile dans vos maisons à quelque » membre que ce soit de l'ancienne dynastie ; ce » qui ne pourroit tendre qu'à causer des guerres » civiles et des rébellions. Enfin, troisièmement » et dernièrement, que vous vous absteniez à » l'avenir de maudire Omar, Osman et Abube- » ker ; imprécation que vous joignez à vos priè- » res, et qui est contraire à la charité que Dieu » exige de nous ; et comme l'anniversaire de la » mort d'Hussein n'est, la plupart du temps, » qu'une occasion de répandre le sang, que cette » commémoration soit abolie. Les différences » qui existent entre les Sunnis et les Schias ne » sont que des disputes frivoles que je recom- » manderai à une assemblée de prêtres de faire » cesser, afin que les deux sectes vivent désor- » mais sans haine et dans une heureuse réunion » de principes. A présent, c'est à vous de prou- » ver au monde que vous avez fait un bon choix » en me soutenant dans tous mes actes, et en » portant l'illustre nation à laquelle vous m'avez » appelé à commander, à un degré de puissance » et de gloire au-dessus de celui que lui ont fait » connoître ses plus grands rois. »

En disséquant le discours de Nadir, et écartant toute idée de personnalité de sa part, on ne pourra s'empêcher d'en remarquer la sagesse. L'hérédité du trône est la première sauve-garde des états monarchiques contre le fléau des révolutions. La souveraineté se perpétuant alors par les mêmes moyens que l'espèce humaine, continue d'un cours insensible, sans qu'il faille remonter un aussi grand ressort. L'extinction du droit de la race précédente est une condition nécessaire, quelque contradictoire qu'elle puisse paroître. Enfin, l'idée de réunir les deux sectes du mahométisme semble indiquer que Nadir-Shah, car c'est ainsi que nous l'appellerons désormais, encore fier de ses succès contre les Turcs, entrevoyoit dans l'avenir la probabilité de réunir le double sceptre de la Perse et de la Turquie, ce qui n'eût été que l'empire d'Alexandre.

Les khans et principaux seigneurs des provinces donnèrent leur assentiment indéfini aux deux premières propositions de Nadir. Quant à la troisième et dernière, qui prescrivoit contre la commémoration de la mort de Hussein, ils ne se prononcèrent pas ouvertement, et désirèrent que le grand-prêtre des Schias fût entendu lui-même par le nouveau souverain. Le mullah-bachi parla en ces termes : « Il n'appartient point

» aux princes de la terre de fixer de quelle ma-
» nière le souverain du ciel veut être adoré par
» ses créatures. Nous avons notre loi, qui nous
» a été transmise héréditairement par nos pères,
» auxquels elle avoit été donnée par le prophète.
» Il ne nous appartient pas de l'altérer, et l'ex-
» périence nous apprend que toutes les inno-
» vations religieuses sont suivies de funestes
» conséquences. Qu'Ali continue donc d'être le
» guide de notre foi et le flambeau de notre culte.
» L'incomparable prince qui m'entend ne souil-
» lera point son avénement au pouvoir suprême
» par un acte dérogatoire à notre loi; acte qui
» flétriroit jusqu'à ses victoires mêmes. »

En d'autres temps, un discours semblable eût pu produire la fermentation la plus vive; mais les temps de l'enthousiasme religieux étoient passés pour les Persans; et, hors ce prêtre courageux, il n'y avoit peut-être pas un seul homme, en présence de Nadir, qui eût osé lui dire sa pensée. Ce zèle fut récompensé comme il devoit l'être. Le mullah-bachi fut étranglé. Sa mort est une action exécrable à joindre au meurtre de l'oncle de Nadir, pour former un anneau de la chaîne de toutes les autres atrocités ultérieures de ce tyran.

Le 11 de mars 1736, le nouveau shah fut pro-

clamé par l'armée, et des multitudes de peuples vinrent lui rendre leur hommage, qu'il reçut avec une dignité froide et arrogante. Le patriarche d'Arménie, qui se trouvoit au camp, officia pour une partie de la cérémonie. Il lui ceignit le baudrier d'où pendoit son sabre ; mais pour l'aigrette royale ou le diadème, qui est la marque la plus essentielle de la royauté, Nadir l'attacha lui-même à sa tempe droite, comme s'il eût voulu montrer par-là qu'il ne tenoit que de lui seul son élévation à la puissance.

Nadir ayant atteint le but qu'il s'étoit proposé, ne tarda pas à montrer qu'il prétendoit jouir d'une autorité absolue dans toutes les matières d'organisation civile et d'administration financière ; mais il consacra quelques jours à des réjouissances publiques. Les grands et les députés des provinces qui avoient assisté à son couronnement furent splendidement traités aux frais de l'état. Des jeux eurent lieu pour la multitude et pour les soldats séparément. Une coupe d'or étoit fixée au haut d'un mât, et celui qui l'atteignoit avec une flèche, recevoit une cotte d'armes d'honneur pour récompense.

La devise que Nadir prit pour son sceau particulier fut celle-ci :

« Le brillant qui décoroit la bague de la gloire

» et de la renommée, en étant tombé, Dieu a » choisi Nadir pour l'y replacer. »

Sur ses médailles et ses pièces de monnoie, on lisoit diversement : « Nadir, roi des rois et le » héros du siècle.... Que cette inscription serve » à annoncer aux hommes le règne de Nadir, le » conquérant du monde. »

L'assemblée des grands et des députés s'étant dissoute, chacun s'en retourna dans sa province, très-satisfait en apparence. Les prêtres seuls se montroient consternés de la mort de leur chef, le mullah-bachi, et de l'insulte qui leur avoit été faite en préférant à eux un chrétien, dans la personne du patriarche d'Arménie ; mais les privilèges de cette province avoient consacré cette investiture, lorsqu'une cérémonie de ce genre avoit lieu dans ses limites ; et dans un autre temps, on n'y eût pas même fait attention. C'est une règle universelle applicable non-seulement aux faits de l'histoire, mais encore aux actes de la vie privée, que les circonstances font toute l'importance des démarches. Nadir, qui ne faisoit jamais les choses à demi, et jugeant qu'il s'étoit attiré la haine des prêtres, par ce qu'il avoit fait pour l'encourir, voyant aussi combien la religion étoit décriée, convoqua à Casbin tous les mullahs de la ville et des provinces, et leur deman-

da à quoi ils approprioient les revenus du clergé. « Au soutien des ministres du culte, répondirent- » ils, à l'entretien des mosquées et des colléges. » » Je me charge de tout cela, répliqua Nadir; et » en attendant, comme voici les instruments » dont Dieu s'est servi pour relever cet empire » en décadence (il montroit ses soldats), ce sont » là les véritables prêtres du Très-Haut. En con- » séquence, j'ordonne, dès ce jour, que tous les » revenus et toutes les terres du clergé soient » affectés à la subsistance de mes braves. » Ce mot rappelle celui de Frédéric, appelant chambellans un cercle de ses généraux, car c'étoit eux, ajoutoit-il, qui lui avoient ouvert les portes de la Silésie.

On peut aisément se figurer que les prêtres ne se virent pas enlever leurs revenus et leurs biens sans fulminer contre Nadir; mais l'armée, composée presqu'en entier de Tartares, traita leurs plaintes avec dérision. Pour le peuple, il étoit devenu si indifférent sur ces matières, le malheur avoit tellement brisé son courage et ébranlé sa foi, qu'il lui importoit peu, désormais, quel culte deviendroit la religion de l'Etat, ou quelle autorité le régiroit. C'est le propre des grandes révolutions, de rendre la masse des hommes insensible à tous les changements qui

leur succèdent. Lorsque la parole est devenue un crime, lorsque le geste est interprété comme la parole, chacun s'isole dans sa maison, et craint presque de confier aux murs ses sentiments et ses pensées.

Nadir publia donc sans difficulté le décret suivant, qui renversoit jusqu'aux fondements les dogmes de la secte d'Ali.

« A tous ceux remplissant des emplois émi-
» nents dans l'Etat, le grand Sedr, ou chef de l'ins-
» truction publique, et administrateur des terres
» et des revenus du clergé impérial; à tous les
» savants d'Ispahan, et tous ceux qui tiennent
» des places par notre élection royale, salut:
» Nous leur faisons savoir que, pendant que nos
» enseignes étoient déployées dans les plaines
» de Mogan, nous avons arrêté que, selon l'an-
» cien usage qui nous a été transmis par nos
» prédécesseurs en religion, *Hanifa* et *Jafer*,
» deux illustres Turcs, commentateurs de la loi
» de Mahomet, nous ordonnons que désormais
» les noms des quatre amis *Abubeker*, *Omar*,
» *Osman* et *Ali* ne soient plus prononcés publi-
» quement qu'avec le respect qui leur est dû.

» Mais comme dans un grand nombre de
» lieux de la dépendance de cet empire, le peu-
» ple, lorsqu'il est appelé aux prières, et qu'il se

» lève pour invoquer Dieu, mentionne commu-
» nément ces mots : *Ali, l'ami de Dieu*, selon
» la pratique habituelle des Schias, et contre l'es-
» prit de la foi orthodoxe de Mahomet ; nous
» proscrivons à l'avenir cet usage, comme dia-
» métralement opposé aux principes que nous
» professons avec les vrais croyants. Outre qu'il
» est manifeste à tout le monde que le prince des
» fidèles, le lion de Dieu, le victorieux Ali n'a
» pas besoin, pour garder sa place auprès du
» trône du Tout-Puissant, de l'articulation de
» quelques mots vides de sens, quand c'est le
» vulgaire qui les prononce, et que l'omission de
» ces mots ne peut porter atteinte à son crédit
» dans le ciel, tandis qu'en les laissant subsister
» dans la formule actuelle, il est inévitable que
» les deux sectes qui reconnoissent également le
» prophète, sont provoquées à des animosités
» coupables, au grand scandale du prince des
» fidèles Ali lui-même. En conséquence, nous
» avons jugé à propos de publier ce décret, pour
» que tous les Musulmans, de quelque rang qu'ils
» soient, crieurs à la prière et autres, s'abstien-
» nent, à l'avenir, d'une coutume réprouvée par
» la loi de Mahomet. Il est aussi d'usage, dans
» l'antienne qui précède le service divin, d'in-
» sérer dans le vœu qu'on fait pour la prospérité

» du souverain, que sa vie dure à jamais. Un tel » vœu étant impie et insensé, vu qu'un homme » ne doit pas espérer de vivre toujours, et de » s'égaler à Dieu, nous exigeons que tous les » khans et officiers généraux de ces royaumes » suppriment un pareil vœu, et lui substituent » quelque chose de plus conforme au bon sens » et à la raison. Que désormais chacun se con- » forme donc à la lettre du présent décret, sous » peine d'encourir l'animadversion du roi des » rois.

» Donné dans le mois de Sefer 1149 (juin 1736).

L'objet le plus vraisemblable de Nadir, en rendant ce décret, étoit plutôt le désir de perpétuer le diadème dans sa famille, connue pour être de la race des Sunnis, que l'idée d'inspirer une tolérance réciproque aux deux sectes. Les Persans en étoient à ce point, qu'ils se soucioient assez peu d'Ali ou des trois Imaums réprouvés par les Schias; mais, comme dans l'ordre des successions royales, le moindre prétexte suffit, en général, pour autoriser des résistances, Nadir voulut obvier d'avance à la possibilité de la chose.

Rendu à Casbin, il n'hésita pas, toutefois, à prendre le serment d'usage. Comme dans les pays

despotiques, ce serment peut être pris pour la loi fondamentale de l'état, voilà quelle étoit la formule de celui qui étoit exigé des monarques persans : « Je jure de gouverner les peuples con-» fiés à mes soins, selon la loi de Dieu, telle » qu'elle a été révélée par son prophète Maho-» met. Je jure aussi de protéger et de défendre » les Persans contre leurs ennemis, quels qu'ils » soient. » On voit qu'il n'y a point là de distinction de sectes établie ; mais la race des sophis descendant d'Ali, ou prétendant en descendre, avoit oublié, sans doute, d'insérer cette condition dans la loi de l'hérédité impériale. Elle se confioit dans la croyance des peuples ; et il n'étoit pas présumable, en effet, que les deux tiers des sujets de l'empire, étant de la persuasion des Schias, on les vît jamais se soumettre à un monarque de la secte des Sunnis.

Dès que Nadir eut terminé les arrangements qui se rapportoient à son avènement au trône, il expédia à la fois deux ambassadeurs, l'un à Pétersbourg, l'autre à Constantinople. Les instructions de ces ambassadeurs étoient aussi contradictoires qu'elles pussent l'être. L'un étoit chargé de dire à la Russie que Nadir ne s'étoit résolu à prendre le diadème, que pour poursuivre, d'une manière plus décisive, la guerre contre la Porte-

Ottomane ; l'autre devoit exprimer à cette dernière le désir d'un rapprochement d'autant plus sincère et plus durable, que les dissensions religieuses étoient désormais abolies entre les deux peuples, et que les épithètes de Schias et de Sunnis avoient disparu dans la dénomination commune de Musulmans.

Russes et Ottomans furent également les dupes de cette artificieuse conduite. Pétersbourg ne respira que guerre, et Constantinople signa la paix avec la Perse. Les conditions du traité portoient : 1.° Que les Persans, à l'avenir, pourroient faire librement le pèlerinage de la Mecque, et que leurs caravanes ne séroient assujéties à aucune jurisdiction turque. 2.° Que le shah, par pure grandeur d'âme, et sans y être convié, aboliroit toutes distinctions de Sunnis et de Schias, dans ses vastes états, pour ne reconnoître que la loi de Mahomet. 3.° Que le shah reconnoîtroit le Grand-Seigneur comme successeur véritable de Mahomet ; et que le padisha, de son côté, reconnoîtroit Nadir en qualité de souverain légitime de la Perse.

Les provinces anciennement conquises sur la Perse, et perdues par la Turquie pendant le cours de la présente guerre, furent solennellement garanties, comme faisant partie intégrante

et inaliénable de la monarchie persane. Bagdad fut confirmée à la Turquie. Nadir avoit d'autres vues que l'acquisition d'une simple ville, et la guerre entre la Russie et la Porte-Ottomane favorisoit admirablement ces vues. Il s'en applaudit donc, comme du chef-d'œuvre de sa politique, et annonça qu'il alloit marcher à la conquête du Candahar.

CHAPITRE X.

NADIR s'avance vers le Candahar, subjugue les Afghans, pénètre dans l'Inde, gagne une bataille sur les forces du Mogol; prend Delhi, massacre cette capitale de l'Indostan, et revient en Perse chargé de dépouilles. — Évaluation de ces dépouilles.

NADIR, en suscitant la guerre entre la Porte-Ottomane et la Russie, avoit aplani toutes les difficultés qu'il pouvoit craindre de rencontrer dans l'exécution de ses projets ultérieurs. Il avoit en même temps vengé la Perse de ces deux puissances qui, sous le rôle, tantôt d'ennemies déclarées, tantôt d'alliées insidieuses, n'avoient cessé d'avoir un même objet, celui de fomenter ses troubles pour en profiter. Tranquillisé désormais du côté de l'occident, il quitta l'Arménie, et revint à Ispahan.

Il n'aimoit point cette ancienne ville, capitale de l'empire presque de temps immémorial, puisqu'elle l'étoit déjà sous les Arsacides, et que des antiquaires, sans trop de fondement peut-être, mais du moins avec quelque couleur de proba-

bilité, croyent y retrouver l'*Hécatompolis* des rois de Syrie, successeurs d'Alexandre. Nadir ne s'y montroit que pour satisfaire à un devoir d'étiquette, en sa qualité nouvelle de souverain. Cependant, il fit son entrée d'inauguration avec beaucoup de pompe, et parut un moment rechercher cette popularité trompeuse, qui n'est le plus souvent que l'effet du bonheur ou de la mode, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de moins durable et de plus futile au monde. Il faut croire qu'il apprécioit trop les hommes, pour être intérieurement très-touché des vaines acclamations d'une multitude ignorante et perverse. Mais il régnoit, et il falloit payer ce tribut à la souveraine puissance. Le soin d'en remplir exactement les formes, entre pour beaucoup plus que l'on ne pense communément dans les devoirs du rang suprême. L'état d'Ispahan imposoit à Nadir bien d'autres devoirs que ceux de se montrer en public, et il ne s'en acquitta pas avec moins de ponctualité.

L'insatiable avarice des eunuques, ministres, conseillers, ou plutôt gouverneurs de Shah-Hussein, avoit laissé tomber en ruines la plupart des monuments nationaux et des édifices publics; Nadir en ordonna la réparation. Les maisons particulières, devenues en partie la proie

du premier occupant, depuis la fatale irruption des Afghans, furent restituées à leurs propriétaires légitimes, sous la condition de se conformer à un plan général de reconstruction. Les terres voisines, qui avoient été abandonnées, furent données en culture. On distribua des grains aux pauvres nécessiteux, et de l'argent pour se procurer leurs instruments industriels, aux ouvriers que le malheur des temps avoit détournés de leurs occupations accoutumées. Tout rentra enfin dans l'ordre habituel, interverti par l'incurie d'un règne foible, les désordres de la guerre et les secousses des révolutions. Une seule condition nécessaire manqua à tous ces bienfaits éclatants, l'encouragement éclairé du commerce. La suite prouva, pour la Perse, que, sans cette âme universelle des états, leur prospérité apparente n'est qu'une ombre.

Les guerres heureuses de Nadir n'avoient pas laissé de coûter beaucoup d'hommes; il falloit réparer les vides causés dans les rangs par des pertes innombrables. Nadir n'y vit d'autre moyen que d'enrôler toute la jeunesse progressivement, sans se souvenir que par-là il privoit la terre de ses cultivateurs, et les arts mécaniques, des seuls bras capables de les exercer. Ainsi, la révolution et la guerre, qui avoient

conjointement dévoré les pères, alloient encore dans leurs suites absorber les enfants.

Il y a quelque chose de si séduisant dans la perspective des conquêtes; l'habit militaire a tant d'attraits pour une jeunesse vaine et éprise d'elle-même, qu'il n'est rien moins que surprenant que le chef d'un gouvernement fondé par les armes, trouve des multitudes toujours dévouées à ses commandements, et prêtes à aller partager ses périls et sa gloire. Nadir avoit fait d'ailleurs de si grandes choses, qu'on pouvoit justement s'enorgueillir de servir sous lui; et puis, il est de ces idées de félicité imaginaire, que les nations attachent à l'extension de leur territoire, sans pouvoir s'en rendre raison, il est vrai, mais avec non moins de ténacité.

Nadir avoit des projets qui, non-seulement exigeoient que son armée fût complétée, mais encore considérablement augmentée. Des taxes nouvelles n'étoient pas moins nécessaires pour l'entretien de cet accroissement de soldats. Il envoya, dans toutes les provinces, des collecteurs extraordinaires, pour réunir, outre tout l'argent disponible que l'empire entier pouvoit fournir, toutes les provisions, tous les chevaux, toutes les armes. La réduction du Candahar étoit l'objet ostensible de ces préparatifs; mais

il étoit aisé de supposer qu'on les destinoit à quelque opération d'une importance bien plus grande. La Perse, disoit-il cependant, n'est que délivrée, et non pas vengée des Afghans. Ainsi Nadir pallioit, par ses déclarations publiques, le dessein qu'il avoit d'envahir l'Inde.

Hussein-Khan, frère de Mir-Maghmud, s'étoit attribué, comme nous l'avons vu, malgré Ashreff, la souveraineté du Candahar. Nadir-Shah, à son avénement à l'empire, le fit sommer de comparoître, et mit beaucoup d'ostentation dans cette démarche. Hussein-Khan refusa d'obéir, comme on pouvoit s'y attendre. Il se mit, au contraire, en état de défense, et fournit par-là, à Nadir, un prétexte plausible pour s'avancer, avec une immense armée, jusqu'à la frontière orientale de la Perse.

Avant de décrire cette fameuse expédition de Nadir-Shah dans les Indes, il ne sera pas sans doute inutile de donner à nos lecteurs une idée succincte des distances, et de toutes les autres difficultés que ce célèbre conquérant eut à vaincre dans son entreprise.

D'Ispahan à Candahar, il y a déjà trente-cinq journées de marche, selon la manière de compter du pays, et chaque journée de marche équivaut, pour nous, à sept lieues communes de

France. Outre cet éloignement considérable, les déserts du Ségestan, impraticables pour une grande armée, barrent en quelque sorte la province du Candahar. Il faut donc tourner le désert, ce qui ne peut se faire qu'en allongeant sa marche par le nord, et en allant chercher le Herat et la frontière de Tartarie.

Vers la fin de l'année 1736, Nadir partit avec quatre-vingt mille hommes, la plupart cavalerie. Il ne tarda pas à être joint par Thamas-Khan, un de ses lieutenants, qui lui amenoit trente mille hommes. Il n'y avoit, comme nous venons de l'observer, aucune possibilité d'imiter Mir-Maghmud, en se portant directement, par le Kherman et le Ségestan, sur le Candahar. Nadir choisit donc le Khorasan pour point de réunion de ses forces. De là, longeant la chaîne des montagnes du royaume de Balk, il se trouva, non sans difficultés, dans la plaine cultivée située au revers de ces montagnes, du côté du Candahar.

Nous nous sommes déjà singulièrement étendus sur les localités de cette province. Il devient presque inutile d'observer encore que ses habitants, braves de tout temps, étoient devenus plus guerriers que jamais à l'époque que nous retraçons. Nadir, qui avoit confié la régence de

la Perse, pendant son absence, à son fils aîné Riza-Kouli-Mirza, avoit eu le soin de lui laisser, en corps séparés, tous les Afghans qui l'avoient si bien servi dans ses campagnes contre les Turcs. Par cette précaution, il évitoit les désertions, les révoltes peut-être, que la vue de leur pays et de leurs familles n'auroient pu manquer d'exciter dans les soldats de cette nation.

La première opération de note de la campagne nouvelle fut celle d'où en dépendoit toute l'issue, le siége de Candahar même. Hussein-Khan y avoit une garnison de trente mille hommes. L'avertissement qu'il avoit reçu, depuis longtemps, l'avoit mis à même de réunir, en munitions de guerre et de bouche, tout ce qu'un long siége exige communément.

Le khan cependant, avant de s'enfermer dans ses murs, osa en défendre les approches. La renommée d'un homme comme Nadir n'eut pas le pouvoir de l'intimider; et ses Afghans, si souvent vainqueurs des Persans, affectèrent de les regarder comme des guerriers efféminés, et méprisèrent leur grand nombre. Cette tentative ne fut pas heureuse; la marche de Nadir n'en fut pas même retardée. Hussein-Khan, détrompé, offrit de reconnoître la souveraineté du shah,

de lui payer l'ancien tribut exigé par les monarques persans, sous la condition qu'il se retireroit à Herat sans commettre d'hostilités ultérieures. Cette demande fut rejetée avec dédain, et le courage des assiégés appelé à soutenir les plus rudes épreuves. Des sorties désespérées, et renouvelées chaque jour, n'eurent aucun effet. Le premier août 1737, la rage s'étant emparée des Afghans, les Persans furent un moment entamés; mais la présence de Nadir survenant, rétablit le calme parmi les siens, et rejeta l'ennemi dans la place.

Nadir fit alors construire des maisons sur un plan régulier, comme il avoit fait auparavant à Bagdad, faisant assurer Hussein-Khan qu'il y demeureroit jusqu'à ce que la place fût tombée en son pouvoir. La communication avec la Perse s'entretenoit par le moyen de partis volants, qui balayoient le pays d'une foule de maraudeurs tartares, que l'appât du pillage avoit attirés à la suite de l'armée persane.

Importuné par les incursions de ces peuples, Nadir ordonna à son fils Riza-Kouli-Mirza de se porter du Khorasan dans les royaumes de Balk et de Samarcande. C'est à Balk que Tamerlan avoit été déclaré souverain en 1370. C'est de cette ville que ce fameux Tartare partit pour

subjuguer la Perse et l'Inde septentrionale. L'Asie-Mineure, la Syrié, l'Egypte, la Moscovie, rendirent hommage à sa puissance. Il prit Bajazet, empereur des Turcs, et l'enferma dans une cage de fer, comme une bête féroce, pour le punir, disoit-il, d'en avoir montré les dispositions lorsqu'il étoit sur le trône. Marchant sur les traces de Genghis-Khan, il vouloit aussi envahir la Chine, lorsqu'il mourut en 1405. Dans ces temps éloignés, Balk étoit la capitale de plus de la moitié de l'Asie; Samarcande étoit aussi une ville considérable. Ces deux cités étoient bien déchues, lorsque Riza-Kouli-Mirza traversa leur territoire. Il n'y trouva presque aucune résistance, les soumit, et s'en retourna à Mesched, avec l'acte de leur sujétion à la Perse.

Hussein-Khan avoit beaucoup compté sur les diversions que les Usbecks pourroient opérer en sa faveur. Il apprit leur défaite, et n'en fut point découragé. Cependant Nadir, que les longueurs du siége commençoient à fatiguer, fit offrir au khan la plus honorable des capitulations. Il lui confirmoit le commandement de la place qu'il avoit su si bien défendre, et prenoit à son service la brave garnison, qui avoit si bien secondé le courage de son gouverneur.

Ces conditions furent acceptées, et Nadir entra dans Candahar.

C'est dans cette ville qu'on prétend qu'il reçut les premières lettres de plusieurs Indiens de considération, qui l'invitoient à entrer dans les états du Mogol, laissés sans défense par l'indolence d'une cour à peu près composée comme l'avoit été celle de Shah-Hussein. Le gouverneur du Decan et celui d'Oudé, Nizam-Al-Muluck et Saadit-Khan, jouissoient alors d'une grande prépondérance à la cour de Delhi; mais ils étoient mutuellement ennemis. Nadir, qui savoit si bien juger de l'utilité des hommes et de celle des circonstances, flatta les deux rivaux, leur promit également sa protection exclusive, si jamais il songeoit à exécuter le plan qu'ils lui proposoient; mais il affectoit en même temps de leur représenter ce plan comme impraticable, afin de mieux couvrir et de mieux assurer ses desseins.

Nadir étoit trop habile pour annoncer hautement son entreprise, avant d'avoir mûri les moyens de l'effectuer avec succès. Il savoit que la voix publique ne pardonne pas à l'homme extraordinaire de revenir sur ce qu'il a annoncé, et qu'elle se croit en droit d'attendre de lui prodiges après prodiges. Aussi demeura-t-il

inactif, dans Candahar, jusqu'à la moitié de l'année 1738. Il ne perdoit pas toutefois le temps qui est si précieux ; il négocioit avec les princes voisins, particulièrement avec les gouverneurs de Lahor et d'Atock. Il leur envoyoit sourdement des présents ; et les prenoit d'avance à son service.

Enfin, le mois de juin passé avec les premières récoltes, Nadir prit la route de Cabul. Son auxiliaire secret, Nizam-Al-Muluck, avoit écrit au gouverneur de ce *sircar*, ou province, de se soumettre à la fortune de Nadir ; le commandant de la forteresse avoit reçu une injonction pareille. La trahison, enfin, faisoit tous ses efforts pour faciliter le conquérant ; mais la fidélité vint s'opposer à ses progrès. La première place qui montra quelque résistance à Nadir, fut Gour-Bend, qu'il prit, et où il mit garnison. De là il marcha sur Ghuzneen ou Goznaï, l'ancienne résidence des princes Gosnavides, dont nous avons déjà parlé. Les Pattans, qui habitent ces contrées, et que l'on confond mal à propos avec les Afghans, disputèrent, du haut de leurs montagnes, le passage aux Persans, et gênèrent considérablement leur marche. La terreur de la prise de Candahar avoit fait peu d'impression sur ces peuples belliqueux ; mais elle avoit sub-

jugé les gouverneurs des places, qui dès l'apparition des avant-gardes persanes, ouvroient simultanément leurs portes. Cabul toutefois ne suivit pas ce lâche exemple. Sa situation, qui la fait regarder comme une des clefs de l'Inde, l'enhardit peut-être aussi à l'espérance d'arrêter cet heureux Nadir, devant lequel tout le reste avoit fléchi.

Cabul est une ville très-ancienne, belle et florissante. Elle est fortifiée par l'art, et encore plus par la nature. Son accès est des plus difficiles. Nazir-Khan, gouverneur de la province, s'étoit enfui à l'approche des Persans; mais Cherzick-Khan défendit la ville avec l'opiniâtreté la plus grande. Il repoussa toutes les attaques pendant un mois entier, fit les sorties les plus meurtrières, et auroit forcé peut-être Nadir à abandonner son entreprise, s'il eût été soutenu, comme il avoit le droit de s'y attendre, par le gouverneur du sircar, où sa forteresse étoit située.

Un sircar est, dans l'Inde, une subdivision provinciale d'un soubah, ou division impériale. Le sircar de Cabul étoit compris, du temps de la domination des Mogols, dans le soubah de Cachemire. C'est un pays très-productif, et l'un des plus beaux de la terre. La ville de Cabul,

qui lui donne son nom, est située par 34 degrés 50′ de latitude septentrionale, et jouit de tous les avantages de cet heureux climat. La température y est plus douce que dans la plaine même qu'elle domine, et où les chaleurs sont quelquefois excessives. Des jardins, presque toujours verts, l'environnent délicieusement.

Outre son importance positive, nous avons déjà parlé de l'importance relative de cette possession des shahs mogols ou empereurs de l'Inde. Cherzick-Khan fit tout ce qu'il pouvoit pour la conserver à Mahomed-Shah, son souverain. Dès le temps de la prise de Candahar, il avoit demandé des renforts, tant à Nazir-Khan, commandant de la province, qu'à Zacharie-Khan, gouverneur de Lahor. Ses demandes n'avoient point été écoutées; et avec la meilleure volonté du monde, et la place la mieux fortifiée, sans les troupes nécessaires pour le service des remparts, il faut qu'un gouverneur succombe.

Nadir, ayant battu la ville en brèche, trouva le moyen d'y pratiquer une entrée. Ses soldats s'y précipitèrent, et jamais assaut ne fut plus terrible. Les malheureux Indiens, depuis longtemps privés de sommeil, et sans cesse occupés aux travaux qu'exigeoit la défense de la place, furent aisément surmontés. Toute la gar-

nison, ainsi que les habitants, furent passés au fil de l'épée. Le valeureux gouverneur périt avec les autres. Nadir avoit ordonné qu'on n'épargnât personne. Il jugea qu'il falloit un exemple semblable pour assurer le succès ultérieur de son expédition; une guerre de détails ne pouvant que ruiner, ou tout au moins affoiblir considérablement son armée.

La réduction de cette ville étoit d'autant plus importante, qu'elle devenoit l'entrepôt de toutes les munitions de l'armée persane, formant un point mixte et central entre Ispahan, d'où elle étoit partie, et Delhi, où elle dirigeoit sa marche. Les anciennes expéditions de Cyrus et d'Alexandre décroissent beaucoup de leur grandeur perspective, quand on a celle-ci si proche de soi.

Lorsque la nouvelle de la prise de Cabul parvint à Delhi, Mahomet-Shah et tous ses courtisans se livrèrent aux plus vives alarmes. L'Inde étoit ouverte du côté de la Perse; mais l'éloignement de l'armée du conquérant laissoit encore le temps de réunir des forces suffisantes pour l'écraser, si le nombre pouvoit quelque chose en effet contre la discipline et la valeur, et la force matérielle contre la force dirigeante, qui n'est que le courage de l'esprit.

A l'époque de l'invasion de Nadir-Shah, les grands-mogols n'avoient plus cette puissance qu'ils avoient possédée sous les premiers successeurs de Tamerlan, sous un Akbar, ou même un Aureng-Zeb. Des vizirs adroits avoient trouvé le moyen de substituer leurs familles dans leurs différents gouvernements. Ils reconnoissoient la souveraineté nominale du grand titulaire, mais n'en déféroient pas davantage à ses volontés. Enfin, l'empire ne reconnoissoit qu'une seule tête, et chaque membre prétendoit toutefois se diriger comme un corps à part.

Le rajah de Cachemire avoit annoncé à la cour de Delhi les progrès de Nadir; il avoit depuis long-temps prédit la chute de Cabul, si l'on n'envoyoit point au secours de cette place. Voyant même la lenteur avec laquelle les ministres faisoient leurs préparatifs de résistance contre les Persans, il osa les accuser de trahison, et écrivit à Devran-Khan que sans doute plusieurs membres du cabinet étoient entrés dans les vues de l'ennemi; qu'autrement leur conduite seroit aussi inepte qu'il la supposoit criminelle; enfin, que pour lui il étoit déterminé à périr, comme Cherzick-Khan, victime de sa fidélité à son pays et à son souverain.

Devran-Khan fit valoir au conseil les commu-

nications du rajah. Il débattit éloquemment les moyens d'arrêter Nadir, et conjura l'empereur de marcher en personne à la tête de son armée, pour prévenir les jalousies que tout autre chef ne manqueroit pas d'exciter. Cet avis fut appuyé par Nizam-Al-Muluck, qui saisit l'occasion de faire à son prince les plus tendres professions d'amour pour sa personne, en lui demandant de ne point l'exposer témérairement aux hasards des combats, et de s'arrêter à Lahor, pendant que lui-même et les autres chefs s'avanceroient avec l'armée jusqu'à Cabul.

Les équipages de guerre de l'empereur étoient déjà en route, lorsqu'au grand étonnement de tout le monde, ils furent contremandés. Devran-Khan étoit l'auteur de cette suspension de départ. La haine et la suspicion qu'il entretenoit contre Nizam-Al-Muluck, en étoient la cause. Il ne pouvoit se résoudre à laisser son maître suivre aveuglément les directions d'un homme qu'il abhorroit, et qu'il regardoit comme un traître.

Nizam-Al-Muluck, frappé d'un changement de mesure si inattendu, pressa le départ de plus en plus, et Devran-Khan s'y opposa dans la même proportion. Enfin, on ne savoit que juger. La réputation de Devran-Khan le mettoit

à l'abri du soupçon, que sa conduite sembloit justifier, tandis que la conduite de son antagoniste, fondée sur l'urgence du cas, le défendoit également contre les impressions défavorables, qu'une mauvaise renommée est toujours prompte à produire. Dans ce conflit, les affaires périclitoient nécessairement.

Maître de Cabul, Nadir voulut encore déguiser ses desseins. Il rejetoit son expédition sur des vues amicales et des prétextes religieux. Il n'avoit pu souffrir, auroit-on cru à l'entendre, que le descendant de Timur se rendît le tributaire d'une nation d'idolâtres. C'est ainsi qu'il désignoit les Marattes (déjà puissants à cette époque, et autant les destructeurs de la dynastie de Timur, que les Anglais mêmes, leurs heureux rivaux.) Il écrivoit à Mahomet-Shah :

« Que votre majesté soit bien convaincue » que je ne suis entré dans ses états que par pur » zèle pour l'Islanisme. Il n'est pas en moi de » souffrir qu'un prince musulman soit taxé par » ces misérables du Decan ; et mon passage de » l'Indus n'a été exécuté que dans l'intention » de les envoyer plutôt dans les gouffres de » l'enfer qui les attendent.

» L'histoire abonde en preuves de la cons-

» tante amitié qui a subsisté entre nos rois et les
» prédécesseurs augustes de votre majesté ; et
» maintenant, je le jure par l'infaillible Ali, je
» n'ai d'autre vue que de vous exprimer ma
» sincère amitié, et de me montrer au monde
» comme le défenseur de la loi du prophète.
» Que l'univers en soit donc informé, et rende
» justice à mes intentions. »

Il est impossible sans doute de concilier ici la conduite de Nadir avec aucune des notions de probité et de bonne foi reçues parmi les hommes ; mais dès long-temps le lecteur a dû se convaincre que les lois de la morale et de la justice avoient bien peu d'influence sur les actions de ce caractère fourbe autant qu'audacieux.

Quoique nous ayons dit que Cabul est la clef de l'Inde du côté d'Iran, il y a encore une vaste étendue de pays à parcourir pour arriver de-là jusqu'à la dernière branche de l'Indus, qui est aussi regardée comme la barrière de l'Indostan. Un peuple farouche habite cet intervalle. Les Saphis, tribu de Pattans, sont remarquables par la dureté de leurs mœurs et l'opiniâtreté de leur courage. Nadir acheta leur alliance avec les sommes qu'il avoit trouvées enfouies dans la citadelle de Cabul. Il crut aussi pouvoir gagner à force d'argent l'accession de Nazir-Khan, gou-

verneur-général de la province de Cabul, et qui s'étoit enfui également à son approche ; mais, quoique ce général se fût montré timide, il fut incorruptible. Revenant de sa première frayeur, il réunit même des forces avec lesquelles il se proposa de faire tête à Nadir, qui s'avançoit vers Peishor. Déjà l'Atock, le Behat et le Lou, trois branches de l'Indus étoient franchies, et les Persans entroient dans les défilés qui défendent l'entrée de la province de Peishor. Là, Nazir-Khan, avec les princes du pays et leurs montagnards rassemblés, tint en échec l'armée du conquérant, et lui tua en détail beaucoup de soldats. Si quelque chose eût pu rebuter Nadir, c'étoit ce contre-temps. Il se plia à la circonstance, sentant combien il lui seroit difficile d'obtenir son objet de vive force. Il traita avec les chefs qui commandoient en ces lieux, leur fit des présents, leur renvoya les prisonniers qu'il avoit faits sur eux, et qu'il combla de marques de bonté. Il avoit contrefait l'étonnement auprès de ces prisonniers de ce qu'il les avoit trouvés en armes contre lui. Ce n'étoit point contre eux qu'il venoit ; il les protégeroit au contraire, et offroit à ceux qui voudroient marcher sous ses étendards une solde avantageuse, et leur part au riche pillage de la péninsule indienne. Ainsi Nazir-Khan

fut abandonné, et Nadir trouva et des auxiliaires et des guides sûrs pour le conduire jusqu'à Peishor.

Nazir-Khan défendoit les approches de cette ville avec un foible corps de sept mille hommes. Nadir, qui ne vouloit pas lui donner le temps de se reconnoître, le poursuivit avec un simple détachement, laissant le temps au gros de son armée de défiler à travers la triple chaîne de montagnes qui retardoit sa marche. Nazir-Khan éleva un retranchement devant son camp, et profita quelque temps de la faveur des lieux pour s'y défendre. Les Persans forcèrent les lignes de ces Indiens; et tout ce qui échappa au tranchant du sabre fut fait prisonnier.

Nazir-Khan se fit jour au travers des rangs ennemis, et se seroit peut-être sauvé; mais les Pattans l'amenèrent garotté pour en faire hommage au vainqueur. Celui-ci récompensa leur bonne volonté par ses largesses, et n'en combla pas moins de marques d'estime le fidèle et brave Nazir-Khan. Le courage guerrier étoit aux yeux de Nadir la première des qualités; il aimoit à retrouver en autrui ce qu'il sentoit à un degré si éminent en lui-même. Certes, ce n'étoit pas le dévouement de Nazir-Khan à son souverain, qu'il prétendoit apprécier. Toutefois il gagna ce

général par sa générosité. « Suivez-moi désor» mais, lui dit-il, et vous trouverez un maître » toujours prompt à vous secourir dans vos dif» ficultés, lorsque dans l'indolent Mogol vous » n'avez rencontré qu'un prince, à qui votre » zèle étoit peut-être suspect ». La prise de Peishor fut la suite de cette victoire. Nadir y entra en triomphe avec Nazir-Khan à sa droite. Peishor est une ville considérable, où l'armée persane fit un riche butin, qu'elle partagea équitablement avec ses nouveaux auxiliaires. Cette conduite en augmenta le nombre si prodigieusement, que Nadir, en avançant, comptoit chaque jour un plus grand nombre de soldats que la veille.

Il n'y a que deux cent deux *cosses* de Peishor à Delhi, autrement cent quarante de nos lieues. Il est vrai que sur la route se trouvent des défilés, des passages de rivières propres à arrêter la marche d'un conquérant; mais ces obstacles étoient peu de chose contre un homme comme Nadir. Il faisoit charrier ses ponts de bateaux à dos de chameau, et la fortune ne trompa pas une seule fois son courage et sa persévérance. Enfin, sur les mêmes lieux où Alexandre échoua autrefois, où ses Macédoniens rebutés déclarèrent séditieusement qu'ils ne vouloient plus le

suivre, Nadir, plus heureux, ne trouva que des succès, et des preuves toujours nouvelles du dévouement de ses soldats.

Envain la cour de Mahomet-Shah, frappée de stupeur, espéra-t-elle briser l'effort du torrent qui s'avançoit contre elle. Cinq cents pièces de canon, deux cents mille hommes, une immense réunion d'éléphants cuirassés étoient trop peu de chose. Les multitudes de Xerxès, et son appareil de guerre, devoient s'anéantir et s'éclipser auprès de la valeur supérieure d'un petit nombre de héros Athéniens : de même toutes les forces de l'Inde, resplendissantes d'or et de pierreries, devoient tomber comme une proie devant les légions de Nadir, avides de sang et couvertes de fer.

Pour comble de maux du côté des Indiens, quoique le Grand-Mogol se fût mis en campagne avec un faste dont plusieurs siècles n'avoient point offert d'exemple, le défaut d'unanimité, la discorde régnoient parmi les chefs réels. Devran-Khan et Nizam-Al-Muluck, commandoient en effet malgré la présence du prince. On se ressouvient ici de ces deux généraux de Rome qui, en présence d'Asdrubal et de cinquante mille Carthaginois, convinrent ensemble d'ajourner leurs différends et de suspendre leurs

haines jusqu'à ce que la patrie fût sauvée. La victoire du Métaure, la plus décisive peut-être de toute l'histoire romaine, fut le résultat de tant de grandeur d'âme, et Claudius Nero et Livius Salinator ne s'en détestèrent pas moins, comme l'année de leur censure le prouva scandaleusement après. Quelle différence ici ! Nizam-Al-Muluck étoit sans doute un homme vendu et un traître; mais Devran-Khan, par sa conduite, sembla prouver que, d'un côté, s'il étoit inaccessible à la corruption, de l'autre sa personnalité étoit si grande, qu'il préféroit voir l'état périr, au malheur, plus grand pour lui, de la voir sauver par son ennemi.

Nizam-Al-Muluck, bravant toute honte, ne cessoit de prêcher aux soldats l'inutilité de la résistance contre un prince aussi terrible par sa fortune que par sa valeur. Cependant cette armée pompeuse s'avançoit lentement à la rencontre d'un ennemi dont elle ne pouvoit provoquer que le mépris et la dérision. Elle s'arrêta enfin dans la plaine de Karnal, à environ cinquante lieues de Delhi sur la route de Lahor, et n'osant se fier à son grand nombre, elle se retrancha. Nizam-Al-Muluck commandoit la droite; le shah Indien en personne commandoit le centre; son fils aîné, le sultan Achmed, faisoit ses premières armes à

la tête de l'avant-garde. Devran-Khan étoit placé à la gauche, ayant sous lui cinq omras ou émirs, la première des qualités affectées aux grands seigneurs de l'Inde. On prétend que l'enceinte du camp formoit un circuit de plus de quatre lieues, dont tous les points étoient hérissés d'artillerie.

Nadir, en apprenant ces préparatifs ostentatieux, en sourioit dans son âme. Sa vigilance, qui ne s'endormoit jamais, ne fut pas plus active que de coutume. Au contraire, il sembla affecter de traiter les affaires de la guerre et du généralat comme allant d'elles seules, tandis qu'il mettoit un soin particulier à tout ce qui regardoit les détails du gouvernement et les devoirs de la souveraineté. Aucun de ses prédécesseurs, sans en excepter même Abas-le-Grand, n'avoit rendu la justice avec une exactitude aussi rigoureuse. Ah! s'il avoit toujours demeuré dans les mêmes principes, malgré quelques-uns de ces crimes qu'on est convenu d'appeler des coups d'état, nous oserions encore présenter à la postérité ce Thamas-Kouli-Khan, si méconnu parmi nous, comme le plus grand roi que l'Orient eût vu paroître depuis Cyrus!

Telles étoient les habitudes laborieuses auxquelles il s'astreignoit. Jusqu'à midi, ses ar-

rizbeggi, ou receveurs de pétitions, travailloient avec lui. Il prenoit ensuite un léger repas, et l'athemat-doulet ne le quittoit plus alors de toute la soirée. Chaque jour ses *chiaoux*, ou crieurs, proclamoient à haute voix ses décrets, qui étoient envoyés en Perse immédiatement après, pour y tenir lieu de décisions légales. Nous verrons plus tard le peu de cas qui en fut fait par Riza-Kouli-Mirza. Occupons-nous de retracer à-présent l'itinéraire de Nadir.

Après avoir mis garnison dans Peishor, il s'avança vers la bouche principale de l'Indus, qu'il passa à cinq lieues environ de la ville d'Atock, dans le mois de janvier 1739. C'est là que les Indiens auroient dû se rendre, et où ils auroient pu frustrer peut-être les projets du conquérant; mais ce dernier ne trouva point de résistance. Il avoit dépêché Mahomet-Beg avec un corps de Tartares, et les bateaux portatifs dont nous avons parlé, pour préparer les voies à son armée. La manière dont Nadir formoit ses ponts de bateaux est assez extraordinaire et assez ingénieuse pour mériter une mention particulière. Il assujétissoit ses bateaux entre eux par quatre longues chaînes de fer qu'il faisoit attacher fortement à chaque rive. Sous les bateaux, on plaçoit plusieurs outres remplies de vent, qui, flot-

tant à la surface de l'eau, les aidoient à supporter les charges les plus considérables.

L'Indus des anciens, plus généralement connu aujourd'hui sous le nom de Sind, est une des plus grandes rivières de l'Asie, et, dans l'Inde, ne le cède qu'au Gange seul. Dans le lieu où Nadir le passa, il sépare la province de Lahor de celle de Peishor, et s'appelle l'Atock, du nom d'un fort construit sur sa rive orientale. Il est sujet, comme le Nil, à des inondations périodiques, qui proviennent des fontes de neiges annuelles qui ont lieu dans les montagnes où il prend sa source. La longueur de son cours, du nord au sud, presque perpendiculairement, est de près de trois cent cinquante lieues. Chacune de ses branches prend un nom différent, et il en a été ainsi de tout temps. Le *Choub* s'appeloit l'Hyphase, le *Chantrou* s'appeloit l'Hydaspe, le *Ravi* s'appeloit l'Acésine, le *Viah* s'appeloit l'Hydraoste, formant ainsi, avec l'Atock, cinq branches principales, dont les contours ont fait nommer la province de Lahor le *Pengab*, ou la province des cinq eaux. On croira facilement que cette province doit être une des plus fertiles de l'Indostan.

Zacharie-Khan, gouverneur de l'Atock, ne fit qu'une foible démonstration de défendre le

passage de la rivière. Il avoit reçu ses instructions de Nizam-Al-Muluck, et s'y conformoit. Ces instructions portoient sans doute de sauver les apparences. En conséquence, Yeminabad, la première ville qui se trouvoit sur la route de Nadir, fut défendue. Kullinder-Khan, son gouverneur, y trouva la mort, et ce qu'il y eut de singulier, c'est que Nazir-Khan, entré pour lors au service de l'empereur Persan, commanda l'attaque contre les troupes de son pays. Zacharie-Khan, feignant d'être intimidé par le sort de Kullinder-Khan, s'enferma avec mille hommes dans la capitale de sa province, où il se rendit après trois jours de siége, à la condition que la ville ne seroit point mise à contribution. C'est là le pays dont Porus étoit roi, quand Alexandre fit son expédition de l'Inde. Chaque province de cette immense contrée dépendoit alors d'un souverain particulier, comme le prouve l'histoire du Cachemire, où il est fait mention d'une dynastie qui régna cinq cents ans, indépendante de tous les princes circonvoisins. Le premier théâtre des exploits d'Alexandre est dans la partie citérieure de l'Indus; le Guræus de Quinte-Curce est le premier bras de ce fleuve qu'il passa : on l'appelle aujourd'hui le *Nitab*. La partie située à l'Orient du fleuve, en

cet endroit, s'appeloit alors la Taxile. Nous apprenons, dans les anciens auteurs, qu'Alexandre traita Mophis, roi du pays, avec beaucoup de douceur; il lui donna le nom de son pays même, voulant signifier par-là que nul n'auroit le pouvoir de l'en déposséder, quand Alexandre lui en garantissoit la souveraineté.

Porus, souverain du Lahor, fut plutôt vaincu par l'habileté du héros Macédonien, que surmonté par sa valeur. Il osa le défier avec ses chariots de guerre et ses éléphants. Alexandre, admirant son courage, le traita en roi comme il désiroit l'être. De prisonnier de guerre, il redevint monarque. Il ne faut pas ici affoiblir le mérite de la clémence du vainqueur de la Perse, en prétendant qu'il ne pouvoit pas garder les états de Porus, et qu'il faisoit aussi bien à ce titre de les lui restituer. Cette remarque a été faite, mais elle est d'un petit esprit.

Alexandre borna ses conquêtes à l'Indus, qu'il fit descendre à Néarque avec des bateaux pontés comme des galères. Le flux et le reflux épouvanta ses pilotes Grecs accoutumés à la Méditerranée; ils entrèrent dans le golfe Persique, et de-là remontèrent le Tigre et l'Euphrate jusqu'à Babylone. La longueur de leur trajet fit croire d'abord qu'ils étoient perdus, et leur re-

tour inespéré devint un sujet de triomphe pour le monarque, qui avoit plané leur navigation dans des parages alors inconnus.

Pour revenir à Nadir-Shah, il resta huit jours à Lahor. C'est une ville grande et peuplée : elle est située par trente-un degrés cinquante minutes de latitude septentrionale. La citadelle et le palais sont construits en brique, et cette ville, ayant été, sous les premiers descendants de Timur, le siége du gouvernement de l'Inde, a été embellie d'un grand nombre d'édifices et de jardins, que son heureux climat devoit rendre également fertiles et agréables. Nadir fit camper une partie de son armée dans celui de Shalimar. Enfin, traversant Sirhind et Tanisier avec quarante mille hommes, et ayant franchi les montagnes qui couronnent l'extrémité de la plaine de Karnal, il s'arrêta au petit village de *Tillovri*, le 12 de février, à deux lieues et demie à peu près de distance de l'armée indienne. Il y avoit vingt-cinq mois qu'il étoit parti, et, dans cet espace de temps, il avoit parcouru environ six cent vingt lieues.

Enfin, Nadir touchoit à son but, et alloit recevoir le prix qu'il s'étoit proposé de ses travaux. Dès le 14 de février, son avant-garde, composée de Kourdes, avoit eu une escarmouche avec

le piquet de cavalerie qui fermoit les quartiers de Devran-Khan. Saadit-Khan, dont nous avons déjà parlé, et qui avoit eu des communications criminelles avec les Persans, venoit, dans ce moment, joindre l'armée indienne, à laquelle il amenoit un renfort de vingt mille hommes. Soit par remords, soit par ce sentiment de bravoure inné avec l'homme, soit par cet attachement d'un soldat pour les enseignes sous lesquelles il a servi, Saadit-Khan oublia les engagements perfides qu'il avoit pris avec l'ennemi de son pays. Les Kourdes, après avoir dissipé le corps d'Indiens qui gardoit le bagage de Devran-Khan, étoient tout entiers au pillage. Saadit-Khan, monté sur son éléphant, conduit ses troupes, tombe sur les Kourdes, et réussit d'abord à les repousser. Devran-Khan, animé par cet exemple, sort de ses retranchements et prend part au combat. Nadir, averti bientôt, envoie au secours des Kourdes trois mille hommes de ses meilleures troupes; la bataille s'engage. Vingt Omras, à la tête de leurs corps respectifs, soutiennent Devran-Khan, qui fait des prodiges de valeur. Nadir, alors, dispose toutes ses forces, et marche en personne, suivi des mille Afshars de sa garde.

La plupart des écrivains qui ont donné des

relations de cette mémorable journée, ont oublié un trait de sagacité de la part de Nadir, qui nous paroît pourtant bien digne d'y figurer. Les éléphants armés dont nous avons fait mention, placés en tête de la ligne indienne, menaçoient d'écraser le front des Persans; couverts de cottes de maille impénétrables, leur force colossale, leur large masse les rendoient justement un objet d'épouvante. Nadir, nous devons le croire, n'avoit lu ni Polybe, ni Tite-Live, ni leurs compilateurs; il n'imita donc point Scipion l'Africain, mais il eut, dans un cas tout semblable, une idée absolument conforme. Nous avons lu, dans les auteurs anciens, qu'à la bataille de Zama, Annibal avoit placé quatre-vingts éléphants au-devant de sa ligne de bataille, et que Scipion, pour prévenir le désordre que ces monstrueux animaux pouvoient causer dans les rangs des Romains, avoit habilement disposé son armée en colonnes, pratiquant des espaces vides pour le passage des éléphants, qu'il fit harceler par des soldats armés à la légère. Cet expédient rendit ces quadrupèdes furieux et incapables d'être gouvernés; ils se rejetèrent sur les Carthaginois, qui furent obligés de les chasser à coups de traits, et par là, se virent tout-à-fait privés de l'usage qu'ils s'en promettoient. Nadir savoit apparem-

ment que dans les guerres de l'Inde les éléphants étoient regardés comme d'une utilité décisive; il savoit aussi l'horreur que toutes les espèces d'animaux ont pour la vue du feu et pour les odeurs fortes. Le chameau seul, le plus docile de tous, parvient à dompter cette aversion qui lui est également naturelle. Nadir fit donc supporter par plusieurs chameaux des planches jointes en forme d'estrades, et sur lesquelles on alluma des bûchers ardents, où l'on fit brûler du naphte en abondance. Les éléphants, contre qui le vent chassoit la fumée nauséabonde de ce bitume embrasé, dont la flamme éblouissoit encore leurs yeux, ne voulurent plus avancer contre les Persans; et malgré tous les efforts de leurs conducteurs, retournèrent sur les Indiens, qu'ils enfoncèrent. La brèche fut irréparable. Les Persans, le sabre à la main, y entrèrent avant qu'on pût la remplir, et l'activité de Nadir, qui sembloit se multiplier pour vaincre, fixa de toutes parts la fortune à ses drapeaux.

Dix-sept mille Indiens périrent; la plupart de leurs chefs payèrent glorieusement de leurs vies la dette de l'honneur. Le camp impérial-mogol fut jeté dans une confusion irréparable par l'affluence des fuyards, dont quelques-uns retournèrent jusqu'à Delhi. Devran-Khan vint mourir

des blessures qu'il avoit reçues, dans la tente même et aux pieds de son souverain, regrettant moins la vie qu'il perdoit pour une si belle cause, qu'il ne déploroit la nécessité fatale où il se voyoit d'abandonner le maître qu'il avoit chéri aux menées criminelles de Nizam-Al-Muluck.

Plus de la moitié de l'armée indienne n'avoit point pris part au combat, et les Persans, de leur côté, n'y avoient pas plus de quarante mille hommes. Cependant la perte de ces derniers ne laissa pas d'être très-considérable; car quoique leur succès n'eût pas été un seul instant douteux, les Indiens ne rendoient point leurs armes, et périssoient en tâchant encore de s'en servir.

Dans le chaos où la mort de Devran-Khan avoit plongé tout le camp indien, Nadir l'auroit sans doute emporté l'épée à la main, sans l'heure tardive qui amena la nuit et mit fin au carnage. Le jour suivant éclaira le triste état des choses. Mahomed-Shah vit son armée rompue, désorganisée; et comme il n'avoit jamais éprouvé de revers, toute sa présence d'esprit l'abandonna.

Par les conseils de Nizam-Al-Muluck, on députa vers Nadir pour lui demander la paix; ce qui signifioit qu'à lui appartenoit d'en dicter les conditions. Azim-Ali-Khan et Nizam-Al-Muluck lui-même se rendirent au camp du vainqueur.

Après que le cérémonial de leur réception eut été réglé, Nadir les accueillit avec grace, et leur parla d'abord en ces termes : « Voici maintenant » quatre mois passés depuis que j'ai envoyé des » ambassadeurs vers votre maître, pour lui de» mander le remboursement de sommes dues » par lui à la couronne de Perse ; mais il a dé» truit ou égorgé mes sujets, et n'a pas même » daigné me répondre. Ces procédés violents » sont la cause qui m'a fait entreprendre ce long » et pénible voyage. » Nizam-Al-Muluck se justifia personnellement, en rejetant cette violation du droit des gens sur l'influence de Devran-Khan et de Saadit-Khan, qui dirigeoient la cour de Delhi sans opposition, pendant que lui-même étoit dans son gouvernement du Decan employé contre les Marattes. Au surplus, il ajouta que la somme demandée par Nadir-Shah surpassoit infiniment tout le numéraire qui se trouvoit dans le trésor du Grand-Mogol.

Nadir sourit dédaigneusement à cette assertion captieuse, et produisit un état circonstancié et des revenus de l'Inde, et des sommes qui devoient avoir été versées dans l'épargne publique au moment de ses justes réclamations. « Le grand-père de Mahomed-Shah, dit-il, » l'oncle de Jeanguir, demanda autrefois à la

» Perse un secours de dix mille hommes. Il l'ob-
» tint. La Perse subit tous les frais de cet arme-
» ment, sous la clause d'en être remboursée.
» Qu'est-il arrivé? Malgré la lettre des traités,
» rien n'a été remboursé; malgré ces mêmes
» traités, lorsque la Perse, déchirée par des ré-
» bellions et des guerres civiles, s'est adressée à
» la cour de Delhi pour un secours d'auxiliaires,
» on n'a point fait droit à ses plaintes, et pas un
» soldat n'a été expédié à son secours. Il est
» temps que ces injures soient réparées. La Perse
» a trop souffert par le manque de foi de votre
» gouvernement. Si je n'en croyois que les sen-
» timents de mon indignation, je passerois au
» fil de l'épée et votre monarque, et toute son
» armée; mais je n'abuserai point de la victoire,
» et je ne demande que de m'arranger à l'amia-
» ble avec votre maître. Qu'il vienne donc me
» trouver. »

Le 18 de février (1739), en conséquence, l'entrevue des deux monarques eut lieu. Mahomed-Shah, empereur de l'Indostan, apparut monté sur un trône mobile, et suivi d'Azim-Ali-Khan et de Gahzi-Odin-Khan, avec deux cents hommes d'escorte. Thamas-Khan, envoyé par Nadir à sa rencontre, lui rendit tous les honneurs dus à sa haute dignité; mais il écarta de

lui tous les Indiens, et l'entraîna avec la seule garde persane. A l'entrée du camp, Nesr-Ali-Mirza, député expressément par son père, vint complimenter le Grand-Mogol, et l'accompagna jusqu'à l'entrée de la tente de Nadir, qui se présenta sur le seuil pour le recevoir. Il le fit asseoir à sa gauche, et après les premières salutations d'usage dans l'Orient, s'adressa à lui de cette manière : « Est-il bien possible que vous » m'ayez pu forcer à vous rendre cette visite ? » Je vous ai envoyé deux ambassadeurs; l'un » d'entre eux, au mépris du droit des gens et » au scandale du monde entier, a été lâche- » ment égorgé; et quand je vous ai demandé » satisfaction sur cet acte atroce, point de ré- » ponse. Il faut que la négligence que vous ap- » portez à vos affaires soit bien grande et bien » coupable, pour que vous n'ayiez pas même » tenu compte de ma présence au sein de vos » états. Vous n'avez pas eu alors l'idée du seul » recours qui vous restât contre la puissance » irrésistible de mes armes, en invoquant les » droits de la longue alliance qui avoit uni nos » deux états; vous avez mieux aimé donner » l'ordre à vos gouverneurs de s'opposer à mes » progrès, comme si des troupes neuves et tu- » multuairement rassemblées avoient pu m'ar-

» rêter. Après cela, vous vous êtes enfermé
» tout aussi inconsidérément dans vos retran-
» chements, sans avoir réfléchi que, couvrant
» la campagne, il ne tenoit qu'à moi d'affamer
» une armée assez timide pour n'oser sortir de
» ses lignes. Enfin l'imbécillité de vos conseils a
» été telle, que de ne pas tenir encore à ce der-
» nier plan, et d'oser risquer une action déci-
» sive avec des troupes indisciplinées, contre
» des soldats aguerris, vainqueurs de tant de
» nations, vainqueurs des monts, des fleuves,
» et ne reconnoissant aucun obstacle capable
» d'arrêter leur courage. A présent vous voyez
» à quelle extrémité fâcheuse vous êtes réduit.
» L'expérience a prouvé votre impéritie, votre
» nullité. Vous êtes incapable de régner, vous
» roi de tant de peuples divers, et qui vous êtes
» rendu tributaire d'une misérable horde de
» Marattes. Cependant comme la race de Timour
» n'a jamais fait aucun tort notoire à la Perse,
» je consens à vous laisser l'empire; mais j'exige
» que vous me payiez les frais énormes de cette
» guerre. J'irai à Delhi rafraîchir mon armée;
» et lorsque j'aurai été satisfait, je vous laisserai
» en possession de votre trône. »

Mahomed-Shah écouta ce discours avec ce silence morne qui accompagne toujours la dou-

leur, où se mêle de la confusion. On venoit de le rassurer sur ses craintes de perdre l'empire et la vie ; et quoique le langage sévère de Nadir eût dû affecter sa sensibilité, il retourna à son camp moins inquiet qu'il n'en étoit sorti. La disette commençoit à faire d'affreux ravages dans l'armée indienne. L'art de faire subsister des troupes nombreuses est peut-être une des parties les plus difficiles de celui de la guerre, dont les sujets du Mogol étoient tout au plus aux éléments. Mahomed-Shah eut l'imprudence d'ordonner qu'on saisît les magasins des approvisionneurs, et de cette manière la pénurie devint un manque total d'aliments. La vigilance des partis persans n'avoit pas peu contribué à cette crise.

Le lendemain de l'entrevue, Nadir licencia l'armée indienne, à laquelle il donna pleine liberté de se retirer où elle voudroit ; il envoya prendre possession de tous ses canons et de ses machines de guerre, ainsi que des équipages de Mahomed-Shah, auquel il donna une garde de mille cavaliers persans. D'indignes courtisans de ce prince proposoient au vainqueur de s'emparer des chevaux de l'armée indienne ; il leur répondit « qu'il savoit que, dans l'Asie, la subsistance et le sort d'un soldat se trouvent attachés à la conservation de son cheval, et que,

» puisqu'il avoit accordé quartier, il ne souillè-
» roit pas sa victoire en revenant sur un acte de
» clémence. » Il est impossible de ne pas trouver de la magnanimité dans cette conduite. Ah ! se demande-t-on, pourquoi la suite y répondit-elle si peu ?

Nadir s'empara de tous les joyaux de la couronne, des caisses militaires qui se trouvèrent dans le camp de Karnal, et envoya Thamas-Khan préparer son entrée triomphale dans Delhi. Saadit-Khan fut chargé de la police interne de la ville, et l'ordre fut affiché que les habitants eussent, d'une part, à respecter les soldats Persans; et ceux-ci, de l'autre part, furent astreints à la plus stricte discipline : précautions aussi sages que nécessaires, mais qui n'eurent malheureusement que peu d'effet.

La marche générale vers Delhi s'avançoit dans le cortége suivant. Le harem de Nadir, escorté par quatre mille cavaliers, environnés de vingt mille autres, qui répondoient de leur sûreté. A deux milles de distance, Mahomed-Shah, son fils, ses femmes, sous la garde de douze mille Persans. Après eux les rajahs, vizirs ou khans Indiens à la tête des corps qui ne s'étoient pas dispersés, en raison de la permission qui leur en avoit été donnée. Ces corps

étoient surveillés par des troupes persanes placées entre eux et coupant leurs communications. Enfin Nadir lui-même monté à cheval à la tête de sa garde et d'un large carré de cavalerie. On assure que non moins de trois cent cinquante mille hommes procédoient lentement de cette manière, et qu'un espace de pays de quatre lieues de longueur, sur plus d'une de largeur, étoit couvert par cette multitude.

Après cinq jours on arriva à Sonput, de là on traversa Nirela, et le lendemain au soir, 7 de mars, on campa dans les jardins de Chalimar. Nadir ordonna au Grand-Mogol de se rendre à son palais avec deux cents serviteurs à son choix, et ses bannières déployées. Pour lui, il préféra passer la nuit hors de la ville, soit que sa sûreté lui parût compromise dans l'obscurité, ou qu'il voulût rendre son entrée plus pompeuse en la faisant de jour.

Le 8, il parcourut enfin les rues de la ville qui mènent au palais impérial. Vingt mille cavaliers d'élite l'entouroient. Pas un seul Indien ne fut témoin de la cérémonie. Un affreux silence régnoit, et n'étoit interrompu que par le retentissement des pieds des chevaux et par les mots du commandement répétés d'une extrémité à l'autre du cortège.

Nadir, rendu au palais des Mogols, reçut la visite de Mahomed-Shah, envers lequel il se conduisit avec beaucoup d'affabilité. Il distribua ses troupes dans les divers quartiers de la ville, et garda auprès de lui son parc d'artillerie, auquel il réunit tout le canon des arsenaux. Il fit publier par ses hérauts d'armes, ou *Nessackchis*, que quiconque d'entre les Persans oseroit maltraiter un habitant, seroit jugé avec toute la rigueur des lois militaires.

Les Persans, quoique naturellement polis, sont encore loin de cette aménité de manières remarquable dans les natifs de l'Inde; et dans l'armée de Nadir il y avoit une foule de Tartares dont l'accoutrement sauvage et les traits farouches étoient justement des objets d'horreur aux habitants de Delhi.

Saadit-Khan, qui paroît avoir été un homme de passions exaltées, et, en même temps, très-inconstant dans ses principes, après avoir combattu, comme nous l'avons vu, à Karnal, n'oublioit rien pour reprendre, auprès de Nadir, cet ascendant qu'il avoit d'abord espéré d'exercer lors de la première nouvelle de l'expédition persane. Nadir détestoit cette vacillation de caractère qui ne permet pas de compter sur un homme; il reçut les professions de Saadit-Khan,

sans avoir l'air d'y croire, et lui demanda, d'un ton tranchant, quand il auroit réuni les contributions qu'il l'avoit chargé de lever sur la ville.

Cette apostrophe toucha Saadit-Khan jusqu'au cœur; la froideur de l'accueil qu'il avoit reçu lui donna à craindre qu'il n'eût été desservi par Nizam-Al-Muluck. Dans le secret de sa pensée, il est probable aussi que le remords de son infidélité à son souverain venoit ajouter à ses autres sujets d'agitation. Il savoit qu'auprès d'un prince comme Nadir, être suspect, ou être près de sa ruine, signifioient exactement la même chose. De désespoir il prit du poison.

Ce qui s'étoit passé dans les plaines de Karnal, où tant d'Indiens avoient été moissonnés par le fer et la famine, n'étoit que le prélude de plus grandes calamités encore. Le jour qui suivit l'entrée de Nadir dans Delhi étoit un jour de solennité parmi les Indiens, c'étoit aussi le premier jour de l'année persane. Le lieutenant de Nadir, Thamas-Khan, succédant à l'emploi de Saadit-Khan, envoya des ordonnances chez tous les marchands de grains de la ville, leur enjoignant d'ouvrir leurs greniers. Il fixa aussi le prix du bled. Cette mesure, si dangereuse en tous les temps, ne pouvoit avoir alors que les résultats les plus funestes. Les marchands de bled se réu-

nirent; d'autres propriétaires, qui avoient eu déjà à se plaindre des Persans, augmentèrent encore le rassemblement, qui se grossit encore, comme il arrive d'ordinaire, de tous les gens sans aveu, et auquel un changement quelconque ne peut être que profitable. Saïd-Nez-Khan, et quelques autres personnages de distinction, se joignant peut-être forcément à la foule, la dirigèrent; et plusieurs cavaliers persans perdirent la vie en voulant la réprimer.

Bientôt une rumeur inexplicable invente et propage le bruit que Nadir lui-même a péri dans le tumulte. Des milliers d'oisifs s'arment et volent vers le palais. Un piquet de cavaliers persans veut s'opposer à ces furieux et est écrasé. Chez Saïd-Nez-Khan, un autre détachement de cette nation, qui avoit été mis là pour sauve-garde, est brûlé vif dans les appartements. Un cri général de vengeance retentit de toutes parts. Tous les soldats étrangers qui occupent des quartiers séparés, sont obligés de se retirer vers celui de leur empereur et passent toute la nuit sous les armes. Le canon, la mousqueterie tonnent sur les insurgés; l'obscurité ne permet pas de diriger les coups, et la confusion est à son comble.

Dès l'aube, Nadir, à la tête d'une garde nom-

breuse, fait ouvrir les portes du palais, et sort pour appaiser la révolte. Le jour, dont la clarté augmente, lui montre les corps de plusieurs de ses soldats. A cet aspect, un cruel ressentiment l'enflamme, et il ordonne aux siens le sac de la ville.

Cet ordre n'est que trop promptement suivi. Les Persans et leurs Tartares se dispersent et tombent sur les malheureux habitants comme des tigres sur leur proie. Plus d'asile sacré, plus de respect pour l'âge ou de pitié pour la foiblesse. Une ville prise d'assaut n'offre pas un plus triste spectacle : dans un espace de plus de deux lieues de longueur, l'œil ne découvre que la répétition des mêmes horreurs, maisons forcées et livrées aux flammes, femmes déshonorées, vieillards égorgés, enfants à la mammelle frappés du coup mortel sur le sein qui leur donnoit la vie.

Delhi est une des plus grandes villes de l'Asie; elle contient plus d'un million d'ames, et renfermoit alors, outre sa population ordinaire, une foule de malheureux qui s'y étoient rendus, de tous les environs, comme en un lieu de sûreté. L'événement tourna cette précaution en sens contraire. La plus grande partie de ces réfugiés trouva la mort. On estime à cent dix-huit

mille le nombre des victimes dans cette seule journée. Le carnage dura depuis six heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le meurtre, le pillage et l'incendie s'étendoient partout. Les palais des grands, les boutiques de joailliers et des orfévres étoient les objets où s'attachoit, de préférence, la rapacité du soldat; mais, par un raffinement de méchanceté qui fait frémir, la maison de l'homme obscur et de l'indigent partageoit la ruine universelle, elle étoit impitoyablement brûlée. Un quartier de la ville, tout entier, eut pourtant le bonheur d'échapper au massacre; il le dut à une circonstance digne de mémoire. Un vieillard octogénaire, et aussi respectable par son rang que par son grand âge, Sirbullind-Khan, sort de son palais, dans le fort du tumulte et sans autre garde que sa barbe blanche, se jette au-devant de Luft-Ali-Khan, qui venoit, à la tête d'un corps de troupes, exécuter les ordres de Nadir. Il se prosterne presque sous les pieds du cheval du général persan, il jure que la partie de la ville qu'il habite est innocente de tout le sang répandu, il annonce qu'elle offre une rançon considérable, et sa proposition est écoutée.

D'autre part, Nizam-Al-Muluck, frappé de terreur et de remords, court embrasser les ge-

noux de Nadir-Shah, et parvient enfin à le fléchir. « Voilà, dit ce prince, l'effet des menées » criminelles de ces hommes ineptes ou aveu- » glés, qui pensent qu'une multitude sans ordre » suffit pour opérer ce que l'armée impériale du » Mogol n'a pu parvenir à exécuter. J'ordonne- » rai que le massacre cesse; mais ceux qui en » ont été les fauteurs périront. » Cette sentence fut irrévocable. Dans ce moment on amenoit Saïd-Nez-Khan. Nadir lui fit ouvrir le ventre, quelques prières qu'on lui adressât pour obtenir sa grâce. Les autres chefs de l'insurrection subirent la même peine.

On amenoit aussi des foules de femmes à Nadir; il avoit toujours respecté ce sexe et montré beaucoup de rigueur envers ses soldats, chaque fois qu'on s'étoit plaint de leur incontinence. Dans cette occasion, ses ordres généraux avoient été oubliés, et il ne put que renvoyer chez leurs parents ou leurs époux celles que le désastre de cette journée avoit flétries d'un sceau de déshonneur aussi injuste qu'ineffaçable.

Le moment de la vengeance étoit passé, et Nadir se montra de plus en plus disposé à la compassion. Il avoit fait d'abord fermer les portes de la ville, et la famine avoit été la suite de cette mesure. Des milliers de suppliants vinrent

de la riche capitale de l'Inde. Jamais contribution ne fut plus productive. Les trésors de la couronne y entrèrent pour un milliard de notre monnoie, et la dépouille des particuliers pour un autre milliard. Voici comment un auteur, digne de foi, divise cette somme incroyable.

	crores.		livres tournois.
Joyaux de la couronne et des principaux seigneurs.	25	—	750,000,000
Le trône du paon, composé de pierres précieuses de toutes couleurs, et des plus beaux diamants de l'Orient, imitant le plumage de cet oiseau.	9	—	240,000,000
Vaisselle, et autres objets en métaux précieux.	30	—	900,000,000.
Canons avec leur attirail, et divers autres impléments de guerre.	4	—	110,000,000
Marchandises de l'Inde, en soieries, mousselines, et autres objets manufacturés.	2	—	55,000,000

TOTAL (livres tournois). . . . 2,055,000,000
Ou 70 crores de roupies.

Tout en se gorgeant de ses richesses, Nadir affectoit encore envers Mahomed-Shah les dehors de l'amitié. Il lui demanda sa nièce Cambar-

ki, pour son fils Nesr-Ali-Mirza. Quelle dérision, quelle alliance! A peu près semblable à celle du brigand avec sa victime. Les noces n'en furent pas moins célébrées avec pompe et cette bruyante et fausse joie qui éclate communément aux mariages des princes. Nadir, mécontent de la foible dot de douze cent mille francs que Mahomed-Shah donnoit à sa nièce, y ajouta douze millions en présents. Il lui étoit facile, sans doute, d'être plus généreux que le monarque de l'Inde.

Nadir avoit encore d'autres vues dans cette alliance : il en prit occasion de se faire céder, en pleine souveraineté, deux provinces indiennes, les Soubahs de Cabul et de Cachemire. La Perse entière, dans l'état où l'avoient réduite les derniers troubles, n'étoit pas, sous les rapports de finances, comparable à ce démembrement partiel de l'empire mogol.

L'Inde est le plus riche pays de l'univers, sous les rapports de ses productions naturelles et de l'industrie de ses habitants. Les Persans, qui ont trouvé si facile de vaincre ces derniers, les Anglais même, qui sont aujourd'hui leurs maîtres, n'ont jamais pu les égaler dans l'art de mettre en œuvre la laine et le coton. Ces mousselines transparentes comme les nuages, ou plutôt comme le jour même, ces shawls de Cache-

mire, desquels il y a huit sortes bien distinctes, dont la moins précieuse est encore au-dessus de tout ce qui est jamais sorti des manufactures européennes, prouvent mon assertion. Comment se fait-il qu'aveç tant d'aptitude pour les arts mécaniques, avec des talents d'un ordre plus relevé, avec de la bravoure même, ces peuples aient été si constamment assujétis à des étrangers? Le mot de cette énigme est dans l'extrême douceur de leur naturel. Les Indous ont horreur du sang; ils n'égorgent point les animaux pour se nourrir de leur chair. Le dogme de la métempsycose ou de la transmigration des âmes, leur fait traiter d'impiété le meurtre de quelque brute que ce soit. Dans une famine universelle, on les a vu périr auprès d'un nombreux bétail, plutôt que de l'immoler à la voix de leur besoin.

Avant de quitter l'Inde, Nadir voulut donner des preuves de son autorité illimitée sur son armée, et en même temps de sa munificence envers les vaincus. Il se souvenoit du décret rendu par lui à son avénement au trône; décret par lequel il avoit aboli, dans ses états, toute distinction de Sunnis et de Schias, ou, comme on les appelle en France, de Sunnites et de Chiites. L'anniversaire du jeûne, observé

en commémoration de la mort des Imaums Hassan et Hussein, tombant sur le mois de mars, il fit proclamer l'ordre à tous ses soldats, et à tous les sujets musulmans du Grand-mogol, de s'abstenir de prononcer les mots de *tazia* et de *matim*, qui signifient deuil et mort. Quelques soldats, hors des murs, ayant contrevenu à cette défense, et s'étant frappé la poitrine avec des lamentations, il en fit un exemple sévère. Voici pour son intolérance et sa jalousie du pouvoir : à présent regardons sa libéralité.

Il réunit quarante-deux présents considérables, consistant en brocards d'Yezd, ville de Perse, célèbre pour cette sorte de manufacture, en velours d'or, étoffe dont l'aune est de quinze cents francs, et en autres riches objets de parure. Il en donna des qualités différentes à chacun des seigneurs indiens qui s'étoient prononcés en sa faveur, ou qui lui avoient été utiles avant ou depuis l'invasion. Nizam-Al-Muluck, comme on peut le croire, ne fut pas oublié; il reçut en outre un riche bonnet à la persane, avec un sabre recourbé, et un poignard enrichi de pierreries. Ces distributions se firent le premier jour de mai. Mahomed-Shah, qui y étoit présent, ne fut pas oublié. Nadir lui fit accepter des bracelets, un réseau d'or, et une écharpe

garnie de pierreries. Il y ajouta une couronne, qu'il lui plaça lui-même sur la tête, voulant signifier par-là qu'il le rétablissoit dans l'exercice de la souveraineté, qu'il ne tenoit qu'à lui de lui ôter. On croit lire ici l'histoire des proconsuls romains, ou des empereurs qui leur succédèrent.

Nadir, sur le point de retourner dans la Perse, voulut, avant de prendre congé du Grand-Mogol, lui donner des avis généraux sur la gestion de sa souveraineté. « Vous devez » commencer, lui dit-il, par vous emparer des » domaines de tous vos gouverneurs, et leur » assigner des appointements aux dépens du » trésor public. De cette manière, ils ne seront » plus indépendants, et on ne les verra point » entretenir des troupes à leurs frais, ou bien » leurs soldats deviendront les vôtres. Vous » avez besoin d'un corps de soixante mille ca- » valiers, toujours prêts à transmettre vos or- » dres, et à les faire exécuter dans toute l'éten- » due de l'empire. Soixante roupies (180 francs) » par soldat, suffisent pour leur paye. Que cha- » que division de dix hommes ait un deh-bachi » (caporal); par dixaine de caporaux, un su- » dival (capitaine); par dixaine de capitaines, » un hazarri ou colonel. Informez-vous soi-

» gneusement du nom, de la famille, du pays
» de chaque chef de corps; tâchez même d'ap-
» prendre par cœur tout ce qui concerne par-
» ticulièrement chacun de vos officiers. La chose
» est plus facile que vous ne l'imaginiez, et vous
» serez dans le cas bientôt de les employer se-
» lon la nature de leur capacité ou de leurs au-
» tres relations. Surtout ne souffrez jamais que
» l'inaction corrompe vos troupes. Réunissez-
» en, de temps à autre, des corps nombreux,
» sous le commandement d'un général de con-
» fiance; cela les habitue à un service d'armée,
» auquel elles seroient toutes neuves autrement.

» Quant aux grands officiers de la couronne,
» vous avez besoin de tout votre discernement
» pour leur nomination. Ecartez ces gens artifi-
» cieux, souples ou intéressés, qui ne pensent
» qu'à eux-mêmes, au lieu de ne songer qu'à
» servir le prince. Je pourrois bien vous pro-
» poser de faire ce choix moi-même; mais je
» craindrois que les hommes que j'aurois placés
» n'en abusassent, après mon départ, pour
» vous manquer de respect. En tout cas, quels
» qu'ils soient, si vous les trouvez rebelles,
» ayez recours à moi pour les châtier. Dans
» quarante jours, je serois ici de Candahar;
» c'est comme si je restois auprès de vous. »

A l'air de bonne foi répandu dans cette admonition, il sembleroit que Nadir eût voulu s'y peindre lui-même. En effet, on y retrouve la maxime constante de son gouvernement, qui étoit que le choix des préposés de la couronne l'affermit ou la fait chanceler sur la tête de celui qui la porte. On y voit aussi cet amour du détail, que la médiocrité dédaigne, et dont l'homme supérieur est forcé de s'avouer la nécessité absolue.

Après avoir prêché le maître, Nadir prêcha les serviteurs. Il recommanda à Nizam-Al-Muluck, à Sirbullind-Khan, et aux autres omras ou émirs, de demeurer à l'avenir fidèles à Mahomet-Shah, les menaçant des effets de son ressentiment, s'ils osoient manquer à la soumission qu'il leur prescrivoit envers leur souverain.

Enfin, le 4 de mai 1739, l'ordre du départ fut solennellement annoncé dans une proclamation, enjoignant aux Indiens, sous peine de mort, de ne donner aucun asile, dans leurs maisons, à ceux des soldats persans qui voudroient se soustraire à leurs drapeaux. Nadir craignoit, avec raison, que ces guerriers, enrichis de tant de dépouilles, ne préférassent désormais les tranquilles habitudes de la vie civile aux poursuites périlleuses de la carrière des armes. Il

montra aussi, dans cette occasion, sa déférence accoutumée pour les femmes, défendant à son armée d'en emmener aucune involontairement hors de son pays, même de celles qui auroient été légalement mariées avec des Persans.

On fit la revue aux jardins de Shalimar pour vérifier ces dispositions. Quatre cents hommes seulement manquèrent à l'appel; on en retrouva soixante qui, pour l'exemple de la discipline, eurent la tête tranchée en présence de tout le camp. Cette sévérité, au lieu d'intimider les Indiens, ne fit que les déterminer à cacher avec plus de soin le reste des déserteurs. Quelle nation bénévole! s'écriera le lecteur sensible.

Nadir emmenoit avec lui cent trente copistes indiens. On sait que la langue persane est celle que l'on parloit à la cour de Delhi. Il obligea aussi trois cents maçons à le suivre; deux cents charpentiers, cent tailleurs de pierre, deux cents serruriers, s'engagèrent également à son service. Il dirigea d'abord tous ces ouvriers sur Casbin, où ils bâtirent un très-beau palais, sur le plan d'une maison de plaisance du Grand-Mogol. C'est le seul monument, digne d'un grand prince, qu'il ait jamais fait construire. Du reste, la manie de bâtir est si dispendieuse, et câdroit si mal avec son avarice, qu'il aima mieux

se contenter de réparer les édifices de ses prédécesseurs, que d'y en ajouter de nouveaux. Ashreff, ce palais de Shah-Abas, dont nous avons donné la description, s'embellit encore par ses soins. Malheureusement les guerres civiles ont détruit depuis ce beau lieu, et les voyageurs les plus récents nous ont appris qu'il n'en reste pas vestige.

Outre tous les trésors dont nous avons fait précédemment l'énumération, il prit avec lui trois cents éléphants, tirés des étables du roi, dix mille chevaux, et autant de chameaux et de mules. L'or et les autres métaux précieux furent chargés sur les bêtes de somme. On dit qu'il en fallut une quantité innombrable. Il ne restoit plus qu'à rendre en Perse toutes ces dépouilles, et la chose n'étoit pas aussi facile qu'elle le paroît d'abord.

Chaque pas de l'armée persane étoit obstrué par les habitants du pays, qui égorgeoient sans pitié tous les partis de soldats détachés pour les approvisionnements. Ils s'attroupoient aussi pendant la nuit, harceloient les grandes gardes, et enlevoient les mules et les chameaux jusques à la vue même du camp. On faisoit allumer çà et là de grands feux; mais cette précaution étoit insuffisante, ou tournoit en sens contraire, en

ce qu'elle indiquoit à l'ennemi où il devoit se porter. Nadir, irrité de plus en plus, faisoit brûler les villages, et jusqu'aux villes près desquelles on lui avoit tué des soldats, ou dérobé des animaux. Cette petite guerre étoit affreuse. On rapporte que huit mille Persans y périrent en détail; et Nadir perdit encore plus de mille chameaux ou mules chargées de richesses. Il étoit surtout sensible à cette diminution de ses trésors. Pour la réparer, autant qu'il étoit en lui, il mettoit partout des contributions, et ne marchoit que de saccagements en saccagements. Il est même permis de croire qu'il n'eût pas été fâché de leur trouver un prétexte, s'il n'avoit eu à regretter que des soldats, tant la cupidité et l'avarice s'étoient emparés de lui; tant, depuis cette époque de sa vie, elles parurent l'avoir absorbé tout entier!

Le gouverneur de Lahor, Zacharie-Khan, apporta un crore de roupies pour la rançon de sa province. Il assura Nadir que cette somme étoit la plus forte qu'il pût lever sur ses peuples. Le conquérant, qui ne vouloit point être retardé, parut satisfait.

Arrivée sur les bords de l'Indus, vis-à-vis d'une ville forte appelée Rhénas, l'armée persane fut obligée de faire halte pour se rassembler

et passer le fleuve. Il étoit grossi par les pluies, et par les fontes de neige des montagnes, au point qu'il étoit devenu impraticable. Les Afghans, ou plutôt les Pattans, que l'on confond communément avec eux, parce qu'ils ont les mêmes mœurs, et à peu près le même langage, profitèrent de cette circonstance pour s'armer. Nadir oublia son audace, et composa avec ces peuples, qu'il auroit exterminés à son premier passage. Il consentit même à acheter leur inaction au prix de dix lacks de roupies, qui reviennent à trois millions tournois. Cette somme paroît énorme; mais elle étoit bien peu de chose, comparée à l'immense butin fait par les Persans, butin qu'il étoit question de conserver dans son intégrité.

Pendant qu'il falloit aller chercher au loin les matériaux du pont de bateaux à jeter sur l'Indus, il survint un incident bien digne de remarque, puisqu'il a frappé Montesquieu, tout altéré qu'il est, dans l'informe relation des exploits de Thamas-Kouli-Khan, publiée en France en 1742. Nadir appelle toute son armée sous les armes, la passe en revue, et annonce aux soldats qu'il a reçu des courriers de la part du Grand-Mogol, qui offroit de racheter deux aigrettes de diamants, appartenant à l'écrin de la

sultane en titre. Le shah de Perse saisit cette occasion ou ce prétexte pour revendiquer, en son propre nom, toutes les pierreries possédées par l'armée; il ordonne, sous peine de mort, qu'on les porte à une commision expressément instituée pour les recevoir, et en faire l'inventaire. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il est ponctuellement obéi. Quel étoit donc l'ascendant prodigieux de cet homme sur ses compagnons d'armes? Alexandre et Annibal n'offrent rien de comparable dans ce genre. L'un brûla, il est vrai, sa flotte de transports, et le butin de ses soldats; mais les murmures de ceux-ci le forcèrent à rétrograder, lorsqu'il pensoit à envahir l'Inde; et l'autre n'eut pas le courage ou la force d'exiger des siens le sacrifice de ces richesses fatales, qui anéantirent ses victoires, et qui leur auroient fait trouver partout une Capoue.

Nadir laissa à ses soldats leur argent monnoyé, et ne les astreignit point à ne garder que cent roupies chacun, comme l'avance l'historien français, cité par Montesquieu. Des soldats, déjà surchargés par leur lourde armure asiatique, ne pouvoient porter individuellement une somme bien forte. On sait d'ailleurs avec quelle

facilité les gens de mer, et tout ce qui leur ressemble, dissipent l'argent qu'ils ont acquis sans peine, et au seul prix de leurs dangers.

L'Indus repassé, Nadir se dirigea sur Peishor, où il resta quelques jours, et laissa un général persan avec des troupes, quoiqu'il confirmât en même temps Nazir-Khan dans le gouvernement de cette province, en reconnoissance de ses services. De Peishor, il continua sa marche sur Cabul, où il reçut l'hommage des peuples. Un seul rajah, d'un des pays qui lui avoient été cédés, refusa de reconnoître sa souveraineté. Nadir se rendit d'abord à Candahar, pour y mettre en sûreté ce qui l'intéressoit le plus, ses richesses, et de là revint sur ses pas. Un bruit courut qu'il retournoit vers Delhi, et toute l'Inde fut en alarmes; la suite démentit bientôt cette vaine rumeur. Le rajah récalcitrant fut vaincu, il avoit embrasé une forêt entière pour écarter les Persans. Cet acte de fureur lui fut inutile, et son pays subit le joug du vainqueur. C'est une contrée située au sud du soubah de Cabul, et limitrophe au Monltan. Nous croyons que c'est la province ou le sircar de Tartah, habité principalement par des Balouches.

De temps immémorial, ce pays avoit passé

pour inexpugnable. Borné au nord par des montagnes à pic, au midi par des dunes de sable mouvant, rempli en outre d'une population féroce et guerrière, il sembloit destiné à être l'écueil des plus grands conquérants. Sans remonter jusqu'à Alexandre de Macédoine, Omar, le célèbre calife, y avoit échoué; un de ses successeurs, Osman, y envoyant un émissaire intelligent, pour se procurer un état exact des lieux, cet homme lui avoit rapporté qu'une grande armée y périroit infailliblement faute de subsistances, et qu'une petite armée seroit insuffisante pour les soumettre. Nadir méprisa les traditions. Il avoit besoin de retremper la vigueur de ses troupes, énervée par le doux climat de l'Inde; c'étoit d'ailleurs le prélude de l'expédition qu'il méditoit contre les Tartares.

De retour à Candahar, il s'occupa de ce grand projet. Déjà son trésor avoit été expédié pour Kœlat, ce petit fort dont il a été question plus haut, et dans le voisinage duquel il avoit pris naissance. Avant de partir, il fit démolir l'ancienne ville de Candahar; il en transporta les habitants dans une nouvelle cité, qu'il fit construire dans la plaine à trois lieues de l'autre, et à laquelle il donna le nom de Nadir-Abad. La politique approuvoit cette disposition. C'étoit

porter le coup mortel à l'indépendance des Afghans, qui, en refondant depuis leur puissance, ont été forcés de lui chercher dans Cabul un autre point central.

CHAPITRE XI.

CONQUÊTE de Khieva et de Bockara. — Retour de Nadir en Perse. — Attentat de Riza-Kouli-Mirza contre les jours de son père; son châtiment. — Triste état de la Perse; exposé de ses finances; énumération de ses forces sous Nadir. — Nouvelles guerres avec la Turquie. — Expédition du Daghistan. — Bataille de Cars. — Cruautés de Nadir. — Il est assassiné dans son camp. — Réflexions sur sa vie et sur son caractère.

Nous avons déjà rapporté que pendant le séjour de Nadir dans le Candahar, préparatoire à son expédition de l'Inde, Riza-Kouli-Mirza, demeuré régent de la Perse, avoit envahi et soumis les territoires de Balk et de Samarcande; mais les Tartares-Usbecks de Khieva et de Boccara, bravant ses armes, n'avoient cessé d'infester les frontières de la Perse, et particulièrement la province du Khorasan, d'où ils emmenoient chaque jour des multitudes d'habitants

en captivité. Ces peuples, comme Sunnis, haïssent les Persans; ils les haïssent encore davantage par leur propension à la rapine, qui les leur fait regarder comme une proie. En vain Nadir avoit-il député vers eux, pour les sommer de rendre la liberté à ses sujets, les menaçant de son courroux s'ils n'obtempéroient à sa demande. Ils n'avoient tenu compte de ses menaces, et avoient violé le droit des gens, dont la sainteté est reconnue des sauvages même, jusqu'à mettre à mort les envoyés du roi de Perse. L'impérieux Nadir étoit peu fait pour endurer un tel outrage. Avant de remettre le pied en Perse, il passe la rivière Amo, et arrive, au mois d'octobre 1739, sous les murs de Bockara, à la tête de cinquante mille hommes. Les Tartares, qui habitent ce district, n'avoient jamais vu d'armée si considérable, ou plutôt ils n'avoient jamais réellement vu d'armée; ils se rendirent. Ceux de Khieva, animés par leur khan, osèrent tenir la campagne, et furent vaincus. C'étoit un curieux spectacle, que des Persans, couverts d'or et de soie, allant combattre chez eux des Tartares, revêtus de peaux d'animaux fraîchement écorchés, et dont la dépouille étoit, pour leurs vainqueurs, un objet d'horreur et de dégoût. Le khan de Khieva fut pris les armes

à la main. Nadir le questionna sur la cause du meurtre de ses ambassadeurs, dont il s'étoit rendu coupable ; il s'en excusa sur son ignorance du fait. « Tu ne mérites donc pas de ré-» gner, lui dit le shah, puisque tu n'as aucun » empire sur les sujets que le ciel t'a confiés ; tu » mérites encore moins de vivre, après un at-» tentat aussi effroyable, commis en ton nom, » fût-ce à ton insu. En conséquence, tu mour-» ras, mais comme un chien, non comme un » homme ; car il n'est point d'homme qui n'eût » respecté le caractère d'un envoyé de paix, » d'un ambassadeur. »

Le khan eut la gorge coupée, ainsi que sa suite. C'est le supplice le plus ignominieux de tous, aux yeux des Persans. Nadir enrôla les soldats du khan de Khieva, comme il avoit déjà fait de ceux de Bockara. Il trouva aussi dans la ville de Khieva, qu'il fut obligé de réduire par la force, vingt mille captifs persans, auxquels il rendit la liberté. Quel plus beau triomphe pouvoit lui fournir la victoire? Mais son trésor de Kœlat l'inquiétoit sans cesse, et ne le laissoit plus jouir de rien. Il résolut de l'aller visiter en personne, et y laissa une forte garde, dont il confia le commandement au frère survivant de l'illustre et infortuné Luft-Ali-Khan. C'étoit un

homme sur l'honneur et la probité duquel on pouvoit compter ; et ceux qui manquent le plus eux-mêmes de ces qualités, sont trop heureux encore d'y recourir chez les autres.

Nadir, n'ayant plus d'ennemis du côté de l'Orient, tourna ses pas du côté de l'Occident, et rentra en Perse. Sa longue absence avoit donné à son fils, Riza-Kouli-Mirza, des habitudes de souveraineté, auxquelles il étoit à craindre qu'il ne renonçât pas facilement. Déjà le pouvoir arbitraire avoit enivré le cœur de ce prince, et le retour de son père, qui alloit l'en dépouiller, lui paroissoit une infortune. Au commencement de l'année courante, 1739, un bruit, sans apparence de fondement, s'étoit répandu, dans Ispahan, que Nadir, après avoir été vaincu dans l'Inde, y avoit perdu la vie. Ce bruit n'en avoit pas moins été accueilli, par le régent, comme une certitude, et il ne s'étoit pas même donné la peine de déguiser la satisfaction qu'il lui causoit. C'étoit un beau prétexte de s'arroger la plénitude de l'autorité royale. Le premier acte par lequel il l'exerça, fut de faire mettre à mort le malheureux Shah-Thamas, et les fils qu'il avoit eus dans sa captivité. Le ministre, ou l'instrument de ce régicide, s'appeloit Mahomet-Hussein-Khan. Ce seigneur, ayant

contribué plus que personne à l'arrestation du monarque déposé, étoit dévoré par l'inquiétude de le voir remonter au rang de ses ancêtres, événement qui impliquoit pour lui un châtiment terrible. Avec l'agrément de la cour d'Ispahan, il trouva les moyens d'effectuer l'évasion de Thamas; et, s'étant saisi de sa personne, il le fit étrangler par un palfrenier. Ainsi périt, sans plus de formalités, le dernier descendant mâle du fameux Ismaël Seffie, dont la race avoit occupé le trône de la Perse pendant cent vingt-neuf ans, ou cent quarante-quatre, si l'on comprend la vie de Thamas dans le calcul des temps. En vain ce prince avoit-il échappé à tant d'embûches d'une manière presque miraculeuse; la Providence sembla ne l'avoir porté au trône que pour le précipiter de plus haut. Thamas n'étoit point cependant dépourvu de courage ni d'esprit; mais, dans l'état actuel de la Perse, lorsque toutes les ambitions particulières ne connoissoient plus de frein, il se trouva trop au-dessous du rôle qu'il étoit appelé à jouer. Dans des temps ordinaires, il eût rendu peut-être ses peuples heureux, et eût passé probablement pour un bon prince; mais, avec une nation corrompue, et aussi mûre pour une révolution, ce n'étoit plus un prince débonnaire qu'il falloit,

c'étoit un génie supérieur, qui comprimât tout par son ascendant. Encore, quels résultats a-t-il laissés?

Nadir auroit, sans doute, pardonné à son fils l'attentat commis sur la personne de Shah-Thamas; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'envie de régner plus vîte en ayant été le motif, on en vouloit aussi à ses jours. Ce n'est qu'avec peine, et par un de ces coups de hasard auxquels son bonheur l'avoit accoutumé, qu'il échappa à un assassin, que ce fils dénaturé avoit employé pour lui arracher la vie. Cette conviction fut, pour Nadir, le plus grand de tous les malheurs; car Riza-Kouli étoit l'objet de ses plus chères complaisances, et son enfant de prédilection.

Nous avons déjà eu lieu de remarquer qu'il existe un défilé, entre la province d'Astrabad et le Khorasan, dominé des deux côtés par des rochers presque perpendiculaires. Ce défilé est célèbre, dans les temps anciens, pour avoir été le lieu où Alexándre atteignit le satrape Bessus, tout dégouttant du meurtre de son souverain et de son bienfaiteur. Nadir étoit arrivé à cette partie du passage où il s'élargit un peu, et laisse croître des bois touffus sur ses flancs escarpés. C'est à la faveur de ces bois qu'un Afghan avoit

creusé une fosse, qu'il avoit recouverte de feuillage, pour pouvoir s'y tapir sans être vu. Le shah avançoit, environné de ses seules femmes et de ses eunuques; l'Afghan le couche tranquillement en joue, et le perce d'une balle au bras droit. Le cheval que montoit Nadir, blessé ou épouvanté, tombe, et roule son maître sur la poussière. L'intrépide Afghan sort de son repaire, le sabre à la main, pour achever son ouvrage. Il est tout à coup environné d'eunuques; et désespérant de réussir, il se fait jour au travers de cette troupe efféminée, et disparoît. Au premier relai, on fait afficher une récompense pour celui qui servira de délateur au coupable; on promet même son pardon à celui-ci. Rien ne transpire. Les soldats de la suite de Nadir s'en font un prétexte pour maltraiter les habitants. « Laissez ces peuples tranquilles, leur dit-il; » l'homme qui m'a attaqué n'a rien de commun » avec eux; il faut qu'il ait un courage à toute » épreuve, et qui ne le cède pas même au » mien. »

Des signes non équivoques prouvèrent bientôt, à tout l'empire, que l'instigateur de l'assassinat n'étoit rien moins que Riza-Kouli-Mirza lui-même. Lorsque les preuves de son crime furent palpables, on l'amena devant son père.

« Considérez, lui dit Nadir avec tendresse, que
» je suis votre général, votre souverain, votre
» ami, votre père. A tous ces titres, je vous
» demande une grâce; c'est de vivre, d'être
» heureux, et de régner glorieusement après
» moi, lorsqu'il aura plu à la Providence de
» mettre un terme à mes jours. Vous êtes en
» mon pouvoir; votre sort dépend de ma vo-
» lonté, et cependant je ne vous demande que
» d'abjurer des sentiments de haine contre moi,
» aussi injustes qu'ils sont inexplicables. » Cette apostrophe pathétique, qui rappelle le *Phocas* de Corneille, ne toucha point le cœur de Riza-Kouli-Mirza. Il fut inflexible dans son endurcissement, et répondit en face à son père:
« Vous êtes un tyran; vous avez mérité la mort,
» et il n'a pas tenu à moi que la terre ne fût à
» présent délivrée de vous. Je ne vous crains
» point. Le pire que vous puissiez m'infliger,
» c'est la mort: je la brave. » Le malheureux Nadir, entre la rage et la douleur, n'eut que la force de proférer les mots suivants: « Je ne
» t'ôterai point la vie, cruel, mais je ferai de toi
» un exemple mémorable à tous les princes de
» la terre et à tous les enfants ingrats; je te pri-
» verai de la lumière du jour: tu perdras la
» vue. » Riza-Kouli-Mirza défia encore son père,

et lui dit avec cette indécence brutale, qui étoit un trait de son caractère. « Reprenez ces yeux » que vous m'avez donnés, et replacez-les, si » vous le pouvez, dans le ventre de ma mère; » je vous les abandonne. » En Orient, encore plus que parmi nous, tout ce qui offense la pudeur d'une femme est un outrage impardonnable à son époux.

Riza-Kouli eut les yeux arrachés, et Nadir perdit par-là l'espérance d'avoir pour héritier un fils, sur le courage et les talents duquel il avoit compté jusqu'alors, pour perpétuer le diadème dans sa famille. Quelques jours après son supplice, le fils fut encore ramené dans la présence du père, qui lui demanda en termes affectueux des nouvelles de sa santé. « Vous m'avez » aveuglé, lui dit ce cœur indompté; mais » vous avez aveuglé toute la Perse bien da» vantage. Le temps n'est pas éloigné où elle » reviendra sur votre compte, et alors il se » passera de belles choses; mais je laisse à » l'avenir à révéler tout cela. » Il parut que ce discours avoit fait une forte impression sur Nadir; car depuis ce temps il ne souffrit plus que son fils eût aucune communication avec personne du dehors, et le priva même de ses femmes.

Si Riza-Kouli-Mirza avoit réellement eu des sentiments patriotiques, des idées généreuses de bien public, on pourroit peut-être le ranger sur la ligne des Brutus et de Timoléon, ces hommes impassibles, pour qui les liens du sang n'étoient plus rien quand il s'agissoit de les immoler au salut de la cité natale. Loin de ressembler à ces héros du système républicain, Riza-Kouli étoit né avec les inclinations les plus tyranniques et les plus dépravées. S'il pouvoit être comparé à un caractère des temps antiques, ce seroit à Catilina, dont il avoit les mœurs dissolues, la cupidité, la hardiesse et la soif du pouvoir. Né dans le brigandage, élevé dans les habitudes du meurtre et de la rapine, il avoit manifesté, de plus d'une manière, qu'il retenoit les influences de son berceau et de son éducation; et pendant que la Perse triomphoit au-dehors sous les auspices de Nadir, rien n'égaloit ce qu'elle avoit à souffrir au-dedans, du gouvernement de son fils. Le peuple étoit écrasé d'impôts, dont la perception étoit encore plus intolérable que l'impôt même. Un seul trait suffira pour donner à la fois l'idée de l'avarice et de l'impudence du régent. Le patriarche d'Arménie étoit venu pour lui faire sa cour, décoré de tous les paraphernaux de sa dignité. « Livrez-

» moi votre crosse et votre mitre, lui dit-il au
» premier coup d'œil; tant de pierreries ne vous
» servent à rien, tandis qu'elles peuvent être
» utilement employées au service du roi mon
» père ». Et il s'en empara!

Affranchi d'un pouvoir si monstrueux, il est peu surprenant que le peuple d'Ispahan ait été transporté d'une joie qui alloit jusqu'à l'ivresse, lorsqu'il apprit le retour de Nadir. Le premier édit du roi fut pour remettre à tout l'empire deux ans des taxes existantes. Aussi, dit l'historien Persan qui a écrit sa vie, tous les cœurs étoient à lui, et chacun auroit donné sa vie pour prolonger la sienne.

Ces heureuses dispositions ne durèrent pas. Nadir avoit aboli les taxes anciennes; mais il en créa bientôt de nouvelles et de plus onéreuses. Si on pouvoit le justifier d'avoir ainsi compromis la foi royale et leurré l'attente de ses sujets, on diroit qu'il ne pouvoit pas faire autrement, vu l'énorme multiplication des troupes de l'état à cette époque. Nadir n'entretenoit pas moins, en effet, de deux cent cinquante mille hommes. Voilà quelle étoit la composition de cette armée : nous y annexerons, pour faire la balance, un tableau des revenus de l'empire vers le même temps.

ETAT Militaire de la Perse en 1740.

10,000 *koulams*, ou esclaves du roi, titre d'honneur dans l'Asie.

2,000 *begzadis*, ou ôtages, pris dans les familles de l'empire, et demeurant près de la personne du shah, pour répondre de la fidélité de leurs parents.

1,000 *katchoudazadis*, ou fils des anciens, postes confiés à des enfants de corps distingués par la faveur du roi.

10,000 *ketchikiki*, ou garde perpétuelle, espèce de chevau-légers occupés sans cesse à porter les ordres du monarque, et à veiller autour de sa personne, de concert avec les eunuques noirs.

300 *giarkehi*, ou hérauts d'armes.

900 *chiaoux*, ou crieurs d'ordres et de proclamations.

12,000 *yesauls*, ou serviteurs de la couronne.

250 *nessackehis*, ou employés de la police militaire, chargés de surveiller l'ordre du camp, d'en garder les avenues, et généralement de tous les détails qui rentrent dans cette partie du service. Leur paie étoit considérable.

100 *guilodars*, ou préposés pour l'expédition des courriers, et le soin des communications des

diverses parties de l'armée entre elles et avec le siége du gouvernement.

20,000 *gézarii*, ou soldats d'infanterie armés de carabines ; espèce de troupe mixte entre le fantassin et le janissaire, de la création de Nadir.

60,000 *kara-coushon*, ou soldats d'infanterie armés de piques et de lances. Très-inférieurs aux précédents.

50,000 Afghans de cavalerie, troupe formidable, ressemblante aux Mamelucks.

20,000 Afshars, cavaliers du choix de Nadir, et l'élite de son armée.

30,000 Tartares de différentes armes.

10,000 hommes de toutes nations, attachés au service du canon, et de tout ce qui regarde les siéges, passages de rivières, etc., etc.

Cet état, qui ne forme pas tout-à-fait le montant annoncé de 250,000 hommes, étoit complété par des troupes provinciales, réparties à résidence fixe sur les diverses frontières de l'empire.

Si l'on considère que la paie et l'entretien de ces troupes pouvoit coûter par tête environ 750 l. de notre monnoie, ce qui forme un total de 187,500,000 l., on concevra facilement comment le revenu suivant n'y pouvoit suffire, en se rappelant surtout les autres charges de l'état.

ÉTAT des revenus de la Perse dans les dernières années du règne de Nadir-Shah.

	mildaners.	livres tournois.
Les provinces indiennes versoient dans la trésorerie.	12,500,000	78,000,000
Le Candahar et le Herat.	1,000,000	6,000,000
Le Khorasan.	2,000,000	12,000,000
L'Astrabad, le Mazandéran, le Ghilan, et le reste des provinces situées sur les bords de la mer Caspienne.	2,750,000	16,500,000
L'Erivan et le reste de l'Arménie.	2,000,000	12,000,000
L'Irac-Agémi, Ispahan, Casbin, toute l'ancienne Parthide et le Farsistan.	1,500,000	9,000,000
L'Edeirbetzan, avec Tavris et le pays d'Ardeville.	1,500,000	9,000,000
TOTAL. . . .	23,250,000	142,500,000

Il y avoit donc chaque année, sur ce seul objet,

un déficit absolu de quarante-cinq millions, outre le déficit progressif des intérêts de cette somme énorme. Nadir y suppléa quelque temps, en puisant dans son trésor de Kœlat. Cette circonstance eût été une source de prospérité pour la Perse, en ce qu'elle augmentoit le numéraire circulant. Mais bientôt cette source fut tarie, et Nadir ferma ses coffres pour ne plus les rouvrir. C'est alors que le peuple sentit toute sa misère. Le soldat vécut à discrétion chez l'habitant, et la spoliation du public et des particuliers fut à l'ordre du jour. Plus de commerce de ce moment, plus d'arts, plus de lois civiles ; les exécutions militaires en tenoient lieu. Aussi le gouvernement devint-il si mal assuré, si précaire, que, selon un auteur contemporain, il n'y avoit plus qu'une voix dans tout l'empire ; c'est que, tant que Nadir existeroit, les choses continueroient d'aller d'elles-mêmes, mais, qu'après sa mort, tout retomberoit dans la confusion et le chaos.

L'effet le plus commun de la guerre, et surtout de la guerre civile, la ruine du commerce interne, s'étoit fait singulièrement sentir en Perse depuis la fatale invasion des Afghans en 1722. Nadir-Shah se flatta en vain de ranimer un corps sans aliment. L'aliment du commerce

est la sécurité des biens et des personnes; sécurité qui ne peut être fondée que sur la stricte exécution des lois et l'encouragement des arts de la paix : or, le gouvernement de Nadir ne s'occupoit plus que de guerre.

Nadir avoit fait construire une corvette sur la mer Caspienne par l'Anglais Elton; il avoit donné des primes d'exportation, mais il avoit monopolisé le commerce étranger; et, tout en entreprenant des expéditions mercantiles lointaines, il n'avoit pas la patience requise pour attendre les retours. La lenteur ordinaire des recouvrements lui paroissoit une énigme, qu'il affectoit peut-être de ne pas vouloir s'expliquer. Comment aucune branche de négoce auroit-elle prospéré, avec des principes si diamétralement opposés à l'esprit même de toute espèce de trafic?

C'étoit pour faire plus sûrement la loi à l'Occident, que Nadir avoit porté ses armes dans l'Orient. Le nerf de la guerre est le même en tous lieux, l'argent : sans lui, il n'y a point de grande entreprise; et, pour témoigner qu'il en possédoit en abondance, Nadir envoya deux ambassades splendides, en 1740, l'une à Constantinople, l'autre à Pétersbourg. La suite attachée à la dernière étoit composée de quinze cents

personnes, et consommoit par jour deux cents moutons, deux miliers pesant de riz, et d'autres denrées en proportion. Son objet étoit de conclure un traité d'alliance offensif et défensif avec la duchesse de Brunswick régente, à laquelle elle étoit chargée de faire hommage d'une quantité d'éléphants et d'une grande profusion de pierreries.

L'ambassade à Constantinople déployoit encore plus d'ostentation. Le divan en fut effrayé. Un monarque asiatique ne voyage pas avec autant de magnificence. A l'audience du Grand-Seigneur, le ministre persan montra autant d'arrogance qu'il avoit étalé de faste. La prodigalité des présents de Nadir, contrastant avec la connoissance que l'on avoit de sa parcimonie habituelle, dénotoit quelque piége. On surveilla son envoyé comme un suborneur et un ennemi caché. Il quitta bientôt ce rôle, en annonçant hautement qu'il venoit réclamer, au nom de son maître, toutes les provinces détachées de l'empire persan, depuis les règnes des Darius et des Xerxès. Il paroît inconcevable que ces prétentions extravagantes fussent encore, après plus de vingt siècles, le vœu dominant des peuples d'Iran. Peu s'en fallut toutefois qu'elles ne fussent réalisées. C'est ainsi qu'après le traité de

Lunéville entre la France et l'Autriche, le système de l'intégrité des Gaules a cessé d'être une chimère.

Les Turcs, épuisés tant par leurs guerres passées avec la Perse, que par celle qu'ils venoient de soutenir contre la Russie, se trouvoient dans cette situation extrême où il ne reste point d'option à un peuple. Se réduire volontairement à la domination de l'ancienne Grèce et de la Thrace, renoncer à l'Egypte, à l'Asie mineure, à la Babylonie, à l'Arabie, étoit signer virtuellement l'acte de sa ruine totale. Règle générale : quand le gouvernement d'une nation préfère inconsidérement sa durée à sa gloire, c'en est fait à jamais de l'une et de l'autre. La Porte-Ottomane, au risque de perdre tout le reste, voulut du moins sauver l'honneur.

Le divan avoit encore bien d'autres difficultés à surmonter, outre celles que lui suscitoit la Perse. Dès le commencement de 1741, diverses tribus d'Arabes avoient secoué le joug du Croissant, entre autres les Montisiques, peuplade naguère soumise à Achmed-Bacha. Ces hordes errantes ont pour coutume de camper, pendant la belle saison, sur les bords riants de l'Euphrate, dans le district de Bassora. L'abondance des provisions, tant pour les hommes que pour le bé-

tail, leur a fait choisir ces fertiles plaines. C'est là qu'elles offrent, dans toute sa pureté primitive, le type de la vie partriarcale, effacé partout ailleurs, et que chacun de leurs chefs, image vivante d'Ibrahim ou Abraham, se croit un souverain comme lui, et marche l'égal des rois pour l'indépendance.

On s'est accoutumé à considérer ces Bédouins comme autant de brigands et de voleurs. Ils dépouillent en effet les voyageurs assez malavisés ou assez imprudents pour ne point acheter leur sauve-garde; mais cette précaution une fois prise, il est sans exemple qu'ils aient rompu l'accord fait avec eux. Est-ce bien à nous autres à mépriser des hommes qui ne faussent jamais leur foi, et qui, aussi braves que fidèles, exposent plutôt leur vie que d'abandonner le dépôt qui leur fut confié?

Une langue expressive et harmonieuse, une nature excessivement productive, ou tout-à-fait stérile, s'allient admirablement entre elles. Rien n'est plus voluptueux ou plus effrayant que les images poétiques de ces Arabes; et leur voix, alternativement gutturale et sonore, semble être l'organe le plus propre à les rendre. La mauvaise renommée, parmi eux, c'est la peste, dont l'attouchement est la mort même. Une jeune fille

est le palmier à tige droite : bientôt la tempête, symbole de la vie, l'aura courbée. Le vent du désert est comme l'adversité, il flétrit tout ce qu'il frappe. Le sable aride, c'est le cœur de l'homme inhospitalier qui repousse le voyageur accablé de fatigue. La rose, c'est la beauté dont l'éclat n'a duré qu'un matin; son parfum, c'est l'haleine de la personne aimée.

Ces peuples, comme tous les autres Orientaux, sont très-adonnés à l'astrologie, et il est probable que rien ne les dégoûtera jamais de cette fausse science, où se peint si bien toute la vanité de l'homme, qui veut que l'ordre entier de la création soit subordonné à sa destinée individuelle. Rien ne les guérira non plus de leur goût pour le pillage. Voyant sans cesse les Persans et les Turcs envahir leur territoire, ils se vengent de cette injustice d'une manière à leur portée, et regardent, comme de justes représailles, l'habitude où ils sont de rançonner les voyageurs de ces deux nations. Ils ne se marient jamais hors de leur tribu. Leurs femmes sont chastes sans exception; une mort affreuse les puniroit de la moindre infraction à leurs vœux; et la pureté des mœurs virginales est tellement en considération chez ces peuples, qu'on a vu souvent des pères, comme d'autres Virginius, poignar-

der leurs filles, pour le seul crime d'avoir été involontairement souillées, ou exposées à l'être.

La juridiction d'Achmed-Bacha s'étendoit jusqu'au golfe Persique, et comprenoit Bassora et l'ancienne Chaldée. Jalouse du pouvoir de ce gouverneur, la Porte avoit voulu la circonscrire; mais elle n'avoit fait par-là que renverser les fondements de la fidélité des habitants, qu'elle avoit soustraits à la surveillance active d'Achmed. Celui-ci se retira dans les murs de Bagdad, et les Arabes prirent les armes.

Si la Perse avoit profité de ces mouvements insurrectionnels contre la Turquie, il est possible que toute cette partie de l'Asie qu'elle réclamoit eût repassé sous son ancienne domination; mais Nadir se bornoit à l'insulte envers les Osmanlis, et marchoit contre les Lesguis révoltés. Il existe un proverbe dans l'Orient, que si un roi de Perse devient insensé, il en donne la preuve en s'engageant dans les gorges que forment entre elles les montagnes de la chaîne du Caucase. Nadir n'étoit pas homme à se laisser guider ou arrêter par des préjugés populaires. Il franchit rapidement le Shirvan, et envahit le Daghistan. Ici, les historiens que j'ai consultés diffèrent. Les uns blâment Nadir d'avoir exposé imprudemment son armée dans des lieux sau-

dant l'expédition indienne de Nadir, et qu'on lui avoit coupé le nez, le renvoyant ensuite avec le mépris dû à sa grossière imposture. Depuis ce temps, on l'appeloit ironiquement, *Binnie-Buride*, ou Sans-nez.

Cependant les habitants de Shamackie reçurent le prétendant avec tous les dehors de la considération due au caractère qu'il empruntoit. Seize mille mécontents, pour la plupart Lesguis, lui formèrent une armée qui osa attaquer Derbent même. Elle fut repoussée. Les circonstances de ces combats font frémir la nature humaine. Les Persans se faisoient un jeu de mutiler leurs prisonniers; ils les abandonnoient, avec les jambes cassées, hors des remparts, et leur recommandoient dérisoirement de s'enfuir chez eux avec célérité.

A Derbent, et dans tout le Ghilan, tous les jeunes gens qui avoient atteint l'âge de seize ans furent obligés de marcher. On mit en réquisition les jeunes filles mêmes, dont on fit la répartition entre les nouveaux enrôlés. Un édit du khan légalisa ces enlèvements arbitraires. Ces provinces étoient dans les larmes; et pour surcroît aux malheurs des familles, la disette y exerçoit ses ravages.

Vers le commencement de l'année 1744,

Nesr-Ali-Mirza vint s'opposer aux progrès de Saun et de ses partisans; il les attendit dans la plaine, au confluent du Cyrus et de l'Araxe, et les défit avec un carnage affreux. La bataille se donna sur le même emplacement où Nadir avoit été couronné. Il exigea qu'on y construisît une haute pyramide, avec des niches qui furent remplies des têtes de rebelles, dont l'aspect sanglant et les barbes conservées formoient un spectacle plein d'horreur.

Saun fuyant, accompagné de dix-sept hommes seulement, fut enveloppé avec sa foible escorte. A la difformité précédente de son visage, on ajouta la perte d'un œil. Alors il fut renvoyé à la cour Ottomane couvert d'opprobre et avec ce message insultant : « Le descendant des So» phis, reconnu par le Grand-Seigneur, doit » porter des marques ineffaçables du haut rang » où ce souverain l'a élevé. »

Le Shirvan, qui avoit été le théâtre de la guerre civile, fut totalement détruit. La révolte embrasoit à la fois tout le circuit de l'empire. Au nord-est, le Herat s'étoit soulevé; au midi de la même direction, les Balouches avoient banni le gouverneur qui leur avoit été envoyé, et repoussé les troupes qu'on avoit chargées de le réinstaller. La guerre navale continuoit avec

les Arabes ; le Farsistan, sous la conduite de Taghi-Khan, commandant de Schiraz, refusoit les impôts. C'étoit une scène de désolation universelle sur un espace de plus de cinquante mille lieues carrées.

On se souvient que Schiraz avoit soutenu deux sièges terribles, l'un en 1724, l'autre en 1729. Les circonstances de ces deux événements furent effacées par les circonstances plus mémorables encore du troisième siège. Taghi-Khan avoit entrepris de se défendre; mais l'assaut des assiégeants frustra ses dispositions, et trompa son courage et celui des habitants, dont il avoit eu la générosité d'épouser la cause. C'étoit un ancien seigneur, dont les sentiments égaloient la haute naissance; il n'avoit pu se résoudre à devenir le ministre de l'oppression d'un peuple infortuné, et avoit préféré l'animadversion d'un tyran puissant et inexorable. Il fut pris déguisé en berger, et conduit à Ispahan avec quarante de ses principaux acolytes. Tout le reste des habitants de Schiraz fut passé par les armes. La dépouille de la ville entière appartint au shah. Nadir, dans cette occasion, oublia son respect habituel pour le sexe le plus foible. L'épouse favorite de Taghi-Khan fut livrée à la brutalité d'un Tartare en présence de son mari. On lui fit

subir aussi la vue du supplice de tous ses parents et de tous ses amis; et après l'avoir privé d'un œil, on le priva aussi de sa virilité. Au récit de ces traitements barbares, la plume tombe des mains de l'historien, les larmes obscurcissent ses yeux, et il ne voit plus ce qu'il écrit. Certainement Nadir étoit devenu insensé; car à peine eut-il assouvi son inconcevable cruauté sur Taghi-Khan, qu'il lui donna le gouvernement en chef de Cabul. Si Nadir n'étoit point fou réellement, il s'étoit donc fait une règle de n'agir plus que d'une manière contraire à toutes les notions que l'expérience a consacrées parmi les hommes, comme s'il eût voulu montrer par-là son extrême mépris pour eux.

Nadir n'avoit point eu d'enfants par la tante de Shah-Thamas, qu'il avoit épousée, ou du moins il n'avoit point reconnu ces enfants; mais son fils aîné, Riza-Kouli-Mirza, marié à une des sœurs du même prince, en avoit eu un fils qui étoit alors âgé de dix ans. L'air sombre de Nadir, la retraite dans laquelle il vivoit, donnèrent lieu de croire qu'il pensoit à abdiquer le gouvernement en faveur de cet enfant, appelé Shah-Rock. On entendoit souvent des gémissements autour de la tente impériale, qui retentissoit aussi d'imprécations à leur tour. « Va, cher enfant, je te

» rendrai ton héritage; tu es, mon fils, le des-
» cendant véritable des Sophis, bientôt le trône
» appartiendra à son légitime possesseur. » Ces paroles, attribuées à Nadir, avoient été entendues, ou, comme il arrive souvent, on le prétendoit; voilà l'origine du bruit qui se répandit sur l'abdication, et qui n'avoit pas plus de fondement pour cela.

C'étoit bien mal connoître Nadir, et les ambitieux en général, que de croire qu'un homme qui avoit immolé tant de fois le sang des autres et le sien propre à son avancement, voulût rétrograder, au travers de tant de distance qui sépare ces deux états, de la condition de souverain absolu à celle de simple particulier. D'ailleurs, Shah-Rock auroit-il pardonné à son aïeul la cruelle opération faite sur les yeux de son père immédiat, et la mort forcée de sa mère, réduite à s'empoisonner pour échapper au supplice commun de tous les siens? Nadir ne pensa point à abdiquer; et quand une aussi étrange idée auroit pu germer dans son cœur, ce n'eût point été en faveur de Shah-Rock, par les raisons que nous venons de déduire, et encore par celle de son âge trop tendre. Il étoit plus naturel de croire que son second fils, Nesr-Ali-Mirza, devoit se considérer comme héritier présomptif; cepen-

dant Nadir ne lui trouvant pas assez de fermeté ou de dureté, désigna, pour son successeur, Ali-Kouli-Khan, son neveu, fils d'Ibrahim-Khan, son frère, tué par les Lesguis. Il donna à ce jeune prince le gouvernement du Khorasan, où bientôt il se fit chérir par des qualités tout opposées à celles de son oncle.

C'est lorsque toute la Perse, en armes contre elle-même, déchiroit ses entrailles de ses propres mains ; c'est lorsque la famine générale, causée par l'abandon des terres, menaçoit d'exterminer ce que le fer avoit épargné, que les Turcs entrèrent en campagne. Nadir ne les attendit point ; il fit envahir leur territoire sur tous les points, et par toutes ses armées à la fois. La Perse épuisée, et ne pouvant plus lui fournir de provisions, il se trouvoit heureux d'avoir le prétexte d'en chercher chez ses ennemis. Les murmures de ses soldats, dès qu'il paroissoit, lui apprenoient assez que le temps n'étoit plus où ils se seroient imposés toutes les privations pour l'amour de lui. Les Persans surtout ne prenoient pas la peine de dissimuler leur haine pour sa personne, et les plus affreux tourments ne leur en imposoient point. Nadir, environné de ses Tartares, n'ayant pas fait scrupule de dire aux Persans qu'il méprisoit leur ressentiment,

d'une foule de chefs qu'il savoit être dans les mêmes sentiments que lui. D'abord on reçut ses ouvertures avec froideur; et la Porte-Ottomane agissoit en cela prudemment, sur ce principe de Machiavel, qu'il ne faut point en croire les rapports des proscrits. Cependant les choses parloient si haut d'elles-mêmes, et Achmed-Khan produisit des preuves si absolues de tout ce qu'il avançoit, que le conseil du Grand-Seigneur se laissa enfin entraîner.

Le commencement de l'année 1745 vit faire les plus grands préparatifs. La Servie, la Bosnie, la Romanie fournirent le *maximum* de leurs contingents avec une ardeur à laquelle on ne s'étoit point attendu. A ces Turcs des provinces européennes se rallièrent, en plus grand nombre encore, les Turcs de l'Asie. Nadir, avec sa constance accoutumée, vit accourir ces flots d'ennemis: il se croyoit sûr de les briser à ses pieds. Ses forces les plus considérables attaquoient Bagdad et bloquoient Bassora sous d'autres capitaines; il n'avoit gardé auprès de lui que cinquante mille hommes, avec lesquels il campoit en Géorgie, d'où il se procuroit des vivres, aux dépens des provinces turques du voisinage, par des irruptions continuelles.

La manière rapide dont il avoit éteint les ré-

bellions du Shirvan, du Farsistan et de la province d'Astrabad, avoit humilié les sujets persans qui auroient été enclins à remuer. Aucun ne joignit les forces ottomanes, soit en raison de cette circonstance seule, soit par une juste méfiance de l'étranger. Pour les soldats de cette nation, la composition de l'armée, telle que nous l'avons développée, ne permettoit pas même qu'ils songeassent à la désertion. Leur nombre étoit si inférieur à celui des Tartares et des Afghans qui accompagnoient Nadir!

Deux ans s'étoient passés sans aucun événement remarquable, ou du moins sans aucun fait d'armes décisif entre les deux puissances belligérantes. Le shah, avant de s'exposer contre l'ennemi du dehors, avoit prudemment subjugué les rebelles de l'intérieur; mais du moment qu'il crut avoir extirpé jusqu'à la racine de la révolte du sein de ses états, il ne songea plus qu'à terminer la guerre turque par un de ces grands coups qu'il savoit si bien frapper. Abdallah-Kouproli venoit de joindre, avec trente mille hommes, le séraskier Mahomet-Bacha, qui en commandoit déjà plus de cent mille réunis. Une armée si nombreuse releva la confiance des Ottomans, qui prirent l'offensive, et entrèrent dans l'Arménie persane. Nadir les côtoya

bientôt, et envoya l'ordre à son fils Nesr-Ali-Mirza de venir à sa rencontre avec toutes ses forces. Cette jonction opérée, il disposoit de près de quatre-vingt mille combattants, la plupart formés des peuples qu'il avoit vaincus, Tartares, Afghans, Arabes, Indiens, mais aguerris, mais surtout dévoués à sa personne, et enthousiastes de sa gloire et de son bonheur. Avant que le prince pût parvenir au quartier-général de son père, son avant-garde fut attaquée et mise en déroute. Diverses autres affaires de poste s'étoient également terminées en faveur des Turcs depuis leur invasion. Nadir s'avança rapidement an secours de son fils. C'étoit ce qu'avoit espéré Mahomet-Bacha, qui n'aspiroit à rien moins qu'à vaincre le shah en personne. Le 4 d'août étoit le jour qu'il avoit destiné pour l'attaquer; mais dès le 3 du même mois, au point du jour, un corps considérable de cavalerie, et un train d'artillerie correspondant, avoient été enlevés par les forces persanes. Mahomet-Bacha voulut dégager cette partie de son armée avec la totalité du reste, et une bataille générale devint inévitable. La grande supériorité des Turcs en artillerie la maintint, sans inégalité, depuis le matin jusqu'à midi. Nadir, survenant alors avec son corps de

réserve, commanda à ses cavaliers de faire feu, tous à la fois, de leurs mousquets, et de se précipiter ensuite, le sabre à la main, sur leurs ennemis. La plus grande partie du canon des Turcs fut prise de cette manière; ils eurent aussi vingt mille tués, et perdirent presque autant de prisonniers. Les débris de cette brillante armée se retirèrent, avec le Séraskier, dans l'enceinte d'un camp retranché, et défendu par des ouvrages montés d'une artillerie formidable. Le shah réprima l'ardeur de ses troupes, qui ne demandoient qu'à forcer l'ennemi dans sa position. L'événement justifia sa prévoyance; le Séraskier se vit obligé de quitter son camp, où il manquoit de vivres, Nadir l'ayant tourné du côté qui lui fournissoit des subsistances. Le 8, les Turcs, sortis de leur ligne, avoient canonné le front des Persans; mais ceux-ci les avoient bientôt repoussés. Enfin le 9, abandonnant leurs magasins, leurs munitions, et jusqu'à leurs armes, ils se répandirent sans ordre sur la route de Cars. Le séraskier Mahomet-Khan fut tué dans cette déroute, où l'on fit, presque sans coup-férir, un nombre immense de prisonniers. Trois bachas y périrent, parmi lesquels on remarqua Abdallah-Kouproli, fils du Séraskier-Kouproli, qui avoit été tué, en com-

battant contre Nadir, neuf ans auparavant.

La perte des Persans, dans la bataille de Cars, et ses suites, ne laissa pas aussi d'être considérable. On compta, parmi les morts, huit mille soldats et plusieurs généraux. Nadir lui-même eut deux chevaux tués sous lui pendant la chaleur de l'action; mais il restoit maître de la campagne, et ses périls étoient oubliés.

Dans le premier transport de joie que lui causa sa victoire, il ne parla à ses troupes que des largesses qu'il se proposoit de leur distribuer lorsqu'il auroit planté ses étendards sur les murailles de Constantinople. Il étoit loin cependant de pouvoir se livrer à ce que cette perspective offroit de séduisant. Les nouvelles qu'il recevoit chaque jour de la Perse devoient lui inspirer d'autres idées. Le Kerman étoit en insurrection, et Mesched même, quoique gouverné par son neveu, s'étoit déclaré contre son autorité. Ne pouvant donc pas suivre ses projets contre les Turcs, il fit la paix avec eux, à peu près aux mêmes conditions qu'avant la dernière rupture. C'étoit beaucoup de sang versé sans aucun résultat; mais Nadir espéroit toujours reprendre ses projets plus tard, et il paroît qu'il s'étoit réellement pénétré de l'idée de réunir sous son sceptre tous les pays musulmans. En reconnois-

sant la doctrine d'Hanifa, dans son nouveau traité avec le Grand-Seigneur, il cultivoit la bonne volonté des Sunnis en sa faveur, lorsqu'il ne paroissoit que rendre hommage aux opinions religieuses de ses ennemis, trop aveugles ou trop prévenus pour découvrir ses desseins.

Il est hors de doute que la Russie, malgré l'assertion contraire d'un historien Persan, n'avoit point envoyé d'ambassadeur à Nadir à son avénement au trône. Cette omission l'avoit blessé sensiblement; car il tenoit aux formes souvent plus qu'au fond des choses. La bataille de Cars, et le traité de paix qu'elle avoit amené, ne lui laissant plus d'ennemis extérieurs, il étoit probable qu'au retour des exécutions militaires qu'il alloit faire dans ses propres états, il ressentiroit et le soutien donné aux Lesguis par la présence, même passive, des troupes russes sur leur frontière, et le mépris fait de son titre de souverain, qu'on n'avoit reconnu par aucune démarche éclatante. En conséquence, la cour de Pétersbourg, aussi intimidée que celle de Constantinople, dépêcha le prince Gallitzin pour aller complimenter le shah sur la longue période de gloire qu'il avoit parcourue depuis le jour où la Providence lui avoit confié le sceptre de la Perse.

Nous avons un récit circonstancié de cette ambassade, qui ne pénétra pas plus loin que Reshd, par des raisons qui s'expliqueront bientôt d'elles-mêmes.

Cependant Nadir, irrité contre le Khorasan, que, dans les commencements de son règne, il avoit traité avec tant de faveur, revenoit sur ses pas à petites journées, méditant une vengeance terrible de ce qu'il appeloit l'ingratitude de cette province. Il se reportoit ainsi aux temps passés, et affectoit de ne pas voir le peu de ressemblance qu'ils avoient avec les temps présents. Le Khorasan étoit à peu près dans le même état que les autres provinces de l'empire, dépeuplé et appauvri comme elles. En avançant en âge, Nadir devenoit de plus en plus morose : une tristesse sombre obscurcissoit son visage, et lui donnoit un air si farouche, qu'il étoit devenu impossible de soutenir ses regards. Ses yeux avoient contracté un cercle rouge, que les veilles et les soucis avoient causé peut-être, mais que le peuple interprétoit comme le signe de sa disposition sanguinaire. Son passage dans Ispahan justifia les remarques physionomiques de ce genre. Il se surpassa lui-même en cruauté, c'est tout dire. D'abord, il demanda de la ville d'Ispahan une contribution exorbitante, qui fut levée avec ri-

gueur, et devint le prétexte des excès les plus criants, et le prélude des plus horribles supplices. Toutes les classes règnicoles, et les étrangers mêmes, se trouvèrent enveloppés dans ces mesures abominables. Des marchands Arméniens et Indiens, sous la couleur d'avoir acheté à vil prix quelques selles de cheval brodées de perles, ayant appartenu à Shah-Hussein, furent brûlés vifs publiquement, et tous les individus de ces deux nations furent inhumainement rançonnés pour cet acte réel ou supposé de quelques-uns de leurs compatriotes. Le véritable motif de Nadir étoit d'empêcher les Arméniens, en les incarcérant, de correspondre avec la Géorgie, dont il venoit d'apprendre la révolte, et les Indiens, de faire savoir dans le Candahar, où ils entretenoient des relations de commerce, le véritable état de la capitale de l'empire Persan. Ces précautions étoient bien vaines, mais elles sont dans la nature de la tyrannie.

Après Ispahan, Kerman eut la visite du shah. Ni les larmes de la misère, ni les droits de l'hospitalité, ni celui des gens, que Nadir avoit fait plusieurs fois sonner si haut, ne purent rien soustraire à sa rapacité ou à sa rage meurtrière. Un négociant hollandais, réputé riche, reçut une bastonnade dont il mourut. On lui avoit pris

tout ce qu'il possédoit, on vouloit de plus lui faire regorger une somme, qu'on prétendoit lui avoir été remise en dépôt pour un émigré Persan.

De Kerman, Nadir se rendit à Mesched, et, comme s'il avoit voulu effacer la trace la plus légère de ses bontés passées pour cette ville, il y commit encore plus de crimes qu'ailleurs. Froidement et délibérément, il ordonna que tous les militaires et tous les marchands de la province fussent parqués comme des animaux, et à l'exécuteur de leur arracher à tous, sans exception, un œil ou les deux yeux. Ali-Kouli-Khan étoit absent pendant la durée de ces scènes effroyables. Il avoit même levé l'étendard de la rébellion, conjointement avec Tamaras-Khan, gouverneur-général des provinces indiennes pour le shah.

Ici la fermeté de Nadir se trouva ébranlée : il connoissoit les talents militaires de Tamaras-Khan ; il redoutoit aussi la popularité d'Ali-Kouli. En donnant à ce dernier la commission de supprimer la rébellion du Herat, il lui avoit expressément défendu de joindre ses forces à celles de Tamaras-Khan, sous quelque prétexte que ce pût être. Montrer de la méfiance aux hommes, c'est les inviter à vous trahir. Comment Nadir ignoroit-il cette maxime? Mais la

rage de détruire l'avoit aveuglé, et il sembloit vouloir réaliser quelque chose de ressemblant au vœu de Caligula, qui désiroit que le genre humain n'eût qu'une tête, pour l'abattre d'un seul coup.

Les forces des deux khans rassemblées égaloient ou surpassoient peut-être celles que Nadir avoit à leur opposer, outre qu'il n'étoit pas douteux que les Persans ne l'abandonnassent à la première occasion, et ne tournassent même du côté de ses ennemis. Il appela donc la ruse à son secours. Il écrivit à Thamaras-Khan d'arrêter son neveu, et à son neveu d'arrêter Thamaras-Khan. Les deux chefs s'étant communiqué leurs dépêches respectives, se moquèrent de l'ordre qu'ils avoient reçu, et n'en devinrent que plus unis. Nadir furieux jura alors d'exterminer tous les Persans qui l'environnoient, et de diminuer, du moins par-là, le nombre de ses ennemis personnels. Avant d'en venir à ce coup d'éclat, il fut visiter le fort de Kœlat, qu'il prépara pour sa réception prochaine, et où il se proposoit de se retirer, comme un lion dans son repaire.

A son retour au camp, il convoqua tous les chefs des Usbecks, des Turcomans et des autres Tartares dont il avoit des corps dans son ar-

mée. Il convint, dit-on avec eux, de faire un massacre général des Persans. Le signal étoit une fusée, l'heure, minuit. Un esclave Géorgien avoit entendu cette conférence. Il se hâta de l'aller communiquer au Kurchi-Bachi, qui en fit part à son tour à tous les officiers supérieurs d'entre les Persans qui étoient au camp. Des espions rapportèrent qu'on avoit vu les Tartares donner le fil à leurs sabres. C'en étoit assez pour confirmer l'intelligence reçue, et allumer la soif de la vengeance dans des cœurs livrés à la crainte et aux soupçons.

Il n'y avoit qu'un moyen de sortir de cette situation périlleuse; c'étoit de prévenir Nadir, et de l'immoler lui-même, avant qu'il eût pu exécuter son dessein. Saleh-Beg, colonel de la garde des Afshars, homme d'un courage à toute épreuve, offrit son bras, et ne demanda que quatre compagnons d'élite. C'étoit l'heure ordinaire du coucher de Nadir; elle touchoit à celle où le carnage devoit avoir lieu. Saleh-Beg pénétra dans la tente du shah; mais elle étoit divisée en tant de compartiments, qu'on ne savoit dans lequel il prenoit son repos. A force de chercher, on aperçut, à la lueur d'un flambeau, briller des diamants : c'étoit l'aigrette du shah lui-même, qui étoit retiré avec une de ses femmes

et une esclave de service. Nadir, entendant du bruit, donna l'ordre à cette esclave d'aller voir ce qui passoit. Cette jeune fille, effrayée à l'aspect des sabres nus, rentra toute tremblante, sans pouvoir expliquer ce qu'elle avoit vu. Nadir alors sortit lui-même; mais il fut chargé avec promptitude par Saleh-Beg qui, d'un coup de sabre bien asséné, l'étendit à ses pieds. On prétend que Nadir se releva, et retrouva assez de force pour tuer deux soldats, qui étoient du nombre des meurtriers. Son courage reconnu rend cette anecdote probable. Assailli et blessé de toutes parts, on dit aussi qu'il cria miséricorde, et que Saleh-Beg lui répondit : « Tu n'as » jamais montré de pitié à personne, et l'on n'en » aura point pour toi. »

On coupa la tête de Nadir; et, comme le dit un historien Persan, on la roula sur l'arène, faisant une balle de paume de ce que l'univers entier ne pouvoit contenir quelques heures auparavant. Les cruautés de Nadir étoient parvenues à ce point, qu'elles ne pouvoient plus durer avec impunité.

Ainsi finit, le 23 de mai 1747, un des hommes les plus extraordinaires que la nature ait jamais produits; car on trouvera réunis en lui, la souplesse artificieuse d'Annibal, la brillante in-

trépidité d'Alexandre, les mœurs rudes de Marius avec son éloquence martiale, l'avarice de Vespasien, l'hypocrisie de Cromwell, toute la fortune, et enfin la mort de Jules-César. Nous oserons soutenir de plus qu'aucun de ces chefs fameux n'a fourni une carrière aussi pleine que Nadir-Kouli. Rome, nous dit-on, d'un asile de brigands, devint la maîtresse d'une grande partie de la terre; mais il lui fallut une chaîne de siècles pour opérer cette métamorphose, réalisée ici dans la courte existence d'un seul homme. En effet, une même génération a vu Nadir, de pâtre obscur et de chef de voleurs, devenir l'arbitre de l'Asie, la terreur d'une partie de l'Europe, et le souverain absolu d'une étendue de pays, à peu près aussi vaste que tous les états romains.

Nadir mourut à soixante-un ans, après un règne de onze années et trois mois. Il avoit commandé en chef pendant beaucoup plus longtemps. C'est cette époque, prise d'une manière collective, que les Persans caractérisent si bien, en l'appelant une campagne de dix-huit ans.

Il n'est pas surprenant que Nadir ait aimé la guerre; il lui devoit tout ce qu'il étoit, et le cœur humain est toujours le partisan secret,

tout au moins, de la profession qui a influé si avantageusement sur nos destinées. Quoique Nadir ne soit devenu que très-tard dans la vie général et roi, il avoit, dès le temps où il n'étoit que berger, donné la plus haute idée de sa capacité militaire. Valet du khan de Mesched, il s'étoit montré digne de commander à des troupes réglées, de préférence à des officiers en grade. Chef de brigands, il étoit devenu le plus puissant auxiliaire de Thamas-Shah. Enfin, si l'on récapitule sa vie entière, on trouvera qu'elle avoit été vouée aux armes, long-temps avant que la renommée eût entretenu le monde de ses exploits.

Personne n'avoit plus que lui, dans une action, ce coup d'œil d'aigle qui plane sur un champ de bataille, et découvre, à un grand capitaine, où ses forces ont besoin de secours, où celles des ennemis peuvent être rompues. Son intrépidité étoit non moins connue des Turcs que des Persans mêmes. La vue de son aigrette étoit le signal de l'épouvante pour les uns; pour les autres, le gage assuré de la victoire. Comme il étoit d'un tempérament robuste et d'une santé inaltérable, rien ne pouvoit surpasser son activité; et, dans un combat, il avoit coutume de fatiguer plusieurs chevaux. Les privations lui

étoient familières, et le dernier des Tartares du désêrt n'auroit pas soutenu mieux que lui la faim, la soif, et l'intempérie des éléments. Dans ses campagnes, il avoit pour règle de mépriser la routine, et de n'agir que d'après ses propres inspirations. Il préféroit la ruse à la force. Ses marches étoient en bonds inégaux, mais quelquefois si rapides, qu'elles devenoient incalculables pour l'ennemi surpris. Dans sa prudence même, et c'étoit une qualité éminente en lui, il sembloit n'obéir qu'à une témérité aveugle, tandis qu'au fond, il n'étoit déterminé que par les raisons les plus solides et par les plus sages motifs. Dans les occasions épineuses, il ne consultoit jamais personne, de peur d'affoiblir l'idée qu'il vouloit que les autres conservassent de sa supériorité. Aux difficultés imprévues, il opposoit une constance à toute épreuve; et c'est quand il étoit le plus embarrassé, qu'il montroit le plus de sérénité et de liberté d'esprit. L'irrésolution étoit, selon lui, ce qui faisoit le plus souvent manquer les affaires, et ce qu'il redoutoit davantage. Il prenoit son parti d'une manière si soudaine, que les états mahométans, où le dogme de la prédestination est populaire, croyoient son bonheur irrésistible, et toutes ses actions l'effet d'une lumière surnaturelle. La

bassesse de sa naissance, et le vice de son éducation, accréditoient cette opinion de lui.

Nadir n'étoit pas moins infatigable dans le cabinet qu'à la tête des armées. Son application étoit si grande, sa sagacité si profonde, qu'il ne trouvoit point de ministre ou de secrétaire qui l'égalât au travail, dans les détails du gouvernement et de l'administration. Il avoit l'art de simplifier ce que les autres hommes se plaisent à compliquer le plus. Ce n'est qu'à plus de quarante ans qu'il apprit à lire et à écrire; mais antérieurement à cette époque, il dictoit déjà d'une manière correcte et pleine de sens.

Sa politique étoit incompréhensible au vulgaire, et même aux cours voisines. Le talent de cacher ses desseins avoit été tellement prouvé lors de son expédition de l'Inde, que Pétersbourg et Constantinople, jouées par lui dans cette circonstance, crurent, pendant tout le reste de sa vie, qu'elles ne pouvoient cesser d'être ses dupes.

Si les grandes proportions intellectuelles faisoient un grand homme au moral, comme les formes plus longues et plus développées le constituent dans la nature physique, nous ne saurions en refuser le titre à Nadir; mais si la justice, qui est la probité des rois; si l'humanité,

qui est leur premier devoir; si la bonté, qui est leur vertu suprême, manquèrent essentiellement à Nadir, contentons-nous de le regarder comme un homme étonnant, qui force notre admiration, sans avoir droit à nos hommages.

Il étoit irréligieux, et c'étoit plutôt par indifférence que par zèle du repos public, qu'il avoit voulu réunir les deux sectes de Musulmans répandues en Perse par proportions si inégales. Il avoit fini, sur ses derniers jours, par tourner en ridicule et les divers commentateurs de l'Alcoran, et l'Alcoran même. Ayant ordonné qu'on lui traduisît les évangiles; il prétendoit y avoir trouvé des contradictions. On ajoute qu'il avoit annoncé qu'il donneroit au monde une religion plus raisonnable que celles de Jésus-Christ et de Mahomet. Ce fait nous a paru peu authentique. Ce qui est bien avéré, au contraire, c'est que, quels que fussent les sentiments secrets de Nadir, par rapport à la doctrine de l'islanisme, il se proposoit de se rendre à la fois chef temporel et spirituel de tout ce qu'il y avoit de Musulmans sur la terre.

CHAPITRE XII.

Suites de la mort de Nadir-Shah. — Démembrement de son empire. — Achmed-Khan, fondateur de la monarchie des Afghans. — Coup d'œil sur cette nouvelle puissance.

La mort de Nadir avoit été sanglante, ses funérailles le furent aussi. Ce ramas d'hommes de toutes les nations de l'Asie, parmi lesquels s'étoient mêlés jusqu'à des aventuriers européens, n'ayant plus de lien entre eux, se dispersa aussitôt, mais non sans avoir immolé auparavant un grand nombre de victimes humaines aux mânes de leur chef décédé. A peine l'événement tragique qui venoit d'avoir lieu fût-il connu dans le camp, que, par un mouvement général et simultané, tous les corps de troupes qui le composoient coururent aux armes, et en vinrent aux mains dans l'obscurité. Chaque nation avoit son quartier séparé et distinct. Nadir les surveilloit ainsi les unes par les autres. Ici, c'étoit les Persans, encore tout exaltés du succès de leur entreprise, et pleins de cette arro-

gance de supériorité qui tient à l'état d'une nation dominante ; là, les Tartares-Usbecks, ceux de Bockara, de Kieva, réunis aux Turcomans, et qui, enragés de se voir déjoués dans leur massacre projeté, se battoient comme gens qui n'ont plus de salut à espérer que de leur courage ; plus loin, les Afghans, commandés par un chef habile et intrépide, soutenoient les assauts successifs des deux partis avec cette valeur tranquille que donnent l'habitude des périls et la connoissance des ressources de la guerre. Enfin, le jour vint terminer cette scène de meurtres et de confusion, en montrant la tête de Nadir au haut d'un pieu fiché en terre dans un des endroits les plus élevés du camp. A cette vue, les Tartares, jugeant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour eux, demandèrent au parti des conjurés la liberté de se retirer dans leur pays sans être inquiétés dans leur retraite, ce qui leur fut accordé aussitôt. Pour les Afghans, la haine qu'on leur portoit fit d'abord prendre la résolution de les attaquer encore, sans doute dans le dessein de les exterminer ; mais malgré leur petit nombre, ces troupes firent si bonne contenance, que les Persans, désespérant de les entamer, les laissèrent défiler en ligne serrée. Achmed-Khan, leur commandant, soutint, dans

cette occasion, la réputation qu'il s'étoit acquise sous Nadir, ou plutôt l'augmenta encore. Il réunit autour de lui, non-seulement les Afghans, mais tous les montagnards Indiens, Pattans et autres, que l'amour du pillage avoit attachés à la fortune du dernier shah, et, avec ces forces, courut vers le Candahar y fonder un nouvel empire.

Le rôle que les Afghans ont joué dans cette histoire des révolutions de Perse, est si important, que rien de ce qui regarde ce peuple ne peut qu'exciter vivement la curiosité. Nous pouvons donc craindre, dans les détails qui le concernent, de paroître prolixes pour la forme, mais nous ne saurions jamais l'être pour le fond. Après être sortie, sous Mirvais et Mir-Maghmud, de son ancienne insignifiance, d'une manière à la fois si inattendue et si brillante, cette nation avoit pu être contrainte de céder pour un temps à la fortune de Nadir, sans rentrer, comme nous l'avons vu, dans la nullité; car ses soldats furent les principaux instruments des victoires de ce Nadir même. L'occasion de recouvrer son indépendance s'étant enfin présentée, elle la saisit avec empressement, et eut le bonheur de trouver, dans Achmed-Khan, un homme auquel elle pût confier ses destinées. Personne assuré-

ment n'étoit plus digne d'un pareil dépôt. Les attributs de la justice et de la victoire lui ont formé un trophée qui ne laisse rien à désirer pour l'honneur de sa mémoire.

La retraite d'Achmed-Khan, au travers de la Perse, pourroit passer, dans tous les temps, pour un fait d'armes extraordinaire. Les dix mille Grecs, tant célébrés par Xénophon, ne luttèrent peut-être pas contre autant de difficultés. Harassé par les habitants, qui regardoient justement les Afghans comme l'origine de tous leurs maux, attaqué par les divers corps persans qui se trouvoient stationnés sur sa route, il fallut à la fois tout le courage et tout le génie d'Achmed pour triompher de tant d'obstacles. De la plaine de Kabouchan dans le Khorasan, où Nadir avoit été tué, jusqu'à Candahar, il y avoit cent lieues à franchir, et cent lieues dans un pays totalement ruiné. Cependant Achmed trouva, non-seulement le moyen d'y subsister avec son armée, mais encore d'y former des approvisionnements pour traverser le désert du Ségestan. Sa marche fut même si rapide, qu'il surprit la grande caravane de Cabul, qui apportoit un trésor considérable aux deux chefs Tamaras-Khan et Ali-Kouli-Khan, avant qu'ils eussent eu le temps de pourvoir à la sûreté de ce riche

convoi. La première résolution des généraux alliés fut de se ressaisir par les armes des richesses dont ils avoient été frustrés; mais le pays se soulevant contre eux, et la crainte d'épuiser leurs forces dans des combats multipliés, les firent changer d'avis. Ils s'enfoncèrent dans la Perse, laissant le champ libre au chef des Afghans.

Achmed-Khan se fit aussitôt proclamer souverain, sous le titre de shah ou d'empereur des Afghans. Cette nouvelle monarchie s'appelle aujourd'hui l'Afghanistan. Outre le Candahar et les provinces Indiennes cédées à la Perse qu'elle a réunies, elle s'est accrue depuis d'une partie du Ségestan, du Herat et du Khorasan, et rivalise désormais de puissance avec la Perse même. Elle comprend aussi les anciens royaumes de Balk et de Samarcande. Le major Rennel cependant ne lui donne qu'environ trente mille lieues carrées d'étendue, ce qui, au premier coup d'œil, paroît un espace trop resserré; mais il est à croire que si ce géographe, également savant et circonspect, nous eût allégué ses raisons, elles auroient eu pour nous toute la force qu'on demande à des preuves. Il semble que l'imagination des Européens, lancée dans le vague relativement aux divisions géographiques de l'Asie, se soit constamment plue à en agrandir les dimensions

aux dépens de la vérité. C'est ainsi que, jusqu'à nos jours, on avoit donné aux terres qui se trouvent entre la mer Caspienne et la mer Noire, cent lieues de plus en largeur qu'elles n'ont effectivement.

Un célèbre orientaliste français, M. Langlès, s'est donné la peine de faire des recherches sur l'origine d'Achmed-Shah, et nous a appris qu'il descendoit d'une famille illustre, nommée Seï-Dou-Zeï, de la tribu des Abdalis. Nous oserons, avec tout le respect dû à l'autorité que nous venons de citer, soumettre à nos lecteurs, et à cette autorité même, quelques remarques incidentes, qui nous paroissent placées ici, pour établir, d'une manière fixe, la différence des usages asiatiques avec les nôtres. En récapitulant le cours de cette histoire, il a dû être manifeste qu'il n'y avoit point de nom de famille en Orient. On dit bien, il est vrai, la race de Seffie, la race de Nadir, celle de Timur; mais il n'est question, en ce cas, que du nom d'un fondateur de dynastie. On a dit autrefois à Rome la maison des Césars: voilà où il y auroit parité; mais on disoit aussi à Rome la famille des Jules, des Claudiens, desOrnéliens, et voilà où il n'y a plus de ressemblance avec l'Orient, où chacun porte un nom propre purement affecté à l'individu, et souvent

significatif de ses qualités personnelles, et non pas, comme parmi nous, le nom collectif de famille, qui atteste, entre parents paternels, des aïeux communs.

Il se trouve encore, dans la même note de M. Langlès, une autre inadvertance, qui me surprend de la part d'un écrivain aussi instruit qu'il est exact. Il parle des Abdalis, ou Abdalas, comme d'une simple tribu. Il faut croire, dans ce passage, qu'il a été induit en erreur, par M. George Forster, dont il traduit le voyage; car autrement, comment ne se seroit-il pas souvenu que les Abdalas forment depuis long-temps un corps de nation? Dès le règne d'Abas-le-Grand, nous avons vu qu'ils étoient déjà anciennement en possession du Herat. Ils n'avoient donc pas besoin des troubles du règne de Shah-Hussein, comme l'avance M. Langlès, pour s'emparer de cette province deux cents ans plus tard.

Achmed, qui a porté le premier la couronne de l'Afghanistan, n'étoit point un Afghan, mais un Abdala. C'est en raison de cette circonstance, sans doute, que le soupçonneux Nadir lui avoit confié le commandement en chef des troupes afghanes qu'il tenoit à son service, ce qu'il n'eût pas été dans son caractère de faire différemment. Le prince, qui avoit démoli l'ancienne

forteresse de Candahar, pour tenir une nation sous le joug, n'auroit pas été choisir, au sein de cette même nation, un chef qui lui répondît de sa fidélité. Les exemples d'Aman-Ola et d'Ashreff, encore tout frais dans la mémoire des hommes, auroient suffi d'ailleurs pour l'éclairer sur le danger d'identifier, d'une manière trop intime, les intérêts d'un corps de troupes et de son commandant. La chute de Mir-Maghmud avoit été peut-être l'effet de cette conduite impolitique.

Nous avons tracé l'origine et les progrès des Afghans; nous les avons été prendre au berceau pour les suivre, au travers de l'adolescence et de la jeunesse, jusqu'à l'âge viril. Cette nation est, dit-on, déjà arrivée à la décrépitude; mais j'aime mieux ne pas en croire implicitement les assertions hasardeuses des voyageurs. L'homme qui parcourt rapidement un pays, fût-il doué de la sagacité la plus grande, ne peut que l'observer bien superficiellement. Que dire donc de celui qui se laisse entraîner à la prévention, et qui tranche hardiment de tout sans motiver ses jugements?

Défions-nous de ces passants dans un empire qui, de leur propre chef, prononcent hardiment la sentence de la dégénération des peu-

ples, et l'arrêt de mort des gouvernements. En 1808, la chose ne sauroit assurément être plus récente, la compagnie des Indes anglaises a, par une ambassade solennelle, reconnu l'importance politique de la cour de Cabul; mais avant d'arriver à cette époque, reprenons succinctement la suite des faits depuis l'avénement d'Achmed-Shah au trône jusqu'à nos jours. Ce travail ne pourra point paroître une digression. D'ailleurs, a dit un illustre Romain, le soleil levant a plus d'adorateurs que le couchant: le soleil levant, c'est l'Afghanistan; l'astre sur son déclin, c'est la Perse.

Achmed, maître du Candahar et des Soubahs, abandonnés à Nadir-Shah par les conditions du traité de Delhi, se vit bientôt en possession d'armées considérables, et de revenus suffisants pour les mettre en mouvement. Ses états ne lui rendoient pas toutefois autant qu'ils avoient produit au fisc, entre les mains de Nadir, et la raison en est palpable. Vers la fin du règne de ce célèbre conquérant, un travers d'esprit lui avoit fait adopter en finances le mode de tous le plus destructif incontestablement. Le revenu entier de la terre n'équivaloit plus à l'impôt, et les khans des provinces ne levoient plus d'argent que sur le sang des gouvernés. Il faut tant de

tomans au shah, c'est tant de têtes qu'il faut abattre; tel étoit le calcul ordinaire. Grand Dieu! et Nadir avoit tous les talents, toutes les connoissances, enfin, tout ce qu'il falloit, dans tous les genres, pour rendre ses sujets aussi heureux qu'il les avoit rendus illustres! Il est donc trop vrai qu'il n'en avoit pas la volonté.

Les revenus d'Achmed-Shah, malgré leur diminution, ne laissoient pas de monter encore à quatre-vingt millions tournois. Il entretenoit cent mille hommes de cavalerie, équipés à leurs propres dépens, et qui ne recevoient de lui que la solde et le fourrage. Ce service est le seul distingué en Asie. On y fait peu de cas de l'infanterie où, pour s'enrôler, il faut être absolument dénué de ressources. Aussi cette infanterie est-elle aussi méprisable que méprisée, l'un étant toujours la conséquence de l'autre.

Après avoir affermi son autorité au-dedans, Achmed-Shah crut ne pouvoir mieux faire que de profiter des troubles prolongés de la Perse, pour arracher de nouveaux lambeaux à cet empire. Il envahit le Herat, qui ne put lui opposer de résistance; il soumit cette partie du Ségestan, qui couvre l'accès du Candahar, pénétra dans le Khorasan et jusque dans l'Irac-Agémi: et telle étoit la foiblesse d'une monarchie na-

guère si puissante, qu'elle demeuroit spectatrice oisive de ces envahissements de son territoire !

S'étant assuré de Kherim-Khan, dont nous aurons occasion de parler plus tard, Achmed osa retracer la marche de Nadir, et se porter sur Delhi, où il trouva encore des richesses ; mais l'exemple de 1739 avoit opéré, et en 1756 il n'y avoit comparativement que bien peu de chose à enlever de la capitale de l'Inde.

De retour de son expédition indienne, Achmed, de concert avec le régent de la Perse, envahit de nouveau le Khorasan, prit Mesched, qu'il abandonna à Shah-Rock. Depuis ce temps, il ne fit plus de campagnes, et se borna à jouir du fruit de ses travaux militaires, et à faire fleurir la justice dans ses états. On pourroit lui reprocher d'avoir laissé les Afghans aussi rudes, aussi peu policés qu'il les avoit trouvés; mais la forme du gouvernement de ces peuples ne lui permit peut-être pas de faire davantage. Une question intéressante s'élève naturellement ici.

Des écrivains, qui posent d'abord un principe, et y accommodent ensuite les conséquences comme ils peuvent, ont osé avancer, sans crainte d'être contredits, qu'il n'y avoit qu'une seule et même forme de gouvernement

dans tout l'Orient. Nous nous voyons pourtant dans le cas d'attaquer victorieusement leur système ; et si des hypothèses brillantes ont été pour eux, les faits, la vérité seront pour nous.

De ce que l'on dit pareillement le shah des Afghans, le shah Mogol, le shah de Perse, s'ensuivroit-il que la royauté ne puisse éprouver des modifications selon chacune de ces diverses contrées ? il y auroit un entêtement bien aveugle à le vouloir soutenir. Raisonnons par analogie. Ne dit-on pas tous les jours, parmi nous, les rois d'Angleterre, de Prusse et de Suède, sans attacher pour cela le même sens à ce mot de roi, qui là est le symbole d'une autorité limitée, ici d'un pouvoir absolu. Or, pourquoi n'en seroit-il pas de même pour l'Asie que pour l'Europe ? Le fait est que, quoique le gouvernement de la Perse soit bien décidément despotique, le régime des Afghans n'est rien plus qu'une aristocratie royale, une espèce de féodalité avec un chef suprême. Des nobles ou chefs héréditaires de tribus ne représentent pas même très-inparfaitement les anciens barons français et allemands, sans lesquels le monarque ne pouvoit rien entreprendre. Les villes lui paient tribut ; mais les Afghans, comme les Francs d'autrefois, n'habitent point dans les villes, et le pays ouvert où ils se can-

tonnent est le maître de refuser au roi et hommes et impôts. Le shah a donc besoin de l'intervention des grands feudataires, chaque fois qu'il veut exécuter quelque chose d'important, et la guerre n'est que nominalement en son pouvoir.

Par exemple, sous Achmed-Shah, les chefs afghans marchoient volontiers avec leurs vassaux; mais, après ce prince, mort dans le Candahar en 1779, ils se bornèrent à reconnoître la royauté de son fils, et n'en quittèrent pas moins ses drapeaux.

Timur-Shah, fils et successeur d'Achmed, a mal soutenu les obligations que lui imposoient ses relations avec un grand homme. Il a été tolérant, dit-on, il a rendu la justice, d'une main impartiale, aux étrangers comme à ses propres sujets; mais il n'a pas su se faire respecter, et ses domaines ont cessé de lui rapporter les revenus qui faisoient la puissance de son père. Des expéditions mal concertées l'ont encore décrédité davantage. Les Seiks ont résisté à ses armes, et sa nation ne s'est pas crue intéressée à venger les échecs qu'il avoit reçus. Son administration a été tout au moins fautive, si l'on ne peut pas l'accuser d'avoir été inepte. Il a borné ses soins à tenir sa cour; et pour subvenir aux dépenses d'un établissement royal, il a taxé l'in-

dustrie sans ménagement, ce qui est toujours la gêner, et souvent l'éteindre. Avant lui, on comptoit, dans le Cachemire, trente-deux mille métiers, occupés sans cesse à tisser ces beaux shalls que l'Europe aujourd'hui consomme à l'envi de l'Asie, et lorsqu'il est mort, en 1792, le nombre des mêmes métiers étoit réduit à dix-huit mille. Le revenu de la couronne étoit encore diminué dans une proportion plus forte; on assure qu'il n'excédoit pas vingt-cinq millions.

Zeman-Shah, successeur de Timur, a voulu laver la tache que son règne avoit imprimée aux Afghans; mais ceux-ci s'étant un peu trop accoutumés à l'indépendance, il lui a été difficile de les rallier à ses projets. L'Angleterre cependant en a été inquiète. Par sa situation, par son courage, la nation afghane est en effet bien autrement redoutable que les Marattes ou les Seiks, pour les possesseurs du Bengale et de la vaste presqu'île de l'Indostan. Cependant, l'artillerie européenne donnera toujours, à ceux qui s'en serviront, de grands avantages sur les nations de l'Orient. On suppute les sujets de l'Afghanistan à un peu plus de six millions d'âmes. Un major de Cipayes, qui a long-temps résidé à Cabul, m'a assuré que ce nombre n'é-

toit point exagéré. Il donnoit à l'armée de Zeman-Shah de quarante à cinquante mille cavaliers, et un corps d'infanterie tout-à-fait aussi nombreux, mais à peu près nul sous le rapport de l'utilité que l'on en pouvoit tirer. Et la compagnie anglaise entretient plus de deux cent mille fantassins disciplinés à l'européenne! Quel voisinage!

Contradictoirement avec ce que nous avons dit dans notre premier volume, sir William Jones et d'autres auteurs font descendre les Afghans, non plus de Noé immédiatement, mais d'Abraham. L'orientaliste anglais se fonde sur des ressemblances de noms, comme celui d'Hezareth dans le Herat, et de Nazareth dans la Judée, ainsi que sur d'autres données semblables. On remarque aussi la beauté des enfants comme un rapport avec ceux des Israélites; la forme du nez, différente de celle des Persans, qui tient plus du caractère romain, et n'est pas recourbée en bec d'aigle, comme dans les Juifs et leurs prétendus frères. Quoi qu'il en soit, c'est une idée piquante que de découvrir, après vingt-cinq siècles, dans un débris de la captivité de Babylone, une race nouvellement illustrée, et que rien ne peut empêcher, selon toute apparence, de se signaler encore à l'avenir.

CHAPITRE XIII.

Les fils de Nadir-Shah ne lui succèdent point. — Son neveu, Ali-Kouli-Khan, se fait élire roi sous le titre d'Adil-Shah. — Il se livre à la mollesse, après avoir commis les actes de barbarie usités en Perse parmi les souverains. — Il périt victime de la trahison de son frère Ibrahim. — Règne d'Ibrahim, qui est égorgé à son tour. — L'anarchie couvre la Perse de ses ravages.

La mort de Nadir-Shah venoit de laisser la Perse sans roi. Nesr-Ali-Mirza, second fils de ce monarque, auroit dû saisir le premier moment pour se faire élire en sa place. Cette démarche hardie lui étoit conseillée, autant par le sentiment de sa sûreté personnelle, que par l'ambition et la politique; mais il n'eut pas le courage de brusquer les choses, et cette fatale indécision lui coûta le trône et la vie. Quelle différence, si Riza-Kouli-Mirza n'eût pas été réduit, par la perte de ses yeux, à une véritable nullité d'existence! Le caractère seul de ce prince eût suffi pour consacrer ses droits, quand ils auroient été trouvés douteux, et le trône, en

devenant son partage, se fût rempli comme de lui-même. La Perse alors eût été heureuse comparativement; car nous sommes persuadés qu'un roi, même méchant, est infiniment préférable aux chances les plus favorables d'un interrègne.

Cet interrègne n'arriva pas aussitôt. Ali-Kouli-Khan s'empara avec habileté de la circonstance; il étoit à la tête d'une armée. Son premier soin fut de marcher vers Kœlat, ce fort qui recéloit l'amas des richesses de Nadir. N'y éprouvant point de résistance, il se vit en possession d'un trésor équivalent à quatre cent millions de nos livres; et avec ce puissant auxiliaire, il ne douta plus du succès. L'armée de Nadir étoit dissoute; les Afghans et les Tartares, qui en faisoient la principale force, sous le double rapport militaire et numérique, étoient en pleine retraite vers leurs pays respectifs. Il ne restoit que les Afshars et leurs adhérents : il ne fut pas difficile de les gagner. Mahomet-Khan, kurtchi-bachi, avoit, comme nous l'avons expliqué, trempé dans la conspiration qui avoit arraché la vie à Nadir; on lui promit, et à ses complices, non-seulement l'impunité, mais la confirmation de leurs emplois. C'en étoit plus qu'ils n'attendoient. Les peuples, qui voient tout seulement par l'écorce, imaginèrent

d'abord qu'il étoit question de rendre au jeune Shah-Rock, fils de Riza-Kouli, et d'une fille de Shah-Hussein, le trône de ses ancêtres maternels. Ils l'eussent accepté, comme un bienfait inestimable de la part des conjurés; mais ceux-ci n'y songeoient pas. Vieillis sous l'empire de Nadir, ils ne reconnoissoient que son titre, et ne s'étoient défaits de lui que pour se dérober à son implacable cruauté.

Aux premières ouvertures d'Ali-Kouli-Khan, tous ces chefs furent pour lui. D'un commun accord, on lui envoya la tête de Nadir. Le messager chargé de ce gage le perdit en chemin, on ne sait comment, et il fut forcé de produire une autre tête, qu'il prit, sans cérémonie comme sans remords, sur les épaules d'un Tartare, auquel il trouva de la ressemblance avec le feu roi. On l'exposa dans le camp, comme si les soldats d'Ali-Kouli avoient eu besoin d'être rassurés, par ce simulacre, contre la crainte que leur inspiroit encore l'ombre de Nadir.

Pour populariser son élection, Ali-Kouli-Khan se fit proclamer, sous le nom d'Adil-Shah (roi de justice). Il vouloit annoncer ainsi que les temps de la douceur et de la paix alloient succéder enfin aux temps de la guerre et de la rigueur; mais, par quel incompréhensible con-

tre-sens, les premiers actes de ce même règne, annoncés sous des auspices si flatteurs, furent-ils entachés par d'horribles exécutions? La sûreté de l'état demandoit peut-être le sacrifice de Nesr-Ali-Mirza; mais l'infortuné, l'aveugle Riza-Kouli, quel prétexte pouvoit-il y avoir pour le perdre? Il semble que dans la Perse, les vertus dont les souverains se piquent le plus de faire parade, sont l'insensibilité la plus absolue, et le mépris des liens de la famille et du sang.

Cependant le nouveau monarque, dans un long manifeste, après s'être qualifié de roi de justice, de partisan de la clémence, de serviteur d'Ali, tous titres également agréables au commun des Persans, accusoit ouvertement la férocité de Nadir. « Toutes les nations, toutes » les langues de l'empire la témoignoient, y di» soit-il; les bons, les méchants, qui peuplent » Iran, n'en ignoroient aucune particularité. Un » cri de douleur universel s'étoit élevé de la » terre jusqu'au ciel. La miséricorde divine » avoit été émue. Arracher les yeux de ses » sujets, se faire un jeu de leur ôter l'exis» tence, après les avoir inhumainement muti» lés; les taxer au-delà de ce qu'ils possédoient » en entier; surpasser les cruautés de tous les » âges, en érigeant des pyramides de têtes

» humaines. Enfin, les choses en étoient venues
» au point qu'il n'y avoit eu de remède que de se
» délivrer par le meurtre de ce farouche oppres-
» seur; et lui, Adil-Shah, quoique son neveu,
» l'auroit fait lui-même, s'il n'eût été prévenu
» par les Afshars de la garde du tyran.

» Le fort de Kœlat, ajoutoit-il, que le feu roi
» avoit passé tant d'années à fortifier pour le
» rendre imprenable, s'étoit rendu, dès le pre-
» mier jour, à l'armée invincible du nouveau
» souverain: signe évident que le ciel s'étoit dé-
» claré pour sa cause.

» Quand la nouvelle de la délivrance publi-
» que nous est parvenue, nous nous sommes
» aussitôt dirigés sur Mesched, continuoit la te-
» neur du décret. Arrivés dans cette sainte cité,
» tous les ministres d'état, les grands officiers
» de la couronne, et les commandants des trou-
» pes étant rassemblés, une voix unanime s'est
» fait entendre, et nous a suppliés de prendre
» sur nous le gouvernement de l'empire. Rebâ-
» tissez nos maisons ruinées, finissez les mal-
» heurs de la Perse, vous en avez les moyens,
» telles étoient les prières qui nous étoient
» adressées de toutes parts. On invoquoit les
» restes de l'Imaum-Riza, dont le tombeau est
» sur les lieux, et en son nom on nous conju-

» roit d'accéder à la demande générale. Que » pouvions-nous faire?

» En nous rappelant l'affreux état de notre » pays depuis plusieurs années consécutives, ses » campagnes désertes, ses villes abandonnées, » l'espèce humaine réduite à l'état d'un vil trou- » peau qu'on égorge en détail et à mesure, nous » nous sommes voués à faire cesser cette déso- » lation; nous avons cru qu'il étoit de notre de- » voir de venir au secours des opprimés et des » innocents. C'est le seul moyen d'appaiser le » courroux du ciel, de satisfaire à la clémence » qu'inspirent des créatures de Dieu, indigne- » ment outragées, et de mériter l'amour des » peuples. En conséquence, nous remettons » gracieusement toutes les taxes dues depuis » ce jour, ou celles qui pourroient être arrié- » rées; nous nous réservons de répartir les ver- » sements déjà faits dans nos caisses, aux con- » tribuables qui en ont fait les frais, et abolis- » sons, en un mot, tout impôt quelconque dans » toute l'étendue de nos états, à compter de ce » jour, pendant les deux années qui vont cou- » rir, et jusqu'à l'expiration de leur terme. De » cette manière, et en agissant toujours sur le » même principe, nous espérons mériter l'a- » mour de tous les ordres et de toutes les des-

» criptions de nos sujets. Grands et petits, puis-
» sants et foibles, fils d'Islam ou autres, nous
» désirons qu'ils se joignent dans un chœur uni-
» versel d'actions de grâces, pour remercier le
» Tout-Puissant de notre bénigne protection,
» et attirer sur nos majestés les bénédictions
» célestes.

» Les chevaux de poste seront entretenus
» désormais aux frais de chaque province, et
» l'on n'aura plus à se plaindre, comme par le
» passé, des scandaleuses rapines des courriers,
» enlevant les chevaux des particuliers, sous le
» prétexte du service public, et ne les rendant
» jamais à leurs légitimes possesseurs. Si une pro-
» vince ne peut subvenir aux frais de ses postes,
» sur la représentation qui nous en sera faite,
» nous viendrons à son secours aussitôt, en or-
» donnant que d'autres fonds soient appliqués à
» cette dépense, en allégissement de ses charges
» locales.

» Nous entendons positivement de plus, que
» la puissance que nous avons reçue du ciel
» n'étant, à d'autre fin, que le bien-être des
» peuples qu'il nous a confiés, toutes les confis-
» cations arbitraires et illégales, faites sous le
» règne précédent, seront annullées de toute
» nullité. Des recherches exactes seront faites,

» afin d'obtenir une parfaite connoissance de
» l'état des choses, et justice pleine sera rendue
» aux dépouillés. »

Donné à Mesched, dans la lune de Dschemadielsam 1160 de l'hégire (juillet 1747.)

Nous avons déjà fait mention du meurtre des deux fils de Nadir. Le roi de justice, le serviteur d'Ali, ne se borna pas là ; il fit éventrer toutes les femmes grosses du feu roi ; et quoiqu'il n'attentât point aux jours du jeune Shah-Rock, il se vanta de sa mort, comme si elle avoit eu lieu par ses ordres.

On douta dans le temps, en Perse, si ce royal enfant n'avoit pas péri en effet, et ce ne fut qu'après Adil-Shah que la vérité contraire se fit reconnoître. Le nouveau roi avoit, dit-on, un double motif pour se charger du blâme d'un crime qu'il n'avoit point commis, et pour ne point commettre ce crime même. Dans le cas où l'on auroit cru Shah-Rock vivant, la voix publique déclarée pour lui, ses droits aux noms de son père et de sa mère, menaçoient de renverser le trône établi sur sa ruine; et dans le cas où un autre prétendant se présenteroit, on étoit prêt à l'écraser sous le poids des titres du jeune héritier.

On s'attendoit qu'Adil-Shah, à son avénement au trône, se rendroit à Ispahan, comme avoit fait son prédécesseur. Nous avons remarqué, à l'occasion de Nadir, que ces cérémonies d'inauguration et de marches triomphales, si insignifiantes en apparence, étoient dans le fond d'une importance majeure. La capitale d'un empire, qui représente sa tête, se croit le droit de connoître la personne de celui qui doit le régir; les idées de la puissance publique, concentrée dans une seule volonté, et d'un être mortel, environné d'une auréole presque divine, sont déjà des abstractions assez accablantes pour l'entendement du vulgaire. Ce qu'il ne conçoit point, n'est point une réalité pour lui; il douteroit presque de l'existence du monarque qu'il n'auroit jamais vu, et croit devoir son obéissance, au contraire, à celui qui, brillant de tout l'éclat des honneurs, commande, par sa présence, l'alternative imposante des acclamations bruyantes et des respects silencieux.

Adil-Shah ne vint point à Ispahan; il préféra d'envoyer à sa place son frère Ibrahim-Khan, devenu Ibrahim-Mirza, ou prince. Ce qui étoit inévitable arriva; la popularité fut toute pour ce dernier. Et pendant qu'Adil, retiré dans Ashreff, s'enivroit des charmes de ce séjour en-

chanté, et y goûtoit à longs traits les douceurs de l'ambition satisfaite et de la tranquillité domestique, Ibrahim levoit des troupes, composées d'hommes qui se donnoient à lui par enthousiasme, et dans la confiance que leur inspiroient ses manières et ses discours. Ces troupes étoient bien censées appartenir à son frère, mais dans le cœur elles n'étoient qu'à lui.

Cependant, Adil-Shah n'oublioit pas tous les devoirs attachés à son rang. Son esprit, porté vers le repos, s'occupa, avec complaisance, des relations externes de la Perse. Il envoya deux ambassadeurs. Il n'y avoit que deux cours, celles de Pétersbourg et de Constantinople, où des missions diplomatiques pussent avoir un objet important. Nous avons déjà eu lieu de remarquer qu'à l'époque de la mort de Nadir-Shah, le prince Gallitzin étoit en route pour venir rendre le premier hommage à son sceptre, de la part de la Russie. La nouvelle de ce tragique événement le fit aussitôt rétrograder avec toute sa suite. Il en fut de même d'un ministre ottoman, qui avoit déjà atteint Bagdad. Une notion toute naturelle prévaloit au-dehors, c'est que la Perse alloit être incessamment plongée dans la confusion d'une hérédité mal établie, et dans tous les désordres d'une guerre civile.

Nous avons vu comment elle avoit évité ces maux; mais ce fut par l'effet de la stupeur que cause toujours une catastrophe inattendue. Si Nadir, au faîte de la gloire et de la puissance, n'avoit pu comprimer tout-à-fait les mécontentements du peuple et du soldat; si l'excès de la rigueur avoit seul pu le conduire si loin, au milieu des précautions dont il s'environnoit pour sa sûreté, il eût été insensé, pour le monde, d'espérer quelque résultat avantageux d'un relâchement complet et subit de mesures. Dans les cas de cette nature, plus le prince qui succède à un pouvoir tyrannique use de ménagements envers une nation, plus, s'il ne sait pas graduer ses bienfaits, il passe aux yeux de ses nouveaux sujets pour foible et incertain de son autorité. La remise totale des impositions, pour un terme exprimé, étoit un acte à contre-sens; car, quelque grande que fût l'immunité présente, il faudroit en revenir à un jour fixe, et ce jour-là seul feroit oublier les années qui l'avoient précédé. Nadir, à son arrivée de Delhi, avoit remis aussi les impôts, et ce fut un des griefs les plus grands contre lui, de n'avoir pas prolongé indéfiniment cette gratification générale. Mais la chose étoit impossible. Oui, sans doute, aux yeux des hommes qui raisonnent; mais la multitude raisonne-t-

elle? Elle est susceptible de sentiment, et voilà tout.

Les Russes n'agirent qu'avec une lenteur extrême dans l'occasion présente. Plusieurs exemples les autorisoient à craindre que lorsqu'ils recevroient l'envoyé d'Adil-Shah, ce prince ne fût déjà plus. S'ils avoient mis tant de circonspection à féliciter Nadir-Shah sur ses succès politiques et guerriers, il y avoit encore moins lieu de croire qu'ils se livreroient inconsidérément à un prince de sa famille, qui n'étoit parvenu jusqu'au trône que sur la ruine de ce monarque redouté. On accueillit l'ambassadeur; mais sous des prétextes vains, on l'arrêta dans Astracan, l'amusant des préparatifs somptueux de son départ, et ne les effectuant jamais.

La crise que provoquoient la pente des choses et l'attente générale, ne tarda pas à se manifester. Adil-Shah, toujours dans Ashreff, où il pouvoit se livrer sans témoin à ses goûts pour le vin et les plaisirs du harem, ne sut ni la prévoir, ni la prévenir. Il se reposoit indolemment sur son frère du soin de contenir la capitale, ainsi que les provinces du midi et de l'orient, tandis qu'Amur-Aslan-Khan, qui commandoit dans l'ouest jusqu'aux bornes de l'empire, et qui avoit reconnu son titre, lui répondoit

de la fidélité des peuples des contrées qui se trouvent situées de ce côté.

Le premier danger ne vint point d'une partie éloignée ; il éclata dans Ashreff même. Mahomet-Khan, commandant-général de la garde de Nadir, et qui, pour prix de la mort de son maître, avoit été continué dans sa charge auprès de son successeur, étoit lassé d'un service qui l'éloignoit de la capitale et dérangeoit ses habitudes. L'impunité enhardit. Mahomet-Khan, qui n'avoit pas tremblé de conspirer contre le vainqueur des Afghans, des Turcs et des Indiens, ne ressentit aucune crainte, quand il fallut attenter aux jours d'un homme inconnu à la renommée, et que sa naissance n'avoit pas plus porté au trône que ses hauts-faits. Mais il fut imprudent, et des espions militaires l'ayant pénétré, son projet fut renversé sur lui-même. Adil-Shah, après l'avoir accablé d'injures, le livra aux femmes survivantes de Nadir, qui le firent périr par vengeance dans les tortures les plus cruelles.

Ce fut le bruit de cet événement qui, étant parvenu à Tavris, où résidoit Amur-Aslan-Khan, inspira à ce gouverneur l'idée de remuer. Ce n'étoit point pour venger Mahomet-Khan, mais pour venger Nadir même. Amur-Aslan-

Khan étoit un général expérimenté, et savoit qu'il faut quelquefois ajourner ses ressentiments, comme il faut attendre à la guerre les occasions favorables. Il étoit le parent, avoit été le favori de Nadir; et sans entrer dans les torts et les mérites du gouvernement de ce prince, il ne considéroit qu'une chose : le sang de son bienfaiteur avoit été versé par la trahison, il falloit punir les ingrats qui l'avoient répandu. On prétend d'ailleurs que l'ambition eut beaucoup de part dans la révolte d'Aslan-Khan. S'il est vrai, du moins, elle ne pouvoit se colorer d'un plus beau prétexte.

L'attentat de Mahomet-Khan avoit livré aux soupçons inquiets le cœur d'Adil-Shah. Dans tous ses serviteurs, il commença à ne plus voir que des traîtres et des assassins. Le génie du diadème persan, toujours prêt à figurer à ceux qui le portent, des bras sans cesse levés contre leur sein, assiégea les réflexions d'Adil, et le rendit malheureux à son tour, comme avoient été tous les Sophis, excepté peut-être le seul Shah-Hussein, réservé à d'autres épreuves non moins terribles. Adil ne dormit plus, et pour rassurer ses frayeurs, il expédia l'ordre à Amur-Aslan-Khan de se rendre à Ashreff; il manda également son frère Ibrahim. Ni l'un ni l'autre n'obéirent.

Amur-Aslan-Khan fit poignarder, sur la route, les courriers du shah. C'est un usage commun à la Perse et à la Turquie, que de faire périr ainsi les messagers d'ordres souverains, avant qu'ils n'atteignent leur destination. Par ce moyen, on est censé ignorer ces ordres, et l'on acquiert le prétexte de ne s'y point conformer. Amur-Aslan-Khan ne se borna pas à ces subterfuges. Il sortit de Tavris, à la tête de dix-sept cents cavaliers afghans restés au service de la Perse, et rançonna tout ce qui se trouva sur son passage. Reshdt, capitale du Ghilan, est l'entrepôt des marchandises européennes, et de celles que l'Asie échange contre elles. Il y avoit, à cette époque, une factorerie anglaise dans cette ville, et les Russes et les Arméniens y avoient encore de plus grandes valeurs en espèces ou en denrées. Amur-Aslan-Khan s'empara de tout; mais ayant négligé les précautions propres à assurer sa retraite, il fut attaqué par un corps des troupes du shah supérieur au sien, et on reprit sur lui tout le butin qu'il avoit amassé en pillant les habitants désarmés. Depuis cet échec, il abandonna l'offensive, pour recruter ses forces dans les provinces de son commandement.

Adil-Shah, qui avoit gardé le masque relati-

vement à ce qu'il prétendoit faire de son frère Ibrahim, eut l'air d'interpréter favorablement le refus de celui-ci de se rendre à Ashreff. Il lui intima même un contre-ordre, en mettant sa désobéissance sur le compte d'un excès de zèle. Cet artifice étoit de mauvaise grâce, et Ibrahim n'en fut point la dupe. Ce jeune prince n'avoit que vingt-deux ans; à cet âge on croit pouvoir aspirer à tout. Ibrahim, à la tête d'une armée qui s'étoit formée, en grande partie, sous ses auspices, voulut être roi, et il y réussit.

Déjà le printemps de 1748 permettoit d'ouvrir la campagne. Adil-Shah manda à son frère de marcher contre le rebelle Amur-Aslan-Khan, dont les menées pendant l'hiver avoient soulevé, non-seulement l'Edeirbetzan tout entier, mais encore plusieurs autres provinces contiguës à celle-là. Il n'y avoit pas de temps à perdre. Ibrahim-Mirza le savoit bien; mais il n'avoit garde d'agir en conséquence. Supprimer la révolte de l'ouest n'eût été qu'affermir l'autorité de son frère, sur la ruine duquel il prétendoit s'établir. La difficulté étoit de réconcilier ses troupes avec des desseins aussi criminels. Or voici comment il s'y prit.

Adil-Shah n'étant encore que général des

forces de son oncle et gouverneur de Mesched, avoit épousé la fille d'un prince Géorgien, appelé Tamaras-Khan. Nous avons déjà eu lieu de parler de ce prince, qui commandoit pour Nadir dans les provinces indiennes de sa domination, et qui avoit été des premiers à lever l'étendard de la révolte vers le temps de la mort du shah. Lié par l'intérêt et par le sang avec le nouveau roi, il lui avoit inspiré, en faveur des Chrétiens, quelque chose qui ressembloit à de la prédilection, au moins aux yeux des jaloux Musulmans. Un de ses fils, Zorab-Khan, étoit trésorier de la couronne, et avoit remplacé Mahomet-Khan dans le poste éminent de kurtchi-bachi, ou commandant-général de la garde. On prétend que ces faveurs étoient la suite des conseils intimes de la belle géorgienne, sultane favorite d'Adil-Shah, laquelle avoit gagné sur l'esprit du roi un empire illimité.

Toutes ces circonstances étoient sues du public, où elles avoient déjà produit un mauvais effet; mais Ibrahim-Mirza les envenima encore. Confier les trésors de l'état et la garde du prince à un étranger né parmi des Infidèles, et qui en nourrissoit encore secrètement les principes dans son cœur, étoit une innovation scandaleuse, une insulte aux vrais Persans. Comme tel

Ibrahim n'avoit pu s'empêcher de la ressentir, et il aimoit mieux encore renoncer aux avantages qu'il devoit légitimement attendre de la situation élevée où il avoit plu à Dieu d'appeler sa famille, que de renoncer à Dieu même, en prenant parti contre la loi du prophète. Ces raisonnements et d'autres, également captieux, excitèrent la plus vive fermentation dans toutes les têtes. L'imprudence d'Adil-Shah empira encore les choses.

Au moment même où l'animadversion générale se prononçoit contre son alliance avec les Géorgiens, il croit conjurer l'orage en envoyant son beau-frère, Zorab-Khan, vers Ibrahim-Mirza, pour le rappeler au sentiment de son devoir. A peine arrivé à Ispahan, ce jeune homme fut mis à mort, et on prétendit l'avoir sacrifié à la voix du peuple. C'étoit faire un appel à celui-ci : il y répondit énergiquement. Ibrahim reçut une députation, qui le sollicitoit de s'emparer du pouvoir suprême qu'il exerçoit déjà au nom d'un autre. Sa vanité ne put résister à cet appât, et la guerre civile fut proclamée.

Ici Adil-Shah, qui n'avoit jusqu'alors montré que de l'aveuglement, fit preuve du moins de dévouement à la cause de son pays. Il supplia son frère de faire un retour patriotique sur lui-

même, de songer à tous les maux que leurs dissensions alloient entraîner, de se rappeler le triste état où la tyrannie de leur oncle avoit plongé la Perse. Il lui offroit, comme si la chose eût été possible, de partager avec lui la souveraineté. Rien ne put satisfaire ce cœur indomptable et égaré par l'ambition. Au lieu de se réunir de vœux et d'actions avec son frère, pour pacifier l'empire, il se hâta de conclure une alliance coupable avec Amur-Aslan-Khan.

Dès le mois de mai, Adil-Shah avoit débouché des montagnes de la chaîne du Taurus dans la vaste plaine de Casbin, à la tête de sa garde et d'un corps de Khajars qu'il avoit réunis du Mazandéran et de l'Astrabad. Il avoit ordonné à Achmed-Khan, gouverneur du Ghilan, et le même qui avoit, tout dernièrement, repris Reshdt sur les rebelles, de venir l'y joindre avec toutes les forces à sa disposition. Ibrahim avoit déjà quitté Ispahan, et s'étoit jeté entre les deux armées de son frère avec des troupes beaucoup plus nombreuses que l'une et l'autre. Cette promptitude lui livra d'abord Achmed-Khan, qui, prenant les siens pour le gros de l'armée royale, vint se jeter entre ses bras. Achmed-Khan avoit défait Amur-Aslan-Khan; Ibrahim, pour faire sa cour à ce dernier, et cimenter leur

nouvelle alliance aux dépens d'un malheureux, lui envoya son prisonnier. Amur-Aslan-Khan avoit été élevé à l'école de Nadir; il marcha au-devant d'Achmed, et se donna le barbare plaisir de le voir massacrer sous ses yeux.

Le sort d'Adil-Shah fut encore plus déplorable, s'il est possible, que celui de son fidèle général. Son armée l'abandonna, et il eut beaucoup de peine, après avoir tué de sa main plusieurs hommes attachés à sa poursuite, à se faire jour jusqu'à Tehiran. Perdant toute espérance de pouvoir lutter plus long-temps contre son perfide frère, il préféra venir se remettre entre ses mains, plutôt que de traîner plus long-temps l'incertitude de sa destinée. La seule grace qui lui fut accordée fut de vivre quelques jours de plus; mais, dès son arrivée, on lui arracha les yeux.

Ainsi finit le règne court et calamiteux d'Adil-Shah. Nous laisserons notre lecteur former son jugement sur ce prince; nous ne préviendrons point ses réflexions. Il est des caractères qui sont un composé bizarre de qualités qu'on prendroit pour exclusives les unes des autres: ces caractères n'ayant point d'assiette fixe, point de stabilité, nous paroissent les moins propres à se mouvoir dans la sphère de la domination des

empires. Nous laissons à examiner si Adil-Shah n'étoit point dans cette cathégorie : nous ne prononçons point. Tout ce que nous pouvons affirmer relativement à lui, c'est que, pendant les cinquante premières années qui ont suivi la mort de Nadir, il a été le seul prince regardé comme souverain de la Perse par les puissances étrangères.

Malgré le succès de ses armes, Ibrahim n'osa prendre le titre de shah, et continua de gouverner la Perse sous celui de Mirza. Cela rappelle le *principat* d'Octave après la dissolution du second triumvirat de Rome. La politique d'Ibrahim ne frappe pas l'esprit de l'observateur, comme dirigée par des motifs aussi déterminants que celle du second des Césars. L'empire Romain, fondé sur des formes républicaines, repoussoit toutes les autres ; l'empire Persan, au contraire, étoit peuplé, à l'époque que nous retraçons, par des hommes si avilis, qu'ils eussent accepté toutes sortes de maîtres, sous quelque dénomination qu'ils se fussent présentés. L'ancien respect pour le titre de shah avoit eu, d'ailleurs, le temps de s'effacer de tous les cœurs par des raisons qui s'expliquent d'elles-mêmes.

Amur-Aslan-Khan élevoit ses prétentions bien plus haut qu'Ibrahim. Il décrioit la jeunesse

de ce prince, et se désignoit clairement, dans ses discours, comme le successeur nécessaire d'un homme comme Nadir. Il ne pouvoit souffrir, disoit-il, que des neveux héritassent d'un oncle qu'ils avoient assassiné. Les phrases furent citées, et Ibrahim montra, en se défaisant sourdement d'Amur-Aslan-Khan, que l'art des complots secrets n'attend pas toujours l'âge, et que quelque artificieux que soit un vieillard, l'activité d'un jeune homme peut encore parvenir à le déjouer et à le perdre.

Pendant que ces événements se passoient si rapidement à l'occident de la Perse, les provinces orientales de l'empire ayant épousé la cause de ce jeune Shah-Rock, dont Ali-Kouli avoit épargné les jours, le reconnurent hautement pour leur roi, comme petit-fils de Nadir, comme descendant des Sophis, et réunissant en sa personne les droits des deux dynasties. Le premier pas des officiers supérieurs et des nobles qui se déclarèrent dans cette occasion, fut de s'emparer de la forteresse de Kœlat, où Adil-Shah avoit laissé la plus grande partie du trésor qu'il y avoit trouvé, ne pouvant le transporter en lieu plus sûr.

La nouvelle de l'exaltation de Shah-Rock devint l'arrêt de mort d'Ibrahim. Son armée,

qu'il ne payoit plus régulièrement, le trahit, et passa à son compétiteur, ou se dispersa. Le grand-maître de son artillerie s'étant retiré de Tehiran, fit tirer sur lui le canon de la place lorsqu'il se présentoit pour y entrer, et l'on n'entendit plus depuis ce jour parler d'Ibrahim, soit qu'il ait péri dans cette occasion, soit que déçu dè ses espérances de grandeur et de puissance, il ait préféré le repos d'une vie privée et obscure aux hasards périlleux de l'état brillant qu'il avoit passagèrement occupé.

Cependant l'autorité de Shah-Rock n'étoit reconnue que dans le Khorasan et l'Irac-Agémi. Il entreprit d'abord de vouloir soumettre les Afghans dans le Candahar même; mais Achmed-Shah le prévint, et au lieu de se tenir sur la défensive, vint l'attaquer dans ses provinces. La réputation militaire des Afghans avoit inspiré à Shah-Rock le désir de les ranger à son obéissance. S'il avoit pu y réussir, il falloit bien que tout le reste cédât.

Pendant qu'Achmed et Shah-Rock essayoient leurs forces dans des combats plus multipliés que décisifs, et où l'acharnement des Persans et des Afghans, les uns contre les autres, trouvoit encore l'occasion de se déployer; Héraclius, fils de Tamaras-Khan, profitant de l'occupation

de ces deux adversaires, envahit l'Arménie, soumit successivement l'Edeirbetzan, et menaça de s'emparer de toutes les provinces de l'intérieur de l'empire. Le Mazandéran, le Ghilan, le Daghistan, le Shirvan, étoient en armes, et obéissoient à d'autres chefs; le Farsistan et les autres provinces du midi n'avoient plus de communication avec celles du nord et de l'orient. Chaque khan, assez riche ou assez fort, s'érigea en souverain indépendant, leva des impôts, ou plutôt des contributions. Le peuple entier devint soldat pour éviter l'oppression, et préféra les dangers des combats aux supplices, qui ne cessoient d'immoler l'habitant paisible et sans défense. Enfin, dans aucun âge, dans aucun pays peut-être, l'anarchie ne fut aussi complète, et ne présenta une scène de dévastation aussi étendue.

CHAPITRE XIV.

SECOUSSES de l'interrègne. — Catalogue des prétendants à la couronne. — Kerim-Khan prévaut sur tous les autres, et prend le titre de Vakil ou régent. — Idée de son caractère, et tableau de son administration.

CHACUN sait par cœur la vie d'Alexandre; mais quel homme, même très-instruit, a pu parvenir à classer dans sa mémoire les noms des successeurs de ce prince, et les faits attachés à ces noms? Il en est de même de Nadir-Shah : tant qu'il demeure le point central de notre attention, l'histoire de la Perse est lumineuse, intéressante, féconde en souvenirs; mais à peine a-t-il disparu, que l'horizon de cet empire s'enveloppe de ténèbres profondes. C'est à les dissiper que nous mettrons tous nos soins : heureux si nous pouvons arracher quelques lambeaux instructifs à cette masse en dissolution!

Nous avons déjà parlé, à diverses reprises, d'Ali-Merdan-Khan, ce vali de Loristan, qui s'étoit glorieusement signalé à la bataille de Gulnabad; qui, sans la perfidie de son frère, auroit peut-être eu le bonheur de ravitailler Ispahan

assiégé ; qui enfin, par l'invasion judicieuse du pachalic de Bagdad, avoit forcé Achmed-Khan, qui s'étoit avancé contre Ashreff jusqu'à vingt-quatre lieues d'Ispahan, à revenir précipitamment sur ses pas. On ne sera pas peu surpris de voir le même homme reparoître sur la scène des affaires en 1749, à l'âge de plus de soixante ans, et après avoir été oublié pendant près de vingt. Ali-Merdan-Khan n'avoit cessé d'être employé militairement par Nadir, qui reconnoissoit en lui des talents et du patriotisme, et qui d'ailleurs ne laissoit pas d'être intérieurement flatté de voir marcher sous ses enseignes un homme de cette haute naissance, que relevoit encore la réputation d'une valeur éprouvée, et le grade de généralissime dont il avoit été honoré par Shah-Hussein. Mais tant que Nadir avoit vécu, la renommée ne s'étoit occupée que de lui seul. L'étoile d'Ali-Merdan-Khan avoit disparu, comme les autres, dans les rayons de cet astre éblouissant. Ayant eu cependant le bonheur de lui survivre, il étoit temps de sortir d'une obscurité trop pénible. Ali-Merdan-Khan avoit été témoin de tous les degrés de cette fortune extraordinaire; il avoit vu aussi par quels moyens Ali-Kouli étoit monté sur le trône, et de quelle manière il avoit été supplanté par son

frère Ibrahim. C'étoit plus qu'il ne lui en falloit pour juger les temps dans lesquels il vivoit, et reconnoître cette vérité d'opinion, que le crime audacieux étoit désormais la voie directe au trône de la Perse.

Nous avons vu que le crédit de Shah-Rock avoit baissé presque aussitôt qu'il s'étoit élevé. Ce n'étoit plus assez, aux yeux d'une nation corrompue et avilie, de tous les titres qu'il pouvoit alléguer. Petit-fils du dernier des Sophis, par Fatime sa mère; petit-fils du vainqueur des Afghans, par Riza-Kouli son père, cela ne suffisoit plus pour consacrer son autorité. La terreur avoit tellement frappé les esprits, qu'on ne révéroit plus d'autres qualités que l'art de se faire craindre, d'autres droits que la force sans aucun frein.

Shah-Rock sembloit décéler sa double origine. Il étoit du caractère le plus doux, comme Shah-Hussein; il étoit en même temps du sang le plus bouillant, comme son autre aïeul Nadir-Shah. Mais cette ardeur de courage, dont il avoit hérité du côté paternel, fut ce qui le perdit. Ayant appris qu'un Derviche, comme lui de la famille des Sophis, quoiqu'à un degré plus éloigné, avoit osé prendre les armes, sous le prétexte illusoire que le trône lui appartenoit par sa nais-

sance, et que Shah-Rock lui-même n'étoit qu'un imposteur, il marcha contre le rebelle avec des forces trop inférieures, fut défait, pris prisonnier, et dans le même jour privé de la vue, comme d'ordinaire. Le rebelle, qui s'appeloit Mirza-Seïd-Doub, ne jouit pas long-temps du succès qu'il venoit d'obtenir. Les généraux de Shah-Rock l'attaquèrent, et lui rendirent, en lui faisant aussi arracher les yeux, la valeur du traitement qu'il avoit fait subir à son parent. Mirza-Seïd-Doub descendoit d'une fille de Seffie-Soliman, père de Shah-Hussein. Par ces deux événements, la race des Sophis menaçoit de s'éteindre totalement, ainsi que celle de Nadir même.

Ce fut de cette circonstance qu'Ali-Merdan-Khan résolut de profiter pour son propre compte. Il produisit un Ismaël, petit-fils prétendu de Shah-Hussein, et parvint, sous ce prétexte spécieux, à rassembler autour de lui une armée de Kourdes, à laquelle il promit des immunités sans nombre, si par son moyen il parvenoit à relever le trône des Sophis en faveur de leur dernier descendant; car, Shah-Rock et Mirza-Seïd-Doub, privés de la vue, devoient être regardés comme rayés du nombre des vivants. Ses arguments, ses promesses, son âge, son rang,

persuadèrent ces peuples crédules. Ils prirent les armes. Déjà un ancien Jesaul, connu par sa grande force de corps et un courage à toute épreuve, avoit réuni, pour piller les caravanes, deux mille bandits comme lui ; et à l'envi de ce que Nadir avoit autrefois fait dans le nord de la Perse, il ravageoit et rançonnoit tout le midi. Ali-Merdan-Khan, ne voulant pas abandonner le pays à l'influence de cet homme, lui fit proposer de se joindre à lui, s'engageant à lui donner une part proportionnée dans les fruits de la victoire. Kerim n'en demanda pas davantage. La vieillesse d'Ali-Merdan-Khan lui donnoit l'espérance de lui succéder bientôt dans le commandement général ; et si elle étoit trop longue, Nadir, dont il avoit été le soldat, lui avoit appris comment on abrége encore le peu de jours accordés par la nature, lorsqu'il est question de se défaire d'un collègue importun. On se souvient ici du meurtre du gouverneur d'Astrabad, et de la fin non moins tragique de l'oncle de Nadir, qui commandoit dans le fort de Kœlat. « Chez les Barbares, a dit Tacite, (comme s'il » eût deviné les événements que je relate) chez » les Barbares, plus on montre d'audace, plus » on inspire de confiance, et ceux qui boule- » versent tout sont préférés. »

Ali-Merdan-Khan, renforcé par cette troupe de gens déterminés, quitta le Loristan et marcha sur Ispahan. Il amenoit avec lui dix mille hommes. C'étoit trop peu pour l'objet qu'il avoit en vue, et qui n'étoit rien moins que la réduction de la capitale; mais il comptoit sur des partisans qu'il y trouveroit, et sur le droit de l'enfant qu'il mettroit en avant, soutenu par l'autorité d'un nom comme le sien. Le gouverneur de la ville, pour Shah-Rock, ne fut point la dupe de ses artifices; il refusa de l'admettre, et alloit lui livrer bataille avec des forces supérieures, s'il ne s'étoit hâté de s'éloigner. Les temps étoient passés où quelques Afghans avoient réussi à faire trembler Ispahan. Le courage des habitants de cette ville avoit été retrempé par la continuité des guerres et par l'habitude du malheur.

Ali-Merdan-Khan ne se désista pas pourtant de son entreprise, qui étoit de se faire élire régent pendant la minorité de son protégé, sauf à s'en débarrasser ensuite, comme on avoit fait d'Abas III. La vie de Nadir étoit connue de tout le monde, et chacun se la proposoit pour modèle. Malheureusement, ou heureusement peut-être, ce modéle étoit inimitable. Ali-Merdan-Khan prit Ispahan, obtint ce qu'il vouloit d'une assemblée des grands, convoquée pour statuer

vince, tantôt à un autre, et se rendoit redoutable à tous. Le czar Héraclius avoit éprouvé sa valeur, et désespérant de le réduire, il s'étoit contenté de le surveiller de près, et sans danger, à la faveur d'un armistice, qui mettoit pour borne entre eux le cours de l'Aras. Cet armistice est de 1751.

Azad étoit un Afghan, qui étoit entré au service de Nadir, à son retour de l'Inde, comme chef d'un petit corps de troupes. Nadir, suspectant sa fidélité, avoit partagé son corps en deux bandes, avoit envoyé l'une sur les frontières du Turkestan, et cantonné l'autre sur les bords du royaume d'Imirette. C'est avec cette dernière division que se trouvoit Azad en 1747, lorsque la nouvelle de la mort de Nadir vint annoncer à tous les ambitieux les avantages de l'interrègne. Il y eut un premier moment de stupeur, qui donna le court règne d'Adil-Shah. Azad se tint alors tranquille comme les autres; mais dès qu'Ibrahim-Mirza eut arboré le signal de la révolte, Azad vint s'offrir à lui avec tout son corps, qu'il avoit trouvé le moyen de réunir. L'accueil qu'Ibrahim-Mirza fit à ces Afghans, les dégoûta bientôt de son service; ils l'abandonnèrent au premier revers, ou plutôt à la première incertitude de succès, et n'agirent

plus que pour eux-mêmes. Casbin tomba entre leurs mains; Sultanie éprouva le même sort. La proximité de ces deux villes à Ispahan donna bientôt de l'inquiétude à Ali-Merdan-Khan, qui se résolut à envoyer Kerim, à la tête d'une armée, contre ce potentat d'un nouveau genre, pendant que lui jouiroit des douceurs du commandement général, toujours sous le nom d'Ismaïl, qui, n'ayant que neuf ans, n'opposoit aucune entrave à ses volontés.

Kerim partit du faubourg de Julfa, qui lui avoit été donné en partage, d'après les conventions arrêtées au départ du Loristan; mais il stipula auparavant qu'Ali-Merdan-Khan resteroit hors des limites de ce faubourg, pour plusieurs raisons, entre autres, parce que leur manière d'agir, à la prise de possession, avoit été aussi différente qu'il étoit possible qu'elle le fût. Dans cette occasion, le grand-seigneur s'étoit conduit comme un véritable brigand, et le brigand s'étoit conduit comme un prince généreux. En effet, pendant que les Persans de l'intérieur d'Ispahan avoient souffert, à la sûreté près de leurs personnes, toutes les horreurs d'une ville qui auroit été prise d'assaut, les Arméniens de Julfa avoient été protégés d'une manière spéciale, et tous leurs biens mis sous la sauve-garde

sacrée de Kerim. Cette conduite étoit la satire de celle d'Ali-Merdan-Khan, ou du moins il crut l'y voir; et pour s'en venger, il profita du premier jour de l'absence de Kerim pour mettre une forte contribution sur Julfa, qu'il menaça des derniers malheurs, si la somme exigée n'étoit pas aussitôt remplie.

Kerim marchoit à grandes journées vers Azad. Lorsque la nouvelle de l'outrage qu'on lui faisoit, dans la personne des habitants de Julfa, parvint à sa connoissance, il jura d'abord d'en tirer une vengeance éclatante, et hésita s'il ne retourneroit pas sur ses pas pour effectuer ses imprécations contre Ali-Merdan-Khan. Il subjugua cependant sa colère, et livra à Azad une bataille qu'il perdit, et après laquelle il fut poursuivi jusque dans Schiraz, où il soutint un siége. Les Afghans sont excellents pour la guerre de campagne, mais ils n'entendent rien à l'attaque des places, et furent en conséquence obligés de se retirer. Ces événements se passèrent en 1752. Le golfe Persique avoit reconnu précédemment la royauté d'Ismaïl, et la régence d'Ali-Merdan-Khan.

Azad, qui avoit pris le titre de khan après sa victoire, ne tarda pas à retourner dans l'Edeirbetzan. Kerim profita de sa retraite pour re-

tourner à Ispahan. Il comparut devant Ali-Merdan-Khan, pour rendre compte de son expédition, et fut réprimandé avec aigreur sur son non succès. A son tour, il reprocha à Ali-Merdan-Khan ce qui s'étoit passé à Julfa. Le régent lui imposa silence. Cependant l'humanité de Kerim lui avoit gagné des partisans jusque parmi les confidents de son antagoniste. Ces confidents lui annoncèrent qu'on tramoit sa perte. Sur cette communication, il quitta la ville, et fut camper sur les ruines de Farabad, où la majorité de l'armée le suivit. Ali-Merdan-Khan osoit l'y aller chercher; mais il fut poignardé en chemin, et sa mort n'occasionna pas le moindre mouvement dans Ispahan, tant il avoit eu le talent de s'y faire universellement abhorrer.

Les soldats proclamèrent Kerim régent. Depuis long-temps ils avoient dû s'apercevoir que le droit d'élire des souverains résidoit parmi eux : fatale extrémité des choses dans un empire, dont le mode de l'avénement d'Adil-Shah avoit divulgué le secret pour la Perse.

Les difficultés de la situation de Kerim ne faisoient que de commencer, et son ambition étoit loin encore d'avoir atteint le but qu'elle se proposoit. Jusqu'alors il n'avoit connu que la guerre, et la complication des ressorts d'un gouverne-

ment devoit être un mystère pour lui. Son éducation avoit été grossière, et il avoit de la peine à s'exprimer, non pas d'une manière élégante, ce qui est tout-à-fait hors de question, mais avec netteté, et dans le sens de ce qu'il vouloit dire. Il convoqua pourtant les députés de toutes les classes des habitants d'Ispahan, et les harangua sur les desseins qu'il formoit pour forcer la totalité de l'empire à se ranger à son devoir, en reconnoissant les droits incontestables d'Ismaïl au trône de ses pères.

La populace se rassembla sur le Meidan, et il lui promit de la prendre sous sa protection. La multitude s'avisa de croire que la bassesse de son extraction lui en étoit un sûr garant. Le cœur enflé par sa nouvelle puissance, Kerim crut qu'il n'étoit plus rien à quoi il ne pût parvenir. Une victoire éclatante, remportée sur quelque khan rebelle, devenoit pour ainsi dire nécessaire à la stabilité de son pouvoir. Il le sentit, et sortit d'Ispahan, à la tête de quarante mille hommes, incertain de quel côté il dirigeroit ses pas.

Azad l'inquiétoit toujours; mais il se détermina à chercher de préférence Mohamed-Hassan-Khan, qui régnoit à cette époque sur les trois provinces d'Astrabad, du Mazandéran et

du Ghilan. Celui-ci surmonté, il n'y avoit pas de doute qu'il n'imposât ses lois à tous les autres. Mohamed-Hassan-Khan avoit réuni, pour répondre à cette aggression, une armée de soixante mille hommes dans les plaines de Damgon, non loin du champ de victoire de Nadir, lorsqu'il avoit combattu les Afghans pour la première fois. Kerim n'amenoit pas avec lui plus de quarante mille hommes. Comme un autre Ashreff, il alloit chercher un ennemi qui étoit dans le centre de son pouvoir, et se donnoit le désavantage de combattre des troupes fraîches, avec des soldats harassés par une longue marche.

Mohamed-Hassan-Khan se comporta comme un général habile; Kerim, comme un chef inexpérimenté, mais d'une bravoure digne des plus grands éloges, et d'une présence et d'une force d'esprit qu'aucun revers n'étoit capable de troubler ou d'abattre. Il fut vaincu; mais lorsque, selon toute apparence, il n'avoit plus de ressource, il en trouva d'inopinées dans la grandeur de son courage. C'est à Tehiran qu'il se réfugia après la bataille, et qu'il apprit qu'il n'avoit à peu près plus d'armée. Dix ou douze mille fugitifs, découragés, errants, l'accusoient de leur sort. Il sut les contenir; il sut leur inspirer l'espérance qu'il avoit encore. Son éloquence

n'étoit pas grande, comme nous l'avons remarqué ; mais la sérénité de son visage, l'assurance de son maintien, suppléoient à ce qui lui manquoit du côté de l'arrangement des mots et du talent de la prononciation.

Enfin, il arriva à Ispahan, croyant bien prendre aussitôt congé de cette capitale. Un événement imprévu le laissa respirer. Azad avoit jugé le moment favorable pour envahir le Ghilan ; c'étoit pendant que les deux rivaux étoient aux mains qu'il prétendoit asseoir sa puissance sur leur affoiblissement mutuel. Il se trompa. La victoire donne souvent plus de soldats qu'elle n'en ôte. Mohamed-Hassan-Khan, avec une armée grossie par son succès, atteignit ce nouvel ennemi, au moment où il franchissoit le défilé de Pile-Rubar, anciennement appelé une des portes caspiennes, comme l'étymologie l'annonce. L'Afghan, épouvanté, profita de la faveur des lieux pour opérer sa retraite. Il traversa rapidement tout le Ghilan, et rentra dans l'Edeirbetzan, après avoir abandonné la majeure partie du pillage que lui avoit procuré son incursion.

Pendant le temps qu'avoit duré cette diversion si favorable à ses intérêts, Kerim s'étoit occupé à réparer la profonde brèche que la ba-

taille de Damgon avoit pratiquée dans ses rangs. L'enthousiasme pour sa cause étoit refroidi, et on ne l'appeloit plus qu'un aventurier, qui s'autorisoit d'un imposteur, pour se livrer à tous les égarements de l'ambition. Sa réputation, comme guerrier, étoit ternie, tandis que celle de Mohamed-Hassan-Khan s'étoit accrue d'une manière colossale. Il n'auroit pas trouvé de recrues pour marcher contre ce général; mais lorsqu'il eut annoncé qu'il se porteroit sur Casbin et Tavris, où Azad étoit à peine de retour de sa malheureuse campagne du Ghilan, il se fit des enrôlements.

Azad n'étoit pas assez fort pour tenir la campagne. Dix ou douze mille Afghans faisoient le fond de son armée; il y avoit réuni quelques Derghezins. Casbin, d'un autre côté, n'étoit point fortifié : c'est une ville ouverte. Azad y éleva des barricades, comme les habitants de Tavris avoient fait autrefois contre les Turcs; il plaça de même des canons aux angles des rues, et attendit l'ennemi. Celui-ci ne tarda pas à paroître; mais il n'eut pas la résolution d'entrer dans la ville, et se contenta de faire jouer de loin son impuissante artillerie. Il l'environna toutefois, et provoqua des sorties, qui tournèrent toutes à son désavantage et à sa dérision.

Enfin, ne sachant plus que faire, il retourna cacher sa honte dans Ispahan, où il ne lui fut plus permis d'abuser le peuple par la promesse de victoires qu'il ne savait pas réaliser.

C'est probablement à ces échecs répétés de Kerim-Khan que la Perse a dû l'administration pacifique dont elle a joui depuis pendant le long règne de ce sage gouverneur. Nadir, toujours heureux dans la guerre, la regardoit comme son élément; Kerim, au contraire, voulut se faire pardonner ses défaites par le bienfait du repos qu'il répandit sur les peuples.

Kerim faisoit la guerre par nécessité. C'étoit dans le printemps de 1754 qu'avoit échoué son entreprise sur Casbin. Il la renouvela l'année suivante vers la même période, et ne fut pas plus heureux. Azad vint au-devant de lui; et ses Afghans, accoutumés à vaincre, enfoncèrent les Kourdes, et les harcelèrent de nouveau jusqu'à Schiraz, que Kerim avoit préféré pour point de retraite, dans l'espérance d'y réparer plus facilement ses pertes. Azad ne lui laissa pas la possibilité d'entrer dans Schiraz, où il se présenta avant lui. Kerim tourna alors vers le Chusistan, et trouva son salut dans le dévouement des Arabes qui habitent ces contrées. Azad n'ayant point de quoi faire subsister son armée, se

vit forcé à rétrograder. D'ailleurs l'amour-propre l'attiroit vers Ispahan, dont il avoit peur que Mohamed-Hassan-Khan ne s'emparât pendant son absence. Il craignoit aussi que ce même général ne lui fermât le retour à Casbin. On a rarement vu trois compétiteurs à l'empire acharnés à s'entre-détruire indistinctement les uns les autres. C'est une des singularités de l'histoire de Perse à cette époque.

Pour la seconde fois, un chef Afghan commanda dans Ispahan. Il n'y resta pas long-temps, et Kerim et Mohamed-Hassan vinrent, chacun de leur côté, pour délivrer la capitale de la présence abhorrée de ces étrangers. Que l'on remarque combien de fois cette ville infortunée avoit changé de maîtres depuis un demi-siècle. D'abord sous Maghmud, sous Thamas, sous Nadir; puis Adil, Ibrahim, Ali-Merdan, Azad, Kerim, et enfin Mohamed-Hassan. Aussi ce n'étoit plus qu'une place d'armes; la guerre et ses ravages avoient effacé toutes les traces de son ancienne grandeur. Plus de seigneurs, plus de luxe, plus de travail, plus d'artisans. Les soldats, les armes, et toujours les armes et les soldats.

Kerim étoit arrivé avant Mohamed-Hassan; mais il n'avoit pu atteindre Azad, qui étoit re-

parti pour l'Edeirbetzan, dès qu'il avoit appris que du nord comme du midi deux armées, ennemies l'une de l'autre, mais ses ennemies également, s'avançoient, comme de concert, pour le déposséder.

Il ne servit de rien à Kerim d'être arrivé le premier. Il sortit de la ville pour livrer bataille à son rival, et fut encore défait. Son armée, composée de Guèbres, d'Arabes, de Kourdes, se dispersa, et il ne put jamais la rallier. Il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir encore à Schiraz, où s'arrêta la carrière victorieuse de son ennemi. Mohamed-Hassan assiégea inutilement cette ville. Il ne put réussir à la prendre; et craignant qu'Azad ne profitât de son absence, il retourna précipitamment à Ispahan.

Azad ne songeoit plus à disputer l'empire. Les Lesguis et les Derghezins qu'il avoit à sa solde l'avoient abandonné; jusqu'aux Afghans murmuroient. Mohamed-Hassan choisit cette circonstance pour lui porter le dernier coup. En effet, dès qu'il parut, Azad, pour ne point être livré, quitta ses quartiers, et s'en fut chercher un asile chez le czar de Tefflis, dont il avoit été l'ennemi, mais sur la générosité duquel il comptoit. Cette confiance ne fut pas trompée dans les commencements. Le prince Héraclius

l'accueillit avec distinction, mais ce fut pour le livrer plus tard à Kerim-Khan, lorsque celui-ci fut devenu le vakil ou régent de la Perse.

Tout l'Edeirbetzan tomba de cette manière au pouvoir de Mohamed-Hassan-Khan. À l'exception du Khorasan, tout le nord reconnoissoit son autorité. Le Daghistan même lui proposoit de recevoir de lui, aux mêmes conditions, les subsides annuels qui lui avoient toujours été payés par la couronne de Perse. Dans ce comble de prospérités, Mohamed-Hassan ne s'oublia pas jusqu'à l'arrogance : il affecta, au contraire, une humilité extraordinaire. Toutes les ordonnances, tous les édits étoient rendus au nom du jeune Ismaïl, quoiqu'il fût à peu près avéré que cet enfant n'étoit qu'un simulacre érigé par Ali-Merdan-Khan, pour masquer les vues ambitieuses qu'avoit eues ce vieillard sur la fin de sa longue carrière.

Après la fuite d'Azad, toutes les places qui avoient tenu pour lui s'étoient rendues à Mohamed-Hassan, Ouroumi seule exceptée. Cette ville est adossée au lac de Van, et sa situation sur des rochers escarpés la rend inexpugnable pour l'Orient, où l'art des sièges, comme nous l'avons remarqué tant de fois, est si imparfaitement entendu. Cependant Fatey-Ali, le meilleur

officier d'Azad, ne crut pas pouvoir s'y maintenir, ou plutôt fut suborné. Mohamed-Hassan savoit, sans avoir été à l'école de Philippe de Macédoine, que partout où un mulet chargé d'or peut entrer, une armée d'assiégeants peut pénétrer aussi.

Cependant il y avoit déjà onze ans que Nadir n'étoit plus, et l'état de la Perse n'avoit point encore repris de stabilité. Tout sembloit annoncer que l'époque étoit enfin venue où l'anarchie alloit cesser, et où l'empire reconnoîtroit un seul maître, au moins dans sa partie occidentale et méridionale. Le Khorasan et l'Afghanistan n'étoient plus comptés sur la carte de la Perse.

Déjà la question s'étoit extrêmement simplifiée en restant uniquement entre Mohamed-Hassan et Kerim. Ce dernier étoit peuple dans l'ame, et le peuple, par sympathie, étoit tout Kerim. Mohamed-Hassan, au contraire, qui avoit été décoré par Nadir des titres pompeux d'associé à l'empire, de begler-beg, de ministre des ministres, d'allié de la couronne, eût cru compromettre sa dignité en s'occupant de complaire à la multitude. Général aussi heureux qu'habile, à la tête d'une armée forte de plus de quatre-vingt mille hommes, il ne doutoit plus qu'il ne fût dans son pouvoir d'accabler bientôt

son ennemi, et ne craignoit point de montrer aux Persans tout le mépris que leur bassesse, leur versatilité, leur patience sous la tyrannie, lui avoient inspiré pour eux. Né parmi les Khajars de l'Astrabad, il donnoit à ceux-ci des signes de préférence trop marqués, trop offensants pour les Kisil-Bachis, qui composoient la majorité de son armée. Bientôt il expia cette injustice, et fut à même d'apprécier l'étendue de son imprudence. Pour ôter aux Persans, de la fidélité desquels il n'étoit pas trop sûr, la possibilité de prévaloir sur ses chers Khajars, il enrôla les dix mille Afghans d'Azad, une foule d'Usbecks et de Turcomans; et avec cette armée, composée, comme l'avoit été celle de Nadir dans les derniers temps, il quitta la capitale, dont il sembla, à son départ, braver l'animadversion. « Regardez, disoit-il arrogamment aux chefs du » peuple, voici vos maîtres. » Le chef des Kourdes avoit suivi une autre politique; il avoit ordonné aux siens de se mêler avec les habitants d'Ispahan, sans jamais les molester, et la plus forte crainte qu'il témoignât, étoit de paroître étranger.

On savoit, dans la capitale, que l'issue de la lutte qui alloit s'engager, corps à corps, entre Kerim et Mohamed-Hassan, placeroit infailli-

blement la thiare royale sur la tête de l'un des deux. Déjà le dernier avoit cessé de voir le souverain titulaire, le jeune Ismaïl, pour lequel il avoit eu, dans les commencements, les déférences les plus serviles. On auguroit, avec justesse, de ce changement de manières, qu'il se croyoit à la veille de pouvoir se passer de ce mannequin importun. Kerim, à qui le malheur constant de ses armes avoit donné des leçons de gouvernement, qui paroissoient incompatibles avec la bassesse de sa naissance, affectoit de montrer les respects les moins équivoques à l'adolescent qu'il avoit contribué à asseoir sur le trône avec Ali-Merdan-Khan. Il ne combattoit, prétendoit-il, que pour lui. La suite a fait voir le degré de foi que méritoient ces assurances; mais de deux hypocrites, celui qui est le plus modeste, joue assurément le mieux son rôle.

Kerim demeurant toujours renfermé dans Schiraz, il falloit l'y aller chercher, et c'est là que se dirigea Mohamed-Hassan-Khan, tout chargé des imprécations de la capitale. Il choisit le printemps pour cette opération. Dès le mois de mai, les vallées fertiles du Farsistan sont couvertes de récoltes; d'abondants pâturages y assurent la subsistance des chevaux : ces considérations étoient dans l'ordre de la part de Moha-

med-Hassan; mais ce qui ne l'étoit pas, c'étoit d'avoir laissé derrière lui ses Khajars soit à Ispahan, dont il avoit observé le mécontentement, soit dans les différentes places de l'Edeirbetzan qu'il avoit enlevées au parti d'Azad. Il marchoit avec des Persans exaspérés contre lui, et des Afghans plus irrités encore; aussi ne fut-il pas plutôt sous les murs de Schiraz, que la désertion se mit parmi ses forces, et qu'après les avoir vues presque réduites à rien, il fut obligé de se retirer furtivement pour ne pas tomber entre les mains de son rival. Ainsi Kerim triompha, sans coup-férir, du plus formidable ennemi qu'il eût jamais eu.

Il falloit profiter de ce nouveau genre de victoire. Mohamed-Hassan, frappé du revers inattendu dont il venoit d'être la victime, et ne voulant plus se fier à une fortune qui sembloit l'avoir pris pour jouet, fut s'ensevelir dans le Mazandéran, se retranchant derrière la chaîne du Taurus, qui borne cette province au midi. A l'abri des localités, il croyoit pouvoir y terminer en paix les restes de sa vieillesse; mais il fut encore cette fois-ci fautif dans ses calculs. Les défilés du Mazandéran ne le défendirent pas long-temps contre l'ennemi auquel il avoit affaire. Un officier arabe, au service de Kerim,

franchit ces barrières naturelles avec un bonheur et une rapidité qui firent croire que la corruption y avoit été pour quelque chose. Mohamed-Hassan, se voyant dès-lors forcé dans son dernier repaire, réunit les restes de ses fidèles Khajars, et périt avec eux les armes à la main. On lui trancha la tête, et elle fut envoyée à Kerim. Mohamed-Hassan-Khan avoit aimé autrefois ces sortes de trophées. C'est lui qui s'étoit rendu l'exécuteur des volontés de Nadir, pour l'érection d'une de ces pyramides de têtes humaines, dont le barbare aimoit à repaître ses yeux vers la fin de sa vie.

Mohamed-Hassan, devenu à son tour l'objet de la soupçonneuse inquiétude de Nadir, et voulant éviter le sort qu'il avoit infligé à d'autres, s'étoit mis contre lui à la tête de la dernière révolte d'Astrabad; mais le trait qui portera le plus loin peut-être sa mémoire, c'est d'avoir été chargé, par Riza-Kouli-Mirza, du meurtre de l'infortuné Shah-Thamas, et de s'être acquitté de cette odieuse commission avec un raffinement de cruauté et de perfidie qui dépasse de bien loin tout ce que l'histoire nous rapporte en ce genre, lorsqu'elle nous entretient du bouleversement des empires et de la chute des souverains. Cependant, si le mérite des descendants

peut rejaillir sur les aïeux, nous ajouterons, en l'honneur de Mohamed-Hassan-Khan, qu'il a donné le jour au père de Fatey-Ali-Shah, ce monarque qui gouverne aujourd'hui la Perse avec autant de gloire que de sagesse.

Le Sheick-Ali, cet officier arabe au service de Kerim, dont nous avons parlé, n'eut plus rien à faire après la mort de Mohamed-Hassan, que de recevoir, au nom de son maître, l'hommage des peuples des côtes de la mer Caspienne. Le Mazandéran, l'Astrabad, le Ghilan, se soumirent à lui. Enfin, Kerim, resté seul sur le champ de bataille, put jouir tranquillement des suites de sa victoire. Il se rendit à Ispahan, où il fut reçu d'abord avec enthousiasme, et peu de temps après élu vakil, ou régent de tout l'empire.

Son premier soin fut de confirmer Shah-Rock dans la possession de son royaume du Khorasan, et de faire alliance avec Achmed, shah des Afghans, pour lequel une heureuse conformité de penchants lui avoit inspiré une estime toute particulière. Que dirons-nous, à présent, de Kerim même? Ce n'est qu'au récit de ses actions qu'il appartient de le louer dignement. Honneur à ce véritablement grand homme, qui fit fleurir, sur le sol de la Perse, une production exo-

tique, je veux dire la clémence! Que seroit-ce que cette vertu en effet, si d'avoir épargné tous les fils de feu Mohamed-Hassan, tombés entre ses mains; d'avoir comblé de bienfaits Azad, qu'il se fit livrer par le prince de Géorgie; si d'avoir pardonné à Fatey-Ali, que ses officiers trahirent dans Ouroumi, et lui vendirent à prix d'argent, lorsqu'il vouloit relever le parti de Mohamed-Hassan, n'en sont pas des traits incontestables, et de l'espèce la plus pure?

Comme le plus beau tableau a ses ombres auprès de ses accidents de lumière, le caractère le plus parfait a aussi ses taches. On a reproché justement à Kerim de s'être contenté du simple titre de régent de la Perse, et d'avoir effectivement abandonné une autorité illimitée aux khans des différentes provinces; on a mis leurs exactions à sa charge, parce qu'il étoit de son devoir de les réprimer et qu'il ne l'a point fait; on a fait là-dessus mille commentaires sur son avarice, qui, pourvu qu'elle fût satisfaite, ne s'inquiétoit pas des moyens par lesquels l'argent arrivoit dans ses coffres; on a blâmé son goût pour le vin et les voluptés du harem; sa personnalité, en ne fixant point le sort de l'état après lui, s'inquiétant peu de ce que la Perse deviendroit, pourvu qu'il continuât, jusqu'à sa mort,

de régner paisiblement sur elle. Enfin, on a subtilisé de toutes les manières pour lui donner des torts, ce qui prouve, qu'en substance, il étoit très-difficile de lui en trouver. Son règne a fourni une interruption de dix-huit ans aux troubles et aux malheurs de la Perse. Voilà un fait, et un fait bien établi; qu'on dissèque ensuite, comme on voudra, ses bonnes et ses mauvaises qualités, il demeurera toujours prouvé que l'effet de leur mélange, loin d'être pernicieux, a été très-favorable à son pays et à l'espèce humaine en général.

CHAPITRE XV.

Précis du règne de Kerim. — Troubles de la Perse remplacés par le repos. — Guerre avec les Turcs. — Prise de Bassora. — Sommaire des événements de cette époque. — Mort du régent.

Il paroît que la modération et l'amour de l'ordre étoient devenues le fond du caractère de Kerim, depuis qu'il étoit monté sur la scène de la politique, ce grand théâtre des affaires humaines; mais c'est surtout après qu'il eut été proclamé régent, qu'il se livra, tout entier, au soin de faire oublier et son premier genre de vie, et la bassesse de son origine. Des réglements de police, qui auroient été admirés dans les contrées les plus civilisées, furent incontinent mis en vigueur. On força tous les hommes, dans le cas de porter les armes, ou à embrasser ce parti et à s'assujettir, par-là, au joug salutaire de la discipline, ou à exercer quelque emploi utile qui les détournât de la vie oisive et vagabonde que la plupart avoient menée pendant la durée des troubles. On rétablit le commerce de l'inté-

rieur, en protégeant la sûreté des communications des diverses parties de l'empire entre elles; on tâcha de ressusciter le commerce étranger, éteint depuis si long-temps, en faisant répandre, au-dehors, l'opinion que les personnes et les propriétés des négocians étrangers qui viendroient trafiquer en Perse, étoient mises désormais sous la sauve-garde spéciale du gouvernement. Enfin la paix, qui est déjà un si grand bonheur en elle-même, acquiéroit un prix additionnel encore par la longue effusion de sang qui avoit signalé ce fatal interrègne.

Trop long-temps nous n'avons eu à recueillir que les vicissitudes des combats et les alternatives de succès et de revers de tel ou tel général. Le calme est enfin survenu après tant d'orages; mais ce calme ressembla d'abord, pour la Perse, à celui de la mort. Avec la meilleure volonté du monde, Kerim ne put guérir des maux qui l'avoient précédé, et dont il n'étoit pas responsable. Tous ses efforts, pour ranimer l'agriculture et le commerce, n'obtinrent que des effets lents et gradués. La guerre avoit moissonné les laboureurs; et lorsque le commerce a été une fois expulsé d'un pays par le manque de sécurité, c'est en vain qu'on l'y rappelle, il a pris une autre voie, et persiste opiniâtrément à

la suivre. Dans ce dernier cas, il n'y a presque point d'interruption possible, la continuité est nécessaire; ou, du moins, il faut des efforts bien constants, bien soutenus pour renouer les anneaux de la chaîne qui a été rompue.

Lorsque Kerim se vit absolument sans compétiteur pour la régence, son ambition n'étoit encore qu'à demi-satisfaite. Ismaïl avoit atteint l'âge de dix-huit ans, et pouvoit vouloir régner par lui-même. Cet Ismaïl étoit, ou n'étoit pas, le petit-fils de Shah-Hussein; mais il n'appartenoit pas à Kerim de mettre en question l'authenticité de sa naissance, après s'en être tant de fois prévalu. Il prit donc un autre parti: ce fut d'accuser le jeune Shah d'incapacité, il devoit dire d'inexpérience. Un divan, ou conseil suprême, fut convoqué à Ispahan, où il fut résolu qu'Ismaïl, n'ayant aucune des qualités propres à rassurer l'empire contre la crainte de retomber dans les malheurs de l'anarchie et de la guerre civile, il étoit expédient de le déposer aussitôt. La grande sagesse de Kerim, dans des temps aussi difficiles, le désignoit comme le dépositaire le plus sûr de l'autorité souveraine, et il ne restoit qu'à invoquer la miséricorde divine pour la prolongation des jours du régent, qui seroient, pour le peuple, autant de jours de bon-

heur. Mille acclamations du dehors, et ces acclamations n'étoient point feintes, vinrent sanctionner le décret du divan, tant l'opinion de la dégénération et de la foiblesse des sophis avoit gagné de partisans, et tant l'on redoutoit les effets éprouvés de leur influence désorganisatrice!

Le roi titulaire fut envoyé dans un fort situé auprès de Schiraz. Cette circonstance indiquoit que le vakil avoit choisi cette place pour en faire sa résidence, à l'imitation, peut-être, de Nadir, qui avoit choisi Mesched. Schiraz étoit la ville la plus prochaine du lieu de naissance de Kerim, comme Mesched, du lieu de naissance de Nadir.

Ispahan fut d'abord consterné de ne plus se trouver le siége de l'empire, mais son enthousiasme pour le régent n'en fut point diminué; il valoit mieux encore perdre sa présence que de renoncer aux bienfaits de son gouvernement. Le gouvernement de Kerim a pourtant eu des détracteurs. Voici ce qu'ils allèguent. Nous ne nous occuperons point de leurs raisons; mais des faits sur lesquels elles se fondent.

Kerim avoit pardonné à Fatey-Ali-Khan, et l'avoit reçu en grâce; cependant, sur un simple soupçon, il lui fit trancher la tête, en 1763.

Sept khans, dont plusieurs avoient servi sous lui, lui étant devenus suspects, soit par leurs talents, soit par la connoissance qu'il avoit acquise de leurs caractères ambitieux, il se défit d'eux sourdement, voulant, disoit-il, étouffer jusqu'aux germes des rébellions probables. Kerim encore, pourvu que les divers gouverneurs des provinces reconnussent sa suprématie, n'écoutoit aucunes plaintes contre eux, et toléroit, par là, les exactions dont ces gouverneurs ne cessoient de se rendre coupables. À Schiraz même, où il s'étoit renfermé dans l'enceinte d'un magnifique palais, qu'il avoit fait construire, la voix des opprimés n'atteignoit plus ses oreilles. Il est certain que dans ces faits, généraux ou particuliers, on trouve matière à réduire infiniment des éloges qui ont été prodigués à Kerim, et qui l'ont fait proposer, par quelques écrivains mal instruits ou superficiels, comme le modèle des rois.

Ce qui donne toutefois à la gloire de Kerim un caractère particulier, c'est d'avoir su maintenir, pendant dix-huit ans, depuis 1761 jusqu'en 1779, la tranquillité intérieure dans la Perse, circonstance à laquelle les troubles qui ont précédé et suivi son administration donnent d'autant plus d'éclat. Il faut en convenir, la na-

tion persane, abrutie par la terreur, corrompue par l'exemple de ses grands, égarée par une série d'événements politiques plus extraordinaires les uns que les autres, devoit être très-difficile à façonner au joug d'une règle quelconque. Kerim obtint sur elle cette victoire. C'est l'écuyer habile qui dompte un cheval fougueux, dont l'impatience du frein fait briller davantage la main qui le soumet et qui le dirige.

Kerim aima les travaux de l'architecture. Schiraz lui doit ses embellissements, et tout le Farsistan en général, sa prospérité particulière. C'est sur cette ville et sur cette province qu'il comptoit le plus pour la perpétuité de sa puissance ; c'est à elle aussi qu'il en avoit dû l'établissement, et il eut le mérite d'en être reconnoissant jusqu'à la fin de ses jours.

Cette grande tranquillité du règne de Kerim-Khan, que nous avons louée si volontiers, ne fut pourtant pas totalement exempte de trouble. Le Mazandéran, que les montagnes qui le bornent au midi rendent si facile à défendre, s'étant réuni avec l'Astrabad, situé également derrière ces remparts naturels, osa donner le premier exemple de résistance à l'autorité de Kerim. Il envoya contre ces provinces Sheick-Ali, le vainqueur de Mohamed-Hassan. Sheick-Ali fit ren-

trer les rebelles dans le devoir. Ce général arabe pouvoit passer pour le plus grand artisan de la puissance de Kerim. Octave ne devoit pas plus à Agrippa; mais Octave ne fit point périr le guerrier par lequel il avoit triomphé à Actium, et Kerim se souilla du meurtre de Sheick-Ali. C'est un des sept khans dont nous avons déjà parlé. Sa mort seule est peut-être une action qui entraîne avec elle plus de déshonneur que le destin des six autres. Shah-Abas, dit-on, avoit bien fait périr son propre fils; l'exemple d'un crime, autorisé par un nom célèbre, ne justifie point l'imitateur; c'est en copiant les grands hommes par leurs mauvais côtés, qu'on finit par ne pas leur ressembler du tout.

Nous avons parlé, à l'époque de Nadir, de ces Arabes du Chusistan et du Kermesir, dont les Sheicks ont l'orgueil des rois et les mœurs des anciens patriarches de l'Ecriture-Sainte. Les peuplades placées entre les Persans et les Turcs s'en trouvent également froissées. Cependant la longue paix qui venoit de subsister entre les deux grands empires, et plus encore les malheurs de la Perse, leur avoient donné le temps de former une sorte de puissance indépendante. Un des Sheicks avoit été élu par les autres pour le chef de la confédération nationale. Son nom

étoit Soliman, de la tribu des Khiabs. Goban, petite ville située à l'embouchure du fleuve des Arabes, étoit le chef-lieu de la domination de ce prince. Deux îles d'inégale grandeur se trouvent entre Goban et la mer, qui reçoit dans les mêmes lieux, outre les eaux du fleuve des Arabes, celles du Tigre et de l'Euphrate confondues ensemble. Bassora, située sur la rive droite des deux grandes rivières réunies, est la résidence d'un pacha Turc; et, à l'époque que nous retraçons, étoit devenue, au préjudice de la Perse, l'entrepôt de toutes les marchandises de l'Inde qui se consomment dans les états Ottomans. On dit que Kerim étoit extrêmement jaloux, sous le rapport politique, de cette dernière circonstance; on dit aussi qu'il étoit personnellement irrité contre Sheick-Soliman, qui, après avoir marché sous ses drapeaux jusqu'à Ispahan, l'avoit abandonné au pied des murs de cette ville pour regagner son pays. Ce double motif paroît avoir déterminé le vakil à envahir le Chusistan, et à sommer en même temps le pacha de fermer, avec ses vaisseaux, toute retraite au-delà de la mer au rebelle que lui, Kerim, venoit poursuivre. Le pacha ne fit point ce qu'on demandoit de lui, et Kerim eut la douleur de voir son ennemi, sous voiles, s'échappant, avec toutes ses

forces, dans les îles du golfe Persique. Les généraux de Nadir avoient eu autrefois une mortification semblable. L'expédition ayant manqué son objet, qui étoit de se saisir de la personne et des trésors du Sheick, les Persans évacuèrent un pays trop peu abondant pour fournir à la subsistance d'une nombreuse armée. À peine se furent-ils retirés, que les Arabes reparurent.

Kerim n'avoit pourtant pas totalement échoué dans son entreprise. Il désiroit, depuis long-temps, faire la guerre aux Turcs, et la conduite de leur commandant à Bassora venoit de lui en donner le prétexte. Depuis long-temps les soldats Persans murmuroient de leur état d'inaction. Ils se plaignoient qu'on les astreignoit à des services humiliants et peu lucratifs. Tantôt c'étoit des caravanes de marchands Indiens, Juifs ou Arméniens, qu'il falloit escorter depuis les frontières de l'Afghanistan jusqu'à celles de la Natolie; tantôt on les promenoit du nord au midi de l'empire, pour amener au trésor public les impôts en espèces ou en nature, que fournissoient les côtes de la mer Caspienne. Selon leur manière de voir, consacrée à leurs yeux par l'habitude, qui est une sorte de prescription, il auroit mieux valu enlever, à main armée, les caravanes, et rançonner les villes et

les campagnes de l'intérieur, comme par le passé. Un gouvernement établi par les armes ne devoit pas moins, sans doute, à ses fondateurs, que de convertir, pour eux, la rapine et le pillage en droits inhérents à la profession militaire.

Kerim avoit pour la guerre une aversion qui, comme nous l'avons déjà observé, tenoit probablement aux nombreuses défaites qu'il avoit essuyées. Un sort incompréhensible l'avoit porté, en dépit d'elles, au rang suprême ; mais il devoit craindre que tout pouvoir reposant sur la force armée, le sien ne manquât d'appui du moment où il auroit indisposé la généralité des soldats. Déchirer l'empire, pour leur complaire, n'étoit pas non plus ni son désir, ni son intérêt. Les Turcs sont regardés, de temps immémorial, comme les ennemis naturels des Persans : il fit la guerre aux Turcs.

Outre le mécontentement que lui avoit causé la conduite du pacha de Bassora, relativement aux Arabes, mécontentement qui ne pouvoit être allégué comme une cause suffisante de guerre, Kerim trouva une raison de la déclarer dans l'infraction d'une des clauses du traité de Hamadan, conclu entre la Porte-Ottomane et Nadir-Shah. Cette clause stipuloit que les pélerins persans, qui se rendoient à la Mecque et à

Médine, seroient affranchis de toute juridiction turque. Cependant le pacha de Bagdad, successeur d'Achmed, au mépris du motif respectable et sacré qui leur faisoit traverser son territoire, et profitant apparemment des guerres intestines qui désoloient la Perse, avoit rançonné et inhumainement traité ces pélerins. Kerim demanda à Constantinople le châtiment exemplaire de ce pacha, annonçant que si on lui refusoit cette satisfaction, il iroit se la procurer lui-même. Constantinople méprisa ces menaces. On se souvenoit de celles de Nadir, qu'il n'avoit jamais pu parvenir à effectuer.

La Porte-Ottomane venoit de terminer une guerre malheureuse contre la Russie. Elle espéra plus de bonheur contre la Perse; mais elle n'avoit pas eu le temps d'achever ses préparatifs, que Bassora lui étoit déjà enlevée. Cet événement se passa en 1775. Un frère de Kerim, qui s'étoit autrefois révolté contre lui, et qu'il avoit fait beglerbeg du Farsistan, après lui avoir pardonné, Sadock-Khan reçut les clefs de la ville.

Cette guerre des Turcs dura plusieurs années sans aucun événement important, les deux partis se tenant sur la défensive, et craignant mutuellement de s'affoiblir par des entreprises hardies. Kerim, surtout, avoit à craindre des revers qui eussent ébranlé jusqu'à la base de son

autorité, mais cette timidité même lui en attira d'un autre genre.

Désireux de gagner les cœurs des peuples du Mazandéran et de l'Astrabad, il leur avoit donné pour gouverneur un homme de leur nation, un des fils de Mohamed-Hassan même. Cet expédient le servit d'abord à souhait, mais son grand âge, son caractère habituel de circonspection, son éloignement, qui ne le laissoit pas le maître de surveiller ce qui se passoit sur les bords de la mer Caspienne, furent des raisons déterminantes pour le fils de Mohamed-Hassan-Khan, d'essayer de secouer le joug. Ce fils s'appeloit Hussein. Il ne fut pas heureux. Un frère de Kerim marcha contre lui, à la tête de l'armée rassemblée dans l'Erivan, pour agir contre les Turcs. Cette armée étoit de plus de cinquante mille hommes, bien équipés, bien soldés. Hussein-Khan ne put opposer que quelques Khajars; il fut vaincu et décapité. On épargna ses deux frères, Morteza-Kouli et Moustapha-Kouli, qui s'étoient déclarés contre lui; mais on condamna impitoyablement à mort tous les officiers supérieurs qui avoient soutenu sa cause.

Cette dernière rébellion n'étoit, pour la Perse, que le prélude de nouvelles scènes sanglantes, dont elle alloit bientôt redevenir le théâtre, et auxquelles la mort de Kerim donna le signal.

Depuis long-temps le régent s'étoit rendu invisible. On dit qu'il avoit été si affecté de la mort de son second fils, Mohamed-Razim-Khan, qu'il ne voulut point voir le jour pendant plusieurs mois après cette perte. Une maladie de langueur s'empara de ses esprits. L'âge avoit éteint cette grande force de corps qu'il avoit possédée autrefois, et pour laquelle il avoit été si remarquable. Ses derniers moments se passèrent en réflexions douloureuses. Tout ce qu'il avoit fait pour la Perse devoit cesser avec lui. Sans la loi de l'hérédité, quelque bien qu'un monarque puisse faire à ses états, ce bien n'est que viager. Kerim-Khan laissoit deux fils, Abul-Fatey, l'aîné, âgé de trente ans, et Mohamed-Ali, qui en avoit, tout au plus, vingt. Abul-Fatey-Khan fut aussitôt renfermé dans les jardins du palais, par ses deux oncles, Zeki-Khan et Sadok-Khan. Mohamed-Khan fut mandé à Schiraz comme au nom de son père, dont on tint soigneusement la mort secrète. On l'enferma aussi dans le harem, après quoi l'on annonça aux troupes que le régent étoit mort. Le pacha de Bagdad, Omar, reçut la nouvelle que cet événement étoit arrivé le 15 de mars 1779, lorsqu'en réalité, il avoit eu lieu le 13 du même mois.

CHAPITRE XVI.

NOUVEAUX troubles. — La succession de Kerim-Khan déchirée entre les siens. — Ali-Murad profite de leurs dissensions pour aspirer au pouvoir. — Révolte de l'armée contre Zeki-Khan. — Abul-Fatey se fait reconnoître régent sur sa ruine. — Il est supplanté à son tour par Sadock-Khan, son autre oncle, qui lui fait arracher les yeux. — Ali-Murad-Khan marche contre Sadock-Khan, le prend prisonnier dans Schiraz, et le fait périr avec toute sa famille. — Aga-Mehemet-Khan, fils de Mohamed-Hassan, paroît sur la scène des affaires.

KERIM n'étoit plus. Déjà la Perse, lasse de sa fermeté, ne lui obéissoit qu'avec une répugnance marquée. Elle regrettoit le temps des révolutions. En effet, le règne de Kerim est une espèce d'hors-d'œuvre dans cet ouvrage; et, certes, on n'en peut pas faire un plus bel éloge. Quel homme, que celui qui de l'état de vagabond et de voleur devenu roi, comme par miracle, sait faire consacrer son élévation par la justice, par la clémence, par toutes les vertus enfin que l'adulation figure autour des trônes,

mais qui ne s'y rencontrent presque jamais !

Pour que la gloire du vakil eût été complète, il auroit fallu qu'il eût pris les moyens de perpétuer, non-seulement son autorité dans sa famille, mais encore les maximes de son gouvernement. En diminuant ainsi les regrets, il les eût mérité davantage. Nous ne saurions trop insister sur le malheur des successions royales laissées dans l'incertitude et dans le vague. Kerim avoit commis une faute principale en ne prenant pas le titre de roi. Il laissoit, de cette manière, l'état dans une minorité constante. Aucun droit défini n'attribuoit la régence au fils aîné du vakil. D'autres rejetons des Sophis, réels ou prétendus, se présenteroient-ils pour recueillir leur ancien héritage, le fils de Kerim en réclameroit-il la tutelle ? De toutes manières la carrière de l'ambition étoit rouverte, et ce n'est qu'au travers du sang des hommes, que ceux qui en franchissent l'entrée, peuvent espérer d'en atteindre le but.

Nous avons déjà vu les frères de Kerim se réunir à sa mort pour emprisonner ses fils. La garnison de Schiraz avoit été gagnée, on intimida celle de la citadelle. Zeki-Khan, empressé de s'aller faire reconnoître à Ispahan, en avoit pris le chemin avec une armée. Une voix s'élève dans cette

armée, on ne sait pas d'où elle est partie, mais elle est devenue générale. « Trahirons-nous la » mémoire de notre bienfaiteur, en nous ren» dant les instruments de la perte de son fils? » Zeki-Khan se montre; sa vue aggrave le tumulte, on commence par l'outrager, en vain ose-t-il réclamer une obéissance qui ne lui est point due, il est massacré. On retourne vers Schiraz, on délivre l'héritier de Kerim; on le réinstalle dans le palais paternel. Malheureusement on abandonne Sadock-Khan aux effets de la clémence de son neveu. Abul-Fatey-Khan ne redoute point celui dont il vient de sauver les jours; il l'approche de sa personne pour lui demander ses conseils, et le cruel en abuse pour le priver de la vue.

Cependant la nouvelle de la mort de Kerim avoit été rapidement portée d'un bout de l'empire à l'autre, et y avoit causé une commotion universelle. Les droits de sa famille n'étoient constatés par aucun acte public et obligatoire. On savoit d'ailleurs quelle en avoit été l'origine, et l'on pouvoit bien se flatter d'en acquérir de semblables. Du nombre de ceux qui faisoient ce raisonnement étoit un cousin de Kerim, Ali-Murad-Khan. Zeki-Khan l'avoit député à Tehiran, pour y recevoir, en son nom, les soumis-

sions des provinces du nord. Ali-Murad étoit jeune, pétulant, âpre de jouissances et de gloire: comment se seroit-il réduit à un rôle secondaire? Le soldat l'aimoit; il essaya de tirer parti de cette disposition. Si le sang de Kerim n'étoit point un droit positif, il devoit être encore moins un titre d'exclusion.

Zeki-Khan, avant de quitter Schiraz, avoit fait main-basse sur presque tous les seigneurs que le vakil, à l'exemple de Nadir-Shah, avoit toujours gardés en ôtage auprès de sa personne. C'étoit s'ôter une garantie précieuse et défier le ressentiment de l'empire entier. Ali-Murad enflamma encore, par ses discours, la vengeance prête à éclater. Il réveilla le respect qu'on avoit eu pour Kerim, en faveur de son fils, sur la captivité duquel il s'appesantit longuement. Mais tous ses arguments avoient perdu leur force, lorsque la mort tragique de Zeki-Khan fut connue. Heureusement pour ses projets, la catastrophe nouvelle d'Abul-Fatey, et la barbarie de Sadock-Khan, vinrent leur rendre un surcroît d'énergie. Dans son indignation simulée, et comme obéissant à un premier mouvement, Ali-Murad quitte Tehiran et marche vers Schiraz. L'admiration l'accompagne, l'enthousiasme le suit, et tous les vœux le dévancent.

Ces événements s'étoient succédés avec tant de rapidité, que dès le mois de décembre 1779, c'est-à-dire, neuf mois après la mort de Kerim, Abul-Fatey avoit été reconnu, pour la seconde fois, à Ispahan, régent du royaume, par l'entremise d'Ali-Murad. Cet audacieux jeune homme occupoit la capitale de l'empire, où il faisoit battre monnoie au nom d'Abul-Fatey. Il avoit réuni déjà plus de vingt mille hommes, avec lesquels il alloit se porter sur Schiraz, malgré la rigueur de la saison. Les hivers sont très-courts en Perse, mais ils sont très-froids; et la transition d'une atmosphère embrasée à un air glacé, rend cette intempérie d'autant plus sensible. Le soldat apprend qu'il faut se mettre en route. Déjà on avoit retardé sa solde. Il s'ameute, il insulte ses officiers, il cherche son général pour lui exprimer les griefs qu'il a contre lui, pour l'en punir, peut-être, dans son premier transport.

Ali-Murad est averti du péril que court sa vie, il disparoît avec quelques cavaliers attachés à sa personne; il va chercher ailleurs d'autres auxiliaires à sa cause. Le khan de Hamadan est le premier vers lequel il tourne ses regards. Il venoit d'en recevoir une lettre pleine d'expressions d'amitié et de protestations de dévouement. Re-

doutable zèle, que celui qui tourne avec la fortune! Le khan n'eut pas plutôt appris les revers qui étoient arrivés à Ali-Murad, que, rétractant ses offres de service, il lui refusoit même un asile, ne voulant pas s'envelopper, disoit-il, dans son malheur. Ali-Murad étoit déjà très-avancé sur la route de Hamadan, quand cette nouvelle lui fut rendue. Le sort en étoit jeté, il falloit poursuivre, dût-on punir le perfide qui s'étoit assez peu respecté lui-même pour se démentir aussi bassement. L'escorte d'Ali-Murad étoit plus nombreuse que la garnison d'Hamadan, qui, se voyant assaillie sans avoir eu le temps de se préparer à la défense, fut aisément accablée. Le gouverneur eut la tête tranchée, comme il le méritoit.

Demeuré maître d'une ville importante, Ali-Murad y rassembla les chefs de son parti, qui lui amenèrent successivement des forces assez considérables pour en composer bientôt une armée. Un coup d'audace étoit nécessaire pour relever la confiance. Il le tenta en se rendant à Ispahan, où un général de Sadock s'étoit porté à la hâte, dès qu'il avoit appris la sédition dont Ali-Murad avoit été sur le point d'être victime. Le retour inattendu de ce chef fut un coup de foudre qui dissipa les espérances auxquelles on

se livroit sur sa chute prochaine. Celle de Sadock, dès-lors, ne parut plus probable, mais certaine.

Pour régner sur les hommes, quand on n'a pas hérité d'un trône, il faut les tenir dans un état d'étonnement continuel; il faut subjuguer leur esprit avant de donner des chaînes à leurs corps. Ali-Murad, depuis Nadir, étoit l'homme auquel, dans la Perse, cette vérité paroissoit avoir fait le plus d'impression. Le général de Sadock disparut devant lui, et le reste des soldats, qui naguère s'étoient mutinés contre son autorité, vinrent embrasser ses genoux et implorer sa clémence. Il les reçut en leur disant qu'il leur fourniroit bientôt l'occasion d'effacer toute trace de leur légèreté; mais, qu'en attendant, il les astreindroit à la plus rigoureuse discipline. Cette sorte de châtiment étoit admirablement calculée; elle empêchoit le retour des mêmes égarements et perfectionnoit, dans le service, de nouvelles levées, qui, jusque-là, s'étant considérées comme volontaires, donnoient le spectacle alternatif d'une activité outrée et d'une indolence extrême.

Fidèle à sa parole et à son principe, de tenir toujours en haleine les partisans qui affluoient à ses drapeaux, Ali-Murad, qui n'étoit rentré

dans Ispahan que depuis deux mois, annonça son départ pour Schiraz. C'étoit en 1780. Le printemps, qui est très-précoce dans ces contrées, avoit déjà chassé devant lui les frimas. La nature sourioit au jeune conquérant, et à mesure qu'il avançoit vers une latitude plus méridionale, il trouvoit la belle saison plus avancée. L'armée étoit dans l'abondance et pleine d'ardeur. Sadock, épouvanté, s'étoit retiré dans Schiraz avec vingt mille hommes, qui formoient le total de ses forces. De-là, il espéroit, en excitant les Arabes du voisinage à prendre les armes, perpétuer son autorité et dissoudre, par la corruption, une armée qu'il ne pouvoit repousser par la force. Mais ici, comme en tant d'autres occasions, le fer triompha de l'or. La confiance de s'emparer de la place agissoit puissamment sur les soldats d'Ali-Murad. Se laisser suborner par le parti ennemi, c'eût été, dès-lors, renoncer au tout pour la partie. La cupidité des hommes, une fois allumée, ne compose pas ainsi.

Quand Sadock vit qu'il n'y avoit rien à attendre de ses richesses, qui étoient celles de Kerim; quand il eut compté les forces de son ennemi et qu'il eut pu s'assurer de l'infériorité des siennes, un douloureux retour sur lui-même, semblable à la contrition du malfaiteur qui mar-

che au supplice, lui fit regretter l'affreux traitement qu'il avoit fait éprouver à Abul-Fatey et à l'autre fils de Kerim. Les bontés passées de ce grand homme revinrent s'offrir à son esprit, bontés si mal reconnues envers ses enfants. Cependant les ingrats se croient encore des droits à la reconnoissance. Sadock étoit le beau-père d'Ali-Murad : il imagina que les soins qu'il avoit pris de ce jeune homme en bas-âge, que le souvenir de sa mère, qu'il avoit épousée en secondes noces, plaideroient auprès de lui en sa faveur, et détourneroient l'orage prêt à fondre sur sa tête coupable. Ces illusions ne durèrent pas. Ali-Murad s'étoit fait élire vakil, et ce titre, comme celui de roi, imposoit, en Perse, le sacrifice de toutes les affections privées, peut-être même davantage. C'est revenir jusqu'à satiété sur ce que l'on a dit, que de remarquer encore que les Asiatiques n'entendent rien à l'attaque des places, et que tous leurs siéges ne sont que des blocus. Sadock avoit, à grands frais, approvisionné la ville. Il pouvoit se flatter que, dès le commencement de l'automne, les pluies périodiques qui inondent tout le Farsistan, lui rendroient bon compte des assiégeants. Une fatalité inévitable en ordonna encore autrement : la garde, qui veilloit à une des portes, intro-

duisit l'ennemi dans l'enceinte des remparts; et la garnison, au lieu de se défendre, demanda à prendre du service sous l'étendard victorieux d'Ali-Murad-Khan. Sa proposition fut agréée, et du haut de la citadelle, où il s'étoit renfermé comme dans un dernier refuge, Sadock, désespéré, put contempler cette défection des siens et entendre les cris de joie qui la célébroient. Dès-lors, plus de possibilité d'échapper tôt ou tard à une fin horrible. Une chimérique idée de conserver sa vie revint pourtant lui couvrir le bord du précipice. Il offrit de se rendre, si on consentoit à lui accorder l'existence. « Sans conditions » fut la réponse foudroyante qu'il reçut. Se flattant encore de fléchir le vainqueur, par la promptitude de sa déférence, il ordonne qu'on ouvre les portes; mais Ali-Murad le fait charger de chaînes et prétend qu'il soit traité comme il avoit traité lui-même les fils de Kerim. Ainsi le sort se plut à se jouer, jusqu'au bout, de cette âme lâche et cruelle, en lui faisant parcourir toutes les gradations d'une douleur lente et méritée.

Ali-Murad fit infliger aux enfants et aux petits-enfants de Sadock la même peine qu'à leur père, le seul Djaffer excepté. C'étoit son frère utérin; il le combla de dons et lui conféra la di-

gnité de khan du Chusistan, en le chargeant aussi de la surveillance des Arabes du Kermesir.

Deux frères de Kerim-Khan, vingt-six neveux de ce prince, périrent en une année. Akbar, fils de Zeki-Khan, et qui avoit joint Ali-Murad, ayant sollicité et obtenu de lui la permission de sacrifier son oncle et ses cousins aux mânes de son père. Tant de férocité surprendroit dans toute autre relation, mais dans celle-ci elle ne fait qu'entretenir l'uniformité des événements.

Ce n'étoit pas assez pour Akbar d'avoir poignardé, de sa main, cette foule de parents, d'en avoir vu le sang rejaillir sur lui, ce sang étoit pourtant le sien; mais, hors de ses veines, il ne vouloit pas qu'il s'en conservât une goutte. C'étoit dans cet infernal projet qu'il avoit courtisé la faveur d'Ali-Murad, du cœur duquel il ne s'étoit approché que pour être plus sûr de ses coups, quand le moment viendroit de frapper.

Ali-Murad n'étoit pas parvenu à une si haute fortune, sans exciter contre lui une foule d'envieux. La jalousie forme toujours le cortège de ceux qui joignent à un mérite extraordinaire les avantages d'une destinée éclatante. Akbar, l'ami, le confident d'Ali-Murad, n'avoit pas tardé à s'apercevoir que ce rôle, qu'il jouoit

avec beaucoup d'autres, n'étoit en eux, comme en lui, que de la dissimulation. Cette découverte le porta à s'ouvrir de ses mécontentements à plusieurs. Jusque-là il flattoit leur penchant; mais s'étant oublié au point de leur faire part de ses projets ambitieux, il commit une imprudence irréparable. Dépendre pour dépendre, il valoit mieux que ce fût d'Ali-Murad-Khan. La supériorité de ses talents consoloit de ce malheur, quoique c'en fût un réel. Mais qu'avoit fait Akbar pour arriver à la puissance? Tant d'autres, qui valoient ou qui croyoient mieux valoir que lui, éloignèrent de leur esprit toute idée semblable. Cependant s'étant communiqué une fois, il commenta ses conversations passées par l'explication de ses projets sur l'avenir; il fut si loin que d'oser prononcer le mot de conspiration avec un accent qui décéloit toute l'étendue de son naturel farouche. Il glaça d'effroi ses interlocuteurs, qui, pour échapper à son règne, se félicitèrent d'avoir trouvé le moyen de le perdre. Il fut accusé, convaincu et mis à mort.

Toute la Perse reconnoissoit l'autorité d'Ali-Murad. Le Farsistan lui envoya une députation pour le supplier de lui continuer les bontés de Kerim. Schiraz avoit provoqué cette démarche dans l'espérance de continuer d'être le siége de

l'empire, comme sous le règne précédent. Ali-Marud reçut ces marques d'attachement à sa personne avec toute la grâce que doit mettre un souverain qui repousse les vœux indiscrets de ses sujets. Dans sa réponse à la députation, il promettoit de revenir souvent aux lieux pour lesquels Kerim avoit eu de la prédilection; mais il concluoit par annoncer son dessein de se fixer à Ispahan, comme dans un point plus central et plus propre à surveiller tous les lieux de sa domination.

En effet, des troubles qui se manifestoient déjà dans le nord, démontroient la justesse de son choix. Un des fils du trop célèbre Mohamed-Hassan-Khan, gardé en ôtage auprès de Kerim, jusqu'à sa mort, avoit profité des malheurs de sa succession pour se dérober à l'observation et disparoître. S'il avoit réussi à tromper les espions attachés à ses pas dans l'enceinte d'un palais, et à éluder les recherches qu'on pouvoit faire après lui dans une ville fermée de murs, on peut juger qu'il ne lui fut pas difficile de traverser l'empire pour gagner le Mazandéran; et, de-là, la province d'Astrabad, son pays natal. L'ambition est une maladie héréditaire. Aga-Mehemet, second fils de Mohamed-Hassan, en fut une preuve de plus. A peine arrivé au mi-

lieu de la tribu à laquelle présidoit autrefois son père, il lui dévoile l'état de la cour de Schiraz, les dissensions de la famille de Kerim, presque détruite en entier. Il fait un portrait désavantageux d'Ali-Murad, et croit avoir démontré que le règne des Kourdes est à la veille de finir.

Cependant Mustapha-Khan, frère puîné de Mehemet, contredit ses assertions et veut même employer la force pour réprimer son frère. Celui-ci parloit aux passions des peuples, il réveilloit la haine des Khajars contre le parti qui avoit porté Kerim sur le trône d'Iran. Mustapha, au contraire, donne des raisons, invoque l'autorité.... menace.... Est-il étonnant qu'il ne soit point écouté? On le brave, il veut sévir, il est bientôt dépossédé.

Aga-Mehemet-Khan, sans autre titre que le vœu des peuples, règne déjà, par le fait, sur trois provinces importantes : l'Astrabad, le Taberistan, érigé en gouvernement sous Nadir, et le Mazandéran. A la tête d'une armée d'enthousiastes et de partisans de sa famille, il somme le Ghilan de faire cause commune avec lui, et obtient d'Hideat, khan de cette province, des secours d'hommes et d'argent pour défendre la passe de Ghila, qui, comme d'autres Thermopyles, se trouve à l'en-

trée des provinces situées entre la chaîne du Taurus et la mer Caspienne. Ali-Murad envoya de Schiraz à un de ses généraux, l'ordre d'aller réduire Mehemet. Ce général, appelé Seyd-Murad-Khan, est repoussé avec perte. Non-seulement il ne peut pénétrer dans le Mazandéran; mais il est forcé de quitter Tehiran à l'ennemi et de se replier jusqu'à Cashan. Mehemet est au milieu de l'Irac-Agemi menaçant Ispahan même.

Ali-Murad n'avoit pas encore pacifié tellement le midi de l'empire, qu'il pût songer à se déplacer, lorsque le bruit des succès de Mehemet lui fut apporté par la renommée, avec cette multitude de circonstances qui grossissent et altèrent ordinairement les faits. Cependant, la correspondance de Seyd-Mourad étoit bien déjà assez alarmante en elle-même. Il demandoit des renforts, ou prédisoit que le rebelle ne tarderoit pas à se rendre maître de la capitale. Ali-Murad, impatient et belliqueux par caractère et par goût, auroit voulu voler pour être plutôt à portée de s'opposer aux progrès d'Aga-Mehemet; il ne doit pas toutefois laisser son ouvrage imparfait dans le midi, et cède à la nécessité qui le retient à Schiraz. Cependant, il détache une force considérable, dont il confie

le commandement à Sheick-Veiss, son fils, pour aller arrêter celui qui a osé se déclarer son concurrent à l'empire, ou plutôt à la régence ; car on étoit convenu de se servir de ce dernier terme de préférence, pour signifier une même chose.

CHAPITRE XVII.

Guerre intestine qui se prolonge, avec des succès variés, pendant l'espace de trois années. — Enfin Mehemet reprend le dessus en 1784. — Ali-Murad meurt au commencement de 1785. — Réflexions sur son caractère. — Monotonie des révolutions de Perse de ces derniers temps.

La guerre intestine avoit commencé en 1780. Pendant cette année, on avoit vu Aga-Mehemet-Khan se produire, pour la première fois, sur la scène glissante de l'ambition. L'éloignement d'Ali-Murad l'avoit singulièrement favorisé; mais la foiblesse de ses moyens disponibles, et l'esprit d'inconstance des armées persanes à cette époque, ne lui avoient pas permis de tenter rien de décisif. Il n'étoit point d'ailleurs de ces caractères brillants qui jettent tout à coup une clarté si vive, qu'elle ne souffre pas l'examen, et dont le début avec la renommée ne leur permet plus, dans la suite, que de se soutenir auprès d'elle, faute de pouvoir s'élever davantage. En compensation, il possédoit un fond de

ressources tout-à-fait inépuisable ; et au milieu des plus grands revers qui ébranlent et qui renversent souvent les autres réputations, la sienne, au contraire, sembla toujours devenir plus ferme et plus solide.

Le premier exploit qui signala l'arrivée de Sheick-Veiss dans le nord, fut de forcer Mehemet à repasser les montagnes du Mazandéran. Il falloit le suivre, et le forcer dans cette province même qui lui servoit de place d'armes et de pépinière de soldats. Alors il n'auroit pas eu le temps de se reconnoître ; mais on aima mieux lui donner la facilité de fortifier les défilés qui gardent et isolent toute cette côte de la mer Caspienne. Aussi, quand il fut question de les franchir l'année suivante, on les trouva inexpugnables. Une autre année se consuma encore sans obtenir l'objet proposé. Enfin, Ali-Murad ayant, par ses négociations, ramené à lui le khan du Ghilan, une diversion fut faite de ce côté, et Sheick-Veiss en profita pour inonder le Mazandéran avec ses troupes. Son père lui avoit fourni soixante mille hommes, et de Tehiran il dirigeoit toutes les opérations de la campagne. Mehemet, en se retirant, ravagea la province, et ne laissa pas pierre sur pierre de ce beau palais d'Ashreff, monument curieux du goût de

Shah-Abas, et de la grandeur de la Perse au seizième siècle.

En détruisant les cultures et les récoltes, Mehemet ne montroit que l'impuissance de sa rage, car la proximité de l'Irac-Agemi assuroit les subsistances de Sheick-Veiss. Pendant l'été de 1784, ce jeune général chassa encore Mehemet d'Astrabad. On pensoit qu'il le forceroit enfin, ou à se réfugier chez les Turcomans, qui habitent les frontières de cette province, ou à subir la loi du vainqueur, lorsqu'un événement impossible à prévoir, et qui tient à la nature des temps et du pays, vint confondre tous les calculs qu'on auroit pu asseoir sur la chance des probabilités. L'armée de Sheick-Veiss abandonna son général, et Mehemet fut sauvé. Qu'étoit devenue cette obéissance implicite des soldats de Nadir?

Sheick-Veiss, pour se garantir de la fureur des séditieux, revint à la hâte à Tehiran, se jeter dans les bras de son père. Ils se tinrent, pendant quelque temps, étroitement serrés poitrine contre poitrine. « Voilà donc, s'écria enfin Ali-» Murad d'une voix étouffée, le résultat de cinq » années de succès! L'homme lutte en vain » contre sa destinée; ses efforts lui sont comptés » pour rien; tout ce qui arrive est écrit d'a-

» vance. » C'est ainsi que les Orientaux entreprennent de se consoler, dans les revers, par des raisonnements tirés du dogme de la fatalité. Ils se composent alors le visage, et offrent tous les traits d'une résignation parfaite. Croira-t-on que le cœur se soumette également? Non, sans doute. « On dompte la nature, on ne la détruit » pas, » a dit le poète. Ali-Murad, qui se croyoit à la veille d'un règne prospère, fut si touché de l'état où il revoyoit son fils, si frappé en même temps de la vicissitude des choses humaines, qu'il tomba dans un abattement d'esprit dont rien ne fut plus capable de le tirer. On ne peut pas dire qu'il succomba au découragement; mais il mourut de douleur à son arrivée à Ispahan, où il s'étoit fait transporter en palanquin, ne pouvant pas supporter les secousses du cheval.

Sheick-Veiss étoit resté à Tehiran avec enviviron quatre mille hommes Kourdes ou Arabes. Ali-Murad avoit emmené avec lui tout le reste de son armée, qui souffrit des fatigues incroyables, marchant presque toujours au travers des amas de neige, que les vents du nord, qui soufflent périodiquement de la cime glacée du Taurus, ne manquent jamais de former, sur le chemin de Tehiran à Ispahan, dans cette saison de

l'année. On étoit au commencement de février, et dès le 11 du même mois, Ali-Murad n'existoit plus.

Mirza-Rubbi, athemat-doulet, et le gouverneur d'Ispahan, se concertèrent entre eux pour cacher, pendant quelque temps, la nouvelle de cette mort au peuple et à l'armée. L'objet qu'ils avoient en vue l'un et l'autre étoit toutefois bien différent : le ministre ne songeoit qu'à assurer par-là, au fils de son maître, la possession non disputée de l'empire ; l'homme de guerre, au contraire, ne visoit qu'à l'exclure, afin de s'en emparer pour lui-même. Les choses étoient en cet état, lorsque l'on annonça l'arrivée de Djaffer, frère du dernier régent.

Déjà Badger-Khan, ce gouverneur ambitieux que nous venons de citer, enrôloit ouvertement des soldats pour son propre compte. La plupart des déserteurs de l'armée de Sheich-Veiss se présentoient en foule ; il les combloit de largesses, et leur promettoit l'impunité du passé. Badger-Khan possédoit une fortune immense ; patrimoine, acquisitions légales, pillages, confiscations, tout avoit contribué à la fonder ou à l'accroître. Enfin, c'étoit un de ces riches dans le sens du mot de Crassus ; il pouvoit entretenir une armée à ses dépens. Les tré-

sors de la couronne, qui avoient été confiés à sa garde, augmentoient encore cette opulence dangereuse. Il en abusa, et le soldat prit ses libéralités pour des marques de sa frayeur. Sa mort fut résolue.

Des affidés lui dévoilèrent le complot, et lorsqu'il alloit être mis à exécution, on ne le trouva plus ni dans le palais, ni dans la citadelle, ni dans les maisons particulières; mais la recherche que l'on fit de lui donna le prétexte à tous les excès auxquels peut se porter une multitude d'hommes armés qui, des rigueurs de la discipline et d'un commandement régulier, ont passé subitement à la licence la plus complète. Les environs d'Ispahan contenoient alors cinquante mille hommes, presque tous étrangers à la capitale, parlant des idiômes divers, et ne s'entendant que sur un seul point, le sac de la ville. Ce mot n'est pas trop fort, quand on voudra réfléchir que la durée de cette anarchie militaire dura près de quatre jours et autant de nuits.

C'est sur ces entrefaites qu'arriva Djaffer-Khan avec un corps de dix mille hommes. Il planta ses tentes à deux lieues de la ville, d'où les habitants accoururent pêle-mêle dans son camp. Tout a un terme, et celui des insurrec-

tions de troupes est en général plus prochain que de toute autre insurrection. Dans les rébellions des peuples, ils s'élisent des chefs, et leur jurent obéissance; alors, tous les mouvements imprimés par une seule volonté, se rallient et se coordonnent. Dans les émeutes des soldats, au contraire, tout lien de subordination est rompu, et le choc de toutes les volontés devient un principe de destruction qui opère toujours subitement.

Djaffer-Khan, par des menaces intempestives, n'auroit fait qu'indiquer aux séditieux le parti qu'ils avoient à prendre, et ce parti eût été de mesurer leurs forces contre les siennes. Il agit bien plus habilement, en leur laissant le temps d'arriver à la lassitude. Alors il leur fit sourdement proposer une amnistie sous sa garantie personnelle. C'étoit une espèce de patronage qu'il s'imposoit envers eux; et de leur côté ils s'assujétissoient, sans le savoir, envers lui, à tous les devoirs d'une clientelle rigoureuse.

On ne peut s'empêcher de réfléchir ici sur la prompte maturité que les révolutions donnent aux hommes dans les arts de la fourberie et de la dissimulation. Dans quelque pays que ce soit, pour peu qu'elles aient duré quelque temps,

elles forment bientôt une masse d'expériences et de lumières, où quiconque se voue à la carrière des affaires politiques, ne peut s'empêcher de trouver des exemples applicables à toutes les situations.

A peine Djaffer-Khan avoit-il appris la mort d'Ali-Murad, qu'il en avoit transmis la nouvelle à Tehiran, exhortant Sheick-Veiss à venir promptement à Ispahan s'assurer de la succession paternelle. Djaffer n'avoit que dix mille hommes; mais il offroit à son neveu l'accession de ce foible secours, pour le porter au rang d'Ali-Murad. Des offres si franches, sous des formes si modestes, ne laissoient soupçonner aucun piége, et par-là même en couvroient un d'autant plus redoutable. Sheick-Veiss y fut pris : eh! qui ne l'auroit pas été comme lui?

Déjà Djaffer étoit maître d'Ispahan. Nous avons vu de quelle espèce de soldats il s'étoit servi pour parvenir à ce but. Sheick-Veiss, dès son arrivée, fut chargé de chaînes, et traîné dans une prison écartée. Il croyoit aller prendre possession du palais des rois. Djaffer l'y avoit supplanté. Il avoit fait arrêter tous les fils, tous les proches d'Ali-Murad, et jusqu'au ministre Mirza-Rubi, dont nous avons mentionné la fidélité aux intérêts de son maître. Badger-Khan

ne fut pas non plus épargné. Ses richesses, au lieu de lui être utiles, causèrent son malheur. Après ces mesures préliminaires de sûreté, Djaffer se fit élire régent, comme l'avoient été Kerim son oncle, et Ali-Murad son frère.

Nous venons de dire que les richesses de Badger-Khan furent la cause de son malheur. En effet, on lui fit appliquer la bastonnade sous la plante des pieds, et il n'obtenoit la suspension de cette affreuse torture qu'en livrant somme après somme, jusqu'à ce que, réduit à une misère absolue, il ne fut plus dans le cas de rien fournir, et qu'on le laissa. Tous les gens en place, tous les hommes puissants furent traités de cette manière, ou menacés de l'être. Les exécuteurs de ces ordres barbares étoient les chefs de la sédition contre Sheick-Veiss, ceux qui l'avoient abandonné au moment où il achevoit la conquête des provinces situées sur les bords de la mer Caspienne. La lâcheté et l'inhumanité ne vont que trop souvent ensemble.

Du fond de la province d'Astrabad, Mehemet, réduit aux abois, entendit le rapport de ce qui se passoit dans Ispahan. Tout à coup, de l'état du désespoir il passe à celui de la plus vive allégresse. La foiblesse de ses moyens ne l'arrête point; il part, il franchit le Taurus, et dès

le mois de mai, il est dans la capitale même que Djaffer est contraint d'évacuer précipitamment à son tour. Indignées contre ce dernier, les troupes de Sheick-Veiss préférèrent se livrer au khadjar, dans l'espoir de punir l'oncle de leur ancien général. Pour les soldats qu'on envoya contre eux, ils se dispersèrent. Corrompus par leur séjour à Ispahan, ils abandonnent leurs armes, dont ils ne sauroient plus se servir. Les routes sont couvertes de leurs détachements, qui se rendent, en pillant, les uns vers le Loristan, les autres vers le Kermesir : ce sont, pour la plupart, des Arabes qui vont reprendre leur vie pastorale, et qui exercent, en traversant le pays de l'étranger, leurs rapines accoutumées.

Aga-Mehemet trouve que l'activité lui a réussi. Il craint pour ses troupes les délices d'Ispahan. Moins de deux mois après y avoir fait son entrée, il part de cette ville, et veut porter la guerre au midi. Déjà il a envahi le Loristan. Des multitudes de Kourdes descendent de leurs montagnes comme les flots des torrents. Les subsistances sont coupées à Mehemet; on l'attaque nuit et jour, on ne le laisse pas respirer. Bientôt il se repent de son trop de précipitation; il se retranche. Des cris affreux reten-

tissent sans cesse autour de son camp, que la famine assiége de concert avec l'ennemi. Il s'ébranle, il fait sa retraite; mais il a perdu auparavant la moitié de ses forces.

Djaffer profite des revers de son ennemi pour rentrer une seconde fois, en maître, dans Ispahan. La citadelle lui résiste; il la prend d'assaut, et fait passer la garnison au fil de l'épée. Djaffer-Khan s'y trouvoit, et subit le sort des autres assiégés.

On ne peut trop s'étonner de cette intermittence de bonne et de mauvaise fortune qui, vers ces temps, accompagnoient les armes de presque tous les concurrents à l'empire persan. Rien de plus malheureux pour les peuples. De nouvelles haines, à chaque retour du sort, entraînent nécessairement de nouvelles vengeances, et les anciennes animosités prennent un caractère encore plus envenimé, par ce balancement continuel du destin, qui aujourd'hui, quoiqu'il se déclare pour Marius, laisse espérer que demain il sera pour Sylla. Je prends toujours mes citations dans une histoire étrangère, pour ne point mettre le lecteur dans le cas de les confondre avec mes récits. Je suppose aussi que qui veut bien s'intéresser au sort d'une monarchie asiatique, a au moins lu l'histoire de ce

peuple romain, dont la domination s'est autrefois étendue sur presque toute l'Europe.

Lorsqu'il y a eu de la suite dans le cours de ces révolutions de Perse, j'ai dû aussi en mettre dans ma narration; mais depuis que les faits appartiennent tantôt à tels acteurs, tantôt à tels autres personnages, ce seroit être diffus sans fruit; on n'en seroit pas moins noyé dans une mer d'obscurités. Après le règne de Nadir, il est devenu d'une difficulté extrême d'enchaîner les événements dans un ordre régulier; leur monotonie aussi est un obstacle de plus à l'intérêt. Toujours des trahisons, des perfidies, des cruautés; les faits semblent presque tous calqués les uns sur les autres, et la scène étant toujours la même, il ne reste aucun espoir à l'écrivain de donner à son lecteur l'agrément de la variété.

CHAPITRE XVIII.

REMARQUES sur la longue rivalité des familles de Mohamed-Hassan et de Kerim. — Précis des événements depuis l'an 1785 jusqu'à l'an 1794, où la famille de Kerim s'éteint dans la personne de Luft-Ali-Khan.

On a été à même, dans la dernière partie de cette histoire, de remarquer la longue rivalité des deux familles de Mohamed-Hassan-Khan et de Kerim. Cette rivalité étoit supportée par les provinces du nord, d'une part, et de l'autre par les provinces du midi. Ici, ce ne seroit pas peut-être un soin superflu de recourir à la description de la Perse de notre premier volume; mais, pour aider le lecteur et lui éviter une double attention, nous partagerons les provinces persanes en deux grandes divisions, appartenant aux deux factions qui déchiroient l'empire.

La faction des Khajars comprenoit toutes les provinces situées sur les bords de la mer Caspienne, le seul Daghistan excepté, qui profitoit des troubles de l'ambition pour s'assurer les

bienfaits de la liberté. L'Érivan, l'Édeirbetzan lui appartenoient. Le Caket et le Cardvell étoient neutres. Le territoire d'Hamadan étoit aussi pour les Khajars.

La faction des Kourdes comprenoit les provinces situées sur les bords du golfe Persique, le Loristan, le Kerman, le Laristan, le pays des Arabes tributaires de la Perse, et jusqu'au territoire de la ville d'Iezd.

C'est de ces pays que les armées étoient respectivement tirées.

L'Irac-Agemi, ou domaine royal d'Ispahan, étoit la proie du parti victorieux, et partagé toujours d'inclination entre l'un et l'autre.

Les soldats de chaque coalition étoient également braves, également nombreux, et cette circonstance fit le malheur de la Perse, qu'elle dépeupla; car si le nord eût été ou plus fort ou plus foible que le midi, il falloit qu'il lui donnât la loi ou qu'il la reçût de lui. Les succès dépendirent uniquement des hommes : les choses étoient dans un équilibre parfait. Sous Mohamed-Hassan-Khan, nous avons vu l'habileté guerrière prévaloir; après lui, la politique triompher dans Kerim. L'audace d'Ali-Mourad, la longue constance de Mehemet font alterner entre eux l'empire. La possession d'Ispahan est le signe de

la prépondérance; mais cette prépondérance est rarement assez forte pour que les Kourdes s'établissent dans le Mazandéran, et les Khajars dans le Farsistan et le Kerman.

Nous avons laissé, à la fin de 1785, Mehemet maître d'Ispahan; c'est le signe que les Khajars ont eu l'avantage. Dès le printemps de 1786, Djaffer y revient, les Kourdes sont momentanément les plus forts. Malheur à la ville qui change si souvent de maîtres! elle a à redouter, à chaque nouvelle invasion, toutes les répétitions des horreurs de la guerre, et des maux sans mesure s'accumulent sur elle.

Il n'étoit plus possible de prévoir quelle seroit l'issue de cette lutte sanglante. Depuis la mort d'Ali-Murad, qui avoit été sur le point d'accabler Mehemet, qui étoit alors traité de rebelle, le pouvoir de ce dernier prince s'étoit tellement accru, que s'il n'y avoit pas lieu de croire qu'il s'étendît sur tout l'empire, il devenoit à peu près impossible, d'un autre côté, de supposer que l'on parviendroit à le renverser.

Djaffer mourut en 1789; mais cet événement, loin de promettre des avantages à Mehemet, lui suscita le plus dangereux rival qu'eût encore eu sa famille. C'étoit le fils de Djaffer. Il s'appeloit Luft-Ali, nom d'une mémoire illustre et d'un

présage heureux. Le jeune homme qui le portoit, sembla, pendant quelque temps, devoir réaliser tout ce que l'on pouvoit y rattacher de favorable. Il avoit fait ses premières armes sous son père et sous son oncle Ali-Murad. On se souvient que ce dernier prince, étant à Tehiran, peu de jours avant sa mort, avoit en quelque sorte prédit à Sheick-Veiss, son fils, la décadence finale de sa famille. Les talents de Luft-Ali la retardèrent du moins, s'ils ne purent pas l'empêcher; plus de bonheur étoit dû à son extrême mérite; mais c'est le cas, si non de convenir avec les Orientaux que la fatalité est tout dans le monde, du moins d'avouer qu'elle est bien aussi quelque chose.

Luft-Ali-Khan étoit courageux, qualité très-ordinaire dans les hommes de sa nation; mais il étoit aussi continent qu'ils sont en général dissolus; mais il étoit aussi humain qu'ils sont cruels, aussi clément qu'ils sont implacables, aussi véridique, aussi sincère qu'ils sont universellement fourbes et menteurs.

Un si beau caractère, placé au milieu de la nation la plus corrompue de la terre, n'en ressortoit que davantage par la loi des contrastes, qui opère dans la nature morale comme dans la nature physique; mais il ne pouvoit s'y suppor-

ter long-temps, ou l'envie n'auroit donc pas existé.

Trois fois Djaffer-Khan, pendant la durée de son règne, avoit pénétré jusqu'à Ispahan; trois fois Aga-Mehemet y étoit rentré dans le même espace de temps. Les forces des deux partis étoient si parfaitement égales, qu'il n'y avoit plus, suivant toute apparence, que l'habileté supérieure de l'un ou de l'autre chef qui pût emporter la balance, et faire définitivement triompher les siens. A ce titre, la victoire appartenoit peut-être à Luft-Ali-Khan, au moins du côté des talents militaires; mais dans les révolutions et les guerres civiles, il ne suffit plus d'être grand capitaine; il faut appeler à son aide l'artifice, la perfidie, la scélératesse même, et traîner toujours avec soi le cortége entier de la corruption. Que peut, dans les convulsions des empires, le courage le plus brillant, lorsqu'il est mis en opposition avec la science funeste de se servir à propos de toutes les passions des hommes et de leurs vices les plus odieux?

Aga-Mehemet-Khajar, rendu eunuque sous le règne de Kerim-Khan, pour quelques indiscrétions de jeunesse auxquelles il s'étoit livré, mérite bien, par la longue influence qu'il a exercée sur les destinées de la Perse, que nous four-

nissions sur lui une notice particulière. Il étoit le second fils de Mohamed-Hassan-Khan, comme nous l'avons déjà dit, et s'étoit échappé, à la mort de Kerim, de la prison où il étoit détenu dans Schiraz. Ses plus jeunes frères avoient conservé leur liberté, pendant que lui et Hussein, son aîné, avoient été emmenés en ôtage. Cette différence de destinée en créa une de sentiments qui se manifesta, dans la suite, par des haines d'autant plus vives, qu'elles devroient moins exister entre ceux qui sont unis par le sang d'une manière aussi proche. Djaffer-Kouli, Ali-Kouli, Riza-Ugli-Khan prirent du service dans les troupes de Kerim, et demeurèrent dans le midi de l'empire pendant toute la vie du régent; mais Morteza-Kouli et Mustapha, les deux plus jeunes, restèrent constamment dans la province d'Astrabad, l'un dans le voisinage de Damgon ou Damegan, l'autre dans le district de Kurdemhalla.

Depuis que Mehemet avoit paru sur la scène des affaires publiques comme chef de parti, Morteza-Kouli-Khan et Mustapha-Khan, qui jusque-là s'étoient voués à une existence ignorée, se livrèrent au parti des Kourdes, et le servirent de tout leur pouvoir. Les autres frères, au contraire, heureux de trouver l'occasion de venger

la mort de leur père, suivirent les drapeaux de Mehemet, sans l'en aimer pour cela davantage.

La privation de sa virilité avoit donné à Aga-Mehemet une humeur triste et sauvage; mais son ambition, qui n'étoit pas détournée par les attraits des plaisirs, n'en marchoit que plus droit au but. C'est aussi ce qui le fit choisir par les peuples entre tous ceux de sa famille, comme le plus capable de la réhabiliter dans le rang auquel Mohamed-Hassan avoit su l'élever. Ce qui distinguoit surtout Aga-Mehemet-Khan, c'étoit d'avoir fait son étude constante du caractère actuel de la nation sur laquelle il prétendoit dominer. Il avoit vu les Persans sans énergie pour le bien, sans force contre le mal; valeureux, il est vrai, dans les combats, mais prodiguant leurs vies plutôt par cupidité que par honneur, sans aucun sentiment de patriotisme, sans même aucun esprit de parti, conduits par l'impulsion du moment, et toujours prêts à abandonner le chef qui prétendroit les assujettir à quelque ressemblance d'ordre et de règle, pour celui qui leur tendroit le double appât du pillage et de la licence. Mehemet ne tarda pas à comprendre que l'art de gouverner une pareille nation devoit consister à la flatter toujours dans ses goûts les plus dé-

pravés, et, en même temps, à la tenir rigoureusement dans l'impuissance de les contenter jamais.

A un chef aussi savant dans l'art de juger les hommes, et de les conduire, la fortune avoit long-temps opposé un digne rival dans la personne de Djaffer-Khan, fourbe, avare, artificieux, cruel; mais le jeune et loyal Luft-Ali n'avoit plus les qualités nécessaires. Incapable de soupçonner dans les autres le mal qu'il ne retrouvoit pas dans son propre cœur, il devoit être et il fut la dupe de tous les faux amis qui l'approchèrent. Gagner plusieurs grandes batailles, passer sur le corps des Khajars pour arriver à trois journées d'Ispahan, furent les premiers essais et comme les jeux de son courage; mais la trahison d'un oncle lui enlève Schiraz, la défection de ses soldats le laisse sans armée, et il voit avec douleur avorter les fruits des plus heureux commencements. Terrible dans les combats, dans les assauts des villes, Luft-Ali n'entend plus rien à l'intrigue, lorsqu'il devient nécessaire de l'employer; il n'en sait pas davantage dénouer les trames, lorsqu'elles l'enveloppent de leurs fils.

Moins de quatre ans suffirent à Aga-Mehemet pour venir à bout d'un compétiteur qui n'avoit que des talents militaires. C'étoit la politique qui avoit placé et maintenu Kerim-Khan sur le

trône ; Nadir même étoit aussi politique que brave. Pour Luft-Ali, il n'étoit que brave, ce qui n'étoit absolument rien dans les circonstances difficiles où il se trouvoit. On ne se fait aucun scrupule, en Perse, de faire assassiner un ennemi, soit par ses soldats, soit par ses domestiques, soit par des sicaires préposés exprès. Deux fois Luft-Ali échappa, par son courage, à des entreprises de cette nature ; à la troisième, s'il ne fut pas précisément tué, il auroit mieux valu sans doute qu'il l'eût été, car il fut renversé, chargé de chaînes et conduit à Schiraz, pour y être livré, par Mohamed - Ibrahim son oncle, à ce Mehemet, l'éternel ennemi de leur famille. Le barbare lui fit aussitôt arracher les yeux, se vengeant par là des humiliations qu'il en avoit reçues à la guerre.

Ainsi se termina l'influence de la famille de Kerim, qui pendant seize ans s'étoit étendue sur toute la surface de la Perse indistinctement, et qui, pendant quinze ans de plus, avoit constamment prévalu dans le midi.

Aga-Mehemet-Khan reçut dans Schiraz les soumissions des diverses provinces qui avoient jusque-là tenu pour les Kourdes ; et après les avoir pacifiées en entier, il exigea des ôtages pris dans les familles les plus considérables du

pays. Avec ce cortége, il reprit le chemin d'Ispahan, et se donna le plaisir atroce, dans toutes les villes de son passage, de livrer l'infortuné Luft-Ali à la curiosité d'une populace insolente.

Mohamed-Ibrahim, l'oncle du jeune prince, fut nommé premier ministre du régent. On le vit donner des fêtes pour célébrer la ruine des siens; car tous ses parents, et Luft-Ali lui-même, après avoir passé par toutes les épreuves que la barbarie la plus raffinée peut infliger, furent condamnés à mort dans un même jour. C'étoit le 20 de décembre 1794.

Toute la Perse, à cette époque, se trouva réunie sous le même sceptre, après une anarchie de près de dix-sept ans, où les deux partis avoient, comme nous l'avons vu, pris alternativement le dessus. Nous ne sommes point entrés dans les détails des derniers événements, nous contentant d'en saisir l'esprit général, et d'en expliquer les résultats; nous avons voulu par là éviter à nos lecteurs des répétitions fastidieuses de combats, de trahisons et de cruautés. Nous avons peint les choses, au lieu de continuer à n'entasser que des faits : c'étoit le seul moyen de nous sauver du reproche de ne mettre jamais que les hommes en scène.

CHAPITRE XIX.

PLAN de Mehemet pour recouvrer l'intégrité des domaines de la Perse. — Guerre avec les Russes, qui s'étoient fait reconnoître protecteurs de la Géorgie. — Paix de Tefflis par les Persans. — Expédition du Khorasan. — Mort cruelle de Shah-Rock. — Retour et mort d'Aga-Mehemet-Khan. — Suite des événements jusqu'à l'an 1800. — Espérances que donnent les commencements du règne de Fatey-Ali-Khan.

LA plus grande partie de la Perse enfin dans la même main, il étoit impossible que cet empire ne sortît pas bientôt avec éclat de l'état d'insignifiance politique où l'avoient réduit cinquante ans de guerres intestines et de déchirements. Ce seroit à tort qu'on voudroit excepter de ces cinquante ans la durée du règne de Kerim-Khan. Les gouverneurs des provinces reconnoissoient bien, il est vrai, dans Kerim, quelque chose de prépondérant et de très-ressemblant à une suprématie; mais on doit sentir combien il y a loin de cette formation d'une ligue puissante, dont tous les membres admet-

tent un chef au-dessus d'eux, à la composition homogène d'une grande monarchie. Ici, dès le premier signal, le territoire entier s'ébranle à la fois, et se meut comme d'une pièce. Là, au contraire, avant que chaque partie ait eu le temps de se rejoindre aux autres pour former un tout complet, l'objet du rassemblement même a peut-être déjà cessé d'exister.

L'eunuque Aga-Mehemet, environné d'hommes de guerre, impatients d'exercer leur profession active et turbulente, sentit la nécessité de les occuper. Des soldats ou des généraux, tous nés, élevés ou vieillis dans les camps, redoutent, plus que tout autre malheur, celui de se voir condamnés au repos de la vie civile. Ils n'en ont jamais connu les goûts. Mehemet comprit cette position. Il vit qu'il falloit user une telle armée, et le moyen de le faire avec le plus d'avantage, c'étoit de l'user pour sa gloire.

La Russie, toujours désireuse d'étendre son vaste empire, avoit profité de la longue anarchie de la Perse pour contenter sa passion favorite d'agrandissement. Dès l'année qui suivit la mort de Kerim-Khan, Catherine II avoit envoyé en Géorgie des agents, secrètement chargés de disposer la nation à renoncer à la protection de la Perse, pour celle qu'elle pouvoit

lui offrir. La renommée de cette princesse, qui venoit d'humilier la Porte-Ottomane, et plus encore l'argent qu'elle fit répandre avec plus de discernement que de profusion, furent des leviers suffisants sur l'esprit des peuples. Il ne restoit plus que les chefs à convertir; des dignités, quelques emplois, quelques grades militaires, les gagnèrent successivement. Enfin, on signa un traité le 24 de juillet 1783, par lequel les principautés de Caket et de Cardvell s'engageoient à rompre leurs anciens liens de dépendance du trône de la Perse, et contractoient à perpétuité ces mêmes liens avec l'impératrice de toutes les Russies et ses successeurs. En se retraçant tout ce qui a été dit dans cette histoire, relativement à la Géorgie, on se persuadera sans peine que la Russie ne pouvoit, d'une part, faire une acquisition plus précieuse, et que, de l'autre part, un marché plus onéreux ne pouvoit être conclu par les princes géorgiens. La soumission nominale à la Perse étoit virtuellement l'indépendance, tandis que la plus foible liaison avec la Russie devenoit l'équivalent d'une servitude positive.

Aga-Mehemet-Khan se voyoit, en 1794, à la tête d'une armée formée du débris de tous les partis. On pouvoit craindre que cet amalgame

ne fût un principe de désunion. Pour en empêcher le développement, il n'y avoit que la guerre. En parcourant en esprit le contour de ses vastes états, il s'aperçut que la Géorgie, le Khorasan, le Candahar manquoient encore à leur intégrité. Il falloit procéder par degrés; il falloit reconquérir d'abord l'empire de Kerim, puis celui de Shah-Hussein, et enfin celui de Nadir-Shah même, si la chose étoit possible.

Tel fut le plan de Mehemet. En conséquence, il débuta par faire sommer le prince Héraclius de se rendre à Tehiran, pour y prendre son firman d'investiture de vali de Géorgie. Héraclius avoit renoncé à ce titre pour l'ancien titre de *czar* ou roi de sa province. Sachant toutefois que le régent de la Perse avoit rassemblé une nombreuse armée, il essaya de gagner du temps, jusqu'à ce que les secours que lui devoit la Russie pussent lui parvenir. L'immensité des distances est un des malheurs attachés à une domination trop étendue. Héraclius avoit apprécié ces délais et tous leurs dangers; mais il avoit voulu, à tout risque, être fidèle à la cour de Saint-Pétersbourg. Lors donc qu'au lieu d'une armée il ne reçut que des détachements, il prévit son sort, et s'y résigna avec courage. Il paroît inconcevable que l'amour-propre de Catherine II

n'ait pas été intéressé par une résolution si généreuse ; mais l'Europe absorboit alors toute son attention ; elle ne voyoit plus que la révolution de France, et oublioit et la Perse et la Turquie, ces deux proies que son ambition s'étoit désignées jusqu'alors.

Dès le printemps de 1795, Mehemet étoit en Géorgie, où il battoit le fils d'Héraclius, et prenoit Tefflis d'assaut. Les Russes, sous le commandement du major-général Savelief, étoient campés en petit nombre sur la frontière de la province. Ils eurent le prétexte de cette grande infériorité de forces, pour ne point prendre part à la guerre, et pour voir détrôner, presque sous leurs yeux, un prince qui n'éprouvoit ce malheur que par dévouement à leur cause.

La honte et l'indignation cependant s'emparèrent de Catherine à la nouvelle de ce triste événement. Elle se piqua même d'y paroître plus sensible, en envoyant le frère de son favori, le comte Valérien Zouboff, prendre le commandement de toutes les troupes que renfermoient la Circassie et les pays adjacents, contrée que cette princesse avoit décorée de l'appellation fastueuse de son gouvernement du Caucase. Le comte Valérien Zouboff se posta vers les bords de la mer Caspienne ; dès le commencement

de 1796, il prit Derbent, Backu, et remonta le Kura ou Cyrus jusqu'à Tefflis.

Pour nous conformer à l'ordre des temps, nous sommes obligés de reprendre la suite des opérations de Mehemet. La Géorgie à peine soumise, ce prince, traversant rapidement tous les espaces intermédiaires, se montra à l'improviste dans le Khorasan. Shah-Rock y régnoit encore. Deux fils, à la fleur de l'âge, promettoient de perpétuer sa famille sur le trône de cet intéressant royaume. La fortune se plut à confondre les probabilités. En vain le descendant de Nadir et des Sophis avoit-il espéré se sauver à l'abri de sa foiblesse. On connoissoit ses trésors; et l'avide Mehemet, en s'emparant de Mesched, satisfaisoit à la fois son avarice et son ambition.

Shah-Rock, en apprenant l'aggression injuste du roi de Perse, réduisit tous ses soins à ne pas hasarder ses fils. Pour lui-même, il s'exposa à tout. Dans le dessein d'appaiser Mehemet, il marcha au-devant de lui, et lui offrit des présents magnifiques. Cette circonstance ne fit qu'allumer davantage la cupidité du monstre. Il livra à la torture ce vénérable vieillard. Son rang, ses aïeux n'eurent pas plus de pouvoir que ses cheveux blancs. Les os brisés par les cheva-

lets, calcinés par les flammes, on ne peut s'empêcher de citer avec admiration qu'il soutint long-temps tant de souffrances sans être dompté par elles. Ce qui lui inspiroit cette dure insensibilité pour lui-même, c'étoit la crainte de ruiner entièrement ses deux fils, en livrant à leur spoliateur les pierreries dont se composoit désormais toute leur fortune; mais la nature, épuisée par de nouvelles épreuves, le fatal secret échappe enfin à ce père désespéré, et il meurt presque aussitôt. Ainsi finit, dans la soixante-quatrième année de son âge, le descendant des Sophis, le petit-fils de Nadir. Quelle terminaison d'une vie ouverte sous des auspices si prospères!

Cependant les Russes occupoient toujours la Géorgie. Ils avoient pris des positions militaires dans le Shirvan et dans le Ghilan. Mehemet ne laissera point son ouvrage incomplet; il vient les en chasser. Déjà, après plusieurs affaires de postes, son avant-garde, forte de seize mille cavaliers, a enfoncé un bataillon carré d'infanterie ennemie, commandé par Zouboff en personne, qui, après sa déroute, s'est réfugié dans les murs de Derbent. Tout promet enfin aux Persans un triomphe complet sur les Russes. Jamais on n'avoit vu plus d'ardeur d'un côté,

ni autant de découragement de l'autre. Le climat des bords de la mer Caspienne énerve les Européens ; mais l'étoile des Russes combat pour eux. Tout à coup les hostilités sont suspendues, et un événement aussi décisif qu'inattendu produit leur cessation entière, et la fin de toutes les opérations de la campagne. C'étoit en 1797. Le 14 de mai, Mehemet meurt dans sa tente, frappé de deux coups de poignard dans la poitrine. Un officier subalterne de la garde, appelé Pitsch-Hamet, a été l'exécuteur de cet attentat ; un général mécontent, nommé Sadock-Khan, en a été l'instigateur.

Voilà donc l'empire persan qui va redevenir, selon toute apparence, le jouet des révolutions. Déjà l'étranger est oublié, et l'on ne pense plus qu'à se faire la guerre entre soi. Aga-Mehemet-Khan avoit donné toutefois, avant de périr, une telle supériorité au parti des Khajars, qu'il fut aisé de prévoir que la victoire appartiendroit définitivement à celui qui sauroit s'en faire élire le chef. Un neveu de Mehemet eut ce bonheur ou ce talent.

Baba-Khan, fils de Hussein, ce frère aîné de Mehemet qui, après avoir été emmené comme lui en ôtage à Schiraz, avoit été ensuite nommé, par Kerim, gouverneur des provinces situées

sur la côte méridionale de la mer Caspienne, puis puni comme rebelle, Baba-Khan, dis-je, avoit eu la rare fortune de ne point être enveloppé dans la sentence qui condamnoit son père à la mort. Né l'an 1172 de l'Hégire (1758 de l'Ere chrétienne), il n'avoit que quatre ans, quand il suivit la captivité de son père. La tendresse de cet âge, l'illustration de sa famille, son état d'abaissement, rendirent Baba-Khan un objet d'intérêt au parti vainqueur. La fin tragique de son père ne fit qu'accroître cette bienveillance. Il se mêloit avec les Kourdes, comme s'il eût abjuré toute différence de pays et d'opinion, et jetoit ainsi, sans le savoir, les fondements de sa grandeur future. Comme, pendant sa première jeunesse, il ne montroit aucune inclination pour les armes, et que l'étude des sciences et la culture des lettres remplissoient tout son temps, la cour de Kerim ne cessa de le traiter avec une indulgence marquée. Enfin, Kerim meurt, Mehemet s'évade, et Baba-Khan ne quitte plus ce dernier pendant ses campagnes. Il chante en vers persans les exploits des héros modernes, comme Ferdosi avoit chanté les combats des anciens guerriers. Ses poëmes lui font une renommée ; mais il n'abandonne pas pour eux les de-

voirs du service. En obéissant, il apprend à commander.

Mehemet, après la défaite de Luft-Ali-Khan, croit ne pouvoir mieux faire que de le remplacer par Baba-Khan dans le gouvernement de Schiraz. Baba-Khan étoit alors aimé dans cette ville, peut-être plus même que dans son pays natal. Il y retrouvoit les compagnons de ses jeux et les amis de son enfance. C'est à Schiraz qu'il apprend que Mehemet n'est plus. Il part, il vole, et arrive au camp de réserve de Tehiran, où il est salué régent par le peuple et les soldats.

Déjà plusieurs ambitieux s'étoient mis sur les rangs pour succéder à Aga-Mehemet. L'armée active de celui-ci s'étoit partagée entre eux. Sadock-Khan, cet instigateur de sa mort, avoit suborné le plus grand nombre. Les Khajars, incertains, s'étoient rangés pour Ali-Kouli, un des frères de Mehemet. Les Kourdes s'étoient également ralliés à un des leurs, ce Mohamed-Ibrahim-Khan, qui avoit vendu si lâchement son neveu Luft-Ali. Baba-Khan paroît; il enlève toutes les voix.

Sadock cependant parvient, à la tête des mercénaires étrangers, à se faire un parti dans l'Edeirbetzan; parti moins considérable, il est vrai,

que celui de Baba-Khan, mais plus que suffisant pour rallumer les feux de la guerre civile. Son seul but étoit de se soustraire au châtiment qui lui étoit dû, comme au meurtrier de Mehemet. On le rassure; on lui porte des paroles de grâce, et il se soumet.

Mohamed-Khan, sur le point d'être livré par les siens, comme lui-même avoit livré le généreux Luft-Ali, s'enfuit chez les Arabes Montisiques, cacher sa honte et ses remords.

Ali-Kouli tombe au pouvoir de Baba-Khan, et est par lui privé de la vue. Cet acte sanguinaire fut le début de ce règne. On ne pouvoit en tirer des inductions favorables pour les actes qui le suivroient. Heureusement ces pronostics se sont démentis. Octave et l'aîné des fils de Vespasien avoient commencé par être l'effroi du genre humain, avant d'en devenir les consolateurs sous les noms d'Auguste et de Titus. Puisse le souverain de la Perse leur ressembler! Il a réellement des vertus publiques; il aime la gloire et ses partisans. C'est la splendeur de la vie de l'empereur NAPOLÉON, plus encore que la politique véritable de ses états, qui l'a porté à lui envoyer deux ambassades, l'une à Paris, l'autre au camp impérial français, alors dans la Grande-Pologne. L'hommage rendu à la célébrité contem-

poraine est une espèce d'arrhes qu'on prélève sur la postérité.

Baba-Khan, en possession du pouvoir suprême, voulut reprendre les projets de Mehemet; mais il n'eut pas d'abord la même fortune que son prédécesseur. Les Russes se maintinrent, malgré lui, dans la Géorgie et dans Derbent, quoiqu'ils éprouvassent des échecs dans la plaine de Mogan. Le Khorasan aussi remua; il fut obligé de s'y porter, et il ne le tient aujourd'hui sous le joug, qu'au moyen des ôtages qu'il y a levés entre les familles les plus puissantes du pays. Les deux fils de Shah-Rock, livrés par les Usbecks, ont éprouvé le sort de leur père, privé d'abord de la vue, égorgé ensuite. Pour les ôtages, il n'est pas inutile de dire qu'on les force à perdre une partie de leur barbe pour les rendre reconnoissables à tout le monde; un supplément postiche seroit puni de mort. Par ce moyen, on est sûr de les retenir, sans s'embarrasser du soin de surveiller leurs démarches.

En montant sur le trône, Baba-Khan a cru devoir changer son nom pour celui de Fatey-Ali-Shah. Ainsi la régence de Perse, l'interrègne, ou plutôt la révolution est finie. C'est l'espérance que donne le nouvel état des choses, et la prise du titre de monarque par le chef actuel

du gouvernement. Puisse cette espérance s'effectuer!

Fatey-Ali-Shah, comme les Alexandre, les Jules-César, les Trajan, tous ces hommes supérieurs, qui savent qu'après la gloire de faire de grandes choses, la première de toutes est de les célébrer dignement, n'a cessé de s'entourer des talents les plus distingués pour l'histoire et la poésie. C'est avoir pris au moins l'engagement de bien faire.

Déjà les lois de police et de justice distributive ont été remises en vigueur comme avant les premiers troubles. Puisse donc l'époque du nouveau siècle amener enfin, pour la Perse, autant de bienfaits qu'elle a de maux à réparer! C'est le vœu sincère que je forme à la fin de cette narration, et dans lequel je suis sûr que mon lecteur ne pourra se défendre de concourir de cœur avec moi.

L'abbé de Mably a fait le procès à Tacite pour n'être entré dans aucun détail sur la constitution impériale de Rome, qui succéda à sa constitution républicaine. Il m'a semblé au contraire, dans le Livre de Tacite, que les choses s'expliquoient assez d'elles-mêmes, non pas, comme on l'a dit, parce qu'il écrivoit pour des Romains, mais parce que l'institution du gouvernement

des Césars, établi et maintenu par la violence, ne souffroit point véritablement d'analyse. Les faits domestiques, narrés avec une fidélité continue, devoient suffire. Tite-Live, Fabius Pictor et Salluste, avoient déjà défini Rome toute entière. Lorsque Tacite a écrit sur un sujet neuf, il n'a point, comme on sait, épargné les peintures; coutumes, mœurs, usages les plus communs, il ne nous a fait grâce de rien de ce qui touchoit aux Germains. J'ai senti qu'à la distance des lieux où nous sommes de la Perse, nous avions au moins autant besoin d'un pareil secours, que les Romains qui vivoient aux portes de la Germanie. Ces détails sont comme la clef des événements historiques. Je les ai toutefois relégués à la fin, pour conserver l'ordre de ceux-ci. C'est comme une espèce d'appendice, auquel on pourra recourir dans le besoin, et dont je tâcherai d'écarter tout ce que cette forme peut avoir de sec et de rebutant, par des remarques qui rentreront dans le genre de mon sujet.

CHAPITRE XX.

IDÉE du gouvernement de la Perse, de sa jurisprudence, de sa religion, de son agriculture, de son commerce, de ses manufactures; de l'état présent des sciences et des lettres dans cet empire.

LE gouvernement de la Perse est le despotisme le plus absolu. Sous les Sophis, le mullah-bachi ou chef de la religion, tempéroit encore l'autorité des rois, comme autrefois le grand-prêtre à Jérusalem; mais depuis les Afghans, depuis Nadir surtout, le pouvoir du prince, devenu purement militaire, ne connut plus de restrictions ni de limites.

La secte des Sunnis ayant prévalu, il n'étoit plus possible que le pontife des Schias conservât la même juridiction. Il étoit, par sa place, juge suprême dans toutes les matières civiles et ecclésiastiques, avec un vicaire-général, appelé *Nevab* ou *Nebseidar;* mais Nadir les traînant toujours l'un et l'autre à sa suite, non-seulement dans les villes où il tenoit sa cour, mais jusque dans ses camps, l'influence que le souverain acquit

nécessairement sur leurs décisions, porta bientôt le coup mortel à leur caractère public; car il n'y a point de juge sans indépendance; l'équité ne peut ni agir ni se prononcer dès qu'elle est gênée et contrainte. On peut appliquer au magistrat ce qui a été dit de l'historien, qu'il ne doit connoître ni la crainte ni l'espérance.

Le kasieskar est juge de l'armée, et à l'instar du mullah-bachi, comme juge du peuple. Le defferchane est le contrôleur-général de tous les actes publics. Il y a en outre un surintendant des archives impériales et un secrétaire d'état. Le mustaphi-miemaleck est le directeur-général des finances; et a sous lui d'autres mustaphis ou directeurs particuliers pour chaque branche de l'administration. Nous avons parlé, dans l'occasion, de l'athemat-doulet, ou *ichtimah-eh-dowlet*, l'un n'étant que l'abréviation de l'autre. C'est le premier ministère, dignité purement honorifique. Nous avons eu lieu de mentionner aussi le divan-beghi ou chef du conseil, qui rentre dans la même cathégorie. On conçoit aisément que tous les grades de la hiérarchie d'un gouvernement semblable doivent se modeler sur le plus élevé de tous; et que si le monarque, ou celui qui agit pour lui, respecte la justice comme il le doit, et comme Shah-Abas

et quelques-uns de ses successeurs, jusqu'au dernier échelon du pouvoir, la justice se retrouvera partout; mais aussi que si le prince est d'un caractère tyrannique, l'oppression se multipliera de même par une parité correspondante et toute naturelle.

Le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil se trouvent, en Perse, comme nous venons de le voir, réunis et confondus dans les mêmes mains; ce qui est un très-grand malheur pour un état où se rencontrent plusieurs sectes: car quelle impartialité attendre là où il y a forcément et intolérance religieuse et intolérance civile! Nadir voulut remédier à cet inconvénient; mais il bouleversa tout. L'égalité qu'il prétendoit établir entre les Sunnis et les Schias n'étoit qu'une chimère. Avant lui, les Sunnis avoient été persécutés; après lui, ce furent les Schias: voilà toute la différence. Je le demande, comment la religion du prince, et d'un prince qui pouvoit et osoit tout, n'auroit-elle pas acquis une prépondérance marquée?

Les beglerbegs ou seigneurs des seigneurs exercent, chacun dans leur province, une autorité illimitée. Le droit de vie et de mort leur appartient. Il en est autant des sardares ou généraux d'armée en activité sur les frontières de

l'empire. Le nombre de ces derniers n'est pas défini et ne sauroit l'être; mais celui des beglerbegs ne varie jamais. Il n'y en a que trois; l'un amovible, et les deux autres fixés à Schiraz et à Mesched.

L'administration de la Perse ne marche depuis long-temps que par exactions et par supplices. S'agit-il de lever de l'argent, une contribution rigoureuse est aussitôt demandée, sans même la pudeur d'un prétexte. Les taxes ordinaires n'en ont pas moins leur cours. L'alcoran a dit qu'il falloit fournir le denier du prince; mais comme il n'a pas établi la proportion de ce denier avec le revenu du sujet, rien n'est plus arbitraire que l'interprétation du verset sacré. Les beglerbegs et les autres khans n'ont pas de meilleure manière d'être bien en cour que d'opprimer leurs subordonnés. Heureusement toutefois pour l'humanité, foulée dans ces climats, que cette oppression trop étendue doit détruire l'effet qu'on s'en propose, et qu'on se voit forcé de la borner par calcul. Les khans n'ont point aussi d'autre méthode ni d'autre frein.

La religion des Persans est le mahométisme. L'alcoran ou le khoran est, non pas simplement comme l'évangile parmi nous, le guide de la foi et le chemin du salut, il est encore le code uni-

versel, comme la loi de Moïse l'étoit jadis pour les Juifs. Le schisme des Persans et des Turcs date des premiers temps de l'ère musulmane, puisqu'il porte sur la différence de la succession légitime de Mahomet. Ali, fils de la sœur de Mahomet, et gendre du prophète par sa fille Fatime qu'il avoit épousée, doit, selon les Persans, être regardé comme son successeur le plus naturel. Cependant les trois frères de Mahomet, Omar, Abubeker et Osman, sont maintenus par les Turcs comme ses véritables héritiers. Cette différence d'opinion n'en créoit pourtant aucune dans la croyance religieuse, jusqu'à ce que Sheick-Eïdar, père de Seffie-Ismaïl, se soit mêlé de commenter, d'expliquer l'alcoran dans un sens contradictoire des docteurs turcs et arabes. Ce n'est qu'alors que la scission devint complète. Les Sophis descendants et successeurs prétendus d'Ali, ordonnèrent que dans toute l'étendue de leur domination, on maudît les ennemis de leur père réel ou supposé. Ces ennemis étoient Abubeker, Omar et Osman. On sait, en Europe, combien il s'en est peu fallu que les successeurs d'Henri VIII, devenus chefs de l'église anglicane, n'ordonnassent des imprécations semblables contre les papes ou évêques de Rome.

Les peuples, en Perse, prient au lever du jour, à midi et au coucher du soleil. On sait qu'ils y sont appelés du haut des minarets, espèces de béfrois qui se trouvent au faîte des mosquées, et dominent les maisons habitées. Leur manière d'invoquer Dieu commence toujours par ces paroles : « Il n'y a de Dieu que » Dieu; Mahomet est son prophète, et Ali son » ami. » Ils les répètent trois fois, après quoi ils ajoutent : « Gloire au souverain de l'univers, » à celui qui présidera au jugement dernier. » Nous te glorifions, ô créateur et préservateur » de tout ce qui existe ! nous te supplions de » nous accorder ceux de tes dons qui nous sont » nécessaires, et surtout de nous garantir des » piéges du mauvais esprit, qui ne cherche que » notre perdition éternelle. » Cette forme de prière, textuellement rapportée ici, ne sera peut-être pas trouvée sans rapport avec l'oraison dominicale des Chrétiens.

Après leurs prières, les Persans sont tenus à autant d'ablutions qu'ils ont fait d'oraisons. Pour surcroît de pureté, ils se peignent aussi les cheveux. Ils ont beaucoup de dévotion aux amulettes, et à de petits morceaux de terre consacrés, que les prêtres leur vendent comme apportés de la Mecque, ou des autres lieux de

sépulture de leurs principaux Imaums, ou plus grands saints. Comme les Turcs et les anciens Juifs, ils écartent de leurs yeux, pendant la prière, l'image de tout objet sensible, dans la crainte de tomber dans les ténèbres de l'idolâtrie. Comme les Catholiques romains, ils invoquent cependant l'intercession des justes et des prophètes qui ne sont plus. En y réfléchissant, on ne trouvera point là encore d'incohérence et de contradiction.

Les Persans prient communément avec des espèces de chapelets; ce qui donne à leur piété un air de momerie insupportable, étant sans cesse à s'agénouiller, se relever, se prosterner consécutivement.

Le précepte le plus obligatoire de leur croyance est la charité envers le pauvre. Ce sont les prêtres qui recueillent l'aumône; ils l'appellent le *jekat*. Ce *jekat* est fixé, par l'alcoran, au dixième du revenu; c'est la dîme des Israélites et des Chrétiens.

Presque toutes les fêtes religieuses des Persans sont mobiles et suivent l'année lunaire. Au lieu d'un seul Carême, ils en ont deux. Le premier, disent-ils, a éte institué par Dieu même; le second par Mahomet. Pendant le mois de Ramazan tout entier, ils s'abstiennent non-seule-

ment de manger, mais de l'approche conjugale, et du bain d'eau courante, autant de temps que le soleil demeure sur l'horizon. Du reste, après le coucher de cet astre, ils prennent toutes les libertés qu'ils jugent convenables.

La fête de la commémoration du meurtre de Hussein, fils d'Ali, est, pour la secte des Schias, le plus grand jour de l'année. C'est un drame burlesque et d'une représentation atroce. Nadir sévissoit, contre tous ceux qui le célébroient, avec une rigueur extrême. Appartenant lui-même à la secte des Sunnis, il étoit naturel qu'il ne pût en supporter l'idée, non par scrupule, comme on peut bien le supposer, mais par une mesure de précaution nécessaire au maintien de son autorité. Les dix premiers jours du mois de Moharem sont consacrés à cette étrange solennité, dont le but politique étoit d'entretenir autrefois la haine nationale contre les Turcs, qui sont des Sunnis; mais aujourd'hui, que le monarque lui-même est de cette même secte, quel peut être l'objet pour souffrir qu'on perpétue une pareille fête? C'est dans le Ghilan qu'est la plus grande ferveur à cet égard. La superstition relative y est portée au même point qu'en Portugal, en Espagne et dans quelques parties de l'Italie.

Les voyageurs se partagent sur le caractère

d'intolérance qu'il faut attribuer aux Persans ; mais en compulsant avec soin leurs récits, nous sommes parvenus à les accorder. Dans le nord, c'est la superstition la plus stupide et le fanatisme le plus furieux ; dans le midi, au contraire, le vrai croyant ou soi-disant tel se borne à plaindre l'aveuglement de l'infidèle, et respecte encore en lui sa qualité d'étranger, conformément au précepte exprès de l'islanisme.

Si nous passons à l'état des sciences et des lettres chez les Persans, ou plutôt des lettres et des sciences, car les lettres viennent toujours les premières, nous n'aurons que des regrets à exprimer.

Nulle langue contemporaine n'est peut-être aussi anciennement fixée que la langue persane. Ferdosi, qui chantoit Cyrus, vivoit il y a plus de sept cents ans. Il a écrit l'histoire des *Cayanis*, ou descendants de Cyrus, en soixante mille vers ou environ. La forme est historique, le fond est merveilleux. Un Orientaliste anglais a osé tenter la traduction de cette fantasque production, et, ce qui plus est, a eu le courage de l'exécuter. Ferdosi signifie le *céleste*, le *paradisiaque ;* son nom véritable étoit, selon sir Williams Jones, Hassan-Ibon-Tcharff. Depuis Ferdosi, le midi de la Perse parle la même langue, qui date sans doute d'une époque bien

plus reculée. C'est à M. Langlès, parmi nous, qu'il appartient d'entrer dans ces recherches. Déjà il nous a donné un recueil de contes, fables et sentences de différents auteurs arabes et persans, qui fait autant d'honneur à son goût pour le choix des matières, qu'à son exécution comme traducteur et comme écrivain. C'est à lui encore de nous entretenir de Saahdi et d'Hafiz, l'Horace et l'Esope des Persans. La langue persane n'est cultivée qu'au midi; au nord on ne parle que le turc. Aussi est-ce à Schiraz que Fatey-Ali-Shah a pris son goût pour la littérature, quoique la politique l'ait fixé à Tehiran, dans le voisinage des Russes et du berceau de sa famille.

Les sciences des Persans se réduisent aujourd'hui à l'astrologie judiciaire et à la médecine; encore cette dernière, qui seule est digne du nom, est-elle purement conjecturale. L'attouchement des cadavres étant une souillure ineffaçable aux yeux des Musulmans, comment l'anatomie feroit-elle des progrès parmi eux? Voilà comme l'alcoran se jette toujours au-devant des découvertes ou des connoissances utiles. Mahomet semble avoir dit à ses sectateurs : « Je vous » astreins à n'aller jamais plus loin que moi.» Nadir n'étoit-il pas en droit de se rire et du prophète et de son livre ?

L'astrologie judiciaire, à ce que l'on croiroit au premier coup d'œil, seroit un des malheurs attachés à l'état de barbarie. Cependant les Grecs, les Romains, et pour remonter plus haut, les Chaldéens et les Egyptiens, ont été également infatués de cette fatale notion, qu'on pouvoit lire dans les cieux l'ordre préétabli des choses futures. C'est donc au christianisme épuré qu'il faut attribuer la chute de ces folles superstitions. Que la philosophie ne s'en prévale point! Elle n'avoit peut-être que trop de pouvoir dans le monde, lorsque Domitien fit venir, du nord de la Germanie, cet astrologue qu'il fit périr pour lui avoir prédit sa mort. Tibère même déféroit à ces puérilités. C'est apparemment le foible des âmes cruelles, quoique plusieurs grands hommes en aient été atteints. A ce titre, ce doit être celui des Persans, et de tous ceux qui croient comme eux à la prédestination inévitable, dogme qui ramène à l'insensibilité pour les autres et pour soi-même.

Les Persans ne sont point étrangers aux diverses branches des mathématiques; mais ils ne connoissent point encore l'application de l'algèbre à la géométrie, et sans ce secours, il n'est pas probable qu'ils aillent jamais beaucoup plus loin que les propositions d'Euclide. L'aristoté-

lisme est la base de leur métaphysique, et un jargon captieux leur tient encore lieu du flambeau de l'expérience. Tant qu'ils en seront là, une surcharge de mots continuera de remplacer pour eux les véritables bases de la logique, qui ne sont que la raison et la mémoire de nos sensations, comme Locke nous a appris à le reconnoître. L'origine et la décomposition des idées, voilà la droite voie, la seule voie vers la vérité : hors d'elle il n'y a qu'égarement et que mensonge.

Cependant l'aptitude des Persans à saisir tout ce qu'on leur propose de raisonnable, est si grande, pour ne pas dire si merveilleuse, qu'on ne peut trop regretter que leur religion mette un obstacle insurmontable à ce qu'ils reçoivent jamais les secours intellectuels que les Occidentaux pourroient leur fournir. Que Mahomet connoissoit bien les hommes de l'Orient, et tous les hommes en général, lorsqu'il s'est servi du pouvoir des plaisirs sensuels pour appesantir son joug sur les esprits, et le rendre comme indestructible!

Les arts libéraux, comme les arts purement mécaniques, avoient atteint en Perse, sous Shah-Abas, si non le *nec plus ultrà* de la perfection, du moins, dans quelques-uns

le point de développement extrême dont ils paroissent jusqu'à présent susceptibles. L'architecture du palais des rois, à Ispahan, sur les dimensions les plus vastes que l'on connoisse à aucun édifice de ce genre, déficroit la critique des juges les plus exercés parmi nous dans cette part. Les ponts d'Ispahan sont supérieurs aux plus beaux de Londres et de Paris, tant pour le plan que pour l'exécution. Elégance de formes, solidité de construction, beauté de matériaux, commodité des gens de pied, tout a été combiné et prévu. Nous avons parlé d'Ashreff, relativement au goût des jardins irréguliers. Nous citerons Hazar-Zerib, pour l'art des promènades et des jardins publics. Que des journalistes, qui vendent leurs feuilles à Paris, assurent qu'il n'y a rien sous le ciel au-dessus des Tuileries et des Champs-Elysées, l'homme versé dans la géographie ne regardera ces promenades que comme ce qu'elles sont en effet, de foibles diminutifs des *Mille-Arpents* d'Ispahan, et de sa belle avenue de plus de trois mille pas, plantée de quatre rangées de platanes, qui réunissent l'ombre, la fraîcheur et la majesté.

Les travaux hydrauliques, en Perse, peuvent encore se comparer, sans désavantage, à tout ce que la France et l'Angleterre possèdent

de correspondant. Une rivière, le *Maghmud-Ker*, amenée, au travers de trente lieues d'un sol inégal et montueux, dans le lit du Zende-roud, pour le remplir de ses eaux, est une entreprise qui eût honoré jadis le génie d'Agrippa même. Et c'est le créateur du palais d'Ashreff, de la chaussée du Mazandéran, du pont d'Abas-Abad, malheureusement détruit aujourd'hui, du palais des rois à Ispahan, du pavillon délicieux de Tcher-Baz, dans le voisinage de cette capitale ; c'est le fondateur de cent villes, le père de plusieurs milliers de villages et de hameaux, qui seul a exécuté toutes ces choses !

Shah-Abas n'a pas moins fait fleurir l'agriculture et le commerce que les autres arts dans ses états. Rien, dit Chardin, dont nous empruntons le fond de nos tableaux ; rien dans le monde ne peut représenter la richesse territoriale et agricole des environs d'Ispahan. Quinze cents villages, peuplés de tous les peuples, de toutes les langues de l'empire, d'immenses troupeaux dans les pâturages ; des champs de riz, de safran, de blé ; des vergers immenses, produisant les meilleurs fruits de la terre ; une foule de canaux entretenant la fertilité et l'abondance : quelle exubérance de vie et d'activité dans les

deux règnes de la nature végétale et de la nature animée !

La plus grande partie de la Perse étant également privée de rivières et de pluies, il a fallu une industrie supérieure pour fouiller dans le sein de la terre, et y découvrir les sources naturelles que la nature y avoit cachées, ou ce qui étoit plus difficile, pour en créer d'artificielles lorsque celles-là manquoient. Rien ne se cultivant qu'au moyen de l'*irrigation* et des arrosements, il a fallu former des réservoirs pour y subvenir. Aussi voyoit-on autrefois, dans l'Irac-Agemi et les provinces circonvoisines, une multitude de lacs et d'étangs creusés de main d'homme, et destinés à recevoir les eaux du ciel pour en féconder la terre. En tout, l'agriculture avoit pris un essor, en Perse, qu'aucun autre pays ne peut se vanter d'avoir devancé. Le commerce aussi marchoit d'un pas égal. Pour la prospérité du commerce, ce n'est pas tant la bonté de la forme du gouvernement même qui est importante, que le patronage d'une administration ferme et éclairée. Il faut toujours reprendre ses exemples dans le règne d'Abas-le-Grand, quand on veut mentionner quelque chose de magnifique ou d'avantageux pour la Perse. Sous les auspices de ce prince, tout avançoit de front ; la gloire des

armes, celle des lettres, les progrès de l'agriculture, les succès du commerce.

Le commerce ne consiste pas à vendre les produits bruts de la terre, mais à en tirer le plus grand bénéfice relatif. Ce bénéfice relatif est dans l'art de perfectionner les denrées pour s'en défaire au plus haut degré possible : la culture et les fabriques sont ses moyens. Voici la liaison nécessaire que le commerce établit : Le laboureur déchire et tourmente la terre, pour la forcer à rendre tout ce qu'elle peut en quantité et en qualité; le marchand spécule alors sur la demande probable de ces produits par le régnicole et par l'étranger. Si c'est dans le Ghilan, par exemple, le paysan aura le soin de faire éclore et de conserver ses vers à soie; l'artisan en formera des tissus; le négociant s'emparera et de la matière première, et de la matière manufacturée, pour les répartir dans le pays même, et jusque dans les terres les plus lointaines.

Il n'y a pas d'état officiel du commerce entier de la Perse; mais pour donner une idée de ce que le tout pourroit devenir, par ce qu'une partie seule a été, nous copierons ici, d'un auteur estimé, les produits du Ghilan année commune. En 1750, selon M. Hanway, ils se montoient à deux cent quarante milliers, poids anglais, de

soie écrue, autrement dit trente mille *batmans*. Six milliers de ces batmans étoient consommés en Perse même ; quatre milliers étoient envoyés à Bagdad, et le reste, formant les deux tiers de la totalité, s'expédioit, par la mer Caspienne, pour la Russie, d'où il passoit communément en Angleterre et en Hollande. Le Shirvan, selon le même auteur, produisoit anciennement presque autant de soie que le Ghilan ; mais il étoit déjà beaucoup déchu en raison de ses infortunes politiques.

La soie n'est pas la seule matière première, propre à être mise en œuvre, que la Perse fournisse au commerce avec profusion. Le coton et la laine surtout y sont très-abondants. La beauté des schalls de Kerman, qui n'est surpassée que par ceux de Cachemire, incomparables jusqu'ici ; la magnificence des velours d'Yezd, la richesse des tapis de Cashan, que la Savonerie ne se vantoit que d'égaler ; l'excellente texture, enfin, d'une foule d'étoffes de coton, qui ne viennent pas toutes de l'Inde, comme on l'a dit, mais dont quelques-unes méritoient le nom de Perses qu'on leur donnoit en Europe, voilà, sans doute, plus de titres qu'il n'en faut pour rendre un pays célèbre sous le rapport de l'industrie manufacturière. Tous ces arts de la paix sont aujour-

d'hui dans la décadence. Les ateliers ont été abandonnés ainsi que les champs; le pays entier a pris une face nouvelle. Mais avant de donner ce revers du tableau, nous préférons dire un mot des Persans eux-mêmes, de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils peuvent redevenir encore.

CHAPITRE XXI ET DERNIER.

Des personnes, du génie et du caractère des Persans; de leur sobriété, de leurs formes de politesse, de leur hospitalité. — Vie contemplative, le bonheur des nations de l'Orient. — Remarques sur l'invariabilité de leurs coutumes, sur leur cruauté naturelle et le dogme de la fatalité. — Effet des dernières révolutions sur les mœurs des Persans. — Tableau comparatif de la Perse, du temps de Chardin, avec la Perse actuelle.

Les Persans sont robustes, belliqueux, propres aux fatigues de la guerre, et, de nos jours, presque tous devenus soldats. Ils excellent dans l'équitation et dans le maniement de la lance et du sabre. S'ils obtenoient une fois un bon gouvernement, ou, ce qui est plus probable, un gouvernement quelconque qui eût de la stabilité, on peut prédire, sans incertitude, qu'ils reparoîtroient aussitôt, avec un nouvel éclat, sur la scène du monde. Leurs terres sont dévastées, mais fertiles; leurs maisons détruites, mais d'une reconstruction aisée, et l'argent abonde parmi eux. Déjà, au rapport des voyageurs les plus récents, une multitude de Tartares et d'Indiens sont venus s'établir dans l'empire : la capitale seule en contient plus de vingt mille. Ces étrangers repeu-

plent le pays, et le commerce, qu'ils ramènent à leur suite, ne peut tarder à y faire renaître toutes les commodités, toutes les douceurs de la vie.

Les Persans sont tempérants par disposition; et dans le choix et l'apprêt de leurs aliments, beaucoup plus près de l'état primitif de nature, que ne le sont les Européens, ou même les autres Asiatiques, les Tartares et les Afghans seuls exceptés. Ils font usage d'opium et de café, mais moins souvent et en moindres doses que les Turcs, leurs voisins. Les boissons qu'ils préfèrent sont des infusions de canelle avec du sucre, des sorbets rafraîchissants, des limonades légères et parfumées avec une aspersion d'eau rose, ou d'autres essences délicates et suaves. Sous les derniers Sophis, l'usage du vin s'étoit introduit en Perse parmi les grands, et avoit passé, comme c'est l'usage, des rangs élevés aux classes inférieures. Une ordonnance de Mehemet-Khan en a fait un délit mortel. Les Persans sont peut-être le peuple le plus sobre de la terre. La petite quantité de mets qu'ils consomment est telle, que Chardin déclare que le dîner d'un Allemand suffiroit à la nourriture d'une famille persane pendant une semaine entière. Cette grande simplicité de diète rend leur dépense domestique très-peu de chose habituellement; cependant, dans les occasions

d'apparat, ils n'oublient rien pour être magnifiques, et tombent, en général, dans la profusion.

Dans leurs discours, ils ont l'habitude d'entremêler agréablement des maximes utiles, des sentences de morale, souvent même de longs récits empruntés de leurs poètes ou de leurs historiens; ce qui revient à peu près au même : car dans quel genre de composition littéraire classer des livres écrits partie en prose, partie en vers, et remplis d'images aussi fleuries, aussi pompeuses qu'opposées à la grave simplicité de l'histoire? Le règne de Nadir-Shah, par Mirza-Mahomed-Mahadi, en est un exemple. Qui pourroit goûter cette phrase? « Nous répondîmes aux » Turcs avec la langue de nos lances et la bouche » de nos mousquets. » Les Grecs et les Romains, qui ont été nos maîtres en tout, ne nous ont pas laissé de précepte plus sage, que celui de nous défendre de l'enflure asiatique; et la Perse étoit toute l'Asie pour eux.

L'urbanité consistoit autrefois, en Perse, à aborder ses hôtes par quelque citation choisie. Aujourd'hui, si l'on fait moins de frais de mémoire, c'est que l'ignorance est plus répandue, et que soixante-quinze ans de guerres intestines ne s'accordent guère avec la culture des lettres.

Lorsque le fer seul domine, adieu les sciences,

les lettres ; adieu le commerce et tous les arts. L'obscurité, l'ignorance, l'inutilité même deviennent les seuls refuges contre la violence armée. Toutes les facultés de l'homme finissent par s'abâtardir, et le peuple, qui s'est avancé le plus loin dans la carrière de la civilisation et de la politesse, n'est pas à l'abri d'être replongé dans la barbarie. C'est ce que la Perse a éprouvé sous Nadir et ses successeurs. Pendant long-temps les gouverneurs même des provinces ne savoient plus lire ni écrire ; et s'ils commencent à se piquer d'éducation, c'est à l'exemple que leur donne Fatey-Ali-Shah, qu'il faut l'attribuer. Heureux le pays dont le monarque cherche à se distinguer dans ces nobles travaux de l'esprit, qui constatent la dignité de l'homme, et sa supériorité sur le reste des créatures ! La Perse est tant de fois comme ressortie du néant, que, malgré tout ce qu'elle a souffert pendant le dernier siècle, on peut justement espérer que celui-ci ne se terminera pas sans qu'elle mérite de recouvrer le titre glorieux qui lui avoit été unanimement décerné par les voyageurs européens, celui de la première des nations de l'Asie.

Revenons au caractère national altéré, mais non pas perdu. Les Orientaux parlent peu et méditent beaucoup. La volubilité de notre langue, la précipi-

tation de notre dialogue, sont pour eux des énigmes inexplicables. Ils ne sont pourtant pas étrangers à la répartie ; mais ils pensent avant que de s'exprimer. Nous mettrons de côté leurs vaines protestations de service, consacrées par un usage que nous n'hésiterons pas d'appeler pervers ; mais le protocole de la politesse à part, nous croyons les Asiatiques généralement adonnés à un genre de conversation beaucoup plus raisonnable et plus solide que le nôtre.

On a cité le mot d'un ministre Persan qui, interrogé par un ambassadeur du roi d'Espagne sur la cause des respects qu'il voyoit publiquement rendre à un quadrupède, regardé comme la plus abjecte et la plus ignoble des créatures dans son pays, à un âne, reçut cette réponse : « Les choses n'acquièrent de prix qu'en raison » de leur rareté. » Voilà pour l'habitude des maximes ; voici pour la valeur isolée du sens. Un Anglais demandoit à un envoyé Turc comment il s'accoutumoit à dépendre de l'ordre arbitraire d'un maître qui, peut-être à l'instant même, alloit le priver de la vie, du fatal lacet enfin. « Nous le regardons, dit le Musulman, » comme une maladie de plus. » Un voyageur de la même nation, sous l'empire de Nadir-Shah, demandoit à un homme en place ce qu'il pensoit

du gouvernement de la Perse et de son chef. « Comme son délégué, je ne pourrois en parler » qu'avec reconnoissance ; comme son sujet, » qu'avec crainte et respect. » On a rarement eu à citer une critique plus ingénieuse et plus fine : elle dit en effet tout ce qu'elle prétend taire. Le voyageur, étonné et alarmé en même temps, ne questionna plus.

Le temps des visites en Perse, entre gens au-dessus du commun, se passe à fumer le *callan* ou *narguil*. C'est une espèce de tube en forme de pipe, qui, plongé dans un vase rempli d'eau, donne à l'aspiration de la fumée une fraîcheur délicieuse. Le tabac en usage est jaune, et beaucoup moins âcre que celui de l'Amérique. On le mêle avec des parfums et d'autres plantes aromatiques. Le *callan* est une passion si forte, que toute l'autorité de Shah-Abas échoua lorsqu'il en ordonna la suppression. Ce seroit prohiber le *béthel* dans l'Inde, l'opium et le café en Turquie. Mahomet a défendu le vin, il est vrai ; mais un rite religieux est différent d'une ordonnance politique. L'un est un appel à la conscience des hommes ; l'autre ne leur laisse pas l'exercice de leur volonté.

Si, nous autres Occidentaux, nous sommes toujours en mouvement, les Persans et les Asia-

tiques, en général, se tiennent dans l'extrême opposé. Leur bonheur est la vie sédentaire et contemplative. Jamais, même dans les plus grandes inquiétudes, on ne les voit s'agiter plus que de coutume ; jamais on n'en voit aucun pour marcher et aller de long en large dans une chambre, comme on fait communément en Europe. Les Orientaux ne conçoivent rien à ce qu'ils appellent cet état d'agitation perpétuelle. Témoin le mot de ce Turc qui, se trouvant à bord d'un vaisseau de guerre Anglais, questionna sérieusement une personne pour savoir si le malin esprit ne s'étoit pas emparé de tout l'équipage, « parce que, disoit-il, ces gens-là ne » peuvent pas rester un seul instant en repos. »

Les Persans sont de l'accueil le plus affable, et ont les manières les plus prévenantes. On les a appelés autrefois, pour cette raison, les Français de l'Asie. Il seroit curieux d'examiner, avec impartialité, ce que les deux nations ont perdu respectivement à cet égard depuis le temps où la remarque a été faite pour la première fois.

La politesse des Persans est excessive ; elle est outrée, et tend trop évidemment, en la jugeant par la règle de Duclos, à se passer des vertus qu'elle imite. Loin d'être fondée sur la bienveillance et les autres vertus du cœur, elle paroît

ne consister qu'en formes oiseuses et ennemies de toute bonne foi. Le tour hyperbolique des phrases d'usage l'indique manifestement. Comme l'on diroit en France à l'étranger qu'on désire accueillir avec cordialité, de se regarder chez son hôte comme chez soi, dans la Perse le terme banal est de lui faire présent de la maison où on le reçoit. On sent bien que ces sortes de présents ne peuvent pas être plus positivement acceptés qu'ils ne sont sincèrement offerts. Les anciens Perses ont été célèbres, pour avoir inspiré à leurs enfants l'horreur du mensonge; les Persans actuels, loin d'avoir hérité d'eux sous ce rapport, pourroient presque se citer pour le vice contraire, la haine de la vérité. Ils empoisonnent avec du miel; et pourvu que leurs paroles soient douces, peu leur importe qu'elles soient dangereuses.

Ils sont naturellement plus cruels que vindicatifs. Le pardon des offenses n'est point une vertu qui leur soit inconnue; mais c'est par leur résignation dans le malheur qu'ils sont surtout recommandables. Du reste, l'insensibilité qu'ils ont pour eux-mêmes s'étend sur les autres. La commisération leur est étrangère, et la vue du sang injustement versé, n'a pas même le pouvoir de leur causer aucune

émotion. Le dogme de la fatalité rend raison de tout cela.

A l'égard de la tenue de leurs personnes et de la forme de leurs vêtements, rien n'a changé depuis Chardin, que l'on peut consulter pour les connoître en détail. Les hommes se rasent la tête et les joues comme alors. Les très-jeunes gens conservent aussi quelquefois une boucle qui pend négligemment sur chaque tempe, et qui est destinée à servir d'ornement à leur visage, en attendant la longue barbe qui ne croît pas encore à leurs mentons, et qui est à leurs yeux le plus beau signe de la virilité. Ils laissent pousser cette barbe jusqu'à ce qu'elle puisse atteindre leur front en la relevant. Si elle n'est pas naturellement noire, ils la teignent de cette couleur avec des ingrédients qui lui font contracter un éclat de jais, repoussant pour des yeux européens. Les hommes sont, la plupart, grands et bien proportionnés. Dans les provinces méridionales, ils ont le teint basané; dans le nord, l'alliance du sang géorgien en opère autrement. En général, c'est une très-belle nation, dans les traits de laquelle se distinguent diverses origines, telles que la tartare, l'arabe et l'indienne. La première prédomine.

La forme de l'habillement donne aux Persans

un très-grand avantage sur les Turcs, leurs ennemis, pour l'agilité des mouvements et la promptitude des exercices militaires. Au lieu du lourd turban de ceux-ci, ils portent des bonnets de drap rouge, de dix pouces à un pied de hauteur, et terminés, à leur extrémité supérieure, par quatre coins égaux. Au lieu de robes longues, ils n'ont qu'une veste, faite de drap ou d'autres étoffes de laine. Que ces vestes soient doublées de sable, d'hermine ou d'autres fourrures précieuses, n'atteignant jamais plus bas que la taille, elles ne peuvent charger, ceux qui les portent, d'un poids superflu de vêtements. Quelques personnes même les choisissent de soie et de coton, mais soigneusement ouattées: ce qui les rend à la fois aussi chaudes que légères. Sous la ceinture dont les Persans s'entourent le bas des reins, est placé un poignard, ou couteau pointu, dans un étui de bois de sandal, communément monté en or ou en argent. Leurs chemises sont faites de croisé soie et coton, sans poignets, sans cols, cette dernière partie du corps se montrant à découvert, ainsi que les oreilles. Il étoit sans doute assez naturel d'attacher du prix à la conservation de ses oreilles, sous l'empire d'un Seffie-Soliman ou d'un Nadir-Shah, et l'on devoit être d'autant

plus curieux de les faire voir, qu'il étoit plus rare qu'on les eût gardées entières.

Les longues manches de la veste persane atteignent jusqu'au bout des doigts. Ces manches sont sans ligatures et très-larges, ainsi que les pantalons; ce qui est admirablement calculé, pour assurer la liberté des bras et des jambes. Les bas sont tantôt de drap, tantôt de coton, ou de différentes sortes de tricots peints à grands ramages; quelquefois on leur substitue des chaussettes, qui ne montent pas plus haut que la cheville. Les souliers sont des espèces de babouches ou de sandales, très-ressemblantes aux mules des femmes françaises, quelques années avant la révolution; ils n'ont point de quartiers par derrière, et sont de même exhaussés par un talon énorme. Dans ces chaussures, on a coutume d'introduire une plaque d'ivoire très-mince, pour la fraîcheur et la propreté.

Nous avons minutieusement parcouru toutes les parties du costume persan, au risque d'être accusés de descendre à des descriptions peu convenables : mais que penseroit-on d'un historien de la Russie, qui oublieroit de parler de l'ancien habit moscovite, supprimé par Pierre I.er, ou d'un historien de la Hongrie, qui négligeroit de remarquer que l'uniforme de nos Hussards

est copié du costume national de ce royaume? La forme du vêtement est plus importante à vérifier qu'on ne le croit; sans être une preuve, elle est du moins un indice du rapprochement des peuples entre eux.

Il faut enfin dire quelque chose des femmes de la Perse, de leurs harems et de leurs eunuques. Ce sujet est bien fait pour exciter la plus vive curiosité; mais elle sera d'autant moins satisfaite, qu'elle pourroit désirer de l'être davantage. Les femmes, dans tout l'Orient, sont exclues de la société et du commerce des hommes: comment sauroit-on rien de ce qui les concerne? Les voyageurs européens sont loin d'être à même de fournir des lumières sur ce sujet. Lady Mary Wortley-Montague, dans ses *Lettres de Constantinople*, est peut-être la seule exception à cette règle. Son sexe, sa qualité d'épouse d'un ambassadeur, le tour original et observateur de son esprit, lui ont fait recueillir tout ce que nous possédons d'authentique là-dessus. Chardin nous dit cependant, sur la foi d'autrui sans doute, que les femmes persanes d'un certain rang sont généralement très-instruites; qu'elles savent l'arabe, le turc et la langue vulgaire par principes. Tout ceci ne seroit point encore très-surprenant; l'étude, qui est un assujétissement

pour les gens dissipés, devient une dissipation pour les personnes condamnées à la réclusion. La langue arabe est celle de la religion ; la langue turque, celle de l'armée et de la cour ; la langue persane vulgaire, celle de tout le monde. Chardin assure que, de son temps, il falloit les savoir toutes les trois pour être dans le cas de tenir une conversation suivie. Et les femmes ne veulent-elles pas, ne doivent-elles pas être initiées dans tout ce qui fait le sujet des entretiens de leurs maris, de leurs fils ou de leurs pères ?

Les femmes, en Perse, ne sortent jamais que voilées. Leur habillement est à peu près semblable à celui des femmes turques. Leur pantalon, comme celui des Grecques que l'on voit à Livourne et à Marseille, est taillé avec tant d'ampleur, qu'il n'accuse aucune des formes de celle qui le porte. Ce n'est que dans les bains que ces belles formes se produisent à l'œil. Lady Mary Wortley-Montague prétend qu'elles sont si parfaites en Turquie, qu'elles font totalement oublier la supériorité que nous accordons, parmi nous, aux traits et à la conformation du visage. En s'exprimant ainsi, elle a fait, sans le vouloir, l'analyse de l'effet ordinaire de la Vénus de Médicis. Le mérite particulier de la

tête disparoît dans la perfection infinie de tout le corps.

Les femmes, comme les hommes, portent une ceinture autour des reins. Cette ceinture est généralement un schall de Cachemire ou de Caramanie; ces derniers se vendent communément de trois à quatre louis la pièce, tandis que la valeur des autres s'étend quelquefois jusqu'à cinquante. Elles emploient aussi ces précieux tissus à se draper dans tous les sens; mais quelque grace qu'elles y puissent mettre, elles se cachent trop : l'art en cela consiste plutôt à se couvrir sous une enveloppe décente, qu'à se dérober tout-à-fait à la recherche des yeux et aux efforts de l'imagination.

On soutient qu'en Orient il n'est aucune intrigue de cour, aucune affaire d'état où les femmes ne trempent, et dont elles ne s'immiscent. Elles agissent alors par des ressorts invisibles; car jamais dans cette longue période historique que nous avons parcourue, nous ne les avons trouvées en scène. La femme d'Aman-Ola, le poussant à la révolte dans le secret du harem, est le seul exemple que nous nous retracions. Quelle différence des Livie, des Agrippine, des Poppée, et de tant d'autres sous les empereurs romains! Chaque peuple, chaque histoire : les

mœurs de l'un sont le type absolu de l'autre.

L'intervention des eunuques a été plus évidente ; elle est immémoriale. Ce que nous avons généralement remarqué de l'invariabilité des coutumes de l'Orient, est particulièrement applicable au crédit des eunuques. Depuis le Bagoas d'Ochus jusqu'aux ministres de Shah-Hussein, on les retrouve toujours. Sans pouvoir sous un prince ferme, ils deviennent les maîtres de tout avec un monarque foible. Accoutumés à régner sur des femmes, il n'est que dans l'ordre qu'ils parviennent à subjuguer des hommes qui leur ressemblent.

Nous voici revenus à peu près au point d'où nous sommes partis en commençant l'histoire de ces révolutions, l'influence des eunuques ! S'il étoit possible d'évoquer ici l'ombre de Shah-Hussein, et de lui demander quelle a été l'origine de la chute de son trône, et des longues infortunes de la Perse après lui, elle nous répondroit sans doute dans les mêmes paroles de ce prince, au jour de son abdication, en rejetant tout le mal sur les perfides avis de ceux dont il étoit environné. Ainsi, l'extrême facilité de caractère d'un roi, et la bassesse de ses conseillers, auroient donc suffi, de son propre aveu, pour fixer la réunion de tous les fléaux sur un

grand empire, pendant la durée effroyable de quatre-vingts ans ! Quel terrible moniteur aux chefs des nations, pour éloigner de leur oreille et de leur présence ces âmes de boue, dont le crédit, non moins dangereux qu'avilissant, menace d'envelopper à la fois eux, leurs familles et tous leurs peuples, dans une même sentence d'ignominie et d'extermination !

En nous exprimant dans ce sens, nous ne prétendons pas imputer à la seule incapacité de Shah-Hussein tous les résultats funestes dont elle s'accuse elle-même. Une grande révolution est comme l'avalanche des Alpes : elle s'est accumulée de longue main, le calme de l'air la laisse en suspens, le moindre souffle la précipite.

La cause lente et progressive de la révolution de Perse, car il ne pouvoit y en avoir d'autre, c'est l'oubli de tous les devoirs moraux dans les diverses classes de la nation, et surtout dans les grands, dont l'exemple ne manque jamais d'entraîner les petits. Ce qu'il y avoit de plus sinistre encore dans ce désordre des choses, c'est que la dépravation se montroit à découvert, et ne se croyoit plus obligée à l'hypocrisie qui, toute odieuse qu'elle est, agit souvent comme la vertu, dont elle n'est que le

masque. Lorsque, dans un état, on en est venu à ne plus rougir de la vénalité de l'opinion et du principe, et qu'on affiche hautement ce dernier excès de la corruption de notre nature intellectuelle, cet état penche sur l'abîme. Il n'y a plus qu'un bras de fer qui puisse en prévenir la chute immédiate, qui puisse comprimer encore entre elles ses diverses parties prêtes à se séparer ; car aussitôt que ses rênes tomberont par malheur entre des mains lâches et énervées, il faudra nécessairement qu'il suive sa pente naturelle, qui est d'éclater, de se dissoudre et de tomber en fragments.

Après avoir indiqué, selon les limites de notre sujet, la cause d'un aussi grand désastre, nous voudrions en rendre les effets d'une manière sensible, et propre à les graver dans l'âme de nos lecteurs. Nous supposerons, par exemple, que Chardin, qui voyageoit en Perse, il y a environ cent trente ans, soit revenu au monde; que, sans avoir parcouru de nouveau la Méditerranée et l'Euxin, les hauteurs du Caucase et les plaines intermédiaires, il se trouve transporté soudain à l'entrée d'un faubourg d'Ispahan. Ce sera, si l'on veut, le faubourg d'Abasabad. Ce faubourg est remplacé en entier par des décombres; le superbe pont qui y

conduisoit ne laisse pas même une ruine. A cet aspect, l'illustre voyageur éprouve déjà une vive émotion; mais la curiosité l'empêche de la témoigner. Il poursuit; il cherche Ispahan dans Ispahan même. Qu'est devenue, s'écrie-t-il enfin, cette cité magnifique qui avoit huit lieues de circuit, et qui renfermoit autant d'habitants que Londres, de mon temps la ville la plus peuplée de notre Europe? Je ne trouve sous mes yeux qu'une enceinte qui n'a pas quatre milles; et ces quinze cents villages, demandera-t-il, bâtis par le grand Shah-Abas, et qui donnoient aux approches de sa ville favorite un air si frappant de vie, de grandeur et de puissance? ces quinze cents villages ont presque tous disparu à l'époque du premier malheur de notre ville, répond un Persan de la capitale? Kom a été encore plus malheureuse qu'Ispahan, qui contient encore près de soixante mille âmes. Au lieu des vingt mille familles qui peuploient autrefois la cité sainte, deux cents, tout au plus, errent dépouillées sur ses débris. Ses maisons, construites en terre, sont éboulées; l'eau des torrents en lave les amas chaque jour, et bientôt il n'en restera plus vestige. Cashan et Casbin sont réduites au tiers de leur ancienne population. Il n'y a donc plus de

grandes villes en Perse? redemande Chardin; et Tavris, où l'on comptoit près de quarante mille maisons? Tavris est détruite, continue le même Persan. Dans la confusion du destin général de l'empire, les hameaux même les plus humbles n'ont pas été plus épargnés que les palais de l'orgueil, et le toit de jonc a été renversé comme les voûtes de marbre et de granit. Les terres du moins sont restées, dit Chardin, ces terres devenues si fertiles au moyen des arrosements! l'industrie humaine y avoit vaincu la sécheresse d'un sol de plomb, et l'inclémence d'un ciel d'airain. *Le Persan* : « Les terres ont changé de nature. A force d'être incultes, elles ont fini par perdre tout principe de végétation; elles se sont couvertes d'une efflorescence de sel qui, formant une croûte à leur surface, repousse aujourd'hui le fer du laboureur, et fait avorter sous sa main les germes les plus féconds.» *Chardin* : « Et les descendants des quarante millions de sujets qui appartenoient à l'empire des Sophis, où trouvent-ils désormais leur subsistance? » *Le Persan* : « Ces descendants sont réduits au nombre de moins de dix millions. Les Sophis ne règnent plus; deux Afghans, un Tartare, un Kourde, des Khajars, ont rempli successivement leur trône. » A ces derniers

mots, Chardin se recueille en lui-même, et se dit tristement qu'il n'y eut jamais dans le monde de révolution semblable, si prompte à survenir, si lente à passer, si mémorable par ses affreux résultats!

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Matières contenues dans ce Volume.

A.

ABAS I.er, shah de Perse, reprend Bagdad sur les Turcs, *page* 108.... Aucun monarque persan n'a eu depuis lui le même succès, 109.... Ce n'est pas en imitant ses cruautés qu'on peut croire lui ressembler, 362.... ses créations, et les grandes choses qu'il a exécutées dans tous les genres, 434—436.... Il échoue lorsqu'il ordonne la suppression du callan, 444.... Réflexions sur la ruine des quinze cents villages bâtis par lui, 456.

ABAS III, shah de Perse, proposé par Nadir pour successeur de son père, à l'âge de six mois, 99.... Proclamé empereur, 101.... Ses cris interprétés par Nadir, *ibid*.... Le combat d'Aronia livré en son nom, 130.... Sa mort, 160.

ABDALLA-KOUPROLI, général ottoman, défait et tué à la bataille de Cars, 275.

ABUL-FATEY, régent de Perse, est enfermé par ses oncles dans les jardins de son père, à Schiraz, 368.... Sauve les jours de Saduk-Khan, et pour récompense a les yeux arrachés par lui, 371.... Reconnu pour la seconde fois régent, 373.

ACHMED-BACHA, gouverneur de Bagdad, envahit la

Perse, et pénètre jusqu'à vingt-quatre lieues d'Ispahan, 20.... Est obligé de revenir sur ses pas, 21.... Fait attaquer les Afghans par son avant-garde, et a la douleur de la voir exterminer sous ses yeux, 28.... Fortifie son camp, *ibid*.... Maintient que le Padisha est le chef de la religion mahométane, 30.... Livre bataille à Ashreff, 31.... Est totalement défait, 32.... Est assiégé dans Bagdad par Thamas-Kouli-Khan, 103 *et suiv*.... Sa relation officielle des opérations du siége, 118 *et suiv*.

ACHMED-KHAN, général persan, se réfugie à Constantinople pour éviter le courroux de Nadir, 270.... Tableau qu'il fait au divan de l'état de la Perse, 271.... Il fait résoudre la guerre entre les deux empires, 272.... Fait prisonnier par Ibrahim-Khan, 322.... Massacré, 323.

ACHMED-SHAH, général afghan, se trouve au camp de Nadir à l'époque de la conspiration qui termine la vie de ce souverain; combat ses meurtriers, 290.... Court vers le Candahar y fonder un nouvel empire, 291.... Eloge de ses talents, 292.... Il se fait élire shah des Afghans, 293.... Son origine, 294.... Récit de son administration, 297 *et suiv*.... Sa mort en 1779, 301.... Combat Shah-Rock, 326.... L'établit roi dans le Khorasan, 334.

ADIL SHAH, ou roi de Justice, neveu de Nadir, désigné par lui pour son successeur, 269.... Se révolte contre son oncle, 280 *et* 281.... Lui succède, 305.... S'empare du trésor de Kœlat, *ibid*.... Massacre ses cousins, les fils du dernier roi, 307.... Publie un mani-

feste en forme de pièce justificative de sa conduite, *ibid.* et *suiv.*... Faute qu'il commet en ne se montrant point à Ispahan, 312.... Son impolitique, 314.... Découvre une conspiration contre ses jours, 316.... Aliène les Persans, en s'alliant avec une Géorgienne, 320.... Conjure son frère Ibrahim de poser les armes, 321.... Est abandonné par son armée et sacrifié, 322.... Le dernier souverain de la Perse reconnu pour tel par les princes étrangers, 324.

ALI le Prophète, gendre et neveu de Mahomet, regardé par les Schias comme son successeur légitime, 425.

ALI-KOULI, oncle de Fatey-Ali-Shah, entreprend de se faire élire successeur de Mehemet, 416.... Est privé de la vue par son neveu, 417.

ALI-MERDAN-KHAN, général persan, évacue le Loristan, dont il étoit vali, à l'approche de l'armée turque, 19.... Envahit le pachalic de Bagdad, 20.... Réflexions sur sa conduite patriotique en cette occasion, *ibid.*... Reparoît sur le théâtre de la politique, 329.... Profite des troubles pour son ambition, 331.... S'associe Kerim, 332.... Echoue contre Ispahan, 333.... Prend cette ville, *ibid.*... Y fait proclamer roi un Ismaël, prétendu petit-fils de Shah-Hussein, 334.... Se fait élire régent de l'empire, 335.... Envoie Kerim contre Azad, qui s'étoit emparé de l'Edeirbetzan, 337.... Rançonne Julfa, 338.... Marche contre Kerim et est poignardé, 339.

ALI-MURAD, neveu de Kerim-Khan, régent de la Perse, entreprend de venger sa mort et les traitements cruels faits à son fils, 371.... Fait proclamer à Ispahan

la régence de ce dernier, 373.... Sédition de son armée, *ibid*.... Punit la trahison du gouverneur de Hamadan, 374.... Son caractère, 375.... Marche sur Schiraz, 376.... S'étoit fait élire vakil ou régent avant de se déclarer contre Sadock, 377.... Prend Schiraz, 379.... Son autorité reconnue par toute la Perse, 380.... Envoie son fils Sheick-Veiss contre Aga-Mehemet, 385.... Paroles qu'il lui adresse à Tehiran, après qu'il a été abandonné par son armée, 387.... Sa maladie et sa mort, 388 *et* 389.

ALMAS, khoular-agasi, ou chef du corps des esclaves de la garde de Mir-Maghmud, mis à la torture par les ordres d'Ashreff, 5.... Tue sa femme et se poignarde ensuite, 6.

ARNAUD (Vincent), capitaine de port à Malte, paie la rançon de Topal-Osman, etc., etc., 133 *et suiv*.

ASHREFF, sultan des Afghans; son caractère, 5.... Ses cruautés à son avénement au trône; son hypocrisie, son ingratitude, 6 *et suiv*.... Tâche de se rendre maître, par la ruse, de la personne de Shah-Thamas, 12.... Attaque Tehiran, 14.... Se rend maître de Kom, 15.... Envoie une ambassade à Constantinople, 21.... Ses controverses avec le Grand-Seigneur, 25 *et suiv*... Ses stratagèmes, 29 *et suiv*.... Remporte une victoire signalée sur les Turcs, 32.... Son affectation de générosité envers eux, 33.... Son traité de paix, 34.... Reconnu pour souverain de la Perse, ou plutôt pour vassal du Grand-Seigneur, 36.... Suite de son règne, 37 *et* 38.... Rentre en scène, 48.... Se sert d'expressions méprisantes en désignant Thamas-Kouli-Khan,

63.... Marche contre lui, 64.... Perd la bataille de Damgon, 68.... Celle de Mourtchakor, 72.... Fait périr Shah-Hussein, 73.... Evacue Ispahan et se dirige vers le midi, *ibid*..... Est défait, poursuivi, et meurt dans le désert, 80 *et suiv*.

Azad, général afghan, entre au service de Nadir-Shah à son retour de l'Inde, 336.... Passe à celui d'Ibrahim-Mirza, et le quitte aussitôt, *ibid*.... S'empare de diverses places; dispute l'empire à Kerim et à Mohamed-Hassan-Khan, 337 *et suiv*.... Se réfugie chez le czar de Tefflis, 346.... Est livré plus tard à Kerim, 347.

B.

Baba-Khan. *Vide* Fatey-Ali-Shah.

Babulu-Khan, beglerbeg du Khorasan, s'intéresse pour Nadir-Kouli, 43.... Le trompe en faveur de son neveu, 46.... Lui fait infliger une bastonnade rigoureuse, *ibid*.

Badger-Khan, gouverneur d'Ispahan, profite de la mort d'Ali-Murad pour essayer de s'emparer de l'autorité souveraine, 389.... Enumération de ses richesses, *ibid*.... On conspire contre lui; il en est averti et s'évade, 390.... Djaffer-Khan lui fait subir la torture, 393.... Il est tué dans l'assaut d'Ispahan, 395.

C.

Cambarki, princesse indienne, fille de l'empereur, demandée en mariage, par Nadir, pour son fils Nesr-Ali-Mirza, 226.

Chardin, 434, 447, 455—458.

D.

Djaffer-Khan; régent de Perse, est épargné par Ali-Murad dans le désastre de tout le reste de la famille de Sadock son père, 378.... Arrive à Ispahan, 390.... Habileté de sa conduite envers les soldats insurgés de sa garnison, 391.... Attire son neveu Sheick-Veiss pour le perdre, 392.... Sa rivalité avec Aga-Mehemet-Khan, 395.... Retourne à Ispahan, 399.... Sa mort, *ibid.*

G.

Galitzin (prince), ambassadeur de Russie près Nadir-Shah, 277 *et* 313..

H.

Héraclius, vali de Géorgie, profite des troubles de la Perse pour s'emparer de plusieurs de ses provinces, 326 *et* 327.... Conclut un armistice avec Azad en 1751, 336.... L'accueille dans sa fuite, 346.... Le livre à Kerim, 347.... Signe un traité avec l'impératrice Catherine II, 409.... Est fidèle à ses engagements avec la Russie, 410.... Dépossédé par Aga-Mehemet, 411.

Hussein-Khan, roi des Afghans, résiste aux entreprises d'Ashreff, qui veut le déposséder du Candahar, 180.... Refuse d'obéir à la sommation qui lui est faite par Nadir, *ibid.*... Défend la ville de Candahar contre ce prince, 182.... Accepte les conditions honorables qui lui sont proposées, 184.

Hussein-Shah; sa mort, 75.

I.

IBRAHIM-KHAN, gouverneur de l'Arménie sous Nadir, et frère de ce prince, envoyé par lui à Tavris, 102.
IBRAHIM-MIRZA, neveu de Nadir-Shah, envoyé par son frère Ali-Kouli pour recruter dans Ispahan, en profite pour lui ôter l'affection de ses troupes, 315.... Mandé par le shah son frère, refuse d'obéir, 317.... Se révolte contre lui, 321.... S'allie avec un gouverneur rebelle, 322.... Fait arracher les yeux à son frère avant de le mettre à mort, 323.... N'ose prendre le titre de roi, 324.... Eprouve la trahison de ses généraux, 326.... Et disparoît sans que l'on sache comment, *ibid.*
ISMAEL, shah de Perse, élu tel par les artifices d'Ali-Merdan Khan, 333.... Ses droits soutenus par tous les compétiteurs à la régence, 345 *et* 346.... Déposé et emprisonné par Kerim-Khan, 368.

K.

KERIM-KHAN, vakil ou régent de la Perse, chef de brigands gagné par le vali de Loristan, Ali-Merdan, 332.... Est envoyé par lui contre Azad, 337.... Ressent le traitement atroce fait aux habitants de Julfa, qui, par des conditions expresses, avoient été placés sous sa protection, 338.... Est battu et poursuivi par Azad, *ibid.*... Se brouille avec Ali-Merdan-Khan, 339.... Va combattre Mohamed-Hassan-Khan, et est totalement défait par ce gouverneur rebelle, 341.... Revient à Ispahan, s'en éloigne encore, dispute l'empire avec deux autres compétiteurs, perd sa réputation comme guerrier, 342—345.... Suite de ses revers,

346—348.... Son parallèle avec Mohamed-Hassan, 349.... Triomphe de lui sans coup férir, 351.... Est élu vakil ou régent de tout l'empire, 353.... Sa clémence, 354.... Eloge de son règne, 355.... Détails de son administration, 356 *et suiv*.... Dépose Ismaël, et gagne l'affection des peuples, 358 *et* 359.... Examen de plusieurs faits à son désavantage, *ibid*.... Son expédition contre les Arabes du Kermesir et du Chusistan, 363.... Fait la guerre aux Turcs, 365.... Prend Bassora, 366..... Eprouve des rébellions dans les provinces de la mer Caspienne, 367.... Sa mort, 368.

L.

LANGLÈS (M.r), 294, 295, 450.

LUFT-ALI-KHAN, fils de Djaffer-Khan, neveu de Kerim, succède à son père dans le commandement du parti des Kourdes, 399.... Son portrait, 400.... Ses talents ne lui ôtent pas l'infériorité des chances contre des ennemis auxquels tous les moyens sont bons, 401.... Sa valeur inutile, 404 *et* 405.... Il est livré, chargé de chaînes, aveuglé et mis à mort, 405 *et* 406.

M.

MACHIAVEL, 1.

MAHOMED-SHAH, empereur de l'Indostan, est jeté dans les plus vives alarmes à la nouvelle de la prise de Cabul par Nadir-Shah, 189.... Lettre qu'il reçoit de Nadir, 192 *et* 193.... Stupeur de sa cour, et préparatifs inutiles de résistance qu'il fait contre le conquérant, 197.... Désorganisation de son armée, 208.... Son entrevue avec le vainqueur, 210.... Son humiliation, 211....

Son imprudence en faisant saisir les magasins de grains, 213.... Son retour dans son palais, 214.... Est couronné par Nadir, 228.... Avis qu'il en reçoit pour règle de son gouvernement, *ibid.* et *suiv.*

Mahomet-Balouche, général de Nadir, se révolte contre lui, 143.... Il expie sa témérité, 144 *et* 145.

Mahomet-Ibrahim-Khan, général du parti des Kourdes, livre à l'ennemi son propre neveu, Luft-Ali-Khan, 405.... Célèbre par des fêtes le massacre de tous les siens, 406.... Se fait élire chef de son parti, 416.... S'enfuit chez les Arabes pour échapper à la mort, 417.

Mahomet-Khan, kurtchi bachi, ou commandant-général de la garde, conspire contre Nadir, 282, 285.... Il est confirmé dans sa charge par Adil-Shah, 306.... Veut attenter aux jours de ce prince, 316.... Est livré aux femmes de Nadir, qui le font périr dans les tourments, *ibid.*

Mehemet-Khan, ou Aga-Mehemet-Khan, régent de la Perse, quitte Schiraz, et traverse furtivement toute la Perse pour gagner le Mazandéran, 381.... S'empare de trois provinees, 385.... Repousse Seyd-Murad-Khan, envoyé pour le soumettre, *ibid.*... Son portrait, 385.... Détruit le palais d'Ashreff, 386.... Sur le point d'être pris, est sauvé comme par miracle, 387.... Passe les montagnes de la chaîne du Taurus, et arrive à Ispahan, 388.... Pousse jusqu'à Sehiraz, *ibid.*.... Rendu eunuque sous le règne de Kerim, 401.... Son habileté, 403.... Sa grande connoissance des hommes, 404.... Soumet Schiraz, 405.... Suite de

ses opérations, 406 *et suiv*.... Marche contre les Russes, et meurt poignardé dans sa tente, 414.

Mir-Maghmud, sultan des Afghans; parallèle de ce prince avec Alexandre-le-Grand, 2 *et suiv*.

Mohamed-Hassan ou Mahomet-Hussein, général de Nadir, est chargé, par Riza-Kouli Mirza, du meurtre de Shah-Thamas, 243.... Nommé gouverneur de l'Astrabad par Nadir, il se rend indépendant dans cette province, défait Kerim dans la plaine de Damgon, 340 *et suiv*.... Ses talents militaires, son hypocrisie, 341.... Fait la conquête du Ghilan; son arrogance, 348 *et* 349.... Son départ pour Schiráz, *ibid*.... Est abandonné par son armée, 351.... Précis de sa vie, 352.

N.

Nadir-Shah, empereur de Perse; sa naissance, 39.... Ses premiers commencements, *ibid*. et *suiv*.... Plaisir qu'il prenoit à les raconter, *ibid*.... Devient courrier chez un beg ou seigneur tartare, 41.... Tue son camarade, *ibid*.... Enlève la fille de son maître, après avoir tué celui-ci, 42.... Devient chef de voleurs, *ibid*.... Entre au service du khan de Mesched, comme introducteur de ses appartements, 43.... Organise les levées irrégulières de la province, pour s'opposer aux irruptions des Tartares, 45.... Défait les Usbecks, et rentre en triomphe dans Mesched, *ibid*.... Reproche au khan sa perfidie, en lui substituant un neveu pour le commandement de l'armée; est condamné par lui à recevoir la bastonnade, 46.... Bassesse de son extrac-

tion et incohérences dans son origine, *ibid*.... Est chassé par son oncle, le commandant du château de Kœlat, et redevient voleur, 47.... Profite de l'invasion des Afghans pour se créer une espèce de souveraineté, 48.... Reçoit l'accession de quinze cents Bayotes, *ibid*.... Fait trembler son oncle, qui lui obtient la grâce du roi pour tous ses crimes passés, 49.... Massacre ce même oncle, 50.... S'empare du château de Kœlat, et s'en fait une place d'armes, *ibid*.... Aspire à devenir le libérateur de la Perse, 51.... S'empare du Nichabur, ancienne capitale du Khorasan, *ibid*.... Fait hommage de cette conquête à Thamas-Shah, 54.... Réflexions sur son caractère, 56.... Prend Meschea, 57.... A une entrevue avec le shah dépouillé, 58.... Se défait d'un collègue importun, 59.... Non moins grand homme d'état que capitaine heureux, 60.... Subjugue le Herat, 62.... Discipline ses troupes pour faire tête à Ashreff, 64.... Gagne sur lui une victoire complète dans la plaine de Damgon, 68.... Avance lentement vers Ispahan, 71.... Gagne la bataille de Mourtchakor, 72.... Reproches qu'on lui fait pour n'avoir pas exterminé les Afghans; examen de ces reproches, 74.... Comblé d'honneurs par Shah-Thamas, qu'il accompagne à son entrée dans Ispahan, 75... Demande au roi la permission de lever des impôts, 77.... Prend la route de Schiraz au milieu de l'hiver, 78.... Défait de nouveau les Afghans, *ibid*.... Met fin à leur puissance, 80 *et* 81.... Fait la guerre aux Turcs sans déclaration de guerre préalable, 83.... Prend Hamadan et Kerman-Shah, *ibid*.... Retourne

vers le Herat révolté, et le réduit une seconde fois, 84.... Réunit autour de lui une foule d'Afghans, de Tartares et de Turcomans, dont il se forme une armée à lui, 89.... Apprend la paix honteuse conclue par Shah-Thamas avec les Ottomans, *ibid*.... En témoigne son mécontentement au prince, 90.... Reçoit l'ordre de licencier ses forces, et ne s'y conforme point, *ibid*.... Raisonne ses officiers sur l'injustice qu'on veut leur faire, 92 *et* 93.... Revient à Ispahan, mais avec cinquante mille hommes, 94.... Depuis long-temps disposoit de tous les emplois civils et militaires, *ibid*.... Visite Shah-Thamas, sur lequel il ne peut prévaloir pour accomplir la fuite des ennemis qu'il avoit en cour, 96.... Conspire contre ce prince, *ibid*.... L'engage à venir à son camp, l'enivre dans un repas et se saisit de sa personne, 97 *et suiv*.... Sa harangue militaire à cette occasion, 98.... Sa politique, 100.... Il fait élire l'enfant de Thamas, Abas-Mirza, empereur de Perse, et prétend interpréter ses cris, 101.... Dispositions qu'il fait pour la sécurité de son pouvoir, en circonvenant l'empire entier de ses créatures et de ses proches parents, 102.... Renouvelle la guerre avec les Turcs; publie un manifeste désavouant la dernière paix; ses succès au commencement de la campagne; met le siége devant Bagdad; perd deux batailles, et finit par triompher de toutes les forces ottomanes, 103—132.... Son retour en Perse, où une révolte avoit éclaté contre lui, 143.... Moyens qu'il prend pour l'éteindre, *ibid. et suiv*.... Commencements de ses oppressions, 145.... Il jure d'exterminer plus tard les Lesguis qui ont pris

parti contre lui, 146.... Fait la conquête de la Géorgie, 150.... De l'Arménie, 151.... Annonce qu'il prendra un balai pour chasser les Russes des bords occidentaux de la mer Caspienne, 153.... Gagne sur les Turcs la bataille d'Erivan, 156.... Réflexions sur son pouvoir, et l'étonnante influence d'un homme seul sur un empire entier, 159.... Divise les Russes et les Turcs, *ibid*.... Fait la paix avec ces derniers, *ibid*.... Convoque l'assemblée des grands de l'empire pour le nouvel an; leur rend compte de ses desseins, 160 *et* 161.... Discours où il leur soumet ses projets, et les invite à s'élire un souverain, 161 *et* 162.... Accepte la couronne, et à quelles conditions, 164.... Examen de son discours, avec quelques pensées sur la nécessité de l'hérédité impériale, 165.... Hardiesse du mullah-bachi punie de mort; cette mort à joindre aux autres attentats de Nadir, 166.... Il renvoie les députés des provinces, 167.... Dépouille les prêtres, 169.... Publie un décret pour la réunion des Schias et des Sunnis, 170.... Prend le serment d'usage, exigé des monarques persans, 175.... Annonce qu'il marche contre le Candahar, 175.... S'avance vers cette province, la subjugue, pénètre dans l'Inde, 176 *et suiv*.... Gagne la bataille de Karnal, 207.... Reçoit les députés de Mahomet-Shah, 209.... Raisons qu'il donne pour avoir fait la guerre à leur souverain, 210.... Reçoit Mahomet-Shah lui-même dans sa tente, et l'accable de reproches sur son impéritie, 211.... Licencie l'armée indienne d'autorité, 213.... S'empare de toutes les richesses du camp indien, 214.... Marche sur Delhi, où il fait son entrée

le 8 de mars 1739, 214 *et* 215... Ordonne le sac de cette ville, 219.... Fait arrêter le carnage, 221.... Fait frapper une monnoie nouvelle, 222.... Montant de ses spoliations, 224.... Se fait céder en pleine souveraineté les soubahs de Cabul et de Cachemire, 225.... Donne des preuves de son autorité illimitée, et de sa munificence envers les vaincus, 226 *et* 227.... Son discours de séparation au Grand Mogol, 228 *et suiv*.... Emmène avec lui des copistes indiens, des architectes et des ouvriers en bâtiment, 232.... Circonstances de sa retraite vers la Perse, 233 *et suiv*.... Son pouvoir sur ses soldats, 234 *et* 235.... Son expédition dans le Moultan, 236..... Il fait démolir Candahar et bâtir Nadir-Abad, 237.... Conquiert Khieva et Boekara, 239.... Retourne en Perse, 243.... Echappe à un assassin, 245.... Fait venir son fils Riza-Kouli-Mirza, instigateur de ce crime, et lui fait des représentations paternelles sans aucun effet, 246.... Il lui fait arracher les yeux, et le condamne à la réclusion la plus stricte, 247.... Remet à tout l'empire deux années des taxes existantes, 249.... Est obligé d'en recréer de nouvelles, *ibid*.... Son état militaire, 250.... Revenus de la Perse vers la fin de son règne, 252.... Prédictions que l'on fait sur l'état de l'empire après lui, 253.... Son ignorance du commerce, 254.... Il envoie deux ambassades magnifiques, l'une à Constantinople, l'autre à Pétersbourg, 255.... Exige des Turcs l'évacuation de toute l'Asie, *ibid*.... Apprend la révolte des Arabes, 257.... Envahit le Daghistan, 259.... Eprouve des révoltes d'une extrémité à l'autre de ses états, au mo-

ment où les Turcs lui déclarent la guerre, 261 *et suiv*... Affreux état de la Perse sous son gouvernement, *ibid*.... Ses cruautés, 265.... Sa campagne de 1745, où il gagne sur les Turcs une victoire décisive, 276.... Fait sa paix avec eux, 277.... Son passage à Ispahan, qu'il remplit de deuil et d'effroi, 279.... Ses atrocités nouvelles à Mesched, 280.... Ses inquiétudes sur les suites de la rébellion de son neveu et de Tamaras-Khan, gouverneur du Candahar, *ibid*.... Entreprend de massacrer tous les soldats persans de son armée; est prévenu dans ce dessein, et tué dans sa tente, 281 *et suiv*.... Son portrait, 283 *et suiv*.... Suites sanglantes de sa mort, 289.... Sa tête exposée à tout le camp, 290.... Perdue en chemin lorsqu'on l'envoyoit à Adil-Shah, 306.... Remplacée par celle d'un Tartare, *ibid*.

NAZIR-KHAN, gouverneur de Cabul, se montre incorruptible, 193.... S'oppose au progrès des armes de Nadir, 194.... Est livré à ce conquérant, par lequel il est traité avec beaucoup de distinction, en raison de son extrême bravoure, 195.... Entre à son service, 196.... Est maintenu dans le gouvernement de Peishor, 236.

NESR-ALI-MIRZA, fils de Nadir, amène des renforts à son père après la bataille de Kerkoud, 126.... Est député au-devant du Grand-Mogol, pour le recevoir à l'entrée du camp persan, 255.... Met en déroute l'imposteur Saun, prétendant aux droits des Sophis, 265.... Devoit être considéré comme l'héritier du trône, 268.... Nadir ne lui trouve pas assez de dureté pour le dési-

gner son successeur, 269.... Perd l'occasion de se faire élire, 304.... Est mis à mort par Adil-Shah, 307.

Nizam-Al-Moluck, ministre du Grand-Mogol, reçoit une réponse évasive aux ouvertures qu'il a faites à Nadir, 185.... Ecrit au gouverneur de Cabul de se soumettre à la fortune du conquérant, 186.... Sa fausseté, 191.... Son inimitié avec Devran-Khan, *ibid*.... Funeste à leur prince, 198.... Ses trahisons, 202 *et* 208.... Envoyé vers Nadir, 209.... Se jette aux pieds de Nadir, et le fléchit en faveur des habitants de Delhi, 220 *et* 221.... En reçoit de riches présents, 227.... Et des recommandations dérisoires de fidélité à son prince, 230.

O.

Omar-Basha, gouverneur de Bagdad, reçoit la nouvelle de la mort de Kerim plus tardive de deux jours que l'événement, 368.

P.

Pierre-le-Grand, empereur de Russie; inaction momentanée où sa mort jette la cour de Pétersbourg, 15.... Quelques défauts n'ont pu obscurcir ses grandes qualités, 16.

R.

Razim-Khan, fils de Kerim; la douleur de sa mort occasionne celle de son père, 368.

Riza-Kouli-Mirza, fils de Nadir-Shah; son caractère tient du genre de vie de ses parents à l'époque de sa naissance, 42.... Est nommé par son père beglerbeg du Khorasan, 101.... Puis régent de la Perse, 182....

Subjugue les royaumes de Balk et de Samarcande, 184.... Veut faire assassiner son père, 244.... Son entrevue avec lui, 246.... Son endurcissement exprimé dans ses réponses, *ibid et suiv*.... Est rendu aveugle, 247.... Dureté de son gouvernement; réflexions sur son caractère; trait de sa rapacité, 248 *et* 249 ... Son inhabileté à succéder à son père, regardée comme un malheur pour la Perse, 304.... Périt victime de la jalousie d'Adil-Shah, 305.

S.

SAADIT-KHAN, seigneur indien, entretient une correspondance criminelle avec Nadir, 185.... Pris prisonnier, après avoir vaillamment combattu à la bataille de Karnal, 206 *et* 208.... Est chargé par Nadir de la police intérieure de Delhi, 214.... D'un caractère vacillant, 216.... S'empoisonne, 217.

SADOCK-KHAN, frère de Kerim, sauvé par son neveu Abul-Fatey, lui arrache les yeux, 371 *et suiv*.... Sa mort, 377.

SADOCK-KHAN, général persan, instigateur du meurtre d'Aga-Mehemet-Khan, 414.... Suborne un grand nombre de soldats pour être porté à la régence, 416.... Se soumet à Baba-Khan, sur la promesse d'en obtenir grâce, 417.

SALCH-BEG, colonel de la garde des Afghans, demande aux conspirateurs quatre hommes de cœur pour tuer Nadir, 242.... L'étend à ses pieds d'un coup de sabre bien asséné, et lui refuse grâce, 283.

SAUN, prétendant à la couronne de Perse, mis en avant

par la Porte-Ottomane, trouve des partisans dans le Shirvan, 264.... Avoit été pris par Ibrahim-Khan, qui lui avoit fait couper le nez, *ibid*.... Est défait par Nesr-Ali-Mirza, et renvoyé par Nadir avec un œil de moins, et un message insultant pour la Porte-Ottomane, 265.

SEFFIE-KOULI-KHAN, général persan, pris prisonnier par les Turcs, et inhumainement mis à mort, 85 *et* 86.

SEFFIE-MAHOMET, gouverneur de Schiraz, se révolte contre Nadir pour remettre Shah-Thamas sur le trône, 143.

SHAH-ROCK, roi du Korasan, est supposé celui en faveur duquel Nadir veut abdiquer, 267.... Improbabilité de ce bruit, 268.... Adil-Shah le fait passer pour mort, 311.... Raisons de cette conduite, *ibid*.... Reconnu pour roi dans le Khorasan, 325.... Fait la guerre aux Afghans, 326.... Son caractère, un mélange de celui de son aïeul paternel Nadir, et de son aïeul maternel Shah-Hussein, 330.... Est privé de la vue par Seïb Doub, 331.... Pris prisonnier par Achmed-Shah, qui le fait reconnoître roi du Khorasan, malgré qu'il fût aveugle, 334.... Kerim lui confirme la possession du Khorasan, 353.... Est attaqué par Aga-Mehemet-Khan, 412.... Livré aux tortures, et inhumainement mis à mort, 413.

SHEICK-ALI, général de Kerim, reçoit en son nom l'acte de soumission des provinces riveraines de la mer Caspienne, 353.... Envoyé de nouveau contre ces provinces, il les soumet, 361.... Peut être regardé comme le plus grand artisan de la gloire de Kerim, et est égorgé par lui, 362.

SHEICK-VEISS, fils d'Ali-Murad, régent de la Perse, force Aga-Mehemet à rentrer dans le Mazandéran, 386.... Est abandonné par son armée, 387.... Trompé par son oncle Djaffer et chargé de chaînes, 392.

SOLIMAN, Sheick arabe de la tribu des Khiabs, est élu chef d'une confédération nationale, 362.... Chassé de Goban, sa capitale, par Kerim, 363.... Reparoît après le départ du régent, 364.

T.

TAGHI-KHAN, gouverneur de Schiraz, soutient les peuples de sa province contre Nadir, 266.... Horreurs que ce prince vindicatif lui fait éprouver, 267.... Il est ensuite nommé par lui gouverneur de ses provinces indiennes, *ibid*.... Réflexions sur cette inconséquence, *ibid*.

TAMARAS-KHAN, gouverneur des provinces indiennes pour Nadir, conspire contre lui avec le neveu de ce prince, 280.... Ne tient point compte de l'ordre qui lui est adressé pour arrêter Ali-Kouli, 281.... Sa fille mariée à Adil-Shah, 320.

TAMERLAN ou TIMUR-BECK, chef de Tartares, règne au quatorzième siècle, 183.... Conquiert la Perse, l'Inde septentrionale, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte, la Moscovie; prend Bajazet, empereur des Turcs, et meurt lorsqu'il veut porter ses armes dans la Chine, 184.

THAMAS-KOULI-KHAN. *Vide* NADIR-SHAH.

THAMAS, shah de Perse, met en déroute un corps d'Afghans, 10.... Est sur le point de tomber dans les piéges

d'Ashreff, 11 *et suiv*.... Se retire dans les montagnes du Mazandéran, 14.... Négocie avec les Turcs et les Russes, 27.... Acquiert l'appui de Nadir, auquel il donne un pardon général, 49.... Sa détresse, 53.... Extrémités de sa fortune, 54.... A une entrevue avec Nadir, 58.... Lui donne son nom, *ibid*.... Lui reproche le meurtre de Fatey-Ali-Khan; réponse de mauvais augure qu'il en reçoit, 60.... Le comble de faveurs extrêmes, 61.... Veut marcher sur Ispahan, et en est sagement empêché par Nadir, 64 *et* 65.... Se trouve à la bataille de Damgon, gagnée sur Ashreff, 66..... Commet la faute de rester à Tehiran, lorsque Nadir poursuit ses succès, 71.... Marche au-devant de son général, 75.... Son entrée dans Ispahan, *ibid*.... Sa sensibilité, 76.... En est récompensé en retrouvant sa mère déguisée sous des haillons, *ibid*.... Ses remontrances à Nadir, auquel il se voit forcé d'accorder le droit de lever des impôts de sa propre autorité, 77.... Fait la guerre aux Turcs, et éprouve les plus terribles revers, 85 *et suiv*.... Conclut une paix honteuse avec la Porte-Ottomane, 88.... Mande Nadir à Ispahan, et n'est point obéi, 89 *et suiv*. Foiblesse de son caractère, 92 *et suiv*. Est déposé par Nadir, 93.... Sa mort funeste, 243.

TOPAL-OSMAN, grand-visir et généralissime des forces ottomanes, est nommé pour prendre le commandement de l'armée destinée contre Nadir, 105.... Sa modestie, 112.... Sa victoire sur Nadir, 117.... Gagne une seconde bataille, 129.... Et finit par être totalement défait et tué à Leilan, 130.... Son éloge,

136 *et suiv*.... Précis intéressant de sa vie, 132—142.

U.

Un grand publiciste moderne, M. DE MONTLOZIER, dans son admirable Tableau de la France ancienne et de la France nouvelle, 51.

V.

VAGHTANGA, prince géorgien, envoyé par Catherine I.re, à la tête d'un corps d'auxiliaires, pour menacer la frontière de la principauté de Caket, soumise aux Turcs, 53.

Z.

ZEKI-KHAN, frère de Kerim, prétend s'élever sur la ruine des fils de ce grand homme, 370... Est trahi par son armée, et massacré, 371.

ZORAB-KHAN, prince géorgien, élu kurtchi-bachi par Adil-Shah, 320.... Imprudemment envoyé par ce prince à Ispahan, où il est tué, 321.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON,
RUE DES NOYERS, N.° 49.

ERRATA.

Page	ligne	au lieu de	lisez
42,	26,	Mazandéran,	Khorasan.
52,	15,	malgré,	quoi.
——	18.	d'attaquer,	attaqué.
120,	11,	noubelles,	nouvelles.
130,	15,	ses dispositions,	Les dispositions.
154,	10,	Elisabeth,	Anne.
198,	13,	de la voir,	de le voir.
236,	23,	Monltan,	Moultan.
243,	11,	cent vingt-neuf ans,	deux cent vingt-neuf ans.
263,	1,	rendue au crime,	rendue un crime.
335,	12,	Loristan,	Laristan.
367,	26,	de nouvelles,	des nouvelles scènes.
381,	2,	Ali-Marud,	Ali-Murad.
395,	9,	Djaffer-Khan,	Badger-Khan.

MAY 1[illegible]		
5/15/18		
5-16-18		
5/17/18		
5-18-18		
5-19-18		
5/20/18		
5-21-18		